This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932243 0

147

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES.
TOME XVI.

On trouve dans la même Librairie :

Précis des Événemens militaires, ou Essais historiques sur les campagnes de 1799 à 1814, avec Cartes et Plans; par M. le lieutenant-général comte Mathieu Dumas.

— Campagne de 1799, nouvelle Édition entièrement refondue. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1817. ..... 21 fr.

— Campagne de 1800. 2 vol in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1816 ..... 30 fr.

— Campagne de 1801. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1817 ..... 24 fr.

— Campagne de 1802. 2. vol. in-8. et un atlas in-fol. oblong. 1819 ..... 24 fr.

— Campagne de 1803 et 1804. 2 vol. in-8. et un atlas in-fol. ..... 24 fr.

— Campagne de 1805. 4 vol. in-8. et atlas. 1822. 48 fr.

Un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin, prix double.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES,
OU
ESSAIS HISTORIQUES
SUR LES CAMPAGNES DE 1799 à 1814,

Avec Cartes et Plans;

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

CAMPAGNES DE 1806 ET 1807.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
A *Strasbourg*, et à *Londres*, même Maison de Commerce.
A HAMBOURG,
Chez PERTHÈS et BESSER, Libraires.

1824.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

CAMPAGNES DE 1806 ET 1807.

CHAPITRE VI.

Déclarations de guerre. — Proclamations du roi de Prusse et de l'empereur Napoléon. — Plan de campagne du duc de Brunswick. — Mouvement de concentration de l'armée prussienne. — Marches et contre-marches. — Développement du plan d'attaque de Napoléon. — Premières hostilités. — Combat de Schleitz. — *Combat de* Saalfeld. — *Dernières dispositions des Prussiens. — Marches-manœuvres des divers corps de la Grande-Armée française.*

On a pu voir dans le Chapitre précédent que les griefs et les provocations mutuelles des

deux gouvernemens ne laissaient aucun espoir de prévenir une rupture. L'empereur Napoléon, en déclarant que les villes anséatiques devaient rester indépendantes et isolées de toute confédération, et que les autres états du nord de l'Allemagne devaient être libres de ne consulter que leur politique et leurs convenances particulières, exigeait que la Prusse désarmât, et que ses troupes évacuassent la Saxe. Le roi de Prusse, de son côté, exigeait, 1°. que toutes les troupes françaises repassassent le Rhin; 2°. qu'il ne fût plus mis de la part de la France aucun obstacle à la formation de la ligue du nord qui embrasserait, sans aucune exception, tous les états non nommés dans l'acte fondamental de la confédération du Rhin qu'il avait reconnue; 3°. qu'on ouvrît sans délai une négociation pour fixer les intérêts encore en litige. Cet *ultimatum*, consigné dans une note que M. de Knobelsdorf adressa à M. de Talleyrand à *Mayence*, parvint à l'empereur à son quartier-général de *Bamberg* le 6 octobre. Sa seule réponse au défi qui lui était

porté, fut la proclamation suivante, pièce historique des plus remarquables, non-seulement par les expressions où respire son esprit de conquête et de domination, mais encore par l'adresse et l'éloquence avec lesquelles il prend soin de diriger l'opinion sur les motifs et le but de la guerre, en même temps qu'il exalte l'ardeur de sa vaillante armée.

« SOLDATS,

« L'ordre pour votre rentrée en France « était parti : vous vous en étiez déjà rap- « prochés de plusieurs marches; des fêtes « triomphales vous attendaient, et les pré- « paratifs pour vous recevoir étaient com- « mencés dans la capitale; mais lorsque nous « nous abandonnions à cette trop confiante « sécurité, de nouvelles trames s'ourdis- « saient sous le masque de l'amitié et de l'al- « liance. Des cris de guerre se sont fait en- « tendre à *Berlin* : depuis deux mois nous « sommes provoqués tous les jours davan-

« tage ; la même faction, le même esprit de « vertige, qui, à la faveur de nos dissensions « intestines, conduisit, il y a quatorze ans, « les Prussiens au milieu des plaines de la « Champagne, domine dans les conseils. Si ce « n'est plus *Paris* qu'ils veulent brûler et « renverser jusque dans ses fondemens, « c'est aujourd'hui leurs drapeaux qu'ils se « vantent de planter dans les capitales de « nos alliés ; c'est la Saxe qu'ils veulent obli- « ger à renoncer, par une transaction hon- « teuse, à son indépendance, en la rangeant « au nombre de leurs provinces ; c'est enfin « vos lauriers qu'ils veulent arracher de « votre front ; ils veulent que nous évacuions « l'Allemagne à l'aspect de leur armée ! Les « insensés !!! qu'ils sachent donc qu'il serait « mille fois plus facile de détruire la grande « capitale que de flétrir l'honneur du grand « peuple et de ses alliés. Leurs projets furent « confondus alors ; ils trouvèrent dans les « plaines de la Champagne la défaite, la « mort et la honte ; mais les leçons de l'expé- « rience s'effacent, et il est des hommes chez

« lesquels le sentiment de la haine et de la « jalousie ne meurt jamais.

« Soldats, il n'est aucun de vous qui « veuille retourner en France par un autre « chemin que par celui de l'honneur. Nous « ne devons y rentrer que sous des arcs de « triomphe; eh quoi! aurions-nous donc « bravé les saisons, les mers, les déserts, « vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée « contre nous, porté notre gloire de l'Orient « à l'Occident, pour retourner aujourd'hui « dans notre patrie comme des transfuges, « après avoir abandonné nos alliés, et pour « entendre dire que l'aigle française a fui « épouvantée à l'aspect des armées prussien- « nes?... Mais déjà ils sont arrivés sur nos « avant-postes.... marchons donc, puisque « la modération n'a pu les faire sortir de « cette étonnante ivresse; que l'armée prus- « sienne éprouve le même sort qu'elle « éprouva il y a quatorze ans! qu'ils appren- « nent que, s'il est facile d'acquérir un « accroissement de domaines et de puis- « sance avec l'amitié d'un grand peuple,

« son inimitié, qu'on ne peut provoquer que « par l'abandon de tout esprit de sagesse et « de raison, est plus terrible que les tem- « pêtes de l'Océan. »

Il n'y eut, à proprement parler, d'autre déclaration de guerre de la part de la France que la publicité de cette proclamation et la communication officielle faite au sénat par l'archi-chancelier de l'empire, des deux derniers rapports faits à l'empereur par le ministre des affaires étrangères, et des notes échangées par les ministres des deux puissances. Napoléon adressait ces actes au sénat le 7 octobre, la veille de son départ de *Bamberg;* et presque au même instant, le roi de Prusse, de son quartier-général d'*Erfurth*, annonçait à son armée, par la proclamation ci-après, l'ouverture de la campagne :

« Tous vos efforts, et ceux de vos plus « proches alliés pour conserver la paix, ont « été vains; et si nous ne voulons abandon- « ner au despotisme d'un implacable en- « nemi, et livrer à ses armées dévastatrices « tout le nord de l'Allemagne, et peut-être

« toute l'Europe, la guerre est inévitable.
« Sa majesté l'a résolue, parce que l'honneur
« et la sûreté de l'état sont en danger; elle
« se serait estimée heureuse de pouvoir les
« maintenir par des moyens pacifiques; mais
« c'est avec une entière confiance qu'elle va
« conduire son armée au combat pour la
« patrie et l'honneur national, parce que
« notre cause est juste.

« Sa majesté avait reconnu que depuis
« long-temps l'armée souhaitait la guerre, et
« alors même que des considérations qui
« ne peuvent être justement appréciées que
« d'après leur véritable point de vue, l'em-
« pêchaient de céder aux vœux de l'armée,
« ces vœux l'honoraient d'autant plus à ses
« yeux, qu'ils prenaient leur source dans les
« sentimens d'honneur et d'amour de la pa-
« trie, qui jusqu'à ce jour ont distingué l'ar-
« mée prussienne. La nation tout entière a
« manifesté le vif intérêt qu'elle prend à
« cette guerre, et cette manifestation a af-
« fermi sa majesté dans la pensée que ce qui
« arrive aujourd'hui n'était pas seulement

« inévitable, mais que c'est le vœu unanime
« de tous les peuples.

« Sa majesté est convaincue que le soin
« de conserver intacts l'honneur national et
« la gloire que le génie du grand Frédéric
« répandit sur ses Prussiens, suffira pour
« exciter l'armée à combattre avec sa valeur
« accoutumée, et supporter avec constance
« les fatigues inévitables : mais cette guerre
« a encore pour objet un intérêt plus général.

« Nous avons affaire à un ennemi qui,
« tout autour de nous, a battu les armées
« les plus nombreuses, humilié les plus puis-
« sans états, anéanti les plus respectables
« constitutions, ravi à plusieurs nations leur
« indépendance, effacé même leur nom.

« Un sort pareil était destiné à la monarchie
« prussienne; des armées nombreuses me-
« naçaient vos frontières, et s'augmentaient
« de jour en jour; votre tour était venu de
« tomber dans le gouffre, de servir un domi-
« nateur étranger, et déjà son orgueil et sa
« rapacité rêvaient le partage de l'Allemagne
« du nord.

« Ainsi nous combattons pour notre in-
« dépendance, pour nos foyers, pour tout
« ce qui nous est cher, et si Dieu accorde la
« victoire à notre juste cause, à nos armes,
« au courage qui vit dans le cœur de tout
« Prussien, nous serons les libérateurs de
« milliers d'opprimés. Sans doute il n'y a pas
« un individu dans l'armée depuis le géné-
« ral jusqu'au dernier soldat, dont le cœur
« reste froid devant de tels objets. Chaque
« guerrier qui tombera sur le champ de ba-
« taille aura sacrifié sa vie pour la sainte
« cause de l'humanité; chacun de ceux qui
« lui survivront aura acquis, outre une
« immortelle gloire, une belle part à la re-
« connaissance, au triomphe, aux larmes
« de joie de sa patrie libérée.

« Lequel d'entre nous pourrait supporter
« la pensée de devenir la proie de l'étranger?
« Mais, pendant que nous combattons pour
« notre propre salut, pour nous défendre
« du plus profond avilissement dont une
« nation puisse être menacée, nous sommes
« les sauveurs, les libérateurs de tous nos

« frères, nos concitoyens allemands; les re-
« gards de tous les peuples sont fixés sur
« nous comme sur les derniers soutiens de
« toute liberté, de toute sécurité, de tout
« ordre social en Europe. »

En comparant ces deux éloquentes harangues, on est d'abord frappé de la différence de style, et l'on reconnaît le génie et le caractère des deux nations, au langage, aux divers mouvemens oratoires par lesquels leurs chefs excitent leur ardeur et les animent au combat. Napoléon, déjà certain de la victoire, ne parle à ses soldats que de fêtes, de trophées, de nouveaux triomphes; il lui suffit d'ouvrir la lice au courage bouillant des Français. Ses adversaires, moins confians, ont besoin de réveiller l'esprit national par les souvenirs glorieux des hauts faits du grand Frédéric dont il reste à peine quelques vieux témoins. Ils s'efforcent de justifier leur évidente agression, et de persuader que leur cause est la cause commune, et qu'ils n'ont pris les armes que pour la défense de leurs foyers.

Le cabinet prussien, aveuglément conduit par la faction qui avait fait résoudre la guerre, par l'influence de la reine, princesse aussi remarquable par la fermeté de son caractère que par sa beauté, s'était avec elle transporté dans les camps; il s'occupait sans relâche à resserrer les nœuds d'une quatrième coalition qu'un premier succès eût rendu plus puissante que ne l'avait été aucune des précédentes; c'est dans cet espoir et à cette fin que fut redigé le fameux manifeste publié à *Erfurth*, le même jour que la proclamation à l'armée prussienne. Cette pièce trop étendue pour trouver place dans cet ouvrage, même parmi les pièces justificatives, était une prolixe apologie de la conduite politique du gouvernement prussien, depuis le commencement de la guerre de la révolution; toutes ses fréquentes variations y étaient expliquées, réduites en système, et motivées sur l'intérêt général de l'Europe. Les actes de Napoléon, ceux-là même que la Prusse avait solennellement approuvés, et dont elle avait profité, étaient

relevés et reprochés avec plus d'amertume que n'en avaient montré les puissances pour lesquelles ces mêmes actes, ces agrandissemens successifs avaient été de justes griefs et des sujets de guerre.

Cette laborieuse récapitulation de tous les manifestes publiés en Europe depuis quinze ans, fixa à peine l'attention de Napoléon; il se contenta de dire : « Mon frère le roi de « Prusse n'a certainement pas lu cette rap- « sodie; le gant est jeté, marchons jour et « nuit pour nous trouver au rendez-vous « que nous donne la belle reine. »

Du côté des Français tout était prêt pour l'exécution la plus rapide d'un plan invariablement arrêté, et dont le souverain généralissime, qui l'avait conçu et mûri, avait seul le secret. Chez les Prussiens au contraire, rien n'était encore déterminé sur les moyens les plus propres à atteindre le but vague de faire en grandes masses un grand effort, et de livrer, dès l'ouverture de la campagne, une bataille décisive, du succès de laquelle il n'était pas

permis de douter. La même irrésolution que les ministres du roi avaient montrée dans leur système politique, régnait dans les conseils militaires, où leur présence, plus qu'inutile, ne faisait qu'accroître la confusion. Le choix du duc de Brunswick comme général en chef, sous les yeux du roi commandant en personne, ne pouvait suppléer le manque d'unité et de vigueur dans la direction des opérations. Ce prince qui, dans sa jeunesse, et sous l'égide de ses deux oncles le grand Frédéric et le duc Ferdinand, s'était fait distinguer par quelques expéditions heureuses, n'avait pas rempli, dans un poste plus élevé, tout ce que promettaient un début assez brillant, et la réputation qu'on s'était hâté de lui faire; le succès si facile de son invasion de la Hollande fut bientôt après effacé par ses revers en Champagne, dus à sa téméraire imprévoyance. Depuis cette malheureuse épreuve de ses talens, il avait perdu la confiance de l'armée; et son caractère indécis, sa crainte de compromettre sa responsabilité dans de si graves

circonstances, n'étaient pas propres à la lui ramener.

Après avoir laissé écouler jusqu'aux derniers jours de septembre, le temps si précieux qu'il pouvait employer à prévenir le rassemblement des armées françaises sur le *Mayn*, le duc de Brunswick ordonna au prince de Hohenloe, qui commandait l'aile gauche (l'armée saxo-prussienne, dite armée de Silésie), de partir le 27 septembre de ses cantonnemens sur la rive gauche de l'*Elbe*, et de marcher dans la direction de la grande route qui conduit de *Dresde* par *Freiberg* et *Zwickau* dans le pays de *Bayreuth*. Le quartier-général de cette armée devait être établi le 3 octobre à *Hoff*, où se trouvait déjà sa première avant-garde commandée par le général Tauenzien. Ce mouvement, que le prince de Hohenloe avait ardemment sollicité, semblait annoncer la résolution de franchir les défilés de *Saalfeld*, *Saalburg*, *Hoff* et *Adorf*, et de porter, en sept à huit marches, des forces respectables aux sources de la *Saale*, de l'*Eger* et du *Mayn*, tandis que

l'armée centrale du roi, marchant de *Naumburg* par *Gotha* et *Eisenach*, se rendrait aux environs de *Vach* et de *Fulde*; ces deux armées devaient ainsi, en débouchant par les deux routes principales qui conduisent dans la vallée du *Mayn* et vers le midi de l'Allemagne, prendre l'offensive à l'est et à l'ouest de la forêt de *Thuringe*, dont les défilés seraient gardés par un corps intermédiaire; l'armée du général Ruchel (aile droite) était destinée à couvrir le flanc droit des deux autres, en se maintenant sur une défensive très-active.

Ce plan, discuté à *Berlin*, avait été fortement appuyé par le prince de Hohenloe, qui désirait surtout d'agir avec une entière indépendance : le mémoire qu'il adressa au roi à ce sujet, dès le 12 septembre, est fort remarquable, en ce que, malgré l'ignorance où l'on était en Prusse et en Saxe du véritable but des mouvemens de l'armée française, ce général l'avait pressenti, et que ses avertissemens furent entièrement négligés; il s'en exprimait ainsi : « Toutes les

« nouvelles s'accordent à dire que l'ennemi
« se rassemble à *Passau*, *Amberg*, *Nord-*
« *lingue* et *Francfort;* il n'est pas vraisem-
« blable qu'il tente de tourner notre gauche
« par la Bohême et l'*Erz-Gebirge*, n'y ayant
« qu'une seule grande route qui conduise
« le long de l'*Eger*, et aucun chemin prati-
« cable pour les troupes et l'artillerie au
« travers de l'*Erz-Gebirge* jusqu'à *Kommo-*
« *tau*. Quant au peu de chemins qui se trou-
« vent plus à l'est, les uns sont trop écar-
« tés, les autres très-faciles à défendre ou
« à rendre impraticables. Mais il paraît cer-
« tain que l'ennemi a le projet de pénétrer
« en masse par le *Fichtel-Gebirge*, contre
« la Saxe et le *Haut-Elbe*, parce que cette
« marche lui procure la ligne d'opérations
« la plus courte sur *Dresde* et *Berlin* dans le
« cœur de la monarchie prussienne, parce
« que cette partie du théâtre de la guerre
« est la plus dénuée de places fortes, et
« parce que de la possession du *Haut-Elbe*
« dépend celle du nord de l'Allemagne, ou
« du moins elle en dépend bien plus que de

« celle du *Weser* et du *Bas-Elbe* : il est « donc absolument nécessaire d'employer « des forces respectables pour lesquelles le « corps entier de Hohenloe ne serait pas de « trop, pour s'assurer des défilés de *Saal-* « *feld, Saalburg, Hoff* et *Adorf*, avant que « l'ennemi s'en empare....., etc. »

Ce plan de guerre offensive, d'ailleurs très-vicieux, puisqu'il séparait par un grand obstacle les deux principales armées prussiennes, avait du moins pour la défensive l'avantage d'opposer deux grandes masses aux premiers efforts des Français sur les deux débouchés à l'est et à l'ouest des montagnes et de la forêt de *Thuringe* : s'il était trop tard pour prévenir le rassemblement de leurs forces dans le pays de *Bayreuth*, on était encore à temps de couvrir la Saxe et les points de retraite sur le *Haut-Elbe*, après avoir défendu les fortes positions et les défilés de cette partie de la frontière : mais le duc de Brunswick et ses présomptueux conseillers n'admettaient pas que l'empereur Napoléon pût être avant un mois en

mesure d'agir, et se flattaient d'avoir tout le temps de déboucher dans la vallée du *Mayn*, et de l'attaquer avant qu'il eût rallié assez de forces pour faire tête à l'armée royale. Dans cette funeste erreur, au lieu de soutenir le point le plus menacé et de renforcer son aile gauche, le duc de Brunswick en retira dix bataillons, vingt-cinq escadrons et trois batteries pour les réunir à l'armée du roi, alors en marche sur *Erfurth*. Il détacha aussi de cette aile gauche un petit corps de huit bataillons et neuf escadrons qui, sous les ordres du général Tauenzien, se réunit à *Hoff*, et formait ainsi la première avant-garde de l'armée saxo-prussienne.

Le prince de Hohenloe avait à peine commencé son mouvement par *Freyberg* et *Chemnitz*, pour se porter sur *Hoff* et dans le pays de *Bayreuth*, qu'il reçut, avec une lettre du roi, le plan d'opération qui, sur la proposition du duc de Brunswick, venait d'être définitivement arrêté par sa majesté à son quartier-général de *Nauenburg*. Le

capitaine Müeffling, porteur des ordres du duc de Brunswick, fut chargé d'en développer au prince les motifs et les détails. Comme les mouvemens de concentration des trois armées prussiennes, du 28 septembre au 8 octobre, l'abandon de leur gauche, et la position inverse, incertaine et confuse, dans laquelle l'empereur Napoléon les surprit, furent les conséquences de ce plan d'opération, il est nécessaire de le faire connaître avant de reprendre l'historique des marches-manœuvres des divers corps de la Grande-Armée française. Nous avons relevé dans les pièces authentiques, et dans quelques écrits polémiques publiés en Allemagne, le sommaire de ces dispositions.

Plan d'opération arrêté dans les derniers jours de septembre au quartier-général du roi à Nauenburg.

« L'objet est de se porter au-delà de la forêt « de *Thuringe* pour pénétrer vers le *Mayn*, « et couper ainsi par le centre la ligne qui sert « de base aux opérations de l'ennemi, tandis

« que les deux ailes sont assurées et couvertes
« par deux petits corps d'observation, qui
« feront diverses démonstrations propres à
« faire prendre à l'ennemi de fausses mesures.
« Le corps d'observation de la droite du côté
« de la Hesse sera celui du général Blücher,
« et le corps d'observation de la gauche, dans
« le pays de *Bayreuth*, sera celui du général
« Tauenzien.

« Le prince de Hohenloe, avec l'armée de
« l'aile gauche, marchera sur plusieurs co-
« lonnes dans l'espace compris entre *Schleitz*
« et *Gera*, de manière à se trouver le 5 oc-
« tobre entre *Saalfeld* et *Iena*.

« L'armée doit se trouver le 10 octobre
« entre *Ohrdruff* et *Saalfeld*.

« Le général Rüchel, avec l'armée de l'aile
« droite, dans laquelle est compris le corps
« du général Blücher, occupera *Eisenach* le
« 7 octobre, et poussera un fort détachement
« en avant, jusqu'à *Hunefeld*, pour donner
« à l'ennemi de la jalousie sur *Fulde*.

« Le centre (armée du roi), et l'aile gauche
« (armée de Hohenloe), passeront le 11 et le

« 12 octobre la forêt de *Thuringe*; le centre « devra être le 12 à *Meimengen*, et la gauche « à *Hildburghausen*.

« Si l'ennemi cherchait à tourner l'aile gau- « che, l'armée devait se rassembler sur les « hauteurs de *Hochdorf*, non loin de *Blan-* « *kenhayn*; la droite à la forêt de *Thuringe*, « le front couvert par les défilés de la *Saale*: « s'il tournait l'aile droite, l'armée devait se « rassembler près de *Mühlhausen*, et mar- « cher vers *Goëttingen*.

« Le corps d'armée de réserve commandé « par le duc Eugène de Würtemberg, qui se « dirigeait sur *Berlin*, eut ordre de s'avancer « jusqu'à *Magdebourg*. »

Si Napoléon lui-même avait pu prescrire aux généraux prussiens les dispositions les plus convenables à ses vues, il n'aurait pas tracé un plan de campagne plus propre à consumer en tâtonnemens le temps et les moyens d'agir, à lui livrer avec l'appui du flanc gauche le point le plus vulnérable, à laisser entièrement libres et découvertes

les routes de *Leipsick*, de *Dresde* et de *Nauenburg*, où étaient les principaux magasins de l'armée prussienne; c'était abandonner les meilleures positions et les points de retraite les plus sûrs, pour aller affronter les difficultés qu'offrait le passage des montagnes et de la forêt de *Thuringe*, par des chemins impraticables et dans la plus mauvaise saison.

Le changement de direction de l'aile gauche, et son rapprochement précipité de l'armée du centre, ne s'exécutèrent que difficilement; les colonnes de l'une et de l'autre se croisèrent; il y eut pour les approvisionnemens, et pour la répartition des cantonnemens, beaucoup de confusion et de désordre. Cet inconvénient doit être surtout soigneusement évité au début d'une campagne, parce qu'il ébranle à la fois la discipline et la confiance.

Le quartier-général du prince de Hohenloe fut établi le 2 octobre à *Iena*, et celui du roi le 4 octobre à *Erfurth*. On n'y avait encore reçu que des nouvelles très-incertaines des

mouvemens de l'armée française. Un rapport du général Rüchel annonçait qu'un corps français se trouvait près de *Neustadt*, sur la *Saale* de Franconie; que l'infanterie avait construit des baraques; que les Français avaient déjà établi leurs avant-postes sur la frontière, et continuaient à fortifier *Königshoffen*. On apprit aussi que le corps du maréchal Augereau, la garde impériale et les troupes du camp de *Meudon*, se portaient vers *Aschaffenburg*, où l'empereur était attendu. Ce stratagème de Napoléon, que nous avons expliqué dans le Chapitre précédent, réussit au gré de ses désirs. Le duc de Brunswick, d'après ces rapports, ne douta pas que le gros de l'armée française ne se formât derrière la *Saale* de Franconie, et n'y attendît l'attaque des Prussiens. Quelque invraisemblable que fût une conjecture aussi peu d'accord avec le génie et l'audace du chef qu'avec le caractère de la nation française, elle se fixa dans l'esprit du duc de Brunswick, au point que rien ne put l'en dissuader, et qu'elle devint le motif constant de

sa conduite jusqu'au commencement des hostilités. Le ministre Luchesini avait contribué à l'y affermir, en assurant constamment que l'empereur Napoléon ne désirait pas la guerre, et que si elle était indispensable, il ne voulait pas être l'agresseur. Le roi de Prusse de son côté faisait la même profession, et tout en approuvant le plan offensif, ne voulait pas permettre la moindre hostilité jusqu'au jour fixé par son *ultimatum* pour la déclaration de guerre.

Par ces divers motifs, et ne voulant pas manifester aux yeux d'une cour, où les esprits étaient si exaltés, le désir de ne pas empêcher par une provocation le succès des dernières négociations, le généralissime retint pendant quelques jours encore l'armée dans ses cantonnemens, en deçà et sur les versans nord de la forêt de *Thuringe*.

Cependant plusieurs officiers généraux, et entre autres le prince de Hohenloe, ayant fait observer au duc de Brunswick le danger de ce grand mouvement de conversion en présence de l'ennemi, il fit assembler à

Erfurth, le 5 octobre, un grand conseil de guerre, où furent appelés les commandans des corps d'armée, et les principaux officiers de l'état-major : parmi ces derniers se trouvaient le général Pfühl, les colonels Kleist et Massenbach, et le capitaine Müeffling. On a dit avec raison que le sort de l'armée et de la monarchie prussiennes fut décidé dans ce conseil. Le duc de Brunswick y mit en question, s'il était convenable d'exécuter encore le plan projeté : il était, disait-il, informé que l'empereur Napoléon avait réuni ses troupes derrière la *Saale* de Franconie, dans une position qui paraissait inexpugnable, mais dont on n'avait pas une parfaite connaissance; il était important, avant d'en approcher, de se procurer des renseignemens exacts; il proposait en conséquence de faire une forte reconnaissance des positions de l'ennemi, pendant laquelle l'armée resterait, prête à marcher, au nord de la forêt de *Thuringe;* tous les généraux furent de cet avis; cependant le prince de Hohenloe saisit cette occasion de discuter le fond du

projet, et déclara qu'en s'obstinant à traverser la forêt, on conduisait inévitablement l'armée à sa perte; il fut secondé par le colonel Massenbach, son chef d'état-major; celui-ci prouva qu'en se jetant dans la vallée de la *Verra*, on se hasardait dans une nature de terrain dont tout l'avantage était pour l'ennemi, et d'ailleurs aussi contraire à la manière de combattre des troupes prussiennes, qu'au dessein de livrer une grande bataille; que si les Français voulaient tourner l'une des deux ailes, rien ne pouvait mieux les y servir que d'engager toute l'armée prussienne par colonnes dans ces défilés. Ces observations ne firent aucune impression sur le duc de Brunswick; il fut seulement convenu, dans cette première conférence, que chaque corps d'armée ferait sa reconnaissance, en envoyant sa division d'avant-garde par la forêt de *Thuringe*. Le roi n'approuva pas qu'on poussât jusqu'à vingt lieues en avant de l'armée une si grande masse de troupes. Une seconde conférence, à laquelle se trouvèrent les ministres

Haügwitz et Luchesini, n'amena pas d'autre résolution que de charger le capitaine Müeffling de la reconnaissance proposée, et de faire continuer la marche de l'armée.

Le 7 octobre, le duc de Brunswick reçut l'avis qu'un corps d'armée considérable se rassemblait autour de *Bamberg*. Le général Tauenzien annonçait aussi que les Français s'avançaient vers *Hoff* avec de si grandes forces que s'il était attaqué, il se retirerait par *Schleitz* et *Neustadt* sur *Kahla* ou sur *Jena*. Le duc ne vit rien encore dans ces nouvelles qui dût l'engager à changer de mesures. L'armée eut ordre de faire un séjour le 8 octobre, et de se pourvoir de pain pour huit jours, et de fourrage pour quatre jours, afin de pouvoir commencer le 9 sa marche par la forêt de *Thuringe*.

Le 8 octobre, un rapport du duc de Weimar, qui commandait la division d'avant-garde de l'armée du roi, fit connaître que les troupes françaises avaient quitté la *Saale* de Franconie; le capitaine Müeffling avait été jusqu'à *Neustadt* sur cette rivière, et avait

trouvé les baraques abandonnées, et point d'autres troupes, qu'une petite garnison à *Kônigshoffen;* il ajoutait que toute l'armée française se dirigeait sur *Bamberg,* et que l'attaque était évidemment dirigée contre l'aile gauche de l'armée en Saxe; il proposait d'attaquer, avec quinze escadrons et de l'artillerie légère, les troupes françaises qui marchaient de l'autre côté du *Mayn,* dans la vue d'arrêter le mouvement général de l'armée française, et de se donner le temps de faire de nouvelles dispositions.

Le duc de Brunswick approuva cette proposition, et donna l'ordre au duc de Weimar de passer, le 9 octobre, la forêt de *Thuringe,* de commencer le lendemain 10 les hostilités, en faisant attaquer l'ennemi par sa cavalerie légère, sur l'autre rive du *Rhin,* et restant pour la soutenir, avec les autres troupes de sa division, derrière la *Verra,* du côté de *Meimengen.*

La scène était changée, et le plan de Napoléon presque entièrement dévoilé. Éclairé sur le véritable but des mouvemens qu'il

s'était obstiné à ne considérer que comme des démonstrations pour le jeter dans l'erreur, le duc de Brunswick renonça enfin, mais trop tard, à son projet d'offensive par la forêt de *Thuringe*, et ne s'occupa que de rassembler ses corps d'armée, savoir :

L'armée principale à *Erfurth*;

Celle du général Rüchel près de *Gotha*;

Celle du prince de Hohenloe près de *Hochdorf*, dans le pays de *Blankenhayn*;

Le corps de réserve du duc Eugène de Würtemberg, qui était en marche pour *Magdebourg*, fut dirigé sur *Hall*.

Il paraît que les fausses notions que le marquis de Luchesini avait rapportées de *Paris*, influèrent beaucoup sur les incertitudes du roi, et sur les combinaisons erronées du duc de Brunswick. Un général d'armée s'expose à commettre des fautes irréparables, lorsqu'il admet, dans les élémens de ses calculs et de ses déterminations, des considérations et des conjectures politiques.

A cette époque (du 9 au 10 octobre), l'armée française, ainsi que nous le dirons

bientôt, avait commencé les hostilités contre le corps détaché du général Tauenzien; elle avait franchi les frontières, elle pouvait suivre la *Saale*, ou s'étendre le long de la forêt, vers *Ilmenau*; dans l'un et l'autre cas, la position de *Hochdorf* devenait de la plus grande importance; ce qui engagea le duc de Brunswick à donner les ordres suivans :

L'armée principale se rassemblera dans un camp près de *Hochdorf*, pays de *Blankenhayn*;

Le prince de Hohenloë prendra une position entre *Hochdorf* et la *Saale*;

Le général Rüchel se portera sur *Erfurth*;

Le duc de Weimar renoncera à l'expédition projetée, et rejoindra l'armée principale; en attendant son retour, il sera formé pour l'armée principale une avant-garde dont le général Blücher prendra le commandement.

D'après ces ordres, l'armée se mit en mouvement, se dirigeant sur *Hochdorf*, et le quartier-général du roi de Prusse fut établi à *Blankenhayn*.

Nous venons d'expliquer, en les motivant, les divers mouvemens, marches et contre-marches des armées prussiennes, jusqu'aux premières hostilités, afin que nos lecteurs, bien informés des positions dans lesquelles l'empereur Napoléon les surprit par ses brusques attaques sur leur flanc gauche, puissent mieux en suivre le développement.

Après avoir (comme nous l'avons dit dans le précédent Chapitre) arrêté à *Bamberg* son ordre général de bataille, et dirigé ses trois colonnes d'attaque, celle de droite sur *Hoff*, celle du centre sur *Lobenstein*, celle de gauche par *Cobourg* sur *Grafenthal*, Napoléon porta, le 8 octobre, son quartier-général à *Cronach*, sur la direction de la colonne du centre.

Pour éviter à nos lecteurs le soin de rechercher à la fin du quinzième volume la répartition des corps d'armée, nous croyons devoir leur rappeler succinctement la composition des trois colonnes; nous les désignerons seulement par les noms des géné-

raux en chef, l'état général de situation que nous avons donné faisant connaître leur force par arme et par corps.

Colonne de droite. — Maréchal Soult et maréchal Ney.

Colonne du centre. — Maréchal Bernadotte, maréchal Davoust, réserve de cavalerie, garde impériale.

Colonne de gauche. — Maréchal Lannes, maréchal Augereau.

Nous allons d'abord, dans ce même ordre, suivre les mouvemens simultanés et les premières opérations des corps d'armée formant ces trois colonnes.

Colonne de droite. — Le maréchal Soult fit occuper, le 9 octobre, la ville et les environs de *Hoff*, position importante de l'extrême gauche de l'ennemi, où avait été placé le corps détaché de Tauenzien, et que ce général, n'étant pas soutenu, avait évacué depuis deux jours pour se retirer sur *Schleitz*. Le maréchal poursuivit le lendemain 10 sa marche sur *Plauen*, où il établit son quartier-général. Après s'être assuré qu'il n'y

avait aucun corps ennemi sur cette route dans la direction de *Dresde*, il marcha avec ses trois divisions sur *Veida*, et occupa *Gera* le 12 octobre, flanquant ainsi tout le mouvement de l'armée en conversant sur sa gauche. — Le maréchal Ney, qui le suivait à une demi-marche de distance, et qui était le 9 à *Münchberg*, entre *Bayreuth* et *Hoff*, marcha le 10 et le 11 par *Gefell* et *Tanna* sur *Schleitz*, et arriva le 12 à *Auma*: ces deux corps, en franchissant la frontière, ne rencontrèrent que quelques avant-postes qui, à l'approche de forces aussi considérables, se replièrent rapidement.

Colonne du centre. — Le maréchal Bernadotte avec le premier corps, et le prince Murat avec une brigade de cavalerie légère de sa réserve, ayant reçu l'ordre d'attaquer *Saalburg*, quittèrent, le 8 octobre, leurs positions de *Lobenstein* et d'*Ebersdorf*, et marchèrent ayant la *Saale* à leur droite. L'empereur Napoléon voulut être présent à la première action; il se porta à la tête de la colonne, fit lire sa proclamation, et s'a-

vança avec la cavalerie légère sur les hauteurs de la rive gauche, pour reconnaître le défilé de *Saalburg*, dans lequel la première avant-garde avait déjà rejeté les avant-postes de l'ennemi. Le village de *Saalburg*, clos d'une muraille flanquée de plusieurs tours, le profond encaissement de la rivière, les hauteurs escarpées et boisées qui l'entourent, faisaient de ce défilé un très-bon poste. Il était occupé par deux bataillons et deux escadrons détachés du corps du général Tauenzien, qui avait pris position à *Schleitz*, deux lieues au-delà de *Saalburg*.

Aux premières dispositions des Français, le colonel Schauroth, qui commandait cette avant-garde, s'apercevant que la cavalerie française manœuvrait pour passer la *Saale* au-dessous du pont et couper sa retraite, évacua promptement *Saalburg*, et marcha vers *Schleitz*; le général Tauenzien se porta d'abord en avant avec tout son corps (dix bataillons, huit escadrons), et forma sa ligne de bataille sur la lisière du bois d'*Oschitz*, près de *Grâfenwarth*; mais ses deux flancs

étant menacés par les mouvemens de la cavalerie française, il profita de la nuit pour se replier sur *Schleitz*.

Le lendemain 9 octobre, le prince de Ponte-Corvo fit attaquer, dans les bois d'*Oschitz*, les postes avancés des Prussiens qui furent promptement rejetés sur *Schleitz* : le général Tauenzien fit alors passer ses troupes à la rive droite du *Wiesenbach*, et prit sur les hauteurs une bonne position, ayant la ville devant son front, sa ligne d'infanterie formée entre la route d'*Auma* et le chemin de *Neustadt*, le centre faisant face à l'église de la montagne, les deux ailes un peu repliées, la droite en arrière du village de *Goerkwitz*, la gauche à *Oetterodorf*, une partie de la cavalerie en seconde ligne, le reste sur les ailes, et l'artillerie (une batterie d'obusiers et six pièces de campagne) placée sur les hauteurs les plus favorables.

Informé que les Français avaient passé la *Saale* sur plusieurs points, qu'ils avaient atteint le chemin de *Grispendorf* à *Poesneck*, et qu'un corps parti de *Geffel* (c'étaient des

troupes du maréchal Ney) allait déborder sa gauche; le général Tauenzien se décida à quitter sa position et à se retirer sur *Auma* par le seul chemin qui lui restait libre; il mit ses troupes en marche, laissant à *Schleitz* et sur la hauteur de l'église deux bataillons et cinq escadrons sous les ordres du général Bila, pour faire son arrière-garde. Cette disposition tardive ne put arrêter les Français assez long-temps pour que le reste du corps saxo-prussien gagnât assez d'avance : le général Maisons, avec deux régimens d'infanterie légère, attaqua et emporta la ville et le petit pont de *Schleitz*, avec une telle vivacité, que le général Bila ne put maintenir sa position de l'église. Pendant que les tirailleurs français pressaient l'infanterie prussienne, le prince Murat, à la tête d'une brigade de cavalerie légère, déboucha par le chemin de *Grispendorf* sur le flanc droit de l'ennemi qui se retirait en désordre au travers du village d'*Oettersdorf*. Le général Tauenzien s'arrêta, et fit soutenir son arrière-garde par un régiment

saxon (Maximilien). Le combat s'engagea; deux régimens de hussards entourèrent et chargèrent l'infanterie légère française qui s'était avancée dans la plaine : ils furent fermement repoussés, et presque en même temps chargés à dos par le 4e de hussards et le 5e de chasseurs, conduits par le grand-duc de Berg. Après cette mêlée, les escadrons ennemis vivement poursuivis ne purent se rallier et couvrir leur infanterie qui continua de fuir en désordre; le régiment de Maximilien essaya de tenir ferme entre *Diega* et *Krölpe* à l'entrée du bois; mais, entouré par une nuée de tirailleurs, il fut défait et poussé sur *Auma* avec les autres bataillons, qui s'y rallièrent à la faveur de la nuit. Le général Tauenzien en profita pour continuer sa retraite sur *Triptiz*, et voyant le danger d'y attendre le jour, il se replia sur le corps saxon du général Zeschewitz à *Mittel-Pölnitz*, où il arriva avant le lever du soleil.

Dans ce combat, le premier de cette campagne, la perte des Saxo-Prussiens fut de

quatre à cinq cents hommes tués ou blessés, trois cents prisonniers et deux pièces de canon; la cavalerie fut la plus maltraitée: les Français, dont les forces étaient de beaucoup supérieures, et qui avaient l'avantage de l'attaque, n'y perdirent pas plus de cent hommes. Le prince de Ponte-Corvo établit le lendemain 10 octobre son quartier-général à *Auma*, et porta son corps d'armée en avant de cette ville. Le grand-duc de Berg, avec sa cavalerie, marcha sur *Gera*, où il arriva le 11, après avoir atteint et enlevé sur cette route un convoi de cinq cents voitures, caissons, bagages et équipages de pont.

Le maréchal Davoust, avec le 3e corps, suivit pendant ces deux journées (9 et 10 octobre) la même direction que le 1er corps et la réserve de cavalerie, à la distance d'une demi-marche. Il occupa successivement à *Saalbourg*, à *Schleitz* et *Auma*, les positions que le 1er corps venait de quitter. Le 11 octobre le maréchal ayant reçu l'ordre de déboîter à gauche pour se rapprocher de la *Saale*, et marcher sur *Nauenbourg*, porta

ses trois divisions à *Mittel-Pölnitz*, où elles bivouaquèrent en avant et en arrière de la ville.

L'empereur Napoléon, avec la partie de sa garde qui avait pu rejoindre l'armée, suivit aussi la direction donnée à la colonne du centre, et porta son quartier-général le 9 octobre à *Ebersdorf*, le 10 à *Schleitz*, et le 11 à *Auma*. Déjà toute son armée se trouvait entre la *Saale* et l'*Elster*, presque sur les derrières de l'armée saxo-prussienne, et précisément dans les positions que celle-ci aurait dû prendre pour s'opposer en masse à l'invasion de la Saxe, et couvrir ses points de retraite sur l'*Elbe*.

On voit que les deux colonnes dont nous venons de parler marchaient à même hauteur, et convergeaient sur *Gera*; elles étaient le 12 octobre presque réunies sous les yeux, sous la main de Napoléon. Achevons de développer cette grande manœuvre, en faisant connaître la marche et les opérations de la colonne de gauche dans le même temps (du 9 au 12 octobre).

Colonne de gauche. — Le maréchal Lannes, avec le 5e corps d'armée, formait la tête de cette colonne; il avait deux divisions d'infanterie sous les ordres des généraux Suchet et Gazan, et une division de cavalerie légère commandée par le général Treillard. C'était ainsi que dans presque tous les autres corps d'armée les mêmes troupes se trouvaient sous les ordres des mêmes généraux qui les avaient conduites pendant la campagne précédente. Nous aurons plus d'une occasion de faire observer l'immense avantage de cette fixité d'organisation, et la force qui résulte de la confiance mutuelle acquise sur les champs de bataille, et confirmée par les succès. Tant que les circonstances permirent à l'empereur Napoléon de conserver la première formation de ces parfaites légions, l'esprit de corps les rendit invincibles.

Après avoir franchi par *Cobourg* et *Græffenthal*, dans les journées du 8 et 9 octobre, les montagnes qui séparent les eaux du *Mayn* de celles de *l'Elbe*, et repoussé les détachemens que le prince Louis Ferdinand de

Prusse, commandant l'avant-garde de l'armée de Hohenloe, avait jetés sur la frontière, le maréchal Lannes marcha sur *Saalfeld*, pour passer la *Saale*, et se rapprocher par *Poësneck* et *Neustadt* de la colonne du centre. Il arriva le 10 sur les hauteurs de *Saalfeld*, y prit position, et fit lire à la tête des corps, en présence de l'ennemi, la proclamation de l'empereur, qui fut accueillie avec transport. Le maréchal avait reçu la veille l'ordre d'attaquer *Saalfeld* : « Si l'ennemi s'y « trouvait en force supérieure, il ne devait « rien engager que le maréchal Augereau ne « l'eût rejoint, et dans ce cas même, selon les « nouvelles que recevrait l'empereur, celui-ci « se proposait de marcher de *Saalbourg* à « *Saalfeld* avec 25,000 hommes pendant la « nuit, pour arriver à midi sur le champ « de bataille. L'ennemi, ajoutait l'empereur, « ne peut se hasarder à marcher sur vous, « ayant des forces si considérables sur son « flanc gauche; cependant s'il le faisait, vous « devez battre en retraite, parce qu'alors il « serait pris et attaqué en flanc par le corps

« du centre; mais si l'ennemi n'a que 15 à « 18,000 hommes, vous devez, après avoir « bien étudié sa position, l'attaquer, bien « entendu que le maréchal Augereau sera « avec vous; et si l'ennemi bat en retraite « devant vous, arrivez le plus promptement « possible à *Saalfeld*, et là placez-vous très- « militairement. »

Cette conjecture était parfaitement juste. Le prince Louis, qui, comme nous l'avons dit, commandait l'avant-garde de l'aile gauche, cantonnée entre *Ilmenau* et *Saalfeld*, dans les défilés de la *Thuringe*, reçut le 9 octobre, à son quartier-général de *Stadt Ilm*, l'ordre du prince de Hohenloe de réunir aussi promptement que possible les troupes à ses ordres près de *Rudolstadt*. Le prince Louis partageait l'opinion de son général en chef, à laquelle on n'avait pu ramener le duc de Brunswick, savoir, que le principal objet de l'empereur Napoléon était de tourner l'armée prussienne par sa gauche, et de la couper de l'*Elster*, et qu'en conséquence la véritable position de l'armée prussienne devait être à

Triptiz et *Mittel-Pölnitz*. Quoique le plan et les dernières dispositions du duc rappelassent au contraire toute l'armée de Hohenloe sur la rive gauche de la *Saale*, et que les troupes fussent en mouvement pour passer cette rivière, et se réunir à l'armée du roi, le prince de Hohenloe se flattait encore que la force des circonstances, et le développement du plan d'attaque des Français, maintenant tout à découvert, éclaireraient enfin le généralissime, et pour la troisième fois, s'il en était encore temps, feraient nécessairement changer ses dispositions. Dans cette idée, et pendant la marche de flanc de ses colonnes pour se rapprocher de la *Saale*, il chargea le prince Louis de défendre les postes de *Rudolstadt* et de *Blankenbourg*, jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde de l'armée du roi, sous les ordres du général Blücher, et de se retirer ensuite derrière la *Saale*, dans les environs de *Poësneck*, où se liant avec le corps de Tauenzien, il formerait l'avant-garde de l'armée de la gauche réunie près de *Mittel-Pölnitz*. Il lui recommanda positivement de ne s'engager

dans aucun combat désavantageux; que s'il se trouvait pressé par l'ennemi, il devait se replier près d'*Orlamunde* sur la division du général Grawert.

Le prince Louis mit sur-le-champ ses troupes en mouvement (en tout, d'après les rapports officiels, onze bataillons, dix-huit escadrons de hussards, et trois batteries); il porta son quartier-général à *Rudolstadt*, et répartit ses forces entre cette ville et *Saalfeld*, qu'il fit occuper le même jour par deux bataillons de fusiliers et cinq escadrons de hussards; il détacha sur sa droite, à *Blankenboung*, un bataillon de fusiliers, trois escadrons de hussards saxons, et une demi-batterie d'artillerie à cheval, sous les ordres du général Pelet; et sur sa gauche, au-delà de la *Saale*, entre *Poësneck* et *Wellenborn*, cinq escadrons de hussards prussiens sous les ordres du général Schimmel Pfennig, pour maintenir la communication avec *Neustadt*; à l'exception de ces détachemens, le prince Louis réunit le 9 au soir tout son corps d'avant-garde entre *Rudolstadt* et

Schwartza, à deux petites lieues de *Saalfeld*. Informé que les Français, ayant passé les défilés, se disposaient à attaquer le lendemain, mais ne croyant pas que leurs principaux efforts fussent dirigés sur la vallée de la *Saale*, il se décida à soutenir le poste de *Saalfeld*, pour couvrir les magasins qui y avaient été formés. Il savait que l'empereur Napoléon en personne débouchait avec de grandes forces par *Nord-Halben*; il considérait le mouvement vers *Saalfeld* comme une reconnaissance, une fausse attaque. Animé du désir de combattre, ignorant aussi que le général Tauenzien eût été ce jour-là même déposté de *Schleitz*, il était d'autant moins disposé à céder le terrain à l'ennemi sur une simple démonstration, qu'il avait été l'un des plus ardens promoteurs du système de guerre offensive. Il écrivit la veille du combat au prince de Hohenloe : « Puissions-nous, fidèles à l'ancien système « prussien, toujours suivi avec tant de succès par votre altesse, passer à une offensive « vigoureuse, conforme à l'esprit du temps,

« de l'armée, de ses chefs, et commandée « par les circonstances! Les forces de l'en- « nemi s'accroîtront toujours, et tout délai « de notre part ne fait que paralyser nos « moyens.... »

Quoique du haut du château très-élevé de *Rudolstadt* on aperçût le 9 au soir les feux des Français sur les hauteurs au-delà de *Saalfeld*, et qu'on pût juger par leur étendue de la disproportion des forces, rien ne put détourner le prince de sa téméraire entreprise. Le lendemain 10 octobre, à sept heures du matin, il forma son corps en colonnes entre *Rudolstadt* et *Volkstaedt*, et les dirigea au pas accéléré sur *Saalfeld*.

Le maréchal Lannes avait déjà fait repousser par ses éclaireurs tous les avant-postes prussiens, et reconnu la position; il ordonna au général Suchet, dont la division composée de trois brigades (général Claparède, général Reille, général Vedel) était en tête de colonne, de faire déboucher son avant-garde dans la vallée par le village de *Garnsdorf*, à cinq cents toises du faubourg et du pont de

Saalfeld, pendant que la cavalerie et le reste de la division se portaient vers la gauche, le long de la hauteur occidentale de la vallée, dans la direction de *Blankenbourg*, pour couper la retraite à l'ennemi. Le général Suchet exécuta ce mouvement avec tant de vivacité, que ses tirailleurs, soutenus par quelques troupes de cavalerie, pénétrèrent jusqu'au-delà du défilé de la montagne boisée; et malgré le feu de l'artillerie prussienne, qui les atteignit dès qu'ils furent à découvert, ils s'emparèrent du village de *Garnsdorf*, qu'une patrouille de cavalerie avait occupé pendant la nuit, et dans lequel les chasseurs prussiens étaient ensuite rentrés.

Le prince Louis, qui devançait sa colonne, n'apprit qu'à une petite distance de *Saalfeld*, par le rapport d'un prisonnier, que les troupes françaises qui l'attaquaient étaient l'avant-garde d'un corps d'armée de plus de vingt mille hommes. Il était à temps de se replier sur *Rudolstadt* : il le devait d'après ses instructions; car il était évident que son

flanc droit allait être tourné par des forces supérieures; et cependant, après avoir fait en rase campagne son rapport par écrit au roi, au duc de Brunswick et au prince de Hohenloe, il prit sur lui de persister dans sa résolution de soutenir le poste de *Saalfeld*. Le combat était déjà engagé sur ce point entre les troupes qui s'y trouvaient postées (deux bataillons de fusilliers ou chasseurs, trois escadrons, deux batteries en position sur une hauteur devant la ville) et l'avant-garde française. Le général Suchet couvrait d'une nuée de tirailleurs le débouché de ses troupes dans la plaine, et leur formation successive sur deux lignes, en s'étendant vers leur gauche. Alors le prince Louis reconnut le danger de sa position, et la nécessité d'assurer sa droite de plus en plus menacée; il envoya à la colonne d'infanterie de huit bataillons, qui était arrivée près de *Woëhlsdorf*, l'ordre de se mettre à droite en bataille pour former la ligne, ayant la *Saale* à dos, *Woëhlsdorf* sur sa droite, et *Graba* sur la gauche. La colonne étant de huit ba-

taillons, six formèrent la première ligne, deux autres la seconde derrière la droite, et cinq escadrons de hussards saxons la troisième. Comme la plus grande partie de son artillerie, qui avait devancé les troupes, et était déjà en position et en action devant *Saalfeld*, n'était pas suffisamment protégée par les deux bataillons de fusilliers et de chasseurs; il la fit soutenir par le régiment de l'électeur (deux bataillons) qui fermait la gauche de la ligne d'infanterie, et qu'il fit venir en toute hâte à *Saalfeld*, laissant ainsi un grand intervalle entre la gauche de cette ligne de bataille et le poste principal qu'il voulait défendre.

Le maréchal Lannes pressait vivement l'attaque devant la ville pour y attirer l'attention et les forces de l'ennemi, pendant que la brigade du général Claparède se disposait à aborder de front la ligne d'infanterie, du côté de *Woëhlsdorf*, et que la cavalerie manœuvrait pour déborder le flanc droit. La position devant *Saalfeld* n'était presque plus tenable; les chasseurs prussiens

avaient été forcés d'abandonner la hauteur dite le *Lærchen-Hugel*, et la batterie que le maréchal y avait fait établir canonnait avec succès toute la ligne prussienne.

Vers une heure après midi, le prince Louis, qui jusqu'alors était resté devant *Saalfeld*, ne pouvait, ni se résoudre à l'abandonner, ni s'engager sur ce point avec une plus grande partie de ses troupes : le danger étant encore plus pressant à son aile droite, il y accourut, et voyant lui-même les progrès des tirailleurs français, et la marche d'une forte colonne qui filait sur les hauteurs, il résolut d'arrêter son mouvement par une vigoureuse attaque; il fit en même temps occuper par un bataillon le village et le pont de *Schwartza* pour assurer son point de retraite; et après quelques autres dispositions pour couvrir son flanc droit, il fit marcher en colonne, par bataillons et en échelons, les deux régimens destinés à l'attaque dont le succès pouvait tout au plus retarder sa défaite de quelques instans. Ces troupes (les régimens de l'électeur et du

prince Xavier) couvertes sur leur flanc gauche par trois escadrons de hussards saxons, gravirent la hauteur au pas de manœuvre, en obliquant à droite, et, soutenus par leur artillerie, marchèrent sur les Français avec beaucoup de résolution. Le général Claparède, à la tête du 17e régiment, se disposait à recevoir vigoureusement cette charge, lorsque deux bataillons du 34e, conduits par le général de division Suchet, en colonne serrée, se portèrent rapidement sur le flanc droit du régiment saxon, prince Xavier, qui plia et fut avec une grande perte rejeté dans la plaine, où il se remit en ordre de bataille; l'autre régiment saxon, celui de l'électeur, chargé de front, fusillé par les tirailleurs, fut aussi entraîné. Le maréchal Lannes, profitant de ce premier succès, chargea le général Reille, avec le 34e, de déposter un corps qui dans une position avantageuse flanquait la droite de l'ennemi; il le culbuta, le poursuivit dans le bois, lui fit beaucoup de mal, et s'empara successivement de quinze pièces de canon; en même temps le général

Suchet faisait arriver par échelons sur le point d'attaque sa troisième brigade sous les ordres du général Vedel, qui, descendu en masse dans la plaine, soutenait le débouché de la cavalerie.

Le prince Louis fit de vains efforts pour rétablir sa ligne de bataille; tous ses corps étaient dispersés, et lorsqu'il reconnut enfin la nécessité d'une prompte retraite, ses troupes étaient partout engagées de trop près pour que ses dispositions tardives, quelque sages qu'elles fussent, pussent être exécutées; il courut dans le faubourg de *Saalfeld*, où régnait déjà le plus grand désordre, et parvint à mettre en marche son artillerie; revenu dans la plaine, où ses régimens, dévorés par le feu des tirailleurs français, tenaient ferme encore, il ne put réussir à faire un changement de front, appuyant sa gauche à la *Saale*, et sa droite à la hauteur dite le *Sandberg*, où le général saxon, Bevilaqua, ne put se maintenir; ses dix escadrons, qui devaient en masse couvrir l'arrière-garde, étaient éparpillés dans la plaine, et ne purent se réunir.

Cependant la cavalerie française (le 9e et 10e de hussards) s'était formée sans obstacle, sur deux lignes très-rapprochées, et sans intervalle entre les escadrons. Le maréchal Lannes, observant le flottement et le désordre qui régnaient dans les rangs de l'ennemi pressé de toute parts et foudroyé par l'artillerie, ordonna au général Treillard de charger en muraille avec la première ligne, ce qu'il fit avec impétuosité. Le prince Louis, à la tête de cinq escadrons de hussads saxons qu'il avait ralliés près de *Woëhlsdorf*, saisit ce moment, et se précipita sur le flanc gauche de cette première ligne; mais la seconde ligne se divisant, prit les hussards saxons par les deux flancs, et les défit entièrement. Le massacre fut horrible, les fuyards propagèrent le désordre; tous ces hussards prussiens et saxons, poursuivis par les Français, se jetèrent pêle-mêle avec eux sur la colonne d'artillerie qui défilait par le chemin de *Woëhlsdorf*. L'inégalité du terrain, coupé de chemins creux, augmentait encore la confusion; le prince Louis au milieu de cette

mêlée, s'efforçant vainement d'arrêter les fuyards, et prêt de tomber dans les mains de l'ennemi, s'aperçut que ses décorations et le plumet très-élevé qu'il portait à son chapeau le faisaient remarquer et poursuivre personnellement; il couvrit ses ordres avec son chapeau, et voulut sortir de la mêlée en franchissant une haye; son cheval s'entrava, il fut atteint d'un coup de sabre sur la tête; le maréchal-des-logis Guindet qui le joignit, combattant corps à corps, et le reconnaissant à ses décorations, le somma plusieurs fois et inutilement de se rendre; le prince s'obstinant à combattre avec son épée, et forçant le maréchal-des-logis à défendre sa vie, reçut dans la poitrine un coup mortel; il tomba en brave sur le champ de bataille, dans les bras de ses aides-de-camp, qui accouraient à son secours, et ne purent enlever son corps aux Français. Ainsi périt glorieusement, victime de sa témérité, ce prince, l'espoir et l'idole de l'armée prussienne, et le principal artisan de la guerre.

L'effet de cette charge fut de couper le corps prussien par son centre, et de rendre impossible la retraite de tout ce qui se trouvait à la gauche, entre *Wœhlsdorf* et *Saalfeld*. Les régimens saxons (Électeur et Xavier), déjà si maltraités ainsi que les fusiliers et chasseurs, se jetèrent à travers la *Saale*, quelques uns s'y noyèrent, un plus grand nombre y périt par le feu des tirailleurs, ou fut sabré dans la rivière par les hussards français. Les débris de l'aile droite, non moins chaudement poursuivis par une foule de tirailleurs et par la cavalerie, parvinrent jusqu'à *Schwartza*, où le général Bevilaqua, avec ce qu'il avait pu rallier, fut entouré et pris. De même que l'aile gauche avait fui à travers la *Saale*, les fuyards de la droite cherchèrent leur salut en passant la *Schwartza*, dont la rive gauche, escarpée et bordée de rochers, arrêta la poursuite. La nuit favorisa le ralliement de quelques bataillons et escadrons, et leur retraite sur *Rudolstadt* et *Orlamunde*; le détachement du général Pelet, qui n'avait pas pris part

au combat, et était resté à *Blankenbourg*, y fut attaqué, et se retira sur *Ilm*.

Le résultat de cette journée fut, du côté des Prussiens, la perte de mille à douze cents hommes tués, dix-huit cents prisonniers, quatre drapeaux, trente-trois pièces de canon, avec leurs caissons attelés et tous les bagages. La division du général Suchet en eut toute la gloire; celle du général Gazan, qui la suivait et pressait sa marche, n'arriva que pour être témoin de la déroute de l'ennemi; le général en chef n'eut pas besoin de la mettre en action.

Le général Suchet s'empressa de recueillir sur le champ de bataille les restes du prince Louis Ferdinand. Le maréchal Lannes ordonna que les honneurs funèbres dus à son rang et à sa valeur lui fussent rendus avec toute la pompe militaire. Son corps fut embaumé et transporté dans le caveau des princes de *Cobourg*. Aussitôt que Napoléon en fut informé, il fit écrire au roi de Prusse par le major-général, pour lui témoigner la part qu'il prenait à la douleur qu'avait

dû lui causer la mort glorieuse de ce prince.

Les conséquences les plus fâcheuses, pour la Prusse, des combats de *Schleitz* et de *Saalfeld*, mais surtout de ce dernier, furent d'abattre la confiance des troupes, l'ardeur présomptueuse qu'on leur avait inspirée, et de rompre l'accord entre les Prussiens et les Saxons ; ceux-ci se plaignirent hautement d'avoir été sacrifiés dès l'ouverture de la campagne, et de n'avoir pas été soutenus. Le dissentiment des généraux prussiens, sur la position où les trois corps d'armée devaient se réunir pour attendre l'ennemi, qu'ils avaient prétendu prévenir, rendit toutes leurs dispositions incertaines, incohérentes, et leurs mouvemens contradictoires. Le prince de Hohenloe insistait pour que toutes les forces fussent rassemblées en masse entre la *Saale* et l'*Elster* à *Mittel-Pölnitz*, et qu'on livrât une bataille générale, en couvrant les points de retraite sur les ponts de l'*Elbe;* il n'exécutait qu'à regret et lentement les derniers ordres qu'il avait reçus du duc de Brunswick, de se porter à la rive gauche de

la *Saale* dans la direction de *Weimar*, où l'armée du roi attendait le corps de Ruchel et celui du duc de Weimar. Ainsi, du 9 au 11 octobre, l'armée de Hohenloe était encore dispersée sur les deux rives de la *Saale*, sans aucun lieu fixe de rassemblement, sans qu'on eût pris aucune mesure en cas d'attaque inopinée, sans chaîne régulière d'avant-postes; et pendant que ses deux avant-gardes étaient, l'une battue à *Schleitz*, et l'autre détruite à *Saalfed*, cette armée se trouvait en marche par son flanc droit dans une direction opposée à celle des attaques des Français. Comme ce fut cette armée de l'aile gauche qui combattit presque seule à la bataille d'*Iena*, il est essentiel de bien expliquer ses mouvemens et ses positions jusqu'au 14 octobre, jour de la bataille, avant de reprendre la suite des manœuvres des divers corps de l'armée française, jusqu'à cette même époque.

Forcé d'exécuter les ordres du duc de Brunswick, et de renoncer entièrement à son projet de réunion entre *Triptiz* et *Mittel*

Pölnitz, le prince de Hohenloe avait porté le 10 octobre son quartier-général à *Kahla*, une partie de ses troupes occupait déjà *Iena*, *Kahla*, *Orlamunde*; le reste, et particulièrement la division des troupes saxonnes sous les ordres du général Zechewitz, marchait sur *Neustadt* et *Roda* pour se préparer à passer la *Saale*. Quoique le prince n'eût jamais douté, comme on l'a vu, que la principale attaque des Français ne fût dirigée sur l'aile gauche de l'armée prussienne, il était bien éloigné de croire cette attaque si forte et si imminente; il avait préparé, pour ce jour même 10 octobre, une reconnaissance générale de toute la chaîne de ses avant-postes jusqu'à *Saalfeld*, dans l'intention de la rectifier et de conférer avec le prince Louis et le général Tauenzien. Bien avant d'arriver sur la ligne, il fut informé de l'affaire qui avait eu lieu la veille à *Schleitz*; il en connut les fâcheux résultats par des groupes de fuyards, et par les équipages du corps saxon qui se retiraient précipitamment sur les derrières. Presque au même instant une

forte canonnade en avant sur sa droite lui fit conjecturer qu'il y avait un vif engagement du côté de *Saalfeld ;* et comme on lui rapporta que les colonnes françaises marchaient, sans s'arrêter, sur *Triptiz*, *Neustadt* et *Pôesneck*, il se hâta de retourner à *Kahla*, où il apprit la malheureuse issue du combat de *Saalfeld* et la mort du prince Louis ; il fit à la hâte les dispositions nécessaires pour soutenir et replier sur *Kahla* et *Roda*, à marches forcées, le corps de Tauenzien, et les troupes saxonnes qui étaient restées à *Mittel-Pölnitz*. Le général Grawert, qui était à *Orlamunde* avec sa division, s'avança la nuit même jusqu'à *Rudolstadt*, pour recueillir les débris du corps d'avant-garde ; mais comme ils s'étaient jetés en désordre, partie sur *Kahla*, partie sur l'armée du roi, le général Grawert se retira le lendemain 11 octobre sur *Magdala*, et y prit position.

La défaite de l'avant-garde laissait à découvert, à *Kahla*, le centre de l'armée saxo-prussienne ; les colonnes de la droite et du centre de l'armée impériale continuaient de

marcher vers le nord dans la direction de *Gera*, tandis que celle de gauche pénétrait dans la vallée de la *Saale*. Il était urgent de prendre un parti; le prince de Hohenloe, si l'on en croit divers rapports, proposa de réunir toute l'armée prussienne sur l'*Ettersberg*, soit pour y attendre en masse l'attaque de l'ennemi, soit pour partir ensemble de cette position, et se hâter d'arriver sur l'*Elbe*. Ce sage conseil ne fut point suivi, et le prince de Hohenloe reçut l'ordre suivant :

« Comme une concentration générale et « absolue de l'armée est indispensable pour « amener un événement favorable et décisif, « par la réunion de nos forces, le roi a ré- « solu de se concentrer encore cette nuit (du « 11 au 12 octobre) près de *Weimar*. Le « prince de Hohenloe doit en faire autant « près de *Iena*, en y appuyant sa gauche, et « étendant sa droite dans la direction de « *Weimar*. Pour rendre les troupes plus « mobiles et plus disponibles, toute l'armée « doit camper. » Le duc de Weimar, qui s'était porté sur le *Mayn* avec son corps

d'avant-garde, avait déjà reçu l'ordre d'arrêter son mouvement, et de se replier sans délai par *Ilmenau* sur l'armée du roi; et le général Rüchel, avec le corps de l'aile droite, celui de rester provisoirement près d'*Erfurth*, dans la direction de *Weimar*. Le prince de Hohenloe reporta le 11 octobre son quartier-général à *Iena*; il y recueillit les débris de l'avant-garde dispersée à *Saalfeld*, et dont les fuyards avaient, sur leur passage à travers les colonnes qui se retiraient vers *Iena*, répandu la terreur des armes françaises. Le seul régiment saxon de l'électeur, après avoir vaillamment combattu, s'était rallié, et avait fait sa retraite en bon ordre.

La division de troupes saxonnes, sous les ordres du général Zechewitz, avait déjà défilé pour aller occuper sur la rive gauche de la *Saale* la position indiquée, et le général Tauenzien arrivait à *Iena* avec sa brigade lorsque des cris d'alarme annonçant l'approche des Français se firent entendre de tout côté au-dedans et au-dehors de la ville. Quoique tous les chemins et les environs

d'*Iena* fussent dans ce moment couverts de troupes saxonnes et prussiennes en marche ou stationnées, et que l'on n'eût reçu aucun rapport qui pût donner lieu à cette alerte, le bruit s'en était répandu si rapidement parmi les troupes, et y avait jeté une telle épouvante, que le prince de Hohenloe fut obligé de faire prendre les armes, comme si la surprise eût été réelle. Une foule de gens avait vu l'ennemi; il était en grande force; il avait culbuté les avant-postes : les vignes, les bouquets de bois étaient remplis de tirailleurs. La frayeur qu'inspirait l'infanterie légère des Français s'était tellement emparée des esprits, que les patrouilles de cavalerie refusèrent d'avancer, et qu'il fallut que quelques groupes d'officiers allassent reconnaître la cause de cette fausse alarme. Ils ne virent aucun Français; mais ils trouvèrent sur toutes les routes les équipages des troupes prussiennes et saxonnes, se précipitant vers *Iena* avec leurs escortes; les bois et les chemins de traverse fourmillaient de paysans effrayés, de fuyards des combats de *Schleitz*

et de *Saalfeld*. L'imagination frappée de quelques individus avait fait prendre des colonnes de Saxons pour des Français; la masse grossie comme une avalanche avait entraîné des avant-postes et fait faire de faux rapports. Les conséquences de cette terreur panique furent graves, presque honteuses pour une armée fière de sa discipline. La cavalerie, qui avait mis pied à terre, et se reposait sans précaution, se débanda; le désordre se propagea au-delà de la *Saale*, sur la route de *Weimar*. Lorsqu'on fut parvenu à rétablir l'ordre, les environs d'*Iena* présentaient le spectacle d'un champ de bataille abandonné; des soldats isolés de toutes les armes sortaient des bois et des haies où ils s'étaient cachés; les chemins et la campagne étaient semés de fusils, de baïonnettes, de cuirasses, de sacs vides et de cartouches répandues; les Prussiens avaient pillé les bagages des Saxons, et les Saxons pillaient les Prussiens; les charretiers et les valets avaient quitté la route, coupé les traits des chevaux, et

versé les voitures; des canons et des caissons démontés furent abandonnés par les conducteurs. On trouva même quelques pièces enclouées.

L'irrésolution du duc de Brunswick et la variation forcée des dispositions du prince de Hohenlohë ne permirent pas sans doute à celui-ci de prendre pour cette contre-marche les précautions nécessaires; mais on peut apprendre par cet exemple, 1°. qu'une marche de flanc à proximité de l'ennemi ne peut s'exécuter avec ordre et sûreté, qu'en lui opposant un corps détaché qui fasse front à la direction de son attaque, et couvre en manœuvrant le mouvement des colonnes; 2°. qu'il faut surtout éviter dans un tel cas de faire marcher les équipages avec les troupes.

Le résultat du désordre et de la confusion causés par cette fausse alerte, fut de retarder d'une journée l'établissement du camp de l'armée saxo-prussienne sur la rive gauche de la *Saale*. Cette perte de temps, presque en présence d'un ennemi entreprenant, était

une faute ou du moins un malheur irréparable. Tout le pays entre la *Saale* et l'*Elster* se trouvait abandonné : la chaîne des avant-postes et les détachemens laissés sur la rive gauche sous le commandement du général Tauenzien, aux principaux défilés, tels que *Comburg*, *Dernborg*, *Iéna*, *Burgaus*, *Lobeda*, ne pouvaient s'y maintenir à l'approche des colonnes françaises ; ils servirent seulement à couvrir le passage de l'armée saxo-prussienne qui, précipitamment ralliée et difficilement mise en ordre, entra le 12 octobre dans un camp tracé entre les escarpemens de la *Schecke* et le village de *Cappellendorf*, où le prince de Hohenlohe établit son quartier-général.

L'empereur Napoléon, continuant son mouvement avec la colonne du centre sur la route de *Leipsick*, se hâtait de concentrer toutes ses forces dans cette direction ; son objet étant de couper l'armée prussienne de la ligne de l'*Elbe*, il se tenait en mesure de déployer ses colonnes pour combattre de front, si l'ennemi présentait la bataille entre

la *Saale* et l'*Elster*, ou de manœuvrer et de l'attaquer par son flanc gauche et sur ses derrières, s'il n'avait pas repassé la *Saale*.

En arrivant le 12 octobre à *Auma*, l'empereur, informé que les principales forces de l'ennemi étaient toujours du côté d'*Erfurth*, fit les dispositions suivantes :

ORDRES.

Au grand-duc de Berg, qui se trouvait à *Géra* avec sa réserve de cavalerie, d'en partir sur-le-champ pour se rendre à *Zeitz*, de jeter des coureurs sur *Leipsick* et sur *Nauembourg*, et de se porter rapidement sur ce dernier point, s'il apprenait que l'ennemi fût toujours en force du côté d'*Erfurth*.

Au maréchal Soult, d'occuper *Gera*.

Au maréchal Ney, de se rendre à *Auma*.

Au maréchal Davoust, de se diriger directement de *Mittel-Pölnitz* sur *Nauembourg*; de se faire précéder par sa cavalerie légère, d'envoyer des coureurs pour faire des prisonniers et avoir des nouvelles précises de l'ennemi. Son corps fut renforcé

d'une division de dragons sous les ordres du général Salm.

Au maréchal Bernadotte, de marcher sur *Nauembourg*, en passant par *Zeitz*, et suivant le mouvement du grand-duc de Berg.

Au maréchal Lannes, de marcher de *Neustadt* sur *Iéna*, d'envoyer des coureurs sur la route de *Weimar*, et d'employer tous les moyens pour être exactement informé de la position de l'ennemi et de ses mouvemens depuis l'affaire de *Saalfeld*.

Au maréchal Augereau, de porter son corps d'armée sur *Kahla*, de se mettre en correspondance avec le maréchal Lannes à *Iéna*, d'envoyer des coureurs sur *Blankenbourg* et *Magdala* pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

Ces ordres furent ponctuellement exécutés dans les journées des 12 et 13 octobre; l'empereur reçut, pendant la nuit et dans la matinée du 13, à *Gera*, où il avait porté son quartier-général, les divers rapports qu'il avait demandés. Le plus important était celui du maréchal Lannes. Ce maréchal, en se

portant sur *Iéna* par la chaussée de *Rudolstadt* sur la rive gauche de la *Saale*, avait rencontré le 12 au soir à *Winzerle*, à peu près à une lieue et demie de la ville, une forte avant-garde (celle du général Tauenzien dont nous avons parlé plus haut); il l'avait fait attaquer par sa cavalerie légère et ses éclaireurs, l'avait repoussée, et avait fait bivouaquer ses troupes derrière le village de *Winzerle*. Le 13, à la pointe du jour, malgré l'épais brouillard et les défilés, il avait suivi l'ennemi qui s'était retiré sur le gros de son armée; le maréchal, faisant alors tourner la ville par le fond de la vallée dite le *Mühl-Thal*, avait couronné les hauteurs, fait replier par ses tirailleurs les avant-postes prussiens, et porté son avant-garde sur le plateau élevé du *Landgrafenberg;* le brouillard s'étant alors dissipé, il avait pu voir distinctement, sur les hauteurs opposées, l'armée prussienne rangée en bataille sur trois lignes.

L'empereur, dès lors bien assuré que la totalité des forces de l'ennemi était au-delà

de la *Saale*, ne douta pas que l'armée du roi réunie à celle du prince de Hohenlohë, ne fût en présence du maréchal Lannes, sur la belle position élevée et découverte qui se trouve entre l'*Ilm* et la *Saale* : pour se mettre en mesure de l'y attaquer, et de profiter sans délai de l'audacieuse reconnaissance qu'en avait faite le maréchal Lannes, et de la position avantageuse qu'il avait prise, Napoléon n'eut presque rien à changer à la disposition générale qu'il avait faite la veille. Il avait dans ce moment auprès de lui le maréchal Soult ; il lui dit en peu de mots son plan d'attaque, la part que devait y prendre le 4e corps contre la gauche de l'ennemi, et lui ordonna de le porter le plus promptement possible de *Géra* sur *Iéna*. Ce maréchal transmit ses ordres verbalement par un aide-de-camp, se fit suivre à marche forcée par sa première division (celle de Saint-Hilaire) et sa cavalerie légère, et suivit lui-même l'empereur, qu'il ne quitta pas jusqu'au moment d'entrer en action. Le maréchal Ney reçut l'ordre de porter, ce même

jour 13 octobre, son corps d'armée d'*Auma* à *Roda*. Le maréchal Davoust et le maréchal Bernadotte, dont les corps d'armée se réunissaient à *Nauembourg*, et devaient opérer ensemble, furent l'un et l'autre prévenus que s'ils entendaient une attaque sur *Iéna*, ils devaient manœuvrer sur l'ennemi, et déborder sa gauche. (*Voyez* les Ordres aux Pièces justificatives.) Le maréchal Lefèvre et le maréchal Bessières, avec la garde impériale, arrivèrent le soir même à *Iéna*; le grand-duc de Berg, qui avait marché le 12 de *Zeitz* à *Nauembourg* avec deux brigades de cavalerie légère, et avait enlevé un convoi de trois cents voitures d'artillerie et de bagages, s'était replié sur *Zeitz*; les divisions de dragons et de grosse cavalerie de sa réserve reçurent l'ordre de se diriger d'*Auma* sur *Iéna*, où il les rejoignit. L'empereur, après avoir pressé par des ordres réitérés ces divers mouvemens, se rendit ce même jour, 13 octobre, de *Gera* à *Iéna*, traversa la ville, et arriva vers les quatre heures après midi sur la hauteur dite le *Landgrafenberg*, où le maréchal Lannes avait posté son avant-garde.

CHAPITRE VII.

*Bataille d'*Iéna.

Le parti qui avait entraîné la cour de *Berlin*, et rendu la guerre inévitable, fondait tout son espoir sur la prétendue supériorité de la tactique prussienne; les victoires remportées par les Français, le succès de leurs vastes plans de guerre, les belles opérations stratégiques de Napoléon, n'avaient point ébranlé cette confiance : c'était chez les militaires prussiens une opinion commune, que la fortune avait eu plus de part que le génie à ces prodiges si vantés; que les armes françaises n'avaient point encore subi la véritable épreuve, celle d'avoir à combattre contre la seule armée qui eût conservé la tradition des vrais principes du nouvel art de la guerre, et le glorieux héritage du grand Frédéric.

Pleins de cette confiance, les généraux prussiens, quoique divisés d'opinion sur le point de concentration qui, pour l'offensive, quel que fût le dessein de l'ennemi, offrait

le plus d'avantage, étaient unanimes quant à la résolution d'agir en une seule masse, et d'éviter les opérations partielles : les ministres abondaient dans ce sens; les ressources de l'état étant épuisées par ce grand armement; il fallait, disaient-ils, dès l'ouverture de la campagne, livrer et gagner une bataille décisive; alors l'empereur de Russie accourrait avec sa formidable armée, l'Autriche incertaine se déclarerait, et l'Angleterre ouvrirait ses trésors. Napoléon, de son côté, fidèle à son système, de frapper d'abord un grand coup, et de ne point disséminer ses forces avant d'avoir gagné une bataille, avait réuni tous ses corps d'armée; il était en présence de l'armée prussienne qui, malgré les hésitations du duc de Brunswick, après l'échec éprouvé par les avant-gardes de son aile gauche, se trouvait rassemblée dans un espace de trois lieues, et pouvait en quelques heures être réunie dans une excellente position.

Et cependant cette armée, qui n'ambitionnait qu'une action générale, fut tout à coup,

sans y être contrainte, partagée en deux parties inégales; l'une et l'autre furent attaquées le même jour, et forcées de combattre séparément sans pouvoir concerter leurs manœuvres, sans aucune communication, et même à l'insu l'une de l'autre, sur deux champs de bataille distans de moins de sept lieues. La plus forte des deux masses, l'armée royale et ses réserves (soixante-dix mille hommes), fut battue et dispersée à *Auerstädt* par le maréchal Davoust, seulement avec son corps d'armée (à peu près vingt-six mille hommes), et l'autre partie, l'armée saxo-prussienne (environ quarante mille hommes), fut dépostée, culbutée, presque entièrement détruite en avant d'*Iéna* par l'empereur Napoléon avec le gros de son armée (environ quatre-vingt mille hommes, desquels plus de trente mille ne furent point mis en action).

Cette double bataille est l'événement le plus considérable et le plus extraordinaire qui ait eu lieu dans les guerres modernes. Pour le décrire d'une manière claire et satis-

faisante, nous ferons précéder les relations particulières de chacune des deux batailles par quelques réflexions sur la position respective des forces des deux partis, du 12 au 14 octobre, que nous avons déjà fait connaître. Ces réflexions aideront le lecteur à démêler les causes et le motif du faux mouvement du centre de l'armée prussienne; mouvement dérobé à l'empereur Napoléon, comme à dessein de lui préparer une victoire complète.

Après avoir tourné l'aile gauche de l'armée prussienne, jusqu'à la hauteur de *Nauembourg*, et l'avoir rejetée sur la rive gauche de la *Saale*, ayant toutes ses forces presque réunies sur le point de *Gera*, Napoléon pouvait ou s'avancer sur la *Saale*, pour livrer bataille, ou marcher droit sur l'*Elbe*.

Dans le premier cas, l'armée prussienne concentrée devait, pour suivre le principe d'agir en masse, choisir des positions contre lesquelles les Français fussent forcés de marcher d'une grande distance et sur plusieurs colonnes. On ne pouvait trouver de terrain plus propre à l'application de ce principe,

que celui de la rive gauche de la *Saale*, depuis *Rudolstadt* jusqu'au confluent de l'*Unstrulh* : la vallée est très-profonde et presque semblable aux vallées des Alpes; il n'y a d'ailleurs dans cet espace que cinq passages pour des troupes avec leur artillerie; *Lobeda*, *Iéna*, *Dornburg*, *Conmburg* et *Kœsen*, à la distance d'une ou deux lieues l'un de l'autre. L'armée prussienne ne pouvait occuper et défendre ces défilés qu'en se séparant, et si un seul était forcé, la retraite était indispensable et le ralliement difficile; il fallait donc, pour ne pas perdre l'avantage de l'offensive en masse, que le duc de Brunswick formât sa ligne de bataille à une distance de la *Saale*, qui fut déterminée par les distances des passages.

Dans le second cas, celui où l'empereur Napoléon aurait marché sur l'*Elbe*, le corps d'armée du duc de Würtemberg pouvait se porter à la rive droite de ce fleuve, détruire les ponts, et donner le temps à la grande armée prussienne de marcher sur les derrières de l'armée française et de l'attaquer à dos.

La position de l'armée prussienne, le 12 octobre, était très-bonne, et répondait à ces deux suppositions : la réunion était effectuée. L'armée saxo-prussienne du prince de Hohenlohë était campée et déployée sur les hauteurs entre *Iéna* et *Weimar;* l'infanterie en première ligne, ayant la chaussée devant le front du camp; la droite appuyée au village de *Cappellendorf*, derrière le *Werlitz-Graben;* la gauche près des escarpemens de la *Schecke;* les divisions de cavalerie placées en seconde ligne, de manière que l'aile gauche de la cavalerie saxonne s'appuyait à *Efferstadt :* la réserve en troisième ligne. Les troupes qui avaient souffert à *Saalfeld* étaient répandues dans les villages en arrière du camp, et destinées à renforcer l'aile gauche. L'armée principale qui avait quitté la position de *Hochdorf,* et s'était concentrée dans celle de *Weimar,* était campée à une lieue seulement en arrière de celle de Hohenlohë, entre les deux chaussées de *Iéna* à *Weimar,* et de *Weimar* à *Nauembourg.* L'armée de Rüchel était cantonnée de l'autre côté de *Weimar,* et se liait

à la réserve de la Grande-Armée. L'on voit, d'après les états de situation, que le 12 octobre cent vingt-deux bataillons, cent soixante-douze escadrons, et plus de trois cents bouches à feu, étaient réunis et prêts à livrer bataille entre l'*Inn* et la *Saale*, sur le terrain le plus convenable pour les manœuvres des deux armées, et pour faire valoir cette tactique si perfectionnée, qui devait être l'écueil de l'impétuosité française. L'armée de Napoléon se trouvait à la vérité entre l'armée combinée et les états saxons et prussiens; mais l'armée prussienne était aussi entre l'armée française et la France : la perte de la bataille était une chance dangereuse pour les deux partis; et le duc de Brunswick, qui l'avait désirée, aurait pu dire sans doute ce jour-là seulement à son armée, ce que l'empereur Napoléon dit à la sienne, *L'armée ennemie est coupée*.

Mais il y avait cette extrême différence que Napoléon, en exécutant rapidement le plan d'offensive le plus hardi, avait assuré ses

points de retraite sur le *Mein* et sur le *Danube;* il pouvait opérer, dans l'une et l'autre des deux suppositions que nous avons exposées, sur la *Saale* ou sur l'*Elbe*. Il était le maître de livrer ou de différer la bataille décisive, tandis que le duc de Brunswick, réduit à la défensive, ne pouvait, s'il était attaqué, refuser de combattre sur le terrain où le hasard et les combinaisons stratégiques de son adversaire, bien plus que les siennes, avaient réuni et resserré son armée. Aussi, dans l'impossibilité de pénétrer le dessein de Napoléon, il tomba dans le piége, et croyant le mouvement du gros de l'armée française décidé sur *Leipsick*, il manœuvra pour abandonner ses positions entre l'*Inn* et la *Saale*, se réunir sur le *Bas-Elbe* avec le corps du duc de Würtemberg, et marcher avec toutes ses forces réunies au-devant de l'ennemi.

Le roi de Prusse et le duc de Brunswick étaient venus dans la journée du 12 au camp de *Cappellendorf*, pour conférer avec le prince de Hohenlohë, dont les avant-postes

et les patrouilles, quoique vivement poussés, tenaient encore à *Iéna* et sur les hauteurs de la rive gauche de la *Saale*. L'objet de cette conférence fut uniquement de pourvoir aux besoins pressans de l'armée saxo-prussienne (jusqu'alors l'aile gauche), et de calmer les murmures des Saxons, qui, voyant abandonner la défense de leur pays, éclataient jusqu'à l'insubordination, et menaçaient d'une défection. L'idée d'une attaque générale et prochaine sur ce même terrain ne vint à aucun des généraux présens à cette conférence; le duc n'en admit pas même la possibilité; il considérait les mouvemens et les attaques de la colonne du maréchal Lannes, comme n'ayant d'autre but que celui de flanquer les colonnes que Napoléon dirigeait lui-même, et qu'il croyait être en pleine marche vers l'*Elbe*. La nouvelle que le duc de Brunswick reçut le même jour en rentrant à son quartier-général de *Weimar*, de l'occupation de *Nauembourg* par un corps d'armée, et de la prise des magasins, ne troubla point sa fausse sécurité, et ne fit que hâter l'exécution des

dispositions qu'il avait arrêtées. Le 13 octobre au matin, le chef d'état-major du prince de Hohenlohë, le colonel Massembach, fut chargé de lui porter l'ordre suivant :

« Le roi quittera aujourd'hui le camp de « *Weimar*, pour marcher jusqu'à *Auerstaëdt*, « et aller prendre le jour suivant la position « de *Freyburg*. Le prince de Hohenlohë est « destiné à couvrir le flanc droit de cette « marche, pour lequel objet il doit rester « dans son camp de *Cappellendorf*, jusqu'à « ce que le duc de Weimar se soit rapproché « du général Rüchel, qui doit, en attendant, « occuper un camp sur les hauteurs de « *Lehnstedt*, près de *Weimar*. En même « temps on donne au prince l'ordre exprès « de ne point attaquer l'ennemi, en lui dé- « clarant qu'il s'attirerait la plus sévère res- « ponsabilité, s'il contrevenait à cet ordre. »

La disposition générale dont cet ordre faisait partie, était ainsi conçue :

« L'armée principale marchera le 13 sur « une colonne par divisions et par la gauche, « à deux heures de distance entre les divi-

« sions, dans la direction d'*Auerstaëdt*. Le « 14, après la soupe, on poussera en avant « la division Schmettan, vers le défilé de « *Koesen*, et l'on marchera par derrière, « encore par la gauche, vers le pont de *Frey-* « *burg*, où l'on passera l'*Unstruth*, pour « prendre ensuite une position sur les hau- « teurs; la droite à l'*Unstruth*, et le front le « long de la *Saale*. La réserve sous le général « Kalkreuth marche en même temps par la « gauche, passe l'*Unstruth*, près de *Laucha*, « et y occupera un camp. Le général Rüchel « marche d'*Erfurth* par *Weimar*, sur les « hauteurs de *Lehnstedt*, et occupe avec son « corps la position que la grande armée a « quittée. Le duc de Weimar reçoit ordre « de se joindre au général Rüchel, pour « servir d'intermédiaire entre son corps et « celui de Hohenlohë. En attendant l'ar- « rivée du duc de Weimar, la communica- « tion sera entretenue par le colonel Sellin, « avec cent chevaux de Koechler, hussards. « Le prince de Hohenlohë reste provisoire- « ment dans sa position près de *Iéna*, mais

« il détache le 13 un corps suffisant sur *Dorn-*
« *burg* et *Nauemburg*, pour assurer la mar-
« che de la grande armée contre toute atta-
« que inopinée sur son flanc droit. »

Ainsi, le 13 octobre, au moment même où l'empereur Napoléon faisait converger ses colonnes et portait toutes ses forces sur le point où il devait croire toute l'armée prussienne concentrée et prête à combattre, le roi de Prusse divisait, disloquait cette grande masse, ne laissait en position que le tiers de ses forces, et divergeant à gauche avec tout le reste, se portait, par une marche de flanc, en présence de l'ennemi, à dix lieues du point menacé.

A peine le camp du roi était-il levé, que l'avant-garde du prince de Hohenlohe, sous les ordres du général Tauenzien, chassée d'*Iéna*, et successivement dépostée des bords de la *Saale*, fut harcelée dans sa retraite, et culbutée par les troupes du maréchal Lannes. Le général Tauenzien ne put rallier son infanterie et la mettre en bataille que dans les environs de *Closwitz*, entre ce village et celui

de *Lutzroda*. Le prince de Hohenlohë, qui ne s'attendait pas à une attaque sérieuse sur la rive gauche, n'avait fait encore aucune disposition pour y soutenir son avant-garde; sa cavalerie dispersée fourrageait dans les villages autour du camp.

Cependant les divisions françaises des généraux Suchet et Gazan avaient suivi la chaussée de *Weimar* et pénétré dans le *Mühl-Thal;* leurs nombreux tirailleurs répandus dans les vallons, gravissant les escarpemens, avaient tourné les hauteurs. Le général Tauenzien, dont les troupes furent poursuivies sans relâche jusqu'à *Kospoda* et au bois de *Closwitz*, ne put défendre le *Landgrafenberg*, déjà tourné des deux côtés, et le maréchal Lannes se hâta de s'en emparer.

L'empereur Napoléon, en arrivant sur le plateau très-étroit qui forme la sommité du *Landgrafenberg*, et qui domine au loin la contrée, vit au premier coup d'œil toute l'importance de ce poste, et le parti qu'il en pouvait tirer pour couvrir et assurer le dé-

bouché de ses colonnes. C'était, en effet, la tête et la clef de la position de l'ennemi qui ne pourrait plus cacher le moindre de ses mouvemens, tandis que ceux des colonnes françaises à la droite et à la gauche de ce point culminant lui seraient dérobés. Le premier soin de Napoléon fut de s'affermir sur le *Landgrafenberg;* il y fit réunir et bivouaquer le 5e corps et la garde impériale. Tout l'espace qu'offrait le plateau fut occupé de la manière suivante : La division Suchet, formant la droite et le centre, s'appuyait au ravin dit le *Rauh-Thal;* deux régimens de cette division étaient en seconde et en troisième ligne derrière le centre. La division Gazan à la gauche, bordait obliquement la tête du ravin, sur la pente de la montagne, vis-à-vis *Kospoda;* quatre mille hommes d'infanterie de la garde impériale, sous les ordres du maréchal Lefebvre, formèrent en arrière du centre, et sur la sommité, un carré au milieu duquel l'empereur fit établir son bivouac. Le reste de la soirée, et toute la nuit du 13 au 14, furent em-

ployés à faire monter l'artillerie sur le plateau. Il fallut élargir et aplanir les rampes très-roides du *Steiger*, et les autres chemins qui, de *Iéna* et des vallées circonvoisines, conduisent sur cette hauteur. Pendant ces mouvemens et ces travaux, les avant-postes prussiens, soutenus par quelques pièces d'artillerie, répondaient au feu des tirailleurs français, qui les pressaient dans les bouquets de bois autour du village de *Kospoda* et de *Closwitz*, en avant et au pied du *Landgrafenberg*. L'empereur, qui avait profité du reste du jour pour observer la position de l'ennemi, voulut pendant la nuit, accompagné seulement du maréchal Lannes, du maréchal Soult et du général Suchet, reconnaître lui-même le terrain sur lequel il se proposait de disposer sa première attaque. Quoique prévenu que les sentinelles et les postes des deux lignes opposées étaient très-rapprochés et presque entremêlés, il s'avança dans un intervalle et au-delà d'un poste français, qui, entendant marcher tout près, et dans la direction des feux de l'en-

nemi, tira sur l'empereur avant qu'il eût pu se faire reconnaître.

Il n'était pas vraisemblable que les généraux prussiens n'eussent pas senti l'importance de l'occupation du *Landgrafenberg*, et qu'ayant commis la faute de l'abandonner, ils ne se préparassent à le reprendre, mais il était trop tard; quelques heures avaient suffi à Napoléon pour rendre ce point inexpugnable, et quand même le prince de Hohenlohë n'aurait pas été retenu par la défense expresse d'engager une action, il aurait fait de vains efforts pour l'emporter dans la journée du 13, seul instant où il aurait pu le tenter : ce général se renfermant dans les instructions qu'il venait de recevoir, se borna à faire soutenir l'avant-garde du général Tauenzien par la brigade d'infanterie saxonne du général Cerrini, huit escadrons, une compagnie d'artillerie à cheval, et quelques bataillons de chasseurs qui se trouvaient à portée. Ces troupes furent placées provisoirement sur les hauteurs entre la forêt d'*Isserstedt* et le bois de *Pfarrholtz*. Le prince

de Hohenlohë avec son état-major conduisit aussi lui-même à ce rendez-vous la brigade saxonne de *Sánitz*, une batterie d'artillerie à cheval et trois escadrons de hussards.

Ces dernières troupes formèrent le détachement que le prince de Hohenlohë dirigea lui-même sur *Dornburg*, conformément à l'ordre du roi, et dont le commandement fut confié au général Holtzendorf. Le prince fit faire halte au détachement sur les hauteurs de *Zimmern* : les hussards seulement entrèrent à *Dornburg*, enlevèrent les vivres préparés pour un corps de troupes françaises, et amenèrent au prince un officier français qui s'annonça comme parlementaire, mais qui n'étant point accompagné d'un trompette, fut traité comme prisonnier : c'était M. de Montesquiou, chambellan de l'empereur, et l'un de ses officiers d'ordonnance. Il était porteur de trois lettres, pour le roi de Prusse, pour le comte d'Haugwitz et pour le chef de l'état-major de l'armée prussienne; malgré ses instances il fut retenu jusqu'au

lendemain au quartier-général de *Cappel-lendorf*, où le prince de Hohenlohë retourna à dix heures du soir : il avait fait rentrer au camp les troupes qui avaient été portées à l'appui de celles de l'avant-garde du général Tauenzien : il reçut l'avis satisfaisant de l'arrivée du corps du général Rüchel, à *Weimar*, dans la position que la principale armée prussienne venait de quitter.

Malgré la proximité des Français, et ce qu'on avait pu apercevoir de leurs mouvemens autour du *Landgrafenberg*, le prince de Hohenlohë n'en conçut aucune inquiétude ; il ne regardait pas une attaque comme impossible, mais il ne croyait pas qu'elle pût être sérieuse ; il présumait que les principales forces des Français se dirigeaient sur *Nauembourg* et *Leipsick* ; il espérait que l'armée du roi continuerait sans opposition sa marche vers *Freyburg* ; et que la sienne, excessivement fatiguée, passerait la journée du 14 à se remettre et se restaurer. Sa ligne de bataille ne pouvait être abordée que par le front du camp ; le corps du général Rüchel (dix-sept

bataillons et dix-huit escadrons) couvrait sa droite; les gros détachemens de Tauenzien et d'Holtzendorf (seize bataillons et trente-trois escadrons) couvraient la gauche. Dans le cas d'une attaque sérieuse, le prince croyait tout au plus avoir à combattre les corps d'armée du maréchal Lannes et du maréchal Augereau, estimés à quarante mille hommes; et l'avantage du nombre et celui de la position devaient lui faire désirer un engagement qu'on ne pourrait lui reprocher d'avoir provoqué.

Ainsi, dans la nuit du 13 au 14, tandis que Napoléon n'attendait que le point du jour pour donner le signal d'une attaque générale. L'armée prussienne, dans une complète inaction, sommeillait tranquillement dans ses camps dispersés sur un espace de trente-cinq lieues. Le duc de Weimar était à *Ilmenau;* le général Rüchel à *Weimar;* le prince de Hohenlohë devant *Iéna;* la Grande-Armée à *Eckartsberg;* l'armée de réserve du duc Eugène de Würtemberg, entre *Magdebourg* et *Halle.*

Et pendant cette même nuit, tous les corps de l'armée française ralliés sur les rives de la *Saale*, maîtres des passages et des défilés, étaient en mouvement pour déboucher en même temps, ou bivouaquaient à demi-portée de canon de leur champ de bataille. Le maréchal Davoust à *Nauembourg* occupait déjà le défilé de *Koesen*; le maréchal Bernadotte marchait sur *Dornburg*; le maréchal Soult bivouaquait en avant d'*Iéna*, prêt à déboucher par le *Rauh-Thal*, à la droite du *Landgrafenberg*; le maréchal Augereau bivouaquait en partie sur le *Galgenberg*, et partie en mouvement dans le fond du *Mühl-Thal*, à la gauche du *Landgrafenberg*; le maréchal Lannes et la garde impériale sur la sommité et les pentes du *Landgrafenberg*, bivouaquaient dans la position que nous avons décrite ci-dessus; le maréchal Ney, avec trois mille hommes de son corps, bivouaqua dans le *Mühl-Thal*, et autour de *Iéna*; le grand-duc de Berg, en marche avec la réserve de cavalerie (environ soixante-dix escadrons), bivouaqua entre *Camburg* et *Dornburg*.

Tout étant ainsi disposé, l'empereur Napoléon ayant achevé ses reconnaissances, fit expédier aux généraux en chef l'ordre de bataille suivant :

Iéna, 14 octobre 1806.

« Le maréchal Augereau commandera la « gauche ; il placera sa première division en « colonne sur la route de *Weimar*, jusqu'à « une hauteur par où le général Gazan a fait « monter son artillerie sur le plateau ; il tien- « dra des forces nécessaires sur le plateau de « gauche à la hauteur de la tête de sa colonne ; « il aura des tirailleurs sur toute la ligne en- « nemie aux différens débouchés des mon- « tagnes. Quand le général Gazan aura mar- « ché en avant, tout le corps débouchera « sur le plateau, et marchera ensuite suivant « les circonstances, pour prendre la gauche « de l'armée.

« Le maréchal Lannes aura à la pointe du « jour toute son artillerie dans les inter- « valles, dans l'ordre de bataille où il a passé « la nuit.

« L'artillerie de la garde sera placée sur la

« hauteur, et la garde, rangée sur cinq lignes,
« sera derrière le plateau : la première ligne
« composée de chasseurs la couronnant.

« Le village qui est sur notre droite sera
« couronné avec toute l'artillerie du général
« Suchet, immédiatement attaqué et enlevé;
« l'empereur donnera le signal : on doit se
« tenir prêt à la pointe du jour.

« Le maréchal Ney sera placé à la pointe
« du jour à l'extrémité du plateau, pour pou-
« voir monter et se porter sur la droite du
« maréchal Lannes, du moment que le vil-
« lage sera enlevé, et que par là on aura la
« place de déployement.

« Le maréchal Soult débouchera par le
« chemin qui a été reconnu sur la droite; il
« se liera et se tiendra toujours lié, pour
« tenir la droite de l'armée.

« L'ordre de bataille, en général, sera sur
« deux lignes, sans compter la ligne d'in-
« fanterie : chaque ligne éloignée d'un peu
« plus de cent toises.

« La cavalerie légère de chaque corps d'ar-
« mée sera placée à la disposition de chaque

« général, pour servir suivant les circon-
« stances.

« La grosse cavalerie, quand elle arrivera,
« sera placée sur le plateau, et sera en ré-
« serve derrière la garde, pour se porter où
« les circonstances l'exigeront.

« Ce qui est important aujourd'hui, c'est
« de se déployer en plaine; on fera ensuite
« les dispositions que les manœuvres et les
« forces que montrera l'ennemi indique-
« ront, afin de le chasser des positions qu'il
« occupe, et qui sont nécessaires pour le
« déployement. »

Vers les quatre heures du matin, l'empereur fit appeler à son bivouac le maréchal Lannes, lui donna ses dernières intructions pour l'attaque des villages de *Closwitz* et de *Kospoda;* il fit prendre les armes aux deux divisions Suchet et Gazan, et passant devant le front des régimens, il leur dit :

« Soldats! l'armée prussienne est coupée,
« comme celle de Mack l'était à *Ulm* il y a
« aujourd'hui un an. Cette armée ne combat
« plus que pour se faire jour, et pour rega-

« gner ses communications. Le corps qui se « laisserait percer se déshonorerait. Ne re- « doutez pas cette célèbre cavalerie; opposez- « lui des carrés fermés et la baïonnette! »

Cette courte harangue électrisa le cœur des braves, et fut accueillie par les plus vives acclamations. Le jour paraissait à peine, un brouillard épais et froid obscurcissait l'horizon; il était six heures lorsque Napoléon donna le signal ardemment désiré, et les soldats y répondirent par le cri de guerre, *En avant! en avant!*

Le maréchal Lannes forma son corps d'armée, partie en ligne, partie en colonne, avec l'artillerie dans les intervalles. Le général Suchet disposa sa division pour l'attaque de *Closwitz*, de la manière suivante : La brigade Claparède (17e d'infanterie légère et un bataillon d'élite), en bataille sur deux lignes, et soutenue par deux pièces d'artillerie à cheval, fut d'abord portée en avant. Deux régimens (34e et 40e) suivaient en colonne, prêts à se déployer aussitôt que le terrain le permettrait. La brigade Wedel,

serrée en masse, fut placée en réserve à cent toises en arrière. La division Gazan était sur deux lignes; le 21e régiment seulement resta en colonne, prêt à se déployer sur la droite pour soutenir l'attaque. Le brouillard était si épais, qu'on ne distinguait pas plus les objets que s'il eût été nuit close; les tirailleurs avançaient en tâtonnant, et se fusillaient avec ceux de l'ennemi sans se voir : on ne découvrait pas le village. A défaut de point de direction, les troupes avaient suivi la pente naturelle du terrain, et s'étaient portées vers la gauche. On était près de s'aborder; l'infanterie du général Tauenzien, qui bordait le bois de *Closwitz*, apercevant une masse, commença un feu de peloton régulier et bien nourri, dont le 17e d'infanterie légère, qui formait la tête de l'attaque, fut extrêmement maltraité, mais qu'il soutint sans s'ébranler.

Le feu dura de part et d'autre pendant près d'une heure, sans que l'on pût ni se reconnaître, ni juger le terrain. Le soleil, ayant vers neuf heures un peu dissipé le brouillard,

le général Suchet aperçut la lisière du bois, et ordonna sur-le-champ au général Claparède d'en déloger les alliés, ce qu'il exécuta avec la plus grande vivacité. Tout le reste de la division, serré en masse, suivit le mouvement; quelques escadrons de cavalerie parurent sur le plateau du *Dornburg*.

Enfin, le brouillard étant tombé comme un rideau, on aperçut trois bataillons de grenadiers qui se portaient sur le flanc droit de la colonne d'attaque au moment où le 34e régiment manœuvrait pour relever le 17e qui avait déjà brûlé ses cartouches; en achevant le passage de lignes, ce régiment fit un changement de front, la droite en avant; et, soutenu par la droite de la division Gazan, conduite par le général Reille, il attaqua et repoussa ce corps de grenadiers. Le mouvement rétrograde des alliés, déterminé par cette charge, livra aux Français vingt-deux pièces de canon. Le général Suchet ouvrit ainsi le champ de bataille, et le corps du maréchal Lannes, marchant dans l'ordre le plus parfait, se

forma sur deux lignes en avant de *Kospoda*, entre les villages de *Closwitz* et de *Lutzerode*.

Il était à peu près dix heures, et l'on entendait déjà sur la droite le canon du maréchal Soult. Il s'était mis en marche avant le jour avec la division Saint-Hilaire et la cavalerie légère de son corps d'armée ; ses deux autres divisions (celles des généraux Legrand et Leval) étaient encore en arrière, et, malgré la célérité de leur marche, elles ne purent rejoindre que vers midi, et ne furent point mises en action.

Le maréchal Soult ayant fait déboucher ses troupes par les deux chemins à la droite du *Landgrafenberg*, celui du *Rauh-Thal*, et celui de *Zwutzen*, ordonna au général Saint-Hilaire de diriger sa gauche vers le village de *Closwitz*, de s'emparer du bois, et aussitôt qu'il en aurait chassé l'ennemi, de changer de direction à gauche, afin d'être toujours sur son flanc, et de le déborder. Cet ordre fut exécuté avec une telle impétuosité, qu'une colonne de trois bataillons

et quelques escadrons, qui occupait la gauche du bois de *Closwitz*, fut entièrement coupée et n'eut pas le temps de se retirer; cette colonne, qui faisait partie du corps détaché sous les ordres du général Holtzendorf, manœuvra inutilement tout le reste de la journée pour joindre la gauche de l'armée prussienne; le maréchal Soult se contenta de la faire observer, et le soir une partie de cette troupe n'ayant pu se faire jour, fut forcée de mettre bas les armes, et de se rendre à l'avant-garde du corps du maréchal Bernadotte.

Les troupes du général Holtzendorf, chassées des bois de *Closwitz* et de *Pfarr-Holtz*, se rallièrent en avant du village de *Rôdchen* : elles firent un mouvement sur la division du général Saint-Hilaire qui marchait à leur rencontre. Une charge de la cavalerie prussienne fut reçue à bout portant par le 10e régiment d'infanterie légère; cette cavalerie appartenait aussi au corps ou détachement du général Holtzendorf, que le maréchal Soult rejeta constamment hors du champ

de bataille; elle était composée de chevaux-légers de la garde royale et de dragons saxons; son mouvement était décisif; car si elle eût réussi à enfoncer l'infanterie de la division Saint-Hilaire, le général Holtzendorf aurait, avec tout son corps rallié, flanqué la gauche de l'armée ennemie que le maréchal Soult n'aurait pu déborder; mais au contraire repoussée avec une grande perte par cette même infanterie, elle fut à son tour immédiatement chargée par la cavalerie légère du maréchal Soult : les généraux Margaron et Guyot conduisant le 8e de hussards et le 11e des chasseurs, la culbutèrent dans le défilé des *Rodchen*, malgré la supériorité du nombre; ils prirent deux cents chevaux, autant d'infanterie, et six pièces de canon; ce qui s'échappa se retira en désordre vers la gauche; le général Holtzendorf, avec tout le reste de son corps coupé et séparé de la ligne prussienne, se retira sur les hauteurs de *Stobra*.

Ces premiers succès au centre et à la droite des Français, leur firent gagner d'abord le

terrain nécessaire pour déployer leurs masses, et pour faciliter le débouché des troupes de leur aile gauche et des réserves. La garde impériale suivit le mouvement du 5e corps.

Le 6e corps, celui du maréchal Ney, qui pendant la nuit avait bivouaqué près de *Roda*, se trouvait à la queue, resserré dans les chemins étroits qui mènent au *Landgrafenberg* et à *Kospoda* : le maréchal, impatient de prendre part au combat, prit les devans avec tous ses grenadiers et ses voltigeurs, le 25e régiment d'infanterie légère, et sa brigade de cavalerie : il arriva sur le champ de bataille avec ce corps d'élite (trois à quatre mille hommes) à dix heures et demie, passa entre les divisions Gazan et Suchet, et se porta sur le village de *Vierzehn-Heiligen*.

Le 7e corps, celui du maréchal Augereau (dix-sept bataillons et six escadrons), avait dès la pointe du jour quitté ses bivouacs sur le *Galgenberg* et à l'entrée du *Mühl-Thal*; il défilait dans la vallée en suivant la route de *Weimar*, pour se porter sur le

Floh-Berg à la gauche de *Kospoda*, afin d'arriver plus promptement à la position; et pour donner à l'artillerie et à la cavalerie légère plus de facilité de suivre le mouvement, la première brigade de la division du général Desjardins, qui était en tête de la colonne, gravit les escarpemens à travers les vignes, tandis que la seconde brigade suivait le fonds de la gorge; dès que cette division fut réunie sur les hauteurs hors du défilé, elle se forma sur deux lignes, et fit un changement de front oblique, l'aile droite en avant. La seconde division, sous les ordres du général Heudelet, continuait à suivre dans le *Mühl-Thal* la route de *Weimar*, mais ne pouvait avancer que lentement, à cause de l'encombrement causé par l'artillerie.

Ainsi furent exécutées, avec autant d'ardeur que de ponctualité, les dispositions de l'empereur Napoléon pour déposter les troupes de l'avant-garde et des corps détachés de l'armée alliée, accourue pour la soutenir. Ces troupes combattirent vaillamment, elles

défendirent pied à pied les bois et les villages qui couvraient le front de la position; mais elles furent rejetées dans la plaine; et les divers corps de l'armée française, après avoir franchi ces premiers obstacles, se trouvèrent avant midi, selon l'ordre de bataille, à même hauteur et en ligne à peu près contiguë, autant que la nature du terrain pouvait le permettre.

Passons maintenant dans le camp prussien, et rendons compte de ce qui s'y passa pendant cette première époque.

Lorsque les premiers coups de fusil se firent entendre à la pointe du jour, près de *Closwitz*, le quartier-général prussien était encore fort tranquille à *Cappellendorf*. On y fut réveillé par le bruit du canon. Le prince de Hohenlohë écrivait dans ce moment au duc de Brunswick, et achevait un rapport au roi sur les événemens de la veille : ce paquet devait être remis au chasseur d'ordonnance destiné à accompagner M. de Montesquiou au quartier-général du roi. Telles étaient la sécurité du prince et sa conviction

qu'il n'y aurait pas ce jour-là de combat sérieux, que le général saxon, Zeschewitz, étant venu à la première alerte prendre lui-même ses ordres, il lui répondit que les troupes devaient se tenir prêtes à sortir du camp, mais qu'il ne fallait pas les fatiguer inutilement : il ordonna une distribution d'eau-de-vie aux troupes saxonnes, et monta à cheval pour se rendre à *Closwitz* avec son état-major. En arrivant à la droite du camp prussien, encore tendu, il trouva les bataillons rangés devant les faisceaux, et dit au général Müffling, « que ses troupes devaient « rester tranquillement dans leur camp jus- « qu'à ce que le brouillard fût dissipé; que « lorsque les circonstances l'exigeraient, il « ferait marcher le général Grawert avec la « division prussienne, ne voulant point ce « jour-là mettre en action ses troupes saxon- « nes. » Pendant qu'il parlait, les bataillons de l'aile gauche rompaient par peloton à gauche, et le prince, mécontent, faisait arrêter ce mouvement contraire aux ordres qu'il venait de donner, lorsque le général

Grawert vint lui rendre compte de la position du corps de Tauenzien, et de l'urgente nécessité de faire avancer sa division vers le village de *Vierzehn-Heiligen*, et de la faire soutenir par la cavalerie déjà arrivée à la hauteur de *Klein-Rômstadt*.

Étonné et doutant encore de la vérité des rapports qu'il recevait sur les forces et les progrès des Français, le prince fit former l'infanterie de la division Grawert sur une seule ligne, entre *Klein-Rômstadt* et *Koetschau*. Il envoya en même temps au général Holtzendorf, l'ordre de tenir *Dornburg* occupé par ses quatre cents volontaires, et de soutenir le corps de Tauenzien avec le reste de ses troupes en prenant l'ennemi en flanc. On a vu plus haut que la vigoureuse attaque du maréchal Soult mit le général Holtzendorf dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre tardif.

Le prince de Hohenlohë se porta ensuite vers la cavalerie, et la fit avancer par escadrons en bataille formés en échiquier, vers le village de *Vierzehn-Heiligen*, pour sou-

tenir le corps de Tauenzien, et pour couvrir la formation en bataille de la division Grawert. Il fit placer deux batteries d'artillerie à cheval, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche du village. Ces batteries commencèrent leur feu contre celui de l'artillerie française et contre les lignes qu'on n'apercevait encore qu'imparfaitement. L'aile droite de la cavalerie saxo-prussienne avança peu à peu, faisant replier les tirailleurs répandus sur le champ de bataille.

Aussitôt que le général Grawert eut formé sa ligne d'infanterie, le prince la fit avancer au pas accéléré, et fit faire halte à mille pas du village pour ne pas être tourné, et pour attirer les Français dans la plaine, où sa cavalerie pouvait agir librement.

La brigade saxonne de Cerrini, qui avait soutenu la première attaque près de *Closwitz* et de *Lutzerode*, était presque entièrement dispersée ou détruite : la campagne était déjà couverte de blessés ou de fuyards. Quatre autres bataillons saxons, qui avaient bivouaqué près de *Koetschau*, avaient marché

par leur gauche, et passant par *Isserstaedt*, s'étaient placés à la droite du village de *Vierzehn-Heiligen*. Ceux-ci, dès que la division Grawert fut arrivée, se retirèrent en la traversant, et formèrent une seconde ligne derrière l'aile droite.

Tout le reste des troupes saxonnes, sous les ordres des généraux Zeschewitz et Niesemeuschel, avaient repris à la pointe du jour la position qu'elles avaient quittée la veille au soir, la gauche vers le *Liskauer-Thal* et le *Floeh-Berg*, la droite à la chaussée, faisant front vers *Remderode*; l'infanterie légère et quatre escadrons de hussards étaient répandus en avant du front sur les pentes du *Schwœbhauser-Grund*; l'artillerie était avantageusement placée sur les hauteurs. Tout ce corps se trouvait ainsi opposé à celui du maréchal Augereau qui, en débouchant du *Mühl-Thal*, gravissant le *Floeh-Berg*, et appuyant à droite, tournait et enveloppait la gauche de la ligne saxonne. Le prince de Hohenlohë, persuadé qu'une attaque sérieuse ne serait tentée que du côté de *Mag-*

dala, ne changea rien à cette première disposition qui paralysait cependant presque un tiers de ses forces. Rassuré par cette forte position de son aile droite, et comptant sur le corps de Holtzendorf pour couvrir sa gauche, il porta à la hâte toutes ses forces disponibles sur son centre à *Vierzehn-Heiligen*. Ce fut aussi sur ce point que l'empereur Napoléon dirigea son principal effort, et que se passa la grande scène de la bataille.

Vers onze heures, lorsque le maréchal Ney (qui, nous devons le rappeler au lecteur, avait passé avec son corps de trois mille hommes entre les divisions Suchet et Gazan) fut arrivé dans le bas-fond, entre *Krippendorf* et *Vierzehn-Heiligen*, l'artillerie prussienne commença un feu très-vif; et comme les pièces, avantageusement placées sur la hauteur, étaient fort près, le maréchal tenta de les faire enlever par le 10e régiment de chasseurs à cheval. Le général Colbert chargea de front sur cette batterie avec la plus grande rapidité, sabra les canonniers, et prit treize

pièces ; mais il fut presque en même temps assailli et ramené par les dragons de Prittzwitz et les cuirassiers d'Holtzendorf, qui soutenaient la batterie; le 3e régiment de hussards, filant sur la gauche par escadrons, chargea en flanc les cuirassiers, et dégagea le 10e régiment. Le maréchal Ney fit alors former un carré à son infanterie, se plaça lui-même au centre, et protégea ainsi le ralliement de sa cavalerie. Il tint ferme au milieu de cette mêlée, jusqu'à ce que deux régimens, le 9e de hussards et le 21e de chasseurs, conduits par le général Bertrand, l'un des aides-de-camp de l'empereur, vinrent se réunir, chargèrent et repoussèrent avec perte la cavalerie prussienne.

Durant ce combat, dont l'avantage resta aux Français, le bataillon des voltigeurs du maréchal Ney, et le 40e régiment de la division du général Suchet, emportèrent le village de *Vierzehn-Heiligen*, et s'y établirent. La maréchal Lannes les y fit soutenir par le 21e régiment d'infanterie légère, pendant que de sa personne, à la tête du 100e régiment,

soutenu par le 103e et le 34e qui s'appuyait au village, il se portait sur la gauche de la ligne ennemie. Cette attaque audacieuse était flanquée par les 64e et 88e régimens, qui faisant face à droite, se trouvèrent opposés à une colonne prussienne qui cherchait à les déborder. Repoussés par des forces supérieures, ces régimens vinrent se reformer derrière le village.

Le prince de Hohenlohë, après avoir fait rallier sa cavalerie et l'avoir placée partie en escadrons derrière l'infanterie, partie sur l'aile gauche, fit avancer l'infanterie prussienne de la division Grawert, en échelons par la gauche contre le village de *Vierzehn-Heiligen*. Les trois régimens saxons qui s'étaient retirés, et formaient une seconde ligne, dont le général Cerrini avait pris le commandement, s'avancèrent dans le même ordre que la division Grawert qui débordait le village, et se joignirent à la première ligne. Cette manœuvre fut exécutée à portée de mitraille, et sous le feu des tirailleurs français, avec autant de régularité qu'elle eût pu

l'être sur un terrain d'exercice. L'infanterie alliée s'approcha du village de *Vierzehn-Heiligen* jusqu'à la portée de fusil, et fit halte. Le feu s'engagea sur toute la ligne; celui de l'artillerie, à de si petites distances, fut de part et d'autre des plus vifs et des plus meurtriers. Les troupes du maréchal Lannes gagnaient peu à peu l'extrême gauche de la ligne ennemie, où la cavalerie prussienne qui la flanquait n'avait pu ni enfoncer les carrés du 34e régiment, ni se maintenir en ligne contre la cavalerie française soutenue par de nouveaux renforts.

Le maréchal Ney porta alors son carré de grenadiers sur le centre des alliés, entre le village de *Vierzehn-Heiligen* et celui d'*Isserstaedt*, et jeta un bataillon du 25e régiment d'infanterie légère à la tête du bois. Ces troupes, trop promptement avancées, souffrirent beaucoup, et furent contraintes de reculer pour se mettre à l'abri du bois; mais ce mouvement audacieux, attirant l'attention de l'ennemi et le feu de son artillerie sur cette partie du champ de bataille,

seconda efficacement les efforts du maréchal Lannes contre l'aile gauche.

L'empereur voyant déboucher dans ce moment la première division du corps du maréchal Augereau, commandée par le général Desjardins, la dirigea sur *Isserstaedt*, et fit soutenir l'attaque par la brigade Wedel, de la division Suchet; il fit en même temps avancer la garde et ses réserves vers le village de *Vierzehn-Heiligen* : les alliés avaient deux fois, et vainement, tenté de l'enlever; leurs obus y avaient mis le feu. Pendant que le 40e régiment de ligne, et le 21e d'infanterie légère, repoussaient ces attaques avec intrépidité, le centre et la droite de la ligne prussienne étaient dépostés d'*Isserstaedt;* la division Heudelet, du 7e corps d'armée, suivant la route de *Weimar*, attaquait les Saxons à la *Schnecke*, et le grand-duc de Berg s'approchait avec la grosse cavalerie.

Vers une heure l'action était générale et fortement engagée sur tous les points, lorsque le maréchal Soult, avec la division Saint-Hilaire, vint se joindre à la droite de la di-

vision Suchet, en conversant à gauche dans la direction de *Klein-Römstedt*.

Le prince de Hohenlohë, au commencement de l'action, s'était mépris sur le véritable point d'attaque; il n'avait pas supposé que l'empereur Napoléon eût pu dans une nuit réunir sur le plateau du *Langrafenberg* tout un corps d'armée, ses réserves, une formidable artillerie, et que dès le point du jour cette masse de forces fût prête à se déployer. Le général prussien ne fut détrompé qu'au moment où le brouillard s'étant dissipé il put apercevoir les dispositions d'une attaque générale sur le front de ses positions. Rassuré sur l'appui de sa droite, où les troupes saxonnes, sous les ordres du général Zeschewitz, tenaient les rampes et le débouché de la *Schnecke*, et persuadé que le corps d'Holtzendorf couvrait sa gauche du côté de *Dornburg*, le prince de Hohenlohë avait fait avancer avec confiance ses deux lignes d'infanterie sur *Vierzehn-Heiligen* et *Isserstaedt*. Il avait (comme nous l'avons fait remarquer)

disposé sa nombreuse cavalerie sur sa gauche, de manière à charger en flanc les colonnes françaises dès qu'il aurait été maître du village; ses troupes combattirent vaillamment au premier abord, et son artillerie bien placée avait pris aussi quelque avantage : il se flatta pendant quelques instans d'obtenir un grand succès; il écrivait au général Rüchel, qu'il lui fît annoncer son arrivée sur le champ de bataille : « Il m'est très-agréable « d'apprendre que Votre Excellence arrive « à mon appui. Dirigez tout ce que vous pou- « vez m'envoyer sur le village de *Vierzehn-* « *Heiligen*, principal point d'attaque. Vous « êtes un brave homme et un ami sincère. « En ce moment nous battons l'ennemi sur « tous les points; ma cavalerie lui a pris du « canon. »

Cependant tous les corps d'infanterie prussienne, et deux brigades saxonnes, avaient été successivement portés sur la ligne de bataille, ainsi que toute l'artillerie, lorsque le prince de Hohenlohe reçut vers une heure, par le général Zeschewitz, l'avis de

l'approche de fortes colonnes françaises qui se dirigeaient sur *Kospoda* et *Vierzehn-Heiligen;* c'étaient la division Heudelet, du corps du maréchal Augereau, qui marchait aux Saxons, et les réserves que l'empereur Napoléon poussait dans l'intervalle des deux villages pour séparer le centre de la ligne prussienne de son aile droite et envelopper celle-ci. Le prince de Hohenlohë s'aperçut en même temps que le feu de mousqueterie, qu'on avait entendu jusqu'alors dans la direction de *Zerckwitz* et de *Stobra,* avait cessé. Sa gauche, ainsi découverte par la défaite du corps d'Holtzendorf, allait être débordée par les colonnes du maréchal Soult; il n'avait ni seconde ligne, ni corps de réserve; il renonça donc à l'attaque de *Vierzehn-Heiligen,* et résolut de se maintenir dans sa position jusqu'à l'arrivée du corps du général Rüchel. Le général saxon Zechewitz reçut l'ordre précis d'assurer la droite du prince contre toute attaque de flanc, en maintenant sa position sur la *Schnecke.*

Mais Napoléon, dirigeant des hauteurs de

Closwitz sur le bois d'*Isserstaedt*, les troupes fraîches et l'artillerie qui venaient d'arriver, fit attaquer plus vivement le flanc droit de l'infanterie du prince de Hohenlohë, pendant que le maréchal Lannes exécutait sur le flanc gauche, avec les 100e et 103e régimens, une charge brillante et décisive. Au même instant (vers deux heures) le maréchal Soult, attaquant à revers, à l'extrémité de l'aile gauche, la cavalerie prussienne, dirigea contre elle un feu si vif, qu'il la mit en désordre et l'obligea de se retirer au-delà d'*Hermstaedt*.

Toute la ligne française dépassant les villages où l'on s'était battu avec acharnement, se porta dès-lors en avant avec une force irrésistible contre la ligne ennemie; les batteries furent démontées ou enlevées; le feu des Prussiens se rallentit, celui des Français redoubla, et devint si meurtrier dans la plaine découverte, entre *Vierzehn-Heiligen* et *Klein-Romstedt*, que plusieurs régimens, entre autres celui de Hohenlohë et les grenadiers de Hahn, furent presque entière-

ment détruits. La division Grawert fut rejetée jusqu'à *Gross-Romstedt* dans le plus grand désordre. Le général Treillard, commandant la cavalerie du maréchal Lannes (9e et 10e de hussards, et 21e de chasseurs), chargea avec vigueur, et acheva de mettre en fuite tout ce qui résistait encore. Le prince de Hohenlohë fit de vains efforts pour rallier les bataillons et les escadrons dispersés; il essaya de faire un changement de front en arrière, en s'appuyant sur son aile droite: mais il ne pût y réussir; une brigade saxonne (celle du général Dyhern) qui, placée avec une forte batterie devant *Isserstaedt*, flanquait la droite de l'infanterie prussienne, et maintenait la communication du centre de la ligne avec le corps saxon du général Zeschewitz, se trouva isolée par la retraite de la division Grawert. Cette brigade fut assaillie par les troupes de la division Dujardin, du corps du maréchal Augereau, et par celles du général Wedel, de la division Suchet: elle ne put soutenir ce choc; son artillerie, qui faisait un feu très-vif, fut enlevée à la

baïonnette; les quatre régimens dont elle était formée, après avoir consommé leurs munitions, se débandèrent successivement: il n'en resta plus qu'un noyau pelotonné autour des drapeaux. Le général Dyhern, n'étant pas secouru par la cavalerie qui s'était retirée sur sa gauche, put à peine rallier quelques débris.

Tout le champ de bataille, jusqu'à l'aile droite, fut ainsi abandonné aux Français; leurs charges furent si impétueuses, que les alliés ne conservèrent aucun ordre dans leur retraite. Leur perte en tués, blessés et prisonniers, fut immense; les bataillons qui tentèrent de se rallier entre les villages de *Gross* et *Klein-Romstedt*, et de se former en carrés, furent culbutés ou enfoncés: presque toute l'artillerie tomba entre les mains des Français; la cavalerie très-maltraitée par le feu des tirailleurs, n'avait pu tenir à l'approche des colonnes du maréchal Soult, et s'était repliée jusqu'à la grande route de *Weimar* à *Nauembourg*.

En ce moment (de trois à quatre heures)

le corps du général Rüchel parut enfin, mais trop tard, sur le champ de bataille. Ses dernières troupes étaient arrivées au camp de *Weimar* dans la nuit précédente (du 13 au 14); il n'avait reçu qu'à dix heures du matin l'ordre du prince de Hohenlohë d'accourir à son secours. Ce corps, composé de vingt-six bataillons et vingt escadrons, se mit en marche sur deux colonnes. Parvenu aux environs de *Frankendorf*, le général Rüchel y laissa en réserve sept bataillons et neuf escadrons, et marcha avec dix-sept bataillons et onze escadrons; passant à droite et tout près de *Cappellendorf*, il forma son infanterie en bataille sur deux lignes, sur la hauteur dite le *Sperlings-Berg;* sa cavalerie flanquant sa gauche en potence, et faisant face au village de *Gross-Romstedt*, déjà occupé par les tirailleurs de la division Saint-Hilaire. Le général Zeschewitz, qui n'avait pu suivre avec sa cavalerie saxonne le mouvement de la cavalerie prussienne, destinée à couvrir la retraite de la division du général Grawert, fut obligé de se porter

par *Cappellendorf* sur *Frankendorf*, et se plaça à l'aile droite du corps de Rüchel.

Le général Rüchel ayant achevé son déploiement sous le feu des colonnes françaises, fit marcher ses troupes en bataille; mais à peine avaient-elles parcouru un court espace, qu'elles furent attaquées de tout côté; sur leur flanc gauche, par le maréchal Soult, dont l'artillerie les prenait en écharpe et prolongeait leurs lignes; de front, par la brigade du général Wedel, et sur leur flanc droit, par les deux brigades de la division Desjardins, du corps du maréchal Augereau. La cavalerie de la réserve du grand-duc de Berg, qui venait de déboucher par *Isserstaedt*, se porta en avant contre celle qui flanquait les deux ailes; une brigade de dragons engagea une charge contre les onze escadrons prussiens formés en potence sur l'aile gauche. Ces dragons furent ramenés ainsi qu'une partie de la cavalerie légère du maréchal Soult, qui, voyant leur mouvement, avait manœuvré pour les protéger; mais les Prussiens s'étant trop engagés à leur

poursuite, furent arrêtés par l'infanterie de la division Saint-Hilaire, qui les chargea vigoureusement. Ce choc fut l'un des plus rudes de cette journée; les grenadiers du 36e régiment croisèrent plusieurs fois la baïonnette avec les grenadiers prussiens : le *Sperlings-Berg* et les villages de *Romstedt* et de *Cappellendorf* furent jonchés de morts et de blessés. Le général Rüchel, frappé d'une balle à la poitrine, fut mis hors de combat, et porté à *Frankendorf*; plusieurs bataillons de son aile gauche furent mis en désordre et prirent la fuite; le reste suivit promptement cet exemple, et fut rejeté sur la chaussée de *Weimar*, jusqu'au-delà du défilé de *Cappellendorf*.

Ainsi disparurent en moins d'une heure le corps entier de Rüchel et la cavalerie saxonne qui s'y était ralliée, sans que ce renfort, si impatiemment attendu par le prince de Hohenlohe, lui fût d'aucun secours, et pût avoir la moindre influence sur le sort de la bataille. Ce prince, qui était resté à la tête de ses troupes aussi long-temps qu'il

avait pu les maintenir en ligne, fut enfin entraîné; il ne parvint à gagner la chaussée de *Weimar*, qu'en se jetant dans le carré du bataillon de Winckel, lequel fit sa retraite en bon ordre au milieu de la déroute, repoussa plusieurs charges de cavalerie; et après avoir dépassé le corps de Rüchel sans l'apercevoir, s'arrêta aux environs d'*Umpfestedt*, où s'étaient réunis les restes des bataillons qui avaient combattu au centre. Le prince de Hohenlohe revint sur *Frankendorf*, espérant y trouver le général Rüchel; mais on l'avait transporté à *Weimar*, et la cavalerie française était déjà dans ce village; alors il ordonna à son chef d'état-major, le colonel Massembach, de rallier autant de troupes qu'il le pourrait près du bois de *Weibicht*, en-deçà de *Weimar*, et du côté de *Schwabsdorf*, où s'était précipité un grand nombre de fuyards. Le point de ralliement général fut indiqué entre *Liebstedt* et *Sachsenhausen*, au-delà de l'*Ilm*. Le général Cerrini reçut ordre de revenir sur la chaussée jusqu'au *Weibicht*, et de prendre position

sur les hauteurs, pour attendre les brigades et la cavalerie saxonne de l'aile droite dont on ignorait le sort.

Cette partie de l'armée alliée n'avait plus de retraite; coupée de *Weimar* par la défaite du corps de Rüchel et par la rapidité du mouvement du maréchal Soult, elle combattit la dernière et sans aucun espoir de salut. Nous allons expliquer ce dernier acte de la bataille d'*Iéna*.

La division saxonne, commandée par le général Niezemeuchel, sous les ordres du général Zeschewitz, s'était constamment maintenue dans sa position entre *Isserstaedt* et le ravin de *Schwabhaüser*, pendant les événemens qui s'étaient passés entre *Vierzehn-Heiligen* et *Cappellendorf*; cette division ne devait s'avancer en deçà du *Floh-Berg*, et prendre part au combat, que lorsque la division prussienne du général Grawert aurait dépassé *Kospoda* : mais le succès des attaques de *Vierzehn-Heiligen* et de *Isserstaedt*, ayant totalement séparé cette aile droite, le mouvement rétrograde de la ligne

prussienne, la laissa bientôt isolée : toute communication étant interceptée, l'ordre de retraite envoyé par le prince de Hohenlohe au général Zeschewitz, ne put lui parvenir.

Maître du champ de bataille, Napoléon dirigea sur ce point (vers les trois heures) la division Marchand, du corps du maréchal Ney, et une partie de ses réserves et de l'artillerie de sa garde : pendant que ces troupes, tournant le bois d'*Isserstaedt*, se dirigeaient sur le flanc gauche des deux brigades saxonnes (Nehrof et Burgsdorf), la division du général Heudelet, du corps d'Augereau, débouchant par la *Schnecke*, attaquait de front : le feu croisé de trois batteries et les charges réitérées des carabiniers saxons qui les soutenaient, rallentirent pour quelques instans, mais n'arrêtèrent pas le mouvement des colonnes françaises; les feux de bataillons exécutés avec fermeté n'eurent pas plus d'effet. La cavalerie française, qui avait rejeté les débris du corps de Rüchel au-delà de *Cappellendorf*, se montrait déjà sur les derrières des Saxons.

Le général Zeschewitz, apercevant enfin tout le danger de sa position, ordonna la retraite par sa gauche : la brigade Nehrof forma, pour l'exécuter, un carré ouvert, dont le quatrième côté était fermé par l'artillerie : la brigade Burgsdorf, qui était restée en bataille afin de donner le temps au carré de prendre un peu d'avance, fut attaquée avec fureur : celle de Nehrof profita d'abord d'un moment de relâche pour gagner la chaussée de *Weimar*, où le général Niesemenchel fit rompre le carré pour continuer sa retraite; mais les deux brigades furent presque au même instant enveloppées, d'un côté par les colonnes d'infanterie, et de l'autre par la cavalerie qui, venant de *Cappellendorf* et d'*Isserstaedt*, les chargeaient par les deux flancs et à dos. Les carabiniers et les hussards saxons prirent la fuite; l'infanterie fut mise en désordre, et se jeta à droite et à gauche de la chaussée; les carrés formés à la hâte furent enfoncés; tout fut sabré ou pris. Le général Zeschewitz ayant rallié un gros de carabiniers, parvint à se faire jour

à travers la cavalerie française, et se réunit au reste de la cavalerie saxonne que son frère avait portée sur la droite du corps de Rüchel; ils se retirèrent ensemble par le pont de *Frankendorf* du côté du *Weibicht;* mais pressés par la cavalerie légère des 4e et 5e corps, que suivait de près celle du grand-duc de Berg, fusillés par les tirailleurs qui occupaient déjà les villages de *Wiegendorf* et *Schwabendorf*, ils ne purent conserver aucun ordre; les escadrons se débandèrent, se jetèrent pêle-mêle dans le défilé de *Denstedt* où ils passèrent l'*Ilm*, et continuèrent leur retraite vers *Büttelsledt.*

Dès quatre heures du soir la défaite de l'armée saxo-prussienne était achevée, et le champ de bataille couvert de ses débris, n'offrait au loin aucune troupe formée et en état de combattre : le corps prussien du général Holtzendorf, que le maréchal Soult avait battu et jeté sur *Stobra*, voyant déboucher par *Dornburg* les premières troupes du corps du prince de Ponte-Corvo, se retira par *Appolda* et passa l'*Ilm*. Son arrière-

garde fut atteinte par la division du général Rivaud, qui fit prisonnier un bataillon d'infanterie légère, quelques troupes de cavalerie, et prit dix pièces de canon. Nous reviendrons dans le Chapitre suivant sur la position singulière où se trouva ce corps d'armée du maréchal Bernadotte, qu'une contre-marche intempestive, et des difficultés trop imprévues empêchèrent de prendre part à aucune des deux batailles d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*. Nous devons terminer d'abord la relation de celle d'*Iéna*.

Pressé de recueillir les fruits de sa victoire, et de consommer la ruine de l'armée prussienne, qu'il croyait avoir été presque toute entière devant lui, Napoléon fit continuer le mouvement de ses colonnes vers la gauche dans la direction de *Weimar;* il y porta la réserve de grosse cavalerie qui n'avait pu arriver sur le champ de bataille qu'à la fin de la journée, et dont une seule brigade sous les ordres du général Klein, avait pris part à l'action : il donna l'ordre général de poursuivre l'ennemi sans relâche,

et de le déposter de *Weimar*, afin de couper totalement sa ligne de retraite vers l'*Elbe*.

Le prince de Hohenlohë avait ordonné au général Cerrini de prendre position sur la lisière du bois de *Weibicht*, en deçà de *Weimar*, et d'y recueillir les restes de l'infanterie saxonne qui avait combattu entre *Vierzehn-Heiligen* et *Isserstaedt* avec beaucoup de vigueur; le colonel Massembach avait aussi rallié derrière cette ligne les troupes prussiennes dispersées qui n'avaient pas passé l'*Ilm* à côté de *Weimar*, ou qui suivaient le général Grawert blessé, et se retirant sur *Erfurth*. Une batterie d'artillerie à cheval, et divers escadrons de hussards, de cuirassiers et de dragons s'étaient réunis à ce corps d'arrière-garde, en avant duquel le prince plaça lui-même sur la pente de la hauteur, quelques bataillons qui avaient été laissés en réserve : il avait à peine fait former ces débris, partie en colonne parallèlement à la chaussée, partie en bataille le long du bois, lorsqu'il apprit le sort des brigades saxonnes du général Zeschewitz; alors

il ordonna la retraite au-delà de l'*Ilm* vers *Buttelsledt*, dans l'intention de suivre la direction qu'avait prise la veille l'armée du roi, et de s'y réunir; mais, au moment où les Saxons, qui devaient se replier les premiers, prenaient les armes, les tirailleurs français, déjà répandus en grand nombre sur le front de la position, engagèrent une vive fusillade avec les bataillons que le prince venait d'y placer, et leur causèrent en peu d'instans une grande perte. Ces troupes, et surtout le régiment de Treueufels, qui n'avaient point encore donné, soutinrent courageusement cette attaque, et ne cédèrent le terrain que lorsqu'elles furent débordées; mais les premiers boulets qui portèrent dans le bois, et la masse de cavalerie française qui s'approchait rapidement, jetèrent l'épouvante dans l'infanterie prussienne : la plus grande partie jeta ses armes, et prit la fuite; la cavalerie et l'artillerie à cheval descendirent ventre à terre la hauteur du côté de *Weimar*, et entraînèrent tout le reste. L'infanterie saxonne, qui était restée en bataille, vive-

ment canonnée des hauteurs opposées, et déjà atteinte par la cavalerie française sur son flanc gauche, ne put effectuer sa retraite en suivant la chaussée, et se jeta dans le bois du *Weibicht;* une charge exécutée à propos par un brave officier (le major d'Oppen), sur la première troupe de cavalerie française qui monta sur le plateau, donna le temps aux Saxons de s'échapper à travers le bois, et d'entrer dans *Weimar.*

La dispersion de cette arrière-garde fut le dernier événement de la journée; la nuit qui survint favorisa non la retraite, ou plutôt la fuite de milliers de soldats isolés, débris confus de corps de différentes armes, dont le flot suivit machinalement la route d'*Erfurth*, ou se répandit dans les campagnes au-delà l'*Ilm*.

L'armée victorieuse bivouaqua sur le champ de bataille dans les positions suivantes, savoir : le corps du maréchal Soult aux environs de *Schwabsdorf*, et sur la rive droite de l'*Ilm*, le corps du maréchal Ney qui avait été joint par ses deux divisions, occupa la ville

de *Weimar;* le corps du maréchal Lannes à l'embranchement des routes de *Iéna* et de *Nauenbourg,* près de *Umpferstèdt;* une de ses brigades, celle du général Wedel, arriva jusqu'à *Weimar* en poursuivant l'ennemi, et bivouaqua à *Ober-Weimar;* le corps du maréchal Augereau sur la gauche de la ville. L'empereur Napoléon rentra à *Iéna,* où il établit son quartier-général.

Le prince de Hohenlohë avait rallié, au-delà de *Weimar,* une vingtaine d'escadrons pour couvrir la retraite de son infanterie. Lorsqu'il la vit en désordre et fuyant vers *Erfurth,* il se mit en marche pour *Buttelstaëdt,* persuadé, d'après un faux rapport, que la principale armée avait remporté une victoire complète. Bientôt après il fut désabusé par la nouvelle qu'il reçut de la défaite entière de cette armée, à *Auerstaëdt,* de la mort du duc de Brunswick, de la blessure mortelle du général Mollendorf, et de celles des généraux Pfull et Schmettau, et des frères du roi. L'avis officiel qui lui fut remis par un chasseur du roi le prévenait

que l'armée royale où l'on ignorait la défaite de l'armée de Hohenlohë se retirait sur *Weimar* et *Erfurth;* or, cette ligne était déjà coupée à *Weimar,* et les troupes françaises qui avaient commencé à passer l'*Ilm* entre *Weimar* et *Denstedt,* allaient infailliblement se porter sur *Büttelsledt,* pour empêcher la réunion des deux armées battues : dans cette perplexité, le prince de Hohenlohë se décida à prendre une direction intermédiaire, il tourna l'*Ettersberg,* et, marchant à travers pays, il se retira avec sa cavalerie à *Schloss-Wippach,* à quatre lieues au nord de *Weimar,* et à la même distance d'*Erfurth* et de *Büttelstedt.*

L'empereur Napoléon ignorait encore la plus belle moitié de son triomphe, la défaite de la grande armée prussienne à *Auerstaëdt;* il n'apprit que bien avant dans la nuit par un rapport succint du maréchal Davoust, qui lui fut apporté par le colonel Romeuf, ce beau fait d'armes qu'il ne crut pas d'abord être si décisif. Cette seconde victoire fut sans doute aussi le résultat de sa combinaison

stratégique, autant que des fautes de l'ennemi; mais il n'eût osé espérer des talens et de la résolution de son lieutenant, de la valeur de ses généraux et de leurs troupes, qu'un corps d'armée de vingt-sept mille hommes pût, non-seulement résister en plaine aux attaques d'une armée de soixante-dix mille Prussiens, commandée par le roi en personne, mais encore battre et défaire cette armée en bataille rangée. Essayons de décrire cette seconde bataille qui honore à jamais les armes françaises; nous offrirons ensuite à nos lecteurs quelques observations sur les principales circonstances des deux actions.

CHAPITRE VIII.

*Bataille d'*Auerstaëdt.

Nous avons fait connaître dans le Chapitre précédent le mouvement de l'armée du roi, que les Prussiens appelaient l'armée principale, et qui, avant sa séparation de celle de Hohenlohë, formait le centre et la plus forte masse de l'armée totale ou grande armée. Nous avons rapporté l'ordre donné par le duc de Brunswick, pour régler sa marche sur une seule colonne, et celui qui paralysant l'armée de Hohenlohë et celle de Rüchel, les destinait à couvrir le flanc et les derrières de l'armée du roi; il nous suffira donc de rappeler ici que cette dernière s'ébranla le 13 octobre, à dix heures du matin, marchant par la gauche. Elle était composée de cinq divisions; la troisième, celle du général Schmettau, était en tête de la colonne; elle était suivie par la seconde, commandée

par le général Wartensleben, et par la première, sous les ordres du prince d'Orange. La réserve formée des divisions des généraux Arnim et Kanheim fermait la marche.

L'armée du général Rüchel ne devait suivre qu'à une journée de marche. Le général Blücher, qui était employé à l'armée de Rüchel, venait d'être appelé à l'armée principale avec le régiment de son nom, pour y commander l'avant-garde qu'on devait y former, et remplacer celle du duc de Weimar trop éloignée, comme on l'a vu, pour pouvoir arriver à temps.

Le général Schmettau, en arrivant sur les hauteurs d'*Appolda*, entendant une canonnade du côté d'*Iéna*, fit d'abord arrêter sa colonne; mais ses reconnaissances lui rapportèrent que c'était un engagement insignifiant : c'était cependant l'attaque du maréchal Lannes, et l'occupation du *Landgrafenberg*. Il continua sa marche; sa division prit position à six heures du soir sur les hauteurs, entre *Auerstaëdt* et *Gernstedt*, appuyant sa gauche au bois de *Reisdorf*. Le bataillon de

grenadiers de Schack fut porté sur la gauche, en avant d'*Eckartsberg;* les avant-postes furent renforcés par le régiment de la reine, avec une batterie d'artillerie à cheval.

Les divisions Wartensleben et Orange, et les deux divisions de réserve, bivouaquaient sur deux lignes, la droite en avant d'*Eberstedt,* la gauche en arrière de *Ranstedt,* formant un angle saillant au point où la chaussée les traversait. Ces quatre divisions arrivèrent successivement à leurs bivouacs, depuis six heures du soir jusqu'à minuit; comme elles n'avaient pu s'approvisionner à *Weimar,* elles n'eurent d'autres vivres que le peu qu'on put se procurer dans les villages voisins, tandis que les Français étaient abondamment pourvus des magasins dont ils s'étaient emparés à *Nauembourg;* circonstance très-importante!

Le roi de Prusse, accompagné du duc de Brunswick, établit son quatier-général à *Auerstaëdt;* il avait, par ses instances réitérées, déterminé la reine, qui avait voulu absolument le suivre, à retourner à *Weimar.*

On ne parvint qu'avec peine à la décider à s'en éloigner, lorsque pendant la bataille d'*Iéna* le général Rüchel dut quitter sa position auprès de *Weimar* pour marcher au secours du prince de Hohenlohë.

Dans la soirée du 13 octobre, une troupe de cavalerie prussienne, détachée de la première avant-garde de la division Schmettau, rencontra une patrouille française de six hommes sur la chaussée près d'*Auerstaëdt*, et une autre d'une trentaine de chasseurs à cheval près d'*Hassen-Hausen*, à une lieue de *Koesen*. Les Prussiens chargèrent, firent deux prisonniers, et apprirent que le pont de *Koesen* n'avait point été coupé, et que *Nauembourg* était occupé par un corps d'armée sous les ordres du maréchal Davoust. Ce maréchal qui, avec son escorte, s'était porté sur la hauteur en avant du défilé, pour reconnaître le terrain et la direction de la marche de l'ennemi, rallia ses chasseurs, et fit faire volte-face au détachement prussien.

La nuit survint; les deux chasseurs fran-

çais faits prisonniers par le détachement prussien, furent conduits à *Auerstaëdt*, et interrogés par le duc de Brunswick. Leur rapport ne le dissuada point; il persista à croire que les communications sur la *Saale* et sur l'*Unstruth* étaient encore libres, ou ne pouvaient être interceptées que par de faibles détachemens; en conséquence il donna l'ordre de marche suivant pour la journée du 14 :

« L'armée du roi marchera par la gauche, « formant une seule colonne; la division « Schmettau suivra la chaussée de *Koesen*, et « ira occuper les hauteurs près de ce village; « les 2e et 3e divisions passeront derrière la « 3e, se dirigeant sur *Freyburg*, où elles doi- « vent passer l'*Unstruth* et se déployer en- « suite de la manière qui leur sera indiquée, « la droite à *Freyburg*, la gauche vers *Mar- « kroelitz*, faisant front vers la *Saale*; les « réserves marchent par *Eckartsberge* et « *Laucha*, où elles passent l'*Unstruth*, puis « elles tourneront à droite, et se posteront « près de *Nussenberg*..... la 3e division « (Schmettau) fournit pour l'avant-garde et

« les flanqueurs six cents chevaux, soutenus « par des tirailleurs et par un bataillon de « grenadiers..... Dès que la dernière divi- « sion aura passé *Auerstaëdt*, on enverra des « patrouilles vers l'*Ilm* et la *Saale*, pour « éclairer ces deux rivières. »

On voit que la division Schmettau, qui était arrivée avant la nuit à sa position, et n'était pas à deux lieues du défilé de *Koesen*, aurait pu, sans difficulté, s'emparer de ce poste important, même pour couvrir la marche de flanc que le duc de Brunswick s'obstinait à continuer. Jamais la nécessité d'une marche forcée ne fut plus clairement indiquée; cependant les avant-postes de cette division ne dépassèrent pas *Gernstedt* : cette faute était grave; la vigilance du général français la rendit bientôt irréparable.

Le maréchal Davoust, en retournant à *Naumbourg*, s'assura du passage du défilé, en faisant occuper par deux bataillons le village de *Koesen*; il fit ensuite appeler ses généraux de division et les commandans des différentes armes, pour leur donner ses or-

dres d'après ceux que l'empereur lui avait annoncés, et qui ne lui parvinrent qu'à trois heures du matin; ils étaient datés du bivouac sur les hauteurs d'*Iéna*, le 13, à dix heures du soir. L'empereur, déterminé à attaquer le lendemain l'armée prussienne *réunie*, disait-il, entre *Iéna* et *Weimar*, ordonnait au maréchal de se porter sur *Appolda*, afin de tomber sur les derrières de cette armée; il le laissait maître de tenir la route qui lui conviendrait, *pourvu qu'il prît part au combat.* La teneur de ces ordres prouvait assez que Napoléon voulait seulement faire tourner l'aile gauche de l'armée qu'il croyait être réunie; il n'avait pu prévoir que la plus grande masse des forces prussiennes se trouverait opposée au corps d'armée qu'il avait destiné à opérer cette diversion. Il ajoutait cependant à cette courte instruction : « Si le maréchal Bernadotte « (prince de Ponte-Corvo) est avec vous, « vous pourrez marcher ensemble; mais « l'empereur espère qu'il sera dans la posi- « tion qu'il lui a indiquée à *Dornburg*. »

Ce prince venait d'arriver à *Nauembourg* avec son corps d'armée (1er corps); ses troupes bivouaquaient en arrière de la ville, tandis que celles du maréchal Davoust (3e corps), qui les avaient précédées, occupaient déjà le défilé, et se préparaient à déboucher. Les deux corps d'armée étaient donc réunis, et devaient marcher ensemble sur *Appolda* par la rive gauche de la *Saale*, conformément à l'ordre de l'empereur; toutefois le 1er corps ne pouvait déboucher, se mettre en ligne et opérer qu'après le passage et le déployement du 3e corps, et à son soutien. Le maréchal Davoust se rendit auprès du prince de Ponte-Corvo, lui communiqua par écrit les ordres qu'il venait de recevoir, et lui proposa de déboucher après lui par *Koesen*, et de prendre ensuite le commandement des deux corps d'armée. Le maréchal Bernadotte entendit autrement l'ordre de l'empereur; il crut, malgré l'alternative qui lui était laissée, devoir porter ses trois divisions à *Dornburg*, parce que cette position lui avait été précédemment indi-

quée ; il se mit en marche pour *Cambourg*.

Cette séparation laissa le maréchal Davoust réduit à ses propres forces ; son corps d'armée, composé de trois divisions d'infanterie, et de trois régimens de chasseurs à cheval, ne formant que vingt-six mille combattans, allait lutter contre une armée commandée par le roi de Prusse et le duc de Brunswick, forte de cinquante-quatre mille hommes d'infanterie et de douze mille de cavalerie, fière de sa vieille réputation, et dont le courage, soutenu par la présence et la valeur personnelle du souverain et de tous les princes de sa famille, était excité par les passions les plus vives. Cependant le maréchal Davoust, d'après la reconnaissance qu'il avait faite en personne, et les avis qu'il avait reçus de la position de l'ennemi vers *Auerstaëdt*, dut penser que c'était seulement un corps détaché de la grande armée prussienne, destiné à couvrir ses derrières, en s'emparant du défilé de *Koesen* : étonné que ce corps ne se fût pas mis dès la

soirée du 13 en mesure de l'occuper, il se hâta de le prévenir.

Le terrain au-delà de la *Saale* est élevé; il offre de beaux plateaux qui sont accidentellement coupés par quelques ruisseaux, par des ravins et des chemins creux, et sur lesquels sont répandus des villages en grand nombre à de petites distances. Ces plateaux sont couronnés vers le nord de mamelons plus élevés, et couverts de bouquets de bois : la *Saale* dans toute cette partie n'est point guéable; sa rive gauche est très-escarpée et couverte aussi de quelques bouquets de bois. La grande route de *Nauembourg* à *Weimar* et à *Erfurth* passe par *Koesen*, où il y a un pont en pierre sur la *Saale*.

Après avoir passé cette rivière, il faut monter par une pente roide et longue sur le plateau d'*Hassen-Hausen* : c'est ce défilé que devait franchir le corps du maréchal Davoust. Il n'y avait pas d'autre chemin pour se diriger sur *Appolda*, ainsi que l'empereur l'avait ordonné; et il importait de se saisir de la tête de ce défilé, afin de pouvoir se développer.

Le maréchal Davoust, à cause de l'éloignement où se trouvait sa première division, ordonna que le mouvement se fît par la gauche; la 3e division, sous les ordres du général Gudin, passa la *Saale* sur le pont de *Koesen* vers six heures du matin; tandis que le colonel Cassagne, avec les deux bataillons (25e régiment), qui pendant la nuit avait gardé ce poste, traversait rapidement le défilé, et, précédé par un escadron de chasseurs, débouchait sur le plateau. La 2e et la 1re division, commandées par les généraux Morand et Friant, mises en marche à quatre heures du matin, se dirigèrent sur le même point.

Du côté des Prussiens, le roi, qui s'était rendu au bivouac de la division Schmettau, fit appeler le général Blücher; et en attendant que les troupes qui devaient composer son corps d'avant-garde fussent rassemblées, il lui ordonna de prendre vingt-cinq escadrons de la division Schmettau et de la réserve, avec une batterie d'artillerie à cheval, et d'attaquer la cavalerie française qui aurait déjà débouché. Le général Blücher mit ses

troupes en mouvement à six heures, par la chaussée de *Koesen*. La division Schmettau suivit immédiatement.

Là, comme à *Iéna*, un brouillard épais ne permettait pas de distinguer les objets à portée de pistolet. Le maréchal Davoust ayant passé le défilé avec son état-major en tête de la colonne, ordonna à son premier aide-de-camp, le colonel Burke, de se porter en avant avec un détachement du 1er régiment de chasseurs, et d'engager une échauffourée pour faire quelques prisonniers, et se procurer des renseignemens certains sur la position de l'ennemi. Le colonel Burke ayant dépassé le village d'*Hassen-Hausen* sans rencontrer ni vedette, ni avant-poste, se trouva tout à coup à portée de l'avant-garde du général Blücher, à la tête de laquelle le roi marchait en personne. Cette avant-garde apercevant à travers le brouillard le détachement français, s'arrêta près du village. Le colonel Burke fit insulter, à coups de pistolet, la cavalerie prussienne; soutint avec vigueur la charge de deux es-

cadrons du régiment de la reine, et fit quelques prisonniers, dont un major. Ramené par des forces supérieures, après avoir bien rempli sa mission, il rallia son détachement sous la protection du 25e régiment d'infanterie de ligne, qui s'avançait en colonne, à la droite de la chaussée, tandis que le 85e marchait dans le même ordre sur la gauche. Le général Gauthier, qui commandait cette brigade, fit former les carrés pour recevoir la cavalerie, et plaça son artillerie sur la chaussée.

Le général Blücher, avec le reste de la cavalerie de l'avant-garde, son artillerie légère et un bataillon de grenadiers, s'avança au-delà d'*Hassen-Hausen*, à l'appui des escadrons qui poursuivaient le détachement du colonel Burke; mais, foudroyés par le feu de mitraille des pièces que le général Gauthier venait de mettre en batterie, les escadrons et le bataillon de grenadiers prussiens se dispersèrent; l'artillerie à cheval, qui les suivait, fut mise en désordre; le capitaine qui la commandait, et presque tous

les canonniers; furent tués : les conducteurs s'enfuirent; et les voltigeurs du 25e régiment, soutenus par le détachement de chasseurs qui s'était rallié, se précipitant sur la batterie prussienne, enlevèrent six pièces de canon.

Après ce premier succès, ce même 25e régiment se porta en avant en colonne sur la droite du village d'*Hassen-Hausen*, repoussa une charge de cavalerie, et enleva encore une batterie, dont le feu dirigé sur ce régiment le maltraitait sans l'ébranler.

La vigueur de cette attaque en imposa aux Prussiens; le duc de Brunswick fut d'avis de faire mettre l'armée en bataille, et de ne pas continuer la marche que le brouillard ne fût dissipé, et qu'on pût juger la force et la position des Français. Le maréchal Moellendorf pensait, au contraire, qu'on n'avait affaire qu'à des forces peu considérables, et qu'il fallait poursuivre la marche sans délai, et refouler l'ennemi dans le défilé. Le roi partagea cette opinion; le duc de Brunswick envoya à l'infanterie des divisions Wartens-

sortant du défilé, s'étaient portés sur *Punschereau*. Le général Blücher ayant eu son cheval tué, eut à peine le temps de prendre celui d'un trompette, et fut lui-même entraîné sur la route d'*Eckartsberg*, à plus d'une lieue du champ de bataille.

Pendant que trois régimens de la division Gudin, à la droite du village d'*Hassen-Hausen*, résistaient depuis une heure et demie avec autant d'intrépidité que de succès aux efforts de la cavalerie du général Blücher, et à ceux de la division Schmettau, le roi de Prusse pressait, par des ordres réitérés, la marche des deux autres divisions, retardée par le passage de la petite rivière d'*Enns*, au défilé d'*Auerstaëdt*. Ce souverain, dont la valeur méritait d'être dirigée par de plus sages conseils, était de sa personne à la gauche de la ligne, à la tête du régiment d'Alvensleben, celui qui dans ce premier engagement souffrit le plus du feu des Français.

La division Wartensleben débouchant du village de *Gernstedt*, reçut l'ordre de marcher à droite de la chaussée, de se déployer,

et de marcher sur l'ennemi; la cavalerie de cette division avait passé le vallon entre *Hassen-Hausen* et *Rehausen*, et attaquait l'infanterie de la division Gudin, dont le courage opiniâtre continuait de résister à l'immense supériorité du nombre. Vers huit heures, cette division fut soutenue à sa droite par celle du général Friant, que le maréchal Davoust y fit porter rapidement en colonne serrée, à mesure qu'elle arrivait sur le plateau. Dès que les premiers régimens se trouvèrent à la hauteur de la division Gudin, le maréchal fit attaquer et enlever par le 108e une batterie de six pièces, dont l'effet meurtrier rallentissait le mouvement; en même temps il fit chasser du village de *Spillberg* quelques troupes détachées de la division Orange, sous les ordres du prince Henri de Prusse.

L'aile gauche de la ligne prussienne fut ainsi débordée, et les Français eurent dès ce moment, dans cette partie du champ de bataille, à la droite d'*Hassen-Hausen*, un avantage décidé; mais à la gauche de ce

village, point capital, point central de l'action, un seul régiment français, le 85e, dont nous avons déjà parlé, se trouvait opposé aux deux brigades de la division Wartensleben, dont l'attaque disposée en trois échelons, chacun de deux bataillons, menaçait de l'écraser. Le maréchal Davoust le fit soutenir par le 12e régiment de ligne, pendant que le 21e défendait le village : ces deux régimens étaient sous les ordres du général Petit, et faisaient partie de la division Gudin.

La division prussienne Schmettau était très-maltraitée par le feu des nombreux tirailleurs français, par celui de leur artillerie, avantageusement placée sur la hauteur, et par la vivacité de leurs attaques réitérées. Le duc de Brunswick fit soutenir cette division par les deux brigades de la division du prince d'Orange; la brigade du prince Henri de Prusse, débouchant par *Poppel*, se mit en ligne à la gauche, et celle du général Lutzow, débouchant par *Gernstedt*, à la droite de la division Schmettau, entre *Gernstedt* et *Hassen-Hausen*.

L'attaque du général Blücher, et toutes les tentatives pour tourner par le *Spillberg* l'aile droite des Français, n'ayant eu aucun succès, le duc de Brunswick dirigea son principal effort contre l'aile gauche : c'était en effet jusqu'à ce moment (neuf heures du matin) la partie la plus faible de la ligne française; et s'il la débordait et l'enveloppait avec des forces supérieures, surtout en cavalerie, il pouvait se placer entre la *Saale* et la chaussée, attaquer en tête et par le flanc le centre de l'armée française resserré dans *Hassen-Hausen*, et, maître du plateau, couper la retraite sur *Koesen*. Cette attaque devait être soutenue par les deux divisions de réserve des généraux Kuhnheim et Arnim, qui, débouchant par *Auerstaëdt*, s'étaient déployées sur les hauteurs, en arrière de *Rehausen* et de *Gernstedt*, la droite vers la *Saale*, et la gauche à *Lisdorf*.

La division Wartensleben étant arrivée à l'aile droite, en ligne avec la division Schmettau, avança de concert, et tambour battant, avec une partie de celle-ci. Le duc de Bruns-

wick conduisait lui-même cette attaque; le prince Guillaume, à la tête de la cavalerie, suivait le mouvement de l'infanterie, prêt à déboucher dans ses intervalles.

Les deux régimens français (85e et 12e de ligne), opposés à cette masse de forces, occupaient les chemins creux de ce côté d'*Hassen-Hausen*. Leur feu soutenu fit beaucoup de mal aux Prussiens; mais pressés, presque entourés par les deux divisions prussiennes, ils furent contraints d'abandonner la hauteur, et de se replier dans l'intérieur du village et dans les chemins creux en arrière : ils y tinrent ferme. Un bataillon du 12e, formé en carré, et posté derrière la chaussée avec deux pièces de canon, flanquait les tirailleurs, dont le feu redoublé faisait flotter les bataillons prussiens, et les arrêta.

Il était près de neuf heures; le duc de Brunswick s'obstinant à faire enlever le village, envoya tous ses aides-de-camp porter à ses généraux l'ordre de faire marcher en bataille, à même hauteur, et d'attaquer à la baïonnette. Il y eut beaucoup de temps

perdu dans les apprêts de cette attaque; l'habitude, ou la manie de la régularité des allignemens, rallentit un mouvement qui devait être prompt et décisif. Plusieurs bataillons plièrent, et furent ramenés par leurs officiers. Dans ce moment critique le duc de Brunswick alla de sa personne au bataillon de grenadiers de Hahnstein (de la division Wartensleben), qui se trouvait le plus près du village. Pendant qu'il les excitait à l'aborder, il fut blessé mortellement; le général Schmettau fut aussi blessé en conduisant lui-même un régiment : il ne voulut pas quitter le champ de bataille; mais peu d'instans après il fut encore blessé, et cette fois mortellement. Le général Wartensleben eut son cheval tué sous lui, et n'en ayant point d'autre à portée, il se trouva, sinon hors de combat, du moins hors d'activité. L'absence de ces trois généraux, dans un moment aussi critique, eut sans doute une influence fâcheuse sur l'ensemble de l'attaque; mais la fermeté des troupes de la division Gudin, qui défendirent le village

d'*Hassen-Hausen*, fut la véritable cause du succès des Français. Ces intrépides soldats allaient enfin succomber, lorsque la division Morand, que le général Davoust fit arriver au pas de course, vint s'appuyer à la gauche de la division Gudin. Le maréchal se mit avec le général Morand à la tête de cette division : ici commencèrent une nouvelle scène, un nouveau combat.

Les Prussiens avaient établi en avant, et sur le flanc gauche du village, une batterie protégée par un corps nombreux : celui-ci fut attaqué et enfoncé par le 13e régiment d'infanterie légère qui marchait en tête des colonnes ; mais ce régiment s'emporta et s'isola du reste de la division : il tomba au milieu de forces si nombreuses, qu'il fut obligé de revenir et de prendre position à gauche et en arrière du village, à la hauteur de la division Gudin. En même temps (vers dix heures), les autres bataillons de la division Morand marchaient en colonne, à grande distance, et s'avançaient de front dans le plus bel ordre; la brigade du général de Billy

(51e et 61e régimens) obliquait à gauche; le 30e régiment suivait ce mouvement, de manière à présenter ses têtes de colonnes vis-à-vis les intervalles de celles de la première ligne; un bataillon du 17e régiment appuyait la gauche à la *Saale*, et suivait la rampe que forme la rive gauche de cette rivière; l'artillerie fut placée au centre de la division.

Quoique l'attaque du village, par l'infanterie de la division Wartensleben, n'eût pas réussi, et que cette infanterie, et l'une des deux brigades de la division du prince d'Orange, eussent beaucoup souffert, la ligne prussienne rétablie en face d'*Hassen-Hausen* s'y maintenait et continuait son feu avec une grande vivacité. Le maréchal Davoust dirigeait sur cette masse d'infanterie les colonnes de la division Morand; elles étaient près de l'aborder, lorsque le prince Guillaume de Prusse, à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, formé de celle de la division Wartensleben, et d'une grande partie de la réserve, tenta d'exécuter contre cette aile gauche de l'armée française la même ma-

nœuvre que le général Blücher avait faite contre la droite au commencement de l'action, et n'eut pas un meilleur succès. Le prince Guillaume ne rencontrant aucune troupe de cavalerie, assaillit à la fois les divers corps de la division Morand; mais ceux-ci formant les carrés par bataillons disposés en échiquier, reçurent avec sang-froid, et repoussèrent par un feu soutenu et meurtrier ces charges impétueuses aux cris de *vive l'empereur!* Le maréchal Davoust, pendant cette furieuse attaque, se portant d'un carré à l'autre, trouva partout la même confiance, la même intrépidité. Cette belle cavalerie prussienne, foudroyée par l'artillerie tirant à mitraille, se dispersait, se ralliait, et venait de nouveau échouer et périr devant les inébranlables carrés, véritables blocs de fer et de feu. Le prince Guillaume montra beaucoup de vaillance et d'obstination; mais après de vains efforts, et blessé lui-même, il fut entraîné loin du champ de bataille; sa cavalerie se retira dans le plus grand désordre, partie sur *Neu-Salza*, le long de l'*Ilm*, partie

sur le *Sonnen-Berg* et l'*Emsen-Mühle* par *Auerstaëdt*.

Pendant que les choses se passaient ainsi à la gauche de l'armée française, et qu'au centre la division Gudin, quoique affaiblie par le combat qu'elle avait si long-temps soutenu seule, se défendait avec avantage à la hauteur d'*Hassen-Hausen*, le général Friant, avec la plus grande partie de sa division, continuait de tourner l'ennemi; il s'avançait entre *Spillberg* et *Zechwar*, et déjà son artillerie, avantageusement placée, incommodait le flanc gauche de la ligne prussienne; ses tirailleurs, qu'il faisait soutenir, pénétrèrent par les villages de *Poppel* et de *Tauchwitz*, jusque sur les derrières de la brigade du prince Henri de Prusse, qui formait l'extrême gauche de la ligne prussienne. Cette brigade ne put soutenir le feu croisé des tirailleurs qui l'attaquaient à dos, et celui des batteries du côté du *Spillberg*, qui la prenait en flanc; elle fut obligée de se retirer sur *Rehausen*.

Tous les bataillons des trois divisions

prussiennes engagées (Schmettau, Orange et Wartensleben) étaient fort affaiblis; le centre découvert par la retraite de la gauche plia et rétrograda, en suivant la pente du terrain jusqu'auprès du ruisseau de *Rehausen;* l'aile droite suivit bientôt cet exemple, après que l'attaque du prince Guillaume eut échoué, et que la retraite de la cavalerie la laissa exposée au feu de l'artillerie française établie sur son flanc.

La droite de la division Morand commença à gagner du terrain; le général de Billy, avec le 61e régiment, s'avança vers la tête du ravin qui conduit à *Rehausen :* une masse d'infanterie y avait pris position; elle était soutenue par un grand nombre de bouches à feu : le choc fut rude; on était à portée de pistolet; la mitraille faisait d'affreux ravages dans les rangs français; le brave général de Billy fut blessé mortellement. Les Prussiens firent de vains efforts pour arrêter la marche de la division Morand vers *Rehausen :* l'audace et l'intrépidité l'emportèrent sur la supériorité du

nombre et d'une formidable artillerie. Le général Brouard, à la tête du 30e régiment, s'élança sur une batterie, et repoussa une forte colonne qui débouchait du ravin.

L'objet du maréchal Davoust étant de couper l'ennemi des hauteurs et des bois, et de le rejeter vers la *Saale*, plus la marche et le succès de son aile droite, qui suivait le pied des hauteurs et la lisière des bois, étaient rapides, et plus il lui importait d'avancer et d'affermir son aile gauche servant de pivot, afin de pouvoir faire agir librement au centre la division Gudin : mais pour atteindre ce but, et déborder la droite de la seconde position de l'armée prussienne, où ses réserves étaient encore entières et bien postées, il fallait occuper les hauteurs de *Rehausen* et de *Sonnendorf*, qui formaient l'extrémité du plateau au-dessus du confluent de l'*Ilm* et de la *Saale* : ces hauteurs dominaient à la fois tout le grand plateau et les deux vallons de *Rehausen* et d'*Auerstaëdt*. Si les Français s'en emparaient, l'armée prussienne, forcée de refuser

de plus en plus son aile gauche presque détruite, ne pouvait maintenir sa position en avant d'*Auerstaedt*.

Les généraux prussiens voyant que la bataille était perdue sans ressource, si l'on ne parvenait à arrêter les progrès de l'aile gauche des Français vers *Rehausen*, firent renforcer leur droite par des troupes fraîches tirées de la division de réserve du général Kunheim; une colonne formée des chasseurs de Weimar, du bataillon de fusiliers d'Oswald, et des deux régimens des gardes, s'avança par le village de *Sonnendorf*, qui touche presque à celui de *Rehausen*, tandis que quelques compagnies de tirailleurs filaient le long du vallon. Le roi se rendit en personne à cette attaque. Depuis que le duc de Brunswick avait été emporté du champ de bataille, le roi avait été au plus fort de l'action, et avait eu déjà un cheval tué sous lui. Comme il n'y avait point de cavalerie à la gauche des Français, il voulut, par un dernier effort, enfoncer l'infanterie qui arrivait sur les hauteurs, et tourner ensuite la masse de

la division Gudin qui pressait et culbutait dans le vallon de *Rehausen* les débris des divisions Wartensleben et Schmettau.

Le maréchal Davoust s'apercevant de ce mouvement de l'ennemi, ordonna au général Morand de se porter lui-même avec l'artillerie à pied de sa division, à l'extrême gauche sur la hauteur de *Sonnendorf*, vers laquelle avaient été dirigés le 30e régiment et le 1er bataillon du 17e, pour flanquer les colonnes qui attaquaient *Rehausen*. Le général Morand, à la tête du 30e, soutenu par son artillerie qui suivait à même hauteur, et que protégeait le 17e, chargea et repoussa jusqu'au pied de l'escarpement les deux colonnes prussiennes qui avaient déjà gravi les hauteurs; les deux régimens des gardes, ainsi que la plus grande partie de la 1re division de réserve, furent foudroyés et renversés; le général Morand, gagnant du terrain, balaya les hauteurs de la rive gauche de l'*Ilm*, et atteignit l'extrémité du plateau en face du vallon de l'*Ensen-Mühl*: il plaça son artillerie sur un contre-fort qui domi-

nait tous les environs, et de ce point inexpugnable, débordant et prenant en flanc l'armée prussienne, cette batterie fit un grand ravage, et acheva la retraite des divisions battues.

De son côté, à l'aile droite des Français, le général Friant avait long-temps combattu pour s'emparer des villages de *Spillberg* et de *Poppel*, que le prince Henry, avec la moitié de la division Orange, soutenue par la cavalerie, défendit pied à pied : celui de *Poppel* coûta beaucoup aux deux partis. Pendant que le colonel Higonnet, qui y fut tué, l'attaquait avec le 108e régiment, enlevait plusieurs pièces de canon, un drapeau, et faisait un grand nombre de prisonniers, une compagnie de sapeurs s'avançant au pas de course par la grande route, tournait le village, s'ouvrait un passage à la baïonnette, et forçait à mettre bas les armes plus de mille hommes qui se trouvaient coupés. Le 48e régiment, à l'extrémité de l'aile droite, poursuivait sa marche avec les mêmes avantages en suivant la lisière des bois.

Profitant des succès de ses deux ailes, le maréchal Davoust fit avancer le centre de son corps d'armée. La division Gudin attaqua et força le village de *Tauchwitz*, et s'avança à la hauteur des deux autres; déjà les trois divisions du corps de bataille de l'armée prussienne se retiraient en désordre, celle de Schmettau par *Eckartsberg*, celle de Wartensleben par *Reisdorf*, et celle d'Orange par *Auerstaëdt*; elles avaient perdu presque la moitié de leur force effective, et avaient abandonné sur les hauteurs d'*Haussen-Hausen* la plus grande partie de leur artillerie.

Cependant le général Kalkreuth s'avança avec les deux divisions de réserve, qui depuis le commencement de l'action étaient restées en bataille entre *Auerstaëdt* et *Gernstaedt*, à la hauteur de *Sulza*; il forma sa ligne en arrière de *Tauchwitz* et de *Rehausen*, ayant devant son front le ruisseau qui coule de *Poppel* à *Rehausen*, la droite au vallon d'*Emsen-Mühl* : la gauche en-deçà des hauteurs de *Poppel* était flanquée par

une brigade de grenadiers formée à la hâte, et dont le prince Auguste prit le commandement. Toute la cavalerie ralliée sous les ordres du général Blücher, fut placée en seconde ligne; quelques escadrons seulement furent jetés sur les ailes; l'artillerie fut placée en avant du front. Cette ligne était encore respectable; le général Blücher proposa même au roi de renouveler le combat, et offrit de l'engager par une vigoureuse attaque de cavalerie.

Après avoir tenu ferme quelque temps dans cette position, voyant sa droite débordée par le général Morand, et écrasée par la batterie du *Sonnenberg*, dont le feu plongeant et bien nourri balayait toute la plaine au-delà du ruisseau, foudroyé de même sur son flanc gauche par l'artillerie que le général Friant avait placée sur les hauteurs de *Poppel*, le général Kalkreuth fut obligé de reprendre sa première position en arrière de *Gernstedt;* mais il ne put s'y maintenir : les Français ayant déjà occupé *Lisdorf* s'avançaient sur *Eckartzberg;* le maréchal Davoust, après

avoir poussé son aile gauche sur le *Sonnenberg*, s'était rendu à la droite dont le mouvement de conversion achevait de décider la victoire; il y fit concourir la division du général Gudin qui débouchait des villages de *Tauchwitz* et de *Poppel*, et la dirigea lui-même sur la gauche des plateaux d'*Eckartzberg*.

Vers les quatre heures, l'une des deux divisions de réserve de l'armée prussienne (celle de Arnin), qui formait la gauche, étant presque tournée, marcha par sa gauche, et se détachant de la ligne de bataille, prit position en avant d'*Eckartzberg*, sous la protection d'une forte batterie. Le maréchal Davoust la fit attaquer par les troupes de la division Gudin, qui se formèrent en bataille au pied de ces hauteurs. Quatre cents hommes des 12e et 21e régimens, conduits par le général Petit, gravirent l'escarpement sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie prussiennes, sans riposter, et chargèrent à la baïonnette; en même temps, le général Grandeau, en tête de la division Friant, arri-

vant par la droite sur le plateau avec le 111e régiment, les Prussiens abandonnèrent précipitamment cette belle et dernière position, laissant au pouvoir du général Petit vingt-deux pièces de canon : ils furent poursuivis jusqu'au-delà du bois et du château d'*Eckartzberg*.

Le mouvement de la division Morand à l'aile gauche, après qu'elle eut repoussé l'attaque du *Sonnenberg* et sévèrement canonné les lignes prussiennes, ne fut ni moins prompt ni moins décisif; le général Morand descendit des hauteurs, traversa le vallon, et attaqua la division de réserve, à la droite de laquelle s'étaient ralliés les régimens des gardes, le bataillon d'Oswald et les chasseurs de Weimar. La fusillade se rengagea vivement, et cette division fut très-maltraitée. La cavalerie du général Blücher se retira par *Auerstaëdt*, et après avoir passé le défilé, elle se forma de nouveau en face du village encore occupé par le reste de la division Kunheim. Une batterie d'obusiers, placée entre *Gernstedt* et *Auerstaëdt*, mit

le feu à ce dernier village, et força les Prussiens à l'évacuer. Les chasseurs de Weimar firent l'arrière-garde.

Les régimens des gardes firent leur retraite en assez bon ordre, en carré ouvert, le long des hauteurs sur la rive gauche de l'*Ilm* par *Wickerstedt*. Ils furent vivement pressés par les bataillons de la gauche de la division Morand, qui avaient traversé le vallon au pied du *Sonnenberg*, et remonté celui d'*Ems-Mühl*. Ce combat d'arrière-garde fut le dernier de cette mémorable journée. Les divisions prussiennes continuèrent leur retraite dans les différentes directions que nous avons indiquées. Le feu cessa vers cinq heures du soir. Ainsi, le maréchal Davoust remporta, avec trois divisions d'infanterie, et trois faibles régimens de chasseurs à cheval, une victoire complète sur la principale armée prussienne soutenue par ses réserves d'élite, par une nombreuse cavalerie, et par une artillerie trois fois plus forte que la sienne. Mais quoique ses pertes fussent bien moindres que celles de l'en-

nemi, son corps d'armée dans lequel il ne se trouvait pas un homme qui n'eût pris part au combat, était réduit de plus d'un tiers de sa force effective; il ne pouvait poursuivre plus loin son avantage, n'ayant point de cavalerie au centre et à l'aile gauche, tandis que celle de l'ennemi, qui s'était ralliée, couvrait encore la plaine et protégeait la fuite ou la retraite de son infanterie.

Cependant, le général Viallannes, avec ses trois régimens de chasseurs, n'avait cessé de harceler le flanc gauche de la ligne prussienne dans les positions qu'elle avait prises successivement en rétrogradant jusqu'à la hauteur d'*Eckartzberg*. Le maréchal lui ordonna de continuer à poursuivre l'ennemi, et toujours à droite, afin de le rejeter à gauche vers la *Saale* et vers *Appolda*, point indiqué dans les instructions générales de l'empereur. En manœuvrant ainsi, le général Viallannes fit beaucoup de prisonniers, s'empara de plusieurs pièces de canon, et poussa les fuyards jusqu'à *Buttelstedt*, où il

bivouaqua pêle-mêle avec les débris de l'armée prussienne.

Le maréchal Davoust réunit ses trois divisions entre *Eckartzberg* et *Auerstaëdt*, et bivouaqua sur le champ de bataille au milieu de ses braves soldats.

Le roi de Prusse, qui ignorait entièrement ce qui se passait aux environs d'*Iéna*, avait résolu de se replier sur les corps d'armée de Hohenlohë et de Rüchel; il traversa *Auerstaëdt* à la tête de la cavalerie, dans l'intention de se rendre rapidement à *Weimar*, et d'y faire de nouvelles dispositions pour livrer le lendemain une bataille générale. L'ordre de retraite fut donné par le général Zastrow, dans les termes suivans :

« La direction générale de la marche est « sur *Weimar*; les divisions de réserve for- « ment l'arrière-garde sous les ordres du « général de Kalkreuth : les corps qui n'en « sont pas resteront, autant que possible, « sur la chaussée de *Weimar*, sans être as- « treints à suivre exactement l'ordre de ba- « taille. Au-delà de *Weimar*, les troupes se

« posteront le long de la chaussée vers l'*Et-*
« *tersberg* : tout marchera par la gauche. »

Mais cet ordre de marche, dont le but était d'ailleurs illusoire, puisque *Weimar* était déjà au pouvoir des Français, ne put même être observé. Les troupes prussiennes de toutes armes marchaient confusément en suivant la chaussée, lorsqu'en approchant de *Maltstedt* elles s'arrêtèrent tout à coup à la vue d'une ligne de bivouacs qui couronnait les hauteurs d'*Appolda* : c'était le 1er corps d'armée du maréchal Bernadotte (prince de Ponte-Corvo); il était parti de *Nauembourg* à trois heures du matin avec ses trois divisions, formant une seule colonne pour passer la *Saale* à *Dornburg*. Il se proposait, conformément aux instructions générales de l'empereur, de déboucher le plus tôt possible, et d'attaquer dans la direction d'*Appolda* à *Weimar* l'aile gauche de l'armée prussienne que Napoléon (nous devons le répéter) avait cru voir tout entière devant lui, et qu'il voulait couper de *Nauembourg*. Si le prince de Porte-Corvo

avait pu pressentir que l'armée du roi était en présence du corps du maréchal Davoust, et déjà presque engagée, il ne se serait pas séparé du 3e corps; il aurait, avec ses trois fortes divisions et sa cavalerie, passé le pont et le défilé de *Koesen*, ainsi que le maréchal Davoust le proposait, et pris ensuite le commandement en chef des deux corps d'armée; mais par son mouvement sur *Dornburg*, en remontant la rive droite de la *Saale*, il s'éloignait, à son insu, du véritable champ de bataille, et compromettait le 3e corps. Lorsque la tête de sa colonne se trouva, vers neuf heures du matin, à la hauteur de *Camburg*, le prince fit reconnaître le passage et le défilé qui, sur ce point, offraient moins de difficultés que le défilé de *Dornburg*. L'officier chargé de cette reconnaissance aperçut de fort loin une masse de troupes au-delà de l'*Ilm* (probablement les divisions de réserves prussiennes). Le prince de Ponte-Corvo persista dans son dessein; malgré la rapidité de sa marche, il arriva tard à *Dornburg*, et rencontra tant d'obstacles au pas-

sage de ce défilé, à cause de la roideur de l'escarpement, qu'il ne put même, avec une seule division, arriver sur les hauteurs d'*Appolda* que vers la fin de la journée, lorsque les deux batailles étaient décidées, sans qu'il eût pu se mettre en mesure de coopérer ni à celle d'*Iéna*, ni à celle d'*Auerstaëdt*.

Cependant la rencontre imprévue d'un corps si nombreux, qui n'avait point encore combattu, et dont la position coupait la ligne de retraite de l'armée prussienne sur *Weimar*, força celle-ci à changer de direction. Cette circonstance, et la nuit, achevèrent d'y jeter la terreur et la plus grande confusion : cette armée se dispersa; des soldats isolés, des pelotons, des colonnes entières, erraient sur des chemins de traverse, marchaient au hasard, se croisaient, évitant les feux qui, de tout côté, leur paraissaient être ceux de l'ennemi; la cavalerie ne pouvait suivre en colonne serrée, et s'égara tout-à-fait.

Le roi de Prusse qui, au défilé de *Wic-*

kerstedt, avait pris avec lui son régiment et un bataillon de grenadiers des gardes, quitta la chaussée de *Weimar*, prit une autre direction à droite, et passant par *Zottelstedt*, arriva, après plusieurs détours, à *Soemmerda* bien avant dans la nuit. Il apprit pendant cette pénible marche la nouvelle de la perte de la bataille d'*Iéna*, et put juger, par les rapports désastreux qui lui parvinrent à *Soemmerda*, que ses trois corps d'armée étaient totalement défaits. Le roi avait reçu pendant la bataille d'*Auerstaëdt* la lettre de l'empereur, dont M. de Montesquiou avait été chargé. Dans cette lettre, écrite la veille de la bataille, Napoléon s'exprimait ainsi : « Vos troupes seront battues; mais il en « coûtera le sang de mes enfans : je voudrais « l'épargner par quelque arrangement com- « patible avec l'honneur. » Le roi saisissant l'espoir que lui offraient ces dispositions pacifiques, envoya sur-le-champ le comte de Doenhof, l'un de ses aides-de-camp, à l'empereur, pour lui faire connaître qu'il désirait aussi la paix, et proposait un armistice.

Après avoir laissé le commandement de l'armée au général Kalkreuth, il se retira le 15 de *Soemmerda* à *Sundershaussen*.

Nous terminons ici la relation de la bataille d'*Auerstaëdt*, la plus glorieuse peut-être de celles qui ont illustré les armes françaises pendant les guerres de la révolution. Dans aucune autre bataille rangée, le nombre des combattans ne fut aussi disproportionné. Les Prussiens combattirent avec ardeur et opiniâtreté; ils ne purent cependant, avec trois fortes divisions, soutenues par deux divisions de réserve, ni forcer le centre des Français, où la division Gudin combattait seule, ni empêcher que leurs deux flancs ne fussent débordés, tournés et rejetés sur leur centre; ils ne tirèrent aucun avantage de leur immense cavalerie; les charges réitérées de celle-ci, tant sur l'aile droite que sur l'aile gauche, échouèrent partout contre ces carrés inébranlables, dont le feu meurtrier rompit les escadrons prussiens et les força toujours à se retirer hors de portée derrière leur infanterie.

Cette bataille fut très-sanglante; on évalua à dix mille hommes la perte que durent y faire les Prussiens : la confusion de leur retraite, les événemens qui s'ensuivirent, et dont nous rendrons compte dans le Chapitre suivant, ne permirent pas de faire des relevés exacts; car depuis le 14 octobre l'armée prussienne ne put être ralliée. Des rapports officiels avouèrent la perte de trois cent vingt-quatre officiers tués ou blessés; parmi ces derniers se trouvaient les deux frères du roi, et le maréchal Moellendorf, âgé de quatre-vingt-un ans, qui ne voulut pas quitter son poste, et ne souffrit qu'on le transportât à *Erfurth*, qu'après qu'il eut reçu une seconde blessure. La perte éprouvée par le corps d'armée du maréchal Davoust fut plus exactement constatée : il eut deux cent soixante-dix officiers et sept mille sous-officiers et soldats tués ou blessés. Sur ce nombre, la seule division Gudin eut cent trente-quatre officiers et trois mille cinq cents sous-officiers et soldats mis hors de combat.

CHAPITRE IX.

*Resultat des victoires d'*Iéna *et d'*Auerstaedt. — *Désorganisation et retraite des corps prussiens dans différentes directions.* — *Dispositions générales de l'empereur Napoléon.* — *L'armée saxonne rendue à son souverain.* — *Neutralité de la Saxe.* — *Combat de* Greussen. — *Capitulation d'*Erfurth. — *Bataille de* Hall. — *Investissement de* Magdebourg. — *Passage de l'*Elbe. — *Napoléon à* Postdam. — *Entrée des Français à* Berlin. — *Capitulation de la forteresse de* Spandau.

L'HISTOIRE militaire n'offre aucun exemple d'une catastrophe qu'on puisse comparer à celle des batailles simultanées d'*Auerstaëdt* et d'*Iéna*, ni une plus terrible leçon pour les hommes d'état, ministres ou généraux d'armée appelés dans les conseils du souve-

rain : quand il s'agit de commettre au sort des armes sa couronne et l'existence même de sa nation, il faut pour s'y résoudre que l'une et l'autre soient réellement menacées; il faut d'autres motifs que ceux que l'esprit de parti fit alléguer et exagérer à la cour de Prusse : nous avons prouvé que cette agression fut une grande faute politique, et nos lecteurs auront remarqué l'influence funeste de cet esprit présomptueux dans les opérations du duc de Brunswick. Ce prince, qui ne survécut que peu de jours à la défaite de cette belle armée, n'eut pas un seul instant l'idée que l'empereur Napoléon fût en mesure de l'attaquer avec toutes ses forces sur la rive gauche de la *Saale*, et qu'il osât engager ses colonnes et son artillerie dans de tels défilés : il négligea de les garder; il les fit observer trop tard, et trop légèrement pendant sa marche de flanc : il ne soupçonna pas quel était le dessein de son redoutable adversaire : il fut surpris partout : huit heures de combat firent évanouir non-seulement tous les projets de gloire

et de conquête, mais jusqu'au moindre espoir de salut. Le roi de Prusse avait perdu dans un seul jour soixante drapeaux, trois cents pièces de canon, des magasins immenses; et près d'un tiers de ses armées avait été mis hors de combat ou fait prisonnier. Il eut trente généraux tués, blessés, ou tombés entre les mains de l'ennemi : le duc de Brunswick, commandant en chef, le maréchal Moellendorf et le général Schmettau moururent de leurs blessures. La perte des Français fut d'environ onze mille hommes tués ou blessés : le seul général de Billy avait été tué, cinq autres blessés, parmi lesquels se trouvait le général de division Morand. Cinq colonels furent tués sur le champ de bataille, et dix furent blessés, entre autres le colonel Burke, qui engagea le premier combat avec l'avant-garde prussienne à *Auerstaëdt*. Toutefois, malgré cette disproportion et la perte immense de matériel d'artillerie, les deux champs de bataille furent si promptement abandonnés aux Français, tant de corps prussiens et surtout de l'arme de la cavalerie

restèrent entiers et en état de combattre, qu'on peut à peine concevoir l'anéantissement d'une si forte armée. Nous avons indiqué les principales causes de sa défaite, nous allons exposer celles non moins remarquables de son entière destruction.

Aucune des trois armées prussiennes n'était préparée à livrer bataille, ni celles du prince Hohenlohë et du général Rüchel, qu'on avait laissées en observation en défendant aux généraux en chef d'engager une action sérieuse, ni celle du roi, qui marchait sur *Freyburg*, avec autant de sécurité que si l'ennemi eût été encore au-delà des montagnes : on n'avait donc point calculé la possibilité d'une retraite précipitée; le généralissime n'avait fait à cet égard aucune disposition d'ensemble pour les trois corps d'armée, ou du moins pour les deux grandes masses, l'armée saxo-prussienne, et l'armée du roi. Dans le désordre qui suivit les deux batailles, et dans l'ignorance où l'on était à chaque armée sur le sort et la position de l'autre, les généraux cherchèrent mutuellement un

appui qu'ils n'y pouvaient trouver; nulle combinaison ne fut possible, nul point de ralliement commun ne put être indiqué, quoique la nature du pays en offrît de très-favorables. Plusieurs d'entre ces généraux, quand leur erreur fut dissipée, reçurent des ordres contradictoires; d'autres furent abandonnés à leurs propres idées. Le plus grand nombre sans guide, sans aucune connaissance du pays, erra pendant cette nuit aussi fatale à la monarchie prussienne que la journée qui l'avait précédée. Dans de telles circonstances, tous les liens de la discipline se relâchent, de braves soldats excédés de fatigue perdent confiance, et s'isolent pour se soustraire à une contrainte pénible; les plus faibles jettent leurs armes et leur équipement pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi. Ainsi des troupes qui avaient perdu leurs chefs et leurs drapeaux furent promptement désorganisées; celles qui se trouvèrent rassemblées en plus fortes masses, et qu'un meilleur esprit tenaient réunies, n'eurent pas un meilleur sort; en se croisant avec d'autres

colonnes, et surtout avec les bagages qui encombraient les chemins, les ponts et les villages, elles furent contraintes de se séparer, et dans cet affreux désordre, le manque de subsistances acheva d'abattre les plus fermes courages.

Le prince de Hohenlohe arriva à *Schloss-Vippach* avec la cavalerie qui l'accompagnait, vers dix heurs du soir; il y trouva le parc des équipages de l'armée du roi qui, sur le bruit des batailles perdues, se mettait en mouvement : les escortes ne pouvaient plus maintenir en ordre les colonnes de chariots; tous fuyaient à la hâte; les digues bordées de fossés marécageux en étaient encombrées; le prince fut obligé de se frayer un passage de vive force; il voulut s'arrêter et faire rafraîchir ses troupes hors du village, pour se diriger ensuite sur *Soemerda;* mais à peine ses bivouacs étaient-ils établis, que ses avant-postes annoncèrent l'approche d'un corps de cavalerie française; informé aussi par des paysans que *Soemerda* était déjà occupé et pillé par l'ennemi, il décampa, et marcha à

travers pays pour éviter la rencontre des équipages. Quoiqu'il fît de fréquentes haltes afin de rallier ses gens, il n'arriva à *Denstedt* (village saxon à quatre lieues de *Schloss-Vippach*) qu'avec soixante cavaliers, à sept heures du matin.

Telle était le 15 octobre, le lendemain de la bataille, la situation du général en chef de l'armée saxo-prussienne, n'ayant encore ni nouvelles, ni ordres du roi, ni aucune idée d'un point de ralliement; la foule de blessés et de fuyards retardait sa marche, et sa faible escorte harassée de fatigue ne pouvait s'arrêter sans s'exposer à être atteinte et enlevée par les partis français. Il gagna enfin par des chemins détournés *Sonders-Hausen*, où il devança de quelques heures l'arrivée du roi. Ce fut là seulement que le prince de Hohenlohë put recueillir quelques informations sur le sort des troupes qui avaient combattu sous ses ordres à *Iéna;* nous les rapportons ici succinctement, afin que nos lecteurs, se rappelant la situation des différens corps de l'armée prussienne à la fin de la journée du 14 oc-

tobre, suivent plus facilement leur marche pendant la retraite; ils entendront mieux aussi les combinaisons de l'empereur Napoléon pour couper ces corps dans toutes les directions, sans leur laisser le temps de se concerter et de se rallier en une seule masse.

Dans l'armée de Hohenlohë, la division Grawert, centre de l'infanterie, avait été presque entièrement dispersée ou détruite sur le champ de bataille; quelques faibles restes s'étaient rendus avec leur général blessé à *Erfurth*. Le corps de Rüchel avait à peu près éprouvé le même sort; une partie s'était retirée avec le général Tauenzien vers *Büttelstedt*, et s'était réunie aux réserves de l'armée du roi, sous les ordres du général Kalkreuth. La division d'infanterie saxonne, que le général Cerrini avait ralliée près du bois de *Webicht*, s'était aussi dirigée d'abord sur *Büttelstedt*; mais cinq régimens s'étant séparés de la colonne dans l'obscurité, les trois régimens qui restèrent réunis se dirigèrent plus à gauche, arrivèrent à *Koelleda*, et continuèrent leur marche vers *Franken-*

Hausen par *Weissensee*. La cavalerie prussienne s'était dispersée dans tous les sens par régimens et par escadrons; mais comme elle avait moins souffert que l'infanterie, et qu'elle ne pouvait aussi facilement que celle-ci s'écarter des chemins battus, la plus grande partie resta en troupe, et ne fut pas désorganisée. La cavalerie saxonne, sous le général Zeschewitz, resta en ordre; elle s'était dirigée de *Denstedt* vers *Büttelstedt*, où elle arriva en même temps que la colonne du général Holtzendorf, qui voulut passer, et la laissa en arrière-garde. Le général Zeschwitz, après s'être arrêté pendant deux heures, changea de direction, et prit, pendant la nuit, la route d'*Erfurth*; informé que cette place était déjà investie, il changea encore, et se rendit par *Vippach* à *Soemerda* : il y rencontra le roi et les troupes qui l'avaient suivi, s'y joignit, et fit leur arrière-garde jusqu'à *Weissensee*. Tout le reste de l'infanterie saxonne avait été pris à la *Schnecke*. Nous dirons plus bas comment Napoléon en usa envers ses prisonniers saxons, et le parti

que tira sa politique de cette fortune de guerre. Achevons de faire connaître les détails les plus intéressans de la retraite désordonnée des vaincus, avant de retracer les dispositions du vainqueur pour les poursuivre sans relâche, et les détruire successivement.

Le surlendemain de la bataille (16 octobre), le roi de Prusse, accompagné de ses aides-de-camp, arriva à *Sonders-Hausen*, et remit au prince de Hohenlohe le commandement de toutes les troupes qui avaient combattu à *Iéna* et à *Auerstaëdt*, excepté les deux divisions de réserve aux ordres du général Kalkreuth. On croyait que ces divisions étaient encore entières et bien réunies, et cependant ce corps presque intact s'était dispersé pendant la nuit; il ne restait ensemble qu'une masse de huit à dix bataillons.

Le roi manifesta l'intention de continuer la guerre jusqu'à ce que des circonstances plus favorables amenassent une paix qu'il pût accepter. Il indiqua le point de réunion sous *Magdebourg*, où l'armée de réserve;

conduite par le prince Eugène de Würtemberg, devait se joindre aux restes des armées battues : laissant ensuite à *Magdebourg* une forte garnison, le roi se proposait de couvrir *Postdam* et *Berlin*, et s'il était trop tard, de se retirer derrière l'*Oder*, pour se réunir aux troupes qui étaient en marche vers la *Vistule*; il résolut de se rendre de sa personne par *Magdebourg* et *Custrin*, auprès de ses troupes de la Prusse orientale : il ne s'arrêta que pendant deux heures à *Sonders-Hausen*, et partit pour se rendre à *Magdebourg*, où commandait le général Kleist.

Cette détermination du roi, de s'éloigner de son armée, et d'aller au-devant de ses dernières réserves, en indiquant à de grandes distances, au-delà de l'*Elbe*, au-delà de l'*Oder*, le ralliement des troupes battues, ne pouvait avoir que des suites funestes. La présence du souverain, lorsqu'il a pris en personne le commandement en chef, n'est jamais plus nécessaire qu'après la perte d'une grande bataille, parce qu'il y va de sa couronne, et que sa force morale, sa constance

dans l'adversité rend son autorité plus imposante et plus sacrée. Le bon exemple, la valeur personnelle et le dévouement qu'avaient montré le roi et les princes de sa famille, étaient de puissans ressorts pour relever la confiance et le courage. Après la mort du duc de Brunswick, aux erreurs duquel ce désastre devait être justement imputé, le roi seul était le point central vers lequel se seraient dirigés tous les corps désunis; aucun de ses généraux ne pouvait remplir à sa place la tâche difficile de rallier et d'organiser son armée.

Le roi ne s'arrêta que quelques heures à *Sonders-Hausen;* la reine et les ministres l'avaient devancé, et s'étaient rendus à *Magdebourg*. L'envoyé extraordinaire d'Angleterre, lord Morpeth, qui avait été chargé de négocier un arrangement relatif au subside que son gouvernement devait fournir à la Prusse pour continuer la guerre, ne quitta le quartier-général qu'après la défaite totale de l'armée prussienne; sa mission n'ayant plus d'objet, il retourna précipitam-

ment à *Londres*, où le rapport d'un témoin oculaire d'un si étrange événement renversa les espérances que le cabinet avait conçues de la nouvelle coalition.

Le prince de Hohenlohë essaya de rassembler à *Nordhausen* les débris des trois corps d'armée, et d'en rétablir l'organisation; il fit donner à toutes les troupes isolées ou réunies l'ordre de s'y rendre sans délai; mais l'affluence immense des fuyards, des blessés et des hommes affamés, ne fit qu'accroître le désordre. Il fut impossible de pourvoir aux besoins les plus urgens, et d'assigner aux différens corps les cantonnemens et les postes qu'ils devaient occuper. Les divisions de réserve que l'on croyait intactes et se retirant en bon ordre sous le commandement du général Kalkreuth, s'étaient aussi dispersées; à peine quelques bataillons étaient-ils restés ensemble : on ne voyait plus dans ces masses confuses aucune trace de cette discipline si vantée, et dont la rigueur excessive ne garantit pas la solidité.

Telle était le lendemain et le surlendemain des journées d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt* la situation des armées prussiennes à dix lieues des champs de bataille. Nous devrions y ajouter celle du corps du duc de Weimar, ancienne avant-garde de l'armée du roi, que le duc de Brunswick, d'après ses projets de guerre offensive, avait portée sur les bords de la *Verra*, au-delà de la forêt de *Thuringe*. Rappelé trop tard, le duc de Weimar se trouva entièrement séparé de l'armée, et n'eut aucune part aux deux actions du 14 octobre; mais les opérations de ce corps inutilement isolé, trouveront leur place plus tard, à l'époque de sa réunion avec celui du général Blücher dans la Poméranie suédoise.

Revenons maintenant aux mouvemens ordonnés par l'empereur à ses divers corps d'armée, pour poursuivre ceux de l'armée prussienne et les couper du *Bas-Elbe*.

Pendant la nuit qui suivit la bataille, et le lendemain 15 octobre, Napoléon, de son quartier d'*Iéna*, donna les ordres suivans à

la droite, au centre et à la gauche de son armée :

A la droite (les 1er et 3e corps). — Ordre au maréchal Bernadotte (1er corps), dont les trois divisions n'avaient pas encore combattu, de porter son corps d'armée d'*Appolda* sur *Neustadt*, pour couper la route de *Weimar* à *Nauembourg*, à l'embranchement du chemin qui conduit à *Magdebourg* par *Nebra* et *Querfurth*; de poursuivre dans cette direction et de donner tête baissée sur tout ce qui voudrait résister.

Ordre au maréchal Davoust (3e corps) de retourner avec tout son corps d'armée à *Nauembourg* pour couvrir ce point important, et se tenir en mesure d'arriver à *Leipsick* et sur l'*Elbe* avant l'ennemi.

Au centre (le 4e corps). — Ordre au maréchal Soult de rallier tout son corps d'armée, et de le porter sur *Büttelstedt*, point intermédiaire entre *Weimar* et *Nauembourg*, et sur lequel on a vu qu'une grande partie des troupes prussiennes battues, soit à *Iéna*, soit à *Auerstaëdt*, s'étaient d'abord jetées.

A la gauche (le 6e corps et la réserve de cavalerie).—Ordre au maréchal Ney de marcher avec tout son corps d'armée de *Weimar* sur *Erfurth*, pour soutenir le grand-duc de Berg.

Ordre au grand-duc de Berg de diriger sur *Erfurth* sa cavalerie soutenue par le corps du maréchal Ney; de se rendre maître de cette place dans la journée du 15, et de continuer à poursuivre l'ennemi dans la direction de *Weissensee* avec le gros de la réserve, et sur *Buttelstedt* en détachant une division de dragons mise à la disposition du maréchal Soult.

(Les 5e et 7e corps). Le maréchal Lannes et le maréchal Augereau reçurent l'ordre de rassembler chacun leur corps d'armée, de prendre position en avant de *Weimar*, et d'attendre de nouveaux ordres.

La garde impériale occupa *Weimar*, et Napoléon y porta son quartier-général le lendemain 16 octobre.

Ces dispositions furent ponctuellement exécutées; le maréchal Davoust occupa

Nauembourg et *Freybourg*, porta une avant-garde à *Weissenfeld*, sur la route de *Leipsick*, et se mit en communication avec le maréchal Bernadotte qui, après avoir passé l'*Unstruth*, marchait rapidement sur *Querfurth* et *Hall*, ramassant des prisonniers et de l'artillerie abandonnée par l'ennemi.

Le maréchal Soult qui, dès le soir même de la bataille, avait jeté quelques troupes sur la rive gauche de l'*Ilm*, mit le lendemain ses trois régimens de cavalerie légère à la poursuite de l'ennemi. Le général Margaron qui les commandait, serrant de près sur les différentes routes les arrière-gardes prussiennes, retardait leur marche, et les forçait d'abandonner leurs canons et leurs équipages. Le maréchal trouva à *Buttelstedt* des magasins considérables, et les traces du désordre et de la retraite précipitée de l'armée principale; il continua sa marche. En arrivant à *Gross-Sommern*, où le roi de Prusse avait couché, il apprit qu'une forte colonne d'environ douze mille hommes en était partie à sept heures du matin; il la suivit avec sa

cavalerie, et l'atteignit à *Greussen*. C'étaient les deux divisions de réserve sous les ordres du général Kalkreuth, auquel le roi avait laissé provisoirement le commandement en chef, et le soin de faire son arrière-garde. Il avait pris position sur les hauteurs; ses troupes étaient formées sur deux lignes, et paraissaient prêtes à soutenir le combat.

Dès que l'avant-garde française fut à portée, un parlementaire se présenta au maréchal, et déclara au nom du général Kalkreuth, commandant en chef l'armée prussienne, qu'il croyait qu'un armistice avait été conclu entre LL. MM. l'empereur des Français et le roi de Prusse, et qu'il avait reçu de son souverain l'ordre de ne point faire feu sur les troupes françaises. Le général Kalkreuth demandait en conséquence au maréchal Soult de lui accorder une conférence. Ils se rendirent l'un et l'autre aux avant-postes; le général Kalkreuth y répéta et garantit sur son honneur, qu'une proposition d'armistice avait été faite par le roi, et qu'il croyait qu'elle avait été acceptée par l'empereur : il

pria le maréchal de n'engager aucune affaire jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Il s'appuyait de l'exemple du général Klein qui, la veille, à la tête de sa division de dragons détachée de la réserve du grand-duc de Berg, à la poursuite de la colonne du général Blücher, l'ayant atteint près de *Weissensee*, et se trouvant en mesure de l'attaquer et de couper sa retraite, l'avait laissé passer sur l'assurance que la suspension d'armes était réciproquement consentie.

Le maréchal Soult avait trop d'expérience pour tomber dans ces piéges tendus à la loyauté, que le frein salutaire des lois de l'honneur, chez les nations civilisées, interdit à leurs défenseurs, et ne permet pas de qualifier de simples ruses de guerre. N'ayant reçu aucun avis du quartier impérial, il trouva fort étrange la proposition du général Kalkreuth; mais comme il n'avait avec lui que sa cavalerie, et que l'infanterie ne pouvait être en mesure d'attaquer que vers la fin de la journée, il lui convenait de temporiser et de prolonger la conférence; il pro-

posa donc au général Kalkreuth, en le considérant comme général en chef, d'arrêter, aux points où ses ordres les trouveraient, toutes les colonnes prussiennes qui pouvaient être en mouvement sur la rive gauche de l'*Elbe*, soit qu'elles eussent fait partie des corps qui avaient combattu à *Iéna* et à *Auerstaëdt*, soit qu'elles appartinssent à quelque autre corps d'armée. Le maréchal exigeait aussi que, dans le cas où l'armistice, annoncé par le général prussien, ne serait pas conclu, la colonne qu'il commandait se rendît prisonnière de guerre. Le général Kalkreuth rejetait cette condition déshonorante; mais il consentait à la première proposition du maréchal Soult, si celui-ci lui permettait de prendre sur les derrières une position où il pût se procurer des vivres, et si l'armée française arrêtait aussi son mouvement. Ces prétentions étaient de part et d'autre inadmissibles; le maréchal n'avait parlementé que pour donner le temps à son infanterie d'arriver; dès qu'il l'eut sous la main, il rompit la conférence, en déclarant

au général Kalkreuth qu'étant sans pouvoirs pour traiter d'un armistice, et ne se considérant pas comme prévenu de celui qui ne lui était pas officiellement annoncé, il devait suivre ses instructions. Un instant après il fit attaquer l'infanterie prussienne, postée en avant de *Greussen* : elle fut promptement culbutée, et les Français entrèrent dans la ville, où ils firent quelques prisonniers. Le gros de la colonne, pendant que son arrière-garde était engagée, abandonna les hauteurs, et prit la route qui conduit à *Sonders-Haussen*. Le général Kalkreuth perdit ainsi une demi-marche; et sa retraite précipitée, le manque de vivres et de moyens de transport, la vigueur avec laquelle le maréchal Soult fit poursuivre cette colonne, causèrent bientôt dans les deux divisions de réserve dont elle était formée le même découragement, le même désordre que dans le reste des troupes prussiennes. Le maréchal les atteignit de nouveau à *Nordhausen*, où le général Kalkreuth avait pris position sur les hauteurs, et paraissait vouloir défendre

les accès de la ville. Pendant que ses colonnes d'attaque se formaient, le maréchal Soult fit charger par sa cavalerie une partie du corps prussien qui était encore dans la plaine, et qui fut promptement culbutée. Deux pièces de canon et trois cents prisonniers restèrent au pouvoir des Français; tout le reste du corps de Kalkreuth, à l'approche de l'infanterie, abandonna la position, et se jeta dans les montagnes du *Hartz*.

Le résultat des combats de *Greussen* et de *Nordhausen* fut d'avoir, en trois marches, fait perdre à l'ennemi plus de quatre mille hommes, vingt-cinq pièces de canon et deux cents voitures d'artillerie ou d'équipages. Le général Kalkreuth ne put conserver plus long-temps ses troupes réunies, ni tirer aucun avantage des quatre mille chevaux qu'il avait avec lui pour couvrir sa retraite sur la place de *Magdebourg*. Ne pouvant s'arrêter pour faire des vivres, ni hasarder de combattre sans être pris ou détruit, il divisa, ou plutôt laissa disperser, sa colonne sur les deux routes qui, de *Nordhausen*, condui-

sent à *Magdebourg*; l'une par *Quedlimbourg*, l'autre par *Halberstadt*. Le maréchal Soult continua sa poursuite sur ces deux routes avec la même activité; il détacha la division du général Legrand et la moitié de sa cavalerie sur *Quedlimbourg*, et dirigea lui-même sur *Halberstadt* ses deux autres divisions. Après avoir fait dans cette marche, et surtout du côté de *Quedlimbourg*, un grand nombre de prisonniers, il réunit son corps d'armée le 21 octobre à *Gross-Vansleben*, devant *Magdebourg*, et forma le premier investissement de cette place sur la rive gauche de l'*Elbe*.

Pendant qu'au centre le maréchal Soult rompait et chassait devant lui la plus forte masse des troupes battues, et la seule à laquelle les autres eussent pu se rallier pour atteindre *Magdebourg*, point de réunion indiqué par le roi, le grand-duc de Berg, à l'aile gauche, soutenu par le maréchal Ney, avait dès le 15 au matin, le lendemain de la bataille, cerné la place d'*Erfurth*, où s'était jetée la foule des fuyards, et où l'on

avait transporté le plus grand nombre des blessés. Parmi ces derniers se trouvaient le feld-maréchal de Moellendorf, le prince d'Orange, et plusieurs autres généraux. *Erfurth* avait été, d'après le plan d'opérations conçu par le duc de Brunswick, considéré comme place d'armes et d'entrée en campagne. On l'avait abondamment approvisionnée en vivres et en munitions de guerre : le grand parc d'artillerie y était resté. Cette place, qui par elle-même n'était pas susceptible d'une bonne défense, l'était bien moins encore par l'encombrement et la confusion qui y régnait; dès le soir même de l'investissement, le gouverneur voulant profiter de l'intérêt qu'avaient les Français à ne pas arrêter leur mouvement, proposa de rendre la place, à condition que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, les pièces de bataillon, l'artillerie de campagne, les équipages, les boulangeries, et rejoindrait l'armée prussienne. Le grand-duc exigea au contraire que la garnison déposât ses armes sur le glacis, et restât prisonnière;

il accorda aux officiers seulement de conserver leur épée, et de rentrer en Prusse, sur leur parole de ne servir qu'après leur échange. La capitulation négociée sur cette base par le colonel Préval, fut signée le lendemain 16 octobre. La ville et la citadelle d'*Erfurth*, et le fort de *Cyriaxbourg*, furent remis aux Français; ils y trouvèrent quatorze mille soldats prussiens, dont huit mille blessés, cent vingt pièces d'artillerie et d'immenses magasins.

Le grand-duc de Berg, conformément aux ordres de l'empereur, n'avait employé au blocus d'*Erfurth* qu'une partie, à peu près la moitié de la grande réserve de cavalerie; il avait détaché le reste à la poursuite de l'ennemi sur les différentes directions qu'il paraissait avoir suivi. Le général Blücher qui, à la tête d'un corps de cavalerie de six à sept mille chevaux, s'était retiré d'*Auerstaëdt* sur *Colleda*, cherchait à gagner par *Nordhausen* la route de *Magdebourg;* sa colonne était en désordre : il se hâtait et croyait gagner une marche; mais en se présentant

devant *Weissensee*, il trouva cette ville et le défilé occupés par la cavalerie française, une division de dragons et une brigade de cavalerie légère, commandées par le général Klein. La colonne prussienne mal réunie se trouvait coupée; elle ne pouvait se jeter ni sur sa gauche, ce qui l'écartait de sa ligne de retraite, et la livrait aux autres divisions de cavalerie française; ni sur sa droite, déjà débordée par les avant-gardes du maréchal Soult et du prince de Ponte-Corvo. Le général Blücher, dans cette extrémité, abusa, comme nous l'avons dit, de la loyauté française, en affirmant sur l'honneur que l'armistice était conclu; il obtint du général Klein le libre passage qu'il n'aurait pu s'ouvrir les armes à la main. Il en profita pour s'éloigner en changeant de direction. On verra plus tard que ce succès, non d'un stratagème, mais d'un coupable mensonge, ne resta pas long-temps impuni.

Napoléon reçut à *Weimar* les propositions du roi de Prusse, et répondit « que la cam-« pagne était à peine commencée, et qu'il

« devait d'abord recueillir les fruits de sa « victoire. » Le premier, et l'un des plus importans, fut de rompre l'alliance de la Prusse avec la Saxe, et d'assurer la neutralité de cette dernière puissance en lui rendant son armée. Dès les premières hostilités, l'empereur avait fait répandre une proclamation adressée aux peuples de la Saxe, dont les principaux passages méritent d'être rappelés, et dont les dernières expressions renferment une prophétie, qui depuis la chute de Napoléon s'est vérifiée au congrès de *Vienne*.

« Saxons, les Prussiens ont envahi votre « territoire; j'y entre pour vous délivrer. Ils « ont dissous violemment le lien qui unissait « vos troupes, et ils les ont réunies à leur « armée. Vous devez répandre votre sang, « non-seulement pour des intérêts étrangers, « mais même pour des intérêts qui vous sont « contraires.....

« Saxons, votre sort est maintenant dans « vos mains. Voulez-vous rester incertains « entre ceux qui vous mettent sous le joug,

« et ceux qui veulent vous protéger? Mes « succès assureront l'existence et l'indépen- « dance de votre prince, de votre nation. « Les succès des Prussiens vous imposeraient « d'éternelles chaînes. Demain ils demande- « raient la Lusace, et après-demain la rive « de l'*Elbe;* mais que dis-je! n'ont-ils pas « tout demandé? N'ont-ils pas tenté depuis « long-temps de forcer votre souverain à « reconnaître une souveraineté qui, vous « étant imposée immédiatement, vous efface- « rait du rang des nations? Votre indépen- « dance, votre constitution, votre liberté « n'existeraient plus qu'en souvenir, et les « mânes de vos ancêtres, des braves Saxons, « s'indigneraient de vous voir réduits, sans « résistance, par vos rivaux, à un esclavage « préparé depuis si long-temps, et votre « pays rabaissé jusqu'à devenir une province « prussienne. »

L'alliance offensive et défensive à laquelle la Saxe avaient été contrainte était si impopulaire, que cette énergique proclamation y fit une profonde impression : deux peuples

croyait libre et que le grand-duc de Berg, pressé de poursuivre la cavalerie de Blücher, négligea de faire éclairer : il ignorait la position du corps du duc de Weimar qui, s'étant approché d'*Erfurth*, jusqu'à *Laugen-Salza* et n'osant se commettre contre des forces aussi supérieures, errait entre *Eisenach* et *Mulhausen*; il coupait ainsi la route de *Fulde*, sans autre dessein que de se faire jour en évitant les colonnes françaises. Un de ses partis de hussards rencontra le convoi des prisonniers, tomba à l'improviste sur le faible détachement français qui l'escortait, le sabra et délivra cinq mille Prussiens; ceux-ci se dispersèrent de tous côtés, et pas un seul ne rejoignit ses drapeaux.

L'empereur Napoléon ne quitta *Weimar* pour porter son quartier-général et la garde impériale à *Nauembourg*, le 17 octobre, qu'après avoir mis en mouvement les trois corps d'armée qui avaient pris la plus grande part à la journée d'*Iéna*. Ces trois corps (ceux des maréchaux Lannes, Ney, et Augereau) réunis entre *Weimar* et *Erfurth*, obtinrent,

comme celui du maréchal Davoust à *Nauembourg*, deux jours de repos bien nécessaires après de si rudes combats; pendant ce temps, ceux des maréchaux Soult et Bernadotte, et la cavalerie du grand-duc de Berg pressaient l'ennemi en fuite sur les trois routes qui conduisent à *Magdebourg*, atteignaient et mettaient en déroute ses arrière-gardes.

Le maréchal Lannes reçut ordre de marcher par *Nauembourg* sur *Mersbourg*, d'envoyer des reconnaissances sur *Hall*, et de se lier par des patrouilles sur *Querfurth*, avec le maréchal Bernadotte.

Le maréchal Ney, qui marchait à l'appui du grand-duc de Berg, reçut l'ordre de diriger son corps d'armée par *Nordhausen* et *Halberstadt*, pour se réunir au corps du maréchal Soult devant *Magdebourg*, et former, de concert avec lui, l'investissement de cette place.

Le maréchal Augereau, parti de *Weimar* le 17 octobre, porta d'abord à *Auerstaëdt* sa cavalerie légère (le 7e et le 20e de chasseurs),

qui, sous les ordres du général Durosnel, avait eu une si belle part au succès de la journée du 14. Il reçut l'ordre de se diriger sur *Mersbourg*, et de suivre à une marche de distance, avec tout son corps d'armée, le mouvement de celui du maréchal Lannes.

Le corps du maréchal Davoust séjourna, jusqu'au 17, dans ses cantonnemens près du champ de bataille d'*Auerstaëdt*, à *Freybourg*, *Koesen*, *Nauembourg*, et en avant sur la route de *Leipsick*. L'empereur, dès qu'il fut bien informé des brillans résultats de cette bataille, qui d'abord lui avaient paru exagérés, écrivit au maréchal Davoust : « Témoignez ma satisfaction à tout votre corps « d'armée, et à vos généraux ; ils ont acquis « pour jamais des droits à mon estime et à « ma reconnaissance. » En même temps il lui donna l'ordre d'occuper *Leipsick* que les Prussiens avaient évacué, et de porter son corps d'armée sur *Wittenberg*.

Le prince de Ponte-Corvo, en arrivant, le 16 octobre, avec tout son corps d'armée à *Querfurth*, fut informé que l'armée de réserve,

commandée par le duc Eugène de Wurtemberg, sortie depuis peu de jours de ses cantonnemens près de *Magdebourg*, venait de prendre position à *Hall*, où le duc avait fait camper ses troupes sur la rive droite de la *Saale*; il occupait la ville avec son avant-garde, et y avait porté son quartier-général. Le maréchal, conformément aux ordres de l'empereur, se disposa à l'attaquer : n'étant qu'à six lieues de *Hall*, il mit ses trois divisions en marche sur une seule colonne, le 17 octobre, à deux heures du matin. La division Dupont et le 2e régiment de hussards, qui étaient en tête, arrivèrent à huit heures sur les hauteurs de *Schwerbst*, à une lieue de *Hall*, sans avoir rencontré l'ennemi : ces hauteurs qui se prolongent à gauche par *Niedleben*, et à droite par *Augersdorff* et *Passendorff*, bordent le bassin que forme le vallon de la *Saale*, en avant de *Hall*, sur la rive gauche. La ville est située sur le penchant de la rive droite : son enceinte de murailles et ses quatre portes sont dominées par la crête du coteau qui n'en est éloigné

que d'environ cent cinquante toises. Plusieurs bras de la *Saale* séparent la ville de la rive gauche. On a construit, sur leurs intervalles marécageux, une digue qui a un quart de lieue de longueur, et qui est flanquée par des bosquets et quelques îlots. La ville est fermée de ce côté par deux vieilles enceintes, et en avant de chacune d'elles est un pont couvert.

Tel était, du côté par lequel arrivaient les Français, l'accès difficile de la ville de *Hall;* elle couvrait parfaitement la position du corps prussien; le duc de Wurtemberg, pressé par des ordres réitérés de marcher au-devant de l'armée du roi, allait occuper des cantonnemens entre *Hall* et *Schraplau* sur la rive gauche de la *Saale*, lorsque la nouvelle des défaites d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt* le détermina à rester sur la rive droite avec la plus grande partie de sa réserve. Ses forces consistaient en dix-huit bataillons, vingt escadrons, trois batteries de pièces de 12, et une batterie d'artillerie à cheval; il avait présens sous les armes douze mille hommes

d'infanterie et deux mille chevaux. Il avait détaché, le 16 octobre, sur *Mersbourg* deux bataillons de fusiliers et deux escadrons de hussards, pour s'éclairer et avoir des nouvelles; il se hâta de les rappeler dès qu'il fut informé de l'arrivée d'un corps français à *Querfurth :* deux autres bataillons (le régiment de Trescow), qui était en marche de *Magdebourg* sur *Hall*, par la rive gauche de la *Saale*, ne purent arriver à temps, et, comme on le verra, se trouvèrent coupés.

Voici quelle fut, à l'approche des troupes françaises, la disposition défensive du duc de Wurtemberg : son camp sur le penchant du coteau faisait front à la ville; son aile droite vers la hauteur de la *Jurtug*, en avant de la porte dite *Ober-Galgen-Thor;* la gauche un peu refusée : les onze bataillons dont ce camp était composé, formaient une seule ligne. L'avant-garde composée d'un bataillon de grenadiers et deux de fusiliers sous les ordres du général Hinrichs, fut postée sur la rive gauche au-delà de la ville, en avant du pont dit *Hohe-Brucke*, à droite et à gauche

de la digue, avec deux pièces d'artillerie; deux autres furent placées en deçà et à droite du pont, sur la rive droite de la *Saale*, pour défendre le gué qui s'y trouve. Un régiment de dragons, qui, dans la nuit du 16, avait été posté sur la rive gauche, fut rappelé au camp, le 17 au matin, au moment où les avant-postes français se montraient à *Zscherben*; un seul escadron fut laissé à *Passendorff*.

Le corps d'armée (1er corps) du prince de Ponte-Corvo était composé des trois divisions sous les ordres des généraux Dupont, Rivaud et Drouet; cette dernière formait la réserve. Elle avait été postée près de *Unterdeuschenthal* et vers le lac de *Salsigoë*, pour couvrir, pendant la marche, le flanc gauche des deux autres divisions dont elle suivit le mouvement.

L'étonnement et l'incertitude des Prussiens à l'apparition soudaine des Français étaient visibles; le prince de Ponte-Corvo se hâta d'en profiter : il ordonna au général Dupont de se porter en avant du village de *Passendorff*, avec le 9e régiment d'infan-

terie légère et le 32e de ligne. Le 96e resta en réserve derrière le village avec le 4e régiment de hussards. La division Rivaud reçut l'ordre de presser sa marche, et le général Dupont celui d'emporter la ville de vive force. Pendant qu'il formait sa colonne d'attaque, le général en chef avait fait établir, par son commandant d'artillerie, le général Éblé, quelques pièces en avant de *Passendorff*, à droite et à gauche de la chaussée, pour répondre à celles de l'ennemi et pour battre les ponts. Les tirailleurs français attaquèrent, avec la plus grande vivacité, les bataillons de grenadiers et de fusiliers prussiens déployés des deux côtés de la digue, sur laquelle était placée leur artillerie; le général Dupont, à la tête de sa colonne, marcha droit au pont : les pièces furent enlevées sur le pont avant d'avoir pu faire une seconde décharge : l'infanterie qui les soutenait fut culbutée, refoulée dans la ville par ce choc violent, où se distinguèrent particulièrement les colonels Barrois, Meûnier et Darricau. Tout ce qui ne fut pas tué ou pris

s'enfuit à travers la ville. Le général Dupont s'en empara, poursuivit les fuyards jusqu'aux portes, et fit beaucoup de prisonniers. Le général prussien Hinrichs avait fait de vains efforts pour rétablir l'ordre et soutenir la retraite; une partie de sa troupe, se trouvant coupée du pont, et exposée à la fois au feu des Français et à celui des siens, fut obligée de mettre bas les armes.

Le duc de Wurtemberg avait vraisemblablement résolu de quitter les bords de la *Saale*, et de se retirer sur *Magdebourg* par *Dessau*, et la rive droite de l'*Elbe*, aussitôt qu'il avait appris la défaite de l'armée du roi à *Auerstaëdt;* il avait même déjà envoyé à *Dessau* le trésor et les gros bagages de son corps d'armée; mais son camp ne fut levé qu'au moment où les Français attaquèrent *Passendorff* : c'était trop tard; il commit aussi une grande faute en compromettant son avant-garde; il voulut, contre l'avis du général Hinrichs, défendre la rive gauche et l'accès des ponts. Il fit placer ses troupes dans des positions où leur feu était excen-

trique et de peu d'effet, tandis que celui des Français se concentrait sur elles. Les ponts qu'on n'eut pas le temps de détruire pouvaient du moins être barricadés; la retraite de l'avant-garde eût été assurée, et celle des troupes campées eût été protégée par la bonne défense de la ville. Ayant perdu ce poste important, le duc de Wurtemberg n'eut plus d'autre moyen de salut que celui d'empêcher aussi long-temps qu'il le pourrait les colonnes françaises de sortir de *Hall*, par les portes dites le *Stein-Thor* et l'*Ober-Galgen-Thor*, que le général Dupont se hâta d'occuper. Ses tirailleurs, répandus dans les jardins, firent beaucoup de mal aux troupes prussiennes qui défilaient sur la chaussée; mais il éprouvait aux deux débouchés une résistance opiniâtre.

Le prince de Ponte-Corvo, prévenu par le général Maison, son chef d'état-major qui avait suivi l'attaque audacieuse du général Dupont, que le combat était vivement engagé aux deux portes, le fit soutenir par la brigade du général Pachtod de la division

Rivaud, qui se porta au *Galgen-Thor*. Le général Dupont, ayant alors réuni sa division au *Stein-Thor*, fit rompre les barricades qu'il avait d'abord fait établir, et déboucher sous le feu des tirailleurs prussiens établis dans les maisons du faubourg, et celui de leur artillerie avantageusement placée sur la hauteur, en face des portes. Le général Pachtod exécutait de son côté la même manœuvre : elle eut sur les deux points d'attaque un égal succès; les troupes françaises franchirent l'enceinte, sous un feu de mitraille très-meurtrier. La seconde brigade de la division Rivaud et le 4e régiment des hussards ayant achevé de défiler, le prince les porta au *Galgen-Thor*. Les deux divisions, entièrement formées hors des murs, marchèrent à l'ennemi, dépostèrent et culbutèrent tout ce qui était resté en position, enlevèrent les pièces en batterie, et firent beaucoup de prisonniers. Une charge des 2e et 4e régimens de hussards acheva de rompre et de mettre en déroute une forte arrière-garde, à l'embranchement des chemins de

Dessau et de *Mötzlich*. La poursuite fut très-vive sur les deux directions de *Mötzlich* et de *Freyenfeld*, que suivirent les deux colonnes des troupes prussiennes dans leur retraite précipitée. Leurs arrière-gardes furent successivement chassées des villages de *Dienitz*, *Peïssen* et *Rabatz*, et poussées jusqu'à quatre lieues de *Hall*. Là se termina, sur la rive droite, l'action à laquelle les divisions des généraux Dupont et Rivaud, et la cavalerie légère (2e et 4e de hussards), prirent une si glorieuse part. La 3e division, celle du général Drouet, qui n'était point encore arrivée de *Deutschenthal*, et qui, avertie par la canonnade de l'attaque du pont de *Hall*, pressait sa marche, se trouva précisément en mesure de couper une colonne ennemie qui remontait la rive gauche de la *Saale*. Le combat imprévu du général Drouet de ce côté, et le succès complet qu'il obtint, ne furent pas les moindres résultats de cette journée.

Le régiment prussien de Trescow, et quelques autres troupes, à peu près trois

mille hommes sortis de leurs cantonnemens près de *Magdebourg*, avaient reçu l'ordre de rejoindre à *Hall* l'armée de réserve du duc de Wurtemberg. N'ayant reçu aucun avis de l'approche des Français, cette colonne marchait avec une entière confiance en suivant la rive gauche de la *Saale* : elle arriva à *Doelau* à neuf heures du matin, et poursuivit sa marche vers le pont déjà emporté par le brave colonel Barrois de la division Dupont. La tête de la colonne prussienne était déjà parvenue à la hauteur dite *le Weinberg*, ou *les Vignes*, lorsque le général Drouet, averti par les tirailleurs qui éclairaient son flanc gauche, de la présence de l'ennemi, fit sur-le-champ ses dispositions. Il détacha une partie de sa division pour le tourner à la faveur d'un petit bois, tandis qu'avec le reste il marcha au-devant des Prussiens, et atteignit avant eux la position avantageuse qu'ils allaient prendre à la vigne de *Nettel-Bladt*; il y établit quelques pièces d'artillerie, et canonna vivement les troupes qui se formaient et se disposaient à

forcer leur passage. Le général Trescow se voyant coupé de *Hall* et attaqué en même temps en flanc et à dos, essaya de se retirer sur *Croellbitz ;* mais ses carrés furent bientôt mis en désordre par l'effet des obus et par le feu des tirailleurs français qui les entouraient. Les Prussiens dispersés gagnèrent le village, où quelques-uns se défendirent isolément derrière les haies; d'autres se précipitèrent dans la *Saale*. Presque tout le régiment de Trescow fut pris avec ses drapeaux; une seule compagnie restée avec les bagages, et instruite à temps de ce combat imprévu, retourna sur ses pas et rentra à *Magdebourg*.

La nuit s'approchant, le prince de Ponte-Corvo fit prendre position à ses troupes harassées; les divisions Dupont et Rivaud sur les hauteurs en avant de *Hall;* celle du général Drouet dans la ville, et dans les villages de *Nieder-Leben* et *Passendorf*, sur la rive gauche : la cavalerie légère sur la route de *Dessau* à la poursuite des arrière-gardes prussiennes.

Le duc de Wurtemberg perdit inutilement, dans cette bataille qu'il eût dû éviter, la moitié de son corps d'armée de réserve; il eut environ deux mille cinq cents hommes tués ou blessés, et laissa entre les mains des Français cinq mille prisonniers, quatre drapeaux, trente-deux pièces de canon et une grande partie de ses bagages. La perte des Français ne s'éleva pas à huit cents hommes. Les soldats du corps d'armée du prince de Ponte-Corvo combattirent avec d'autant plus d'ardeur, que n'ayant pu, à cause de leur position entre les deux champs de bataille d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*, prendre part à aucune des deux actions, ils saisirent ardemment l'occasion d'égaler les exploits de leurs compagnons.

Les restes du corps prussien se retirant en désordre par *Mötzlich* et par *Zoebritz*, arrivèrent la même nuit à *Dessau*, passèrent le 18, à six heures du matin, les ponts de la *Mulde* et de l'*Elbe*, et bivouaquèrent sur la rive droite entre *Zerbist* et *Gommern*. Le pont de l'*Elbe* fut brûlé, mais seulement

jusqu'aux pieux, qui restèrent en place, et servirent aux Français pour le rétablir. Le lendemain 19 octobre, ces troupes arrivées à *Magdebourg* prirent des cantonnemens très-resserrés sur la rive droite de l'*Elbe*, d'où le général Natzener, qui en prit le commandement, les réunit quelques jours après, par ordre du prince de Hohenloë, au corps du général Blücher.

Pendant que le prince de Ponte-Corvo battait et rejetait au-delà de l'*Elbe* le corps de réserve auquel le roi de Prusse avait espéré de rallier, sous le canon de *Magdebourg*, ses colonnes dispersées, le maréchal Davoust prenait possession de *Leipsick*. Il entra dans cette ville le 18 octobre, à la tête de son corps d'armée, et porta, le même jour, en avant sur la route de *Wittenberg*, sa première division que les deux autres suivirent le lendemain. Le maréchal rassura les habitans effrayés; il leur fit connaître leur nouvelle situation politique, et l'intention de l'empereur de traiter les Saxons en alliés. Ses

troupes, en traversant cette opulente cité, gardèrent la meilleure discipline. Le brave général Mâcon, nommé gouverneur, et qui peu de jours après termina à *Leipsick* sa glorieuse carrière, resta seul chargé de l'exécution des ordres de Napoléon pour la saisie des marchandises anglaises. On peut juger de la rigueur de ces ordres par la notification suivante faite aux banquiers, négocians et marchands.

« Votre ville est reconnue en Europe pour « l'entrepôt principal des marchandises an- « glaises, et sous ce rapport, une ennemie « dangereuse pour la France. L'empereur et « roi ordonne : Art. 1er. Dans les vingt-quatre « heures qui suivront la présente notifica- « tion, tout banquier, négociant ou mar- « chand, ayant des fonds ou des marchan- « dises provenant des manufactures anglaises, « soit qu'elles appartiennent aux Anglais ou « au marchand, en fera sa déclaration par « écrit sur un registre établi chez le comman- « dant de la place. Art. 2. Ces déclarations au- « thentiquement faites, il sera fait des visites

« domiciliaires chez les déclarans ou non dé-
« clarans, pour compulser leurs registres et
« vérifier les marchandises, afin de s'assurer
« de leur bonne foi, et punir militairement
« la fraude, si elle est reconnue, etc., etc. »
Quel déplorable abus de la victoire! Quelles représailles des violations du droit des gens commises par les Anglais sur l'autre élément!

Le maréchal Davoust, continuant sa marche, arriva, le 20 octobre, devant *Vittemberg:* son avant-garde, composée de mille hommes d'élite sous les ordres du colonel Lanusse, et de cent chasseurs à cheval, se présenta à la tête du grand pont de l'*Elbe*, au moment où l'officier prussien, détaché du corps du duc de Wurtemberg, pendant sa retraite sur *Dessau*, pour détruire le pont de *Vittemberg*, venait d'y faire mettre le feu. Ce pont, chargé de fascines, avait été goudronné : conduits par le colonel Lanusse, les Français s'y précipitèrent avec tant d'audace et d'activité que le détachement prussien, chargé de défendre le passage pendant

le temps nécessaire pour que le pont fût consumé, prit la fuite, et n'eut pas même le temps de faire sauter un magasin à poudre très-considérable sur la rive droite; les habitans arrachèrent les mèches; ils aidèrent les Français à arrêter l'incendie du pont dont les bois furent à peine noircis, et qui fut réparé en moins de deux heures. Aucun autre obstacle ne pouvait arrêter la marche des vainqueurs d'*Auerstaëdt*. A *Berlin! à Berlin!* s'écriaient-ils, en défilant sur le pont de l'*Elbe*, et traversant la ville de *Vittemberg*, pour aller prendre position sur la rive droite.

Le maréchal Davoust, ayant surpris le passage du fleuve, mit le poste important de *Vittemberg* à l'abri d'un coup de main en profitant des anciennes fortifications ruinées: d'après l'ordre exprès de Napoléon, il fit tracer une double tête de pont. Il se mit en communication par la rive droite avec le corps d'armée du maréchal Lannes, qui dans le même temps avait effectué son passage à *Dessau* : il y était arrivé quelques heures seule-

ment après que le prince de Wurtemberg avait fait brûler le pont : il avait fait passer sur des barques la division Suchet, pendant qu'on travaillait à le rétablir.

Ainsi, dès le 20 octobre, six jours après les deux grandes batailles, les deux corps d'armée dont nous nous venons de parler, celui du maréchal Davoust et celui du maréchal Lannes, se trouvaient au-delà de l'*Elbe*, et se dirigeaient sur *Berlin* : le corps du maréchal Augereau suivait à une demi-marche de distance celui du maréchal Lannes; l'empereur Napoléon avec toute sa garde porta son quartier-général à *Hall*, le 20 octobre, et le lendemain à *Dessau*. Il avait atteint son principal but en ne laissant pas à l'ennemi le temps de se rallier sur la rive droite de l'*Elbe*, et d'y établir sa ligne de défense d'une manière respectable en appuyant sa droite à *Magdebourg*, et manœuvrant entre cette place et celle de *Vittemberg*, dont les généraux prussiens avaient méconnu l'importance. La capitale du royaume était à découvert et ne pouvait être défendue; la

grande forteresse de *Magdebourg* (le boulevard de la Prusse) où s'étaient réfugiées toutes les troupes battues qui avaient pu échapper à la vive poursuite des colonnes françaises, restait isolée, inutile, et devait tomber au pouvoir du vainqueur d'autant plus promptement que l'encombrement et la confusion qui y régnaient ne pouvaient que nuire à sa bonne défense.

Avant de passer l'*Elbe* de sa personne avec ses reserves, Napoléon s'arrêta à *Hall* et à *Dessau*, jusqu'au 23 octobre, pour donner à ses corps d'armée le temps de recevoir et d'exécuter ses nouvelles dispositions : elles avaient pour but de couper aux corps prussiens leur retraite naturellement indiquée sur la ligne de l'*Oder*, entre les places de *Custrin* et de *Stettin*.

Les corps d'armée des maréchaux Lannes et Davoust, passés presque en entier sur la rive droite de l'*Elbe*, et formant ensemble une force d'environ trente-cinq mille hommes, eurent ordre de continuer lentement leur marche par les deux routes de

Dessau et de *Vittemberg* sur *Berlin*, et de se réunir à *Treüenbritzen*.

Le maréchal Bernadotte, après la bataille de *Hall*, avait descendu la *Saale* par la rive droite, et pris position à *Arleben* : il y reçut le 19 octobre l'ordre de se porter avec ses trois divisions à *Bernbourg* et *Calb*, et de passer l'*Elbe* à *Barby* près de l'embouchure de la *Saale*; ou, s'il trouvait sur ce point de trop grands obstacles, de venir passer à *Dessau* dont le pont était rétabli; mais dans tous les cas d'effectuer son passage dans la journée du 21. Cependant il fut impossible de rassembler assez promptement les bateaux qu'on put trouver sur la *Saale*, et les matériaux nécessaires pour que cet ordre fût ponctuellement exécuté. La journée du 21 s'écoula en vains apprêts pour l'établissement d'un pont; le lendemain 22 le prince de Ponte-Corvo prit le parti de faire passer sur des bateaux deux de ses divisions (Dupont et Drouet) et le 5e régiment de chasseurs, en face de *Barby*, tandis qu'il dirigea sur le pont de *Dessau* sa troi-

sième division, le reste de sa cavalerie légère, le parc et les bagages. Le 24, tout ce corps d'armée fut réuni à *Ziegeser*, et arriva le lendemain à *Brandenbourg* sur la *Havel*, sans avoir rencontré les arrière-gardes des corps prussiens qui, ayant traversé *Magdebourg*, quittaient les rives de l'*Elbe*, et comme on le verra plus bas, se hâtaient de gagner celles de l'*Oder* : Napoléon qui, en surprenant le passage de l'*Elbe*, s'était flatté de les atteindre, considéra comme un acte de désobéissance le retard involontaire qu'avait éprouvé le prince de Ponte-Corvo. Il en prit occasion de lui reprocher durement, malgré son succès à la bataille de *Hall*, de n'avoir pas contribué à ceux d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*. Leçon remarquable pour les généraux commandant des corps d'armée! Ils peuvent encourir le blâme par une stricte exécution d'ordres que des changemens imprévus dans les dispositions de l'ennemi rendent inapplicables (et c'est ce qui arriva au prince de Ponte-Corvo, lorsqu'il se sépara du maréchal Davoust et se porta à *Dornburg*); ils peuvent aussi

quelquefois, en prenant sur eux des changemens de dispositions qui leur paraissent suffisamment motivés, nuire au succès d'une combinaison générale dont ils n'ont pas le secret. Pour les plus habiles joueurs, c'est un jeu de hasard!

Les corps du maréchal Soult et du maréchal Ney avaient marché si rapidement sur *Magdebourg* qu'une grande partie des colonnes prussiennes, qui s'étaient retirées précipitamment devant celles des deux maréchaux, était restée en arrière, et tombait successivement, par troupes dispersées, entre les mains des Français. La cavalerie du grand-duc de Berg inondait la plaine de *Magdebourg* jusqu'à la portée du canon de la place; l'empereur, en lui ordonnant de nettoyer toute la rive gauche de l'*Elbe*, et d'assurer les communications en arrière de l'armée sur *Erfurth* et les pays environnans, s'exprimait ainsi : « *Magdebourg* est une souricière « où arrivent aujourd'hui tous les hommes « égarés depuis la bataille; il faut donc main« tenant faire la manœuvre inverse, et

« battre le pays à quinze ou vingt lieues : « alors on ramassera beaucoup de monde, « et on aura le grand avantage d'obtenir des « renseignemens sur la retraite de quelques « colonnes, pour pouvoir marcher dessus « et les enlever. » Ces fortes colonnes, dont il ignorait la direction, étaient celles de Blücher et du duc de Weimar, qui, coupées des différentes routes vers *Magdebourg*, ne pouvaient plus passer l'*Elbe*, pour se réunir au prince de Hohenloë sur les bords de l'*Oder*, qu'en faisant un très-grand détour. Nous en parlerons bientôt en revenant aux divers mouvemens des Prussiens; achevons d'expliquer les dispositions générales de Napoléon, pour les prévenir partout, rendre leur ralliement impossible, et ne leur laisser, entre les deux fleuves et le rivage de la mer Baltique, aucune chance de salut.

L'investissement de *Magdebourg* étant formé, comme nous l'avons dit précédemment, par les corps d'armée des maréchaux Soult et Ney sur la rive gauche, le grand-duc de Berg reçut l'ordre de laisser à leur

disposition la division de dragons du général Klein, et de se rapprocher du pont de *Dessau*, avec tout le reste de sa réserve de cavalerie, pour y exécuter son passage : pendant qu'il exécutait ce mouvement, il envoya son chef d'état-major, le général Belliard, sommer la place de *Magdebourg*. Ce général, en s'y présentant en parlementaire, fut d'abord fusillé par les avant-postes ; introduit ensuite sans qu'on exigeât la précaution d'usage de lui bander les yeux, il fut conduit non au gouverneur, le général Kleist, mais auprès du prince de Hohenloë qui, après le départ du roi et de la reine, avait pris le commandement en chef de l'armée; il accueillit fort bien le général Belliard, affecta une grande sécurité, lui parla beaucoup des dernières affaires, du ralliement complet de l'armée prussienne, et lui dit que sa mission était sans objet, les officiers prussiens ne devant jamais capituler. La confusion qui régnait parmi les troupes dont la ville était encombrée, et les fuyards, qui se précipitaient aux portes, démentaient trop visible-

ment l'assurance du prince, qui dans ce moment même n'était occupé qu'à hâter sa retraite. Le maréchal Soult somma à son tour le général Kleist; il le menaçait du bombardement, que les trente mille habitans de cette ville, la seconde du royaume, redoutaient extrêmement; il l'informait de la position de l'armée française sur les deux rives de l'*Elbe*, de l'impossibilité d'être secouru, et lui offrait une honorable capitulation : le gouverneur répondit qu'il espérait mériter l'estime des Français par une belle défense. Napoléon ordonna au maréchal Soult de jeter un pont sur l'*Elbe*, à une ou deux lieues au dessus de *Magdebourg*, de resserrer le blocus, de concert avec le maréchal Ney, et de se tenir prêt à porter son corps d'armée sur la rive droite, pour se mettre en communication avec le reste de l'armée, et pouvoir opérer sur les deux rives. Le point de *Wester-Hausen*, entre *Schônebeck* et *Barby*, fut reconnu comme le plus avantageux, parce que le pont de bateaux s'y trouvait appuyé sur une île

susceptible d'être retranchée, et d'où l'on débouchait immédiatement sur la route de Berlin.

Le maréchal Soult avait aussi reconnu un autre point de passage au-dessous de la ville à *Glindenberg;* il y faisait établir deux ponts volans; il avait détourné l'attention de l'ennemi, en attaquant le faubourg de *Neustadt,* et le forçant à l'incendier pour déloger ses avant-postes. Pendant que le maréchal s'occupait de ces reconnaissances, insultait la place, et, d'accord avec le général Ney destiné à la réduire, se préparait à dérober son passage de l'*Elbe*, il faisait éclairer le pays sur son flanc gauche et sur ses derrières : il avait poussé des partis de cavalerie sur *Tangermunde*, sur *Gardelegen* et sur *Helmstedt*, pour tâcher de découvrir la marche des colonnes du duc de Weimar et du général Blücher, dont on n'avait aucune nouvelle. Le parti dirigé sur *Helmstedt* fut attaqué le 23 octobre, à une lieue de cette ville, par l'avant-garde d'une colonne prussienne, et ramené jusqu'à *Erxleben :* la déclaration des cavaliers prussiens,

faits prisonniers dans cet engagement, fit connaître que la colonne était composée de seize bataillons complets et de quatre régimens de cavalerie : ce corps, évidemment celui du duc de Weimar, marchait sur *Magdebourg*, et devait le lendemain, disaient les prisonniers, tenter de forcer la ligne du blocus, et se jeter dans la place. Le maréchal Soult fit sur-le-champ ses dispositions pour aller à sa rencontre avec deux divisions d'infanterie, celles des généraux Leval et Saint-Hilaire, et la plus forte partie de sa cavalerie. Il laissa d'abord devant *Magdebourg* le général Legrand avec sa division et deux régimens de dragons, et lui ordonna de prendre position en arrière d'*Olvenstaëdt*, à cheval sur la route d'*Helmstedt*, afin d'être à portée de repousser la sortie que ne pouvait manquer de faire le général Kleist, s'il entendait le canon des siens. Mais l'intrépide maréchal Ney, qui compta rarement comme un obstacle la supériorité des forces de l'ennemi, trouva que son corps d'armée était *plus que suffisant* pour contenir ou rejeter dans la place tout

ce qui oserait en sortir; il fit relever les troupes de son collègue, et la division Legrand suivit le mouvement de son corps d'armée. Le maréchal Soult, se faisant précéder par sa cavalerie légère et une brigade de dragons, portait ses deux premières divisions sur *Erxleben*, lorsqu'il apprit que l'ennemi avait évacué ce poste, s'était retiré d'*Helmstedt*, et marchait par *Veferlingen* sur *Gardelegen* et *Tangermunde;* il fit rétrograder son infanterie, et dirigeant la tête de la colonne sur *Wollmirstedt*, il marcha rapidement avec ses trois divisions sur *Tangermunde;* sa cavalerie légère, conduite par le général Margaron, marchait à travers pays entre le corps d'armée et la colonne ennemie, harcelait ses flancs et son arrière-garde pour retarder sa marche.

Tant d'activité et de si justes combinaisons n'eurent cependant, du moins pour le moment, d'autre succès que celui de contraindre l'ennemi de renoncer à son projet de passage à *Tangermunde*. Le duc de Weimar ne pouvait avoir d'autre but que de

joindre au gros de l'armée prussienne, sous les ordres du prince de Hohenloë, les dix-huit mille hommes qu'il avait ralliés, et dont la plupart n'avaient pas encore combattu : il se garda bien d'accepter le combat. Le maréchal Soult, arrivant à *Tangermunde* avec son avant-garde, le 25 octobre à dix heures du soir, rencontra la tête de la colonne ennemie qui faisait son mouvement de retraite sur *Arnebourg*. Le duc de Weimar avait fait descendre, depuis deux heures seulement, ses moyens de passage jusqu'à hauteur de *Sandow* et de *Werben* : son centre et son artillerie, trente pièces de canon étaient déjà à *Stendal*, et son arrière-garde, vivement poussée par le général Margaron entre *Gardelegen* et *Stendal*, fuyait sans s'arrêter : quelques centaines de prisonniers et des équipages abandonnés furent les seuls résultats du mouvement très-important que le maréchal Soult avait pris sur lui de faire ; c'était auprès de Napoléon la plus forte preuve de zèle que de hasarder d'être blâmé plutôt que de laisser échapper l'occasion de faire tout le mal pos-

sible à l'ennemi. « Sire, lui écrivait le maré-
« chal, j'éprouve le besoin que votre majesté
« daigne me faire témoigner que, dans le
« mouvement que j'ai fait faire à mon corps
« d'armée sur *Tangermunde*, je ne me suis
« point écarté de ses vues; que je suis resté
« dans l'esprit de ses dispositions; même que
« j'y serai encore en passant l'*Elbe* sur ce
« point, et prenant ma direction sur *Ra-*
« *thenau*. Dans ce mouvement je n'ai vu que
« l'utilité de ses armes.... » L'empereur en fut d'autant plus satisfait que, ayant acquis la certitude qu'il ne restait dans *Magdebourg* que la garnison nécessaire à la défense, le corps du maréchal Ney suffisait pour la contenir, tandis que celui du maréchal Soult, formant désormais l'aile gauche et s'élevant au nord, en poursuivant le duc de Weimar, forçait l'ennemi à évacuer promptement les environs de la capitale, à abandonner la grande chaussée, sa véritable ligne de retraite sur *Custrin*, et à se jeter par des routes transversales sur le *Bas-Oder* du côté de *Stettin*.

Mais, avant de décrire les mouvemens divergeans et les défaites successives des soixante mille Prussiens qui se trouvaient encore à la fin d'octobre entre l'*Elbe* et l'*Oder*, nous devons retenir pour quelques instans nos lecteurs sur les rives de l'*Elbe*, pour leur montrer comment Napoléon, qui, quelques années plus tard, sur ces mêmes rivages, perdit son armée et l'empire et ses derniers lauriers, par sa témérité et son imprévoyance, savait alors, au sein de la victoire, pressentir les revers et affermir ses conquêtes.

Le maréchal Mortier, qui avait organisé à *Mayence* et à *Francfort* le 8e corps d'armée, reçut l'ordre de marcher par *Fulde* sur *Cassel*, de désarmer les troupes hessoises et de prendre possession du pays au nom de l'empereur Napoléon. Il n'éprouva aucune résistance; l'électeur et le prince héréditaire ne quittèrent leur capitale qu'après son arrivée; ils partirent secrètement et se rendirent à *Schleswig*. Le chargé d'affaires de France adressa à l'électeur, peu d'instans

avant son départ, une note dans laquelle il lui déclarait que l'empereur Napoléon, parfaitement informé de la part que son altesse électorale avait pris à la coalition prussienne, (ce dont il énumérait les preuves dans sa note), avait considéré « que la sûreté de l'ar-
« mée française exigeait que la ville de *Ha-*
« *nau* et tous les territoires de la maison de
« Hesse-Cassel fussent occupés; que les armes,
« l'artillerie et les arsenaux fussent livrés
« aux Français; qu'enfin il était indispen-
« sable de prendre tous les moyens de cou-
« vrir les derrières de l'armée française, et
« de la garantir de l'effet des dispositions
« hostiles que la maison de Hesse-Cassel avait
« constamment manifestées contre la France.»
Le maréchal Mortier, dans le gouvernement du Hanovre, s'était concilié l'estime et la confiance des habitans et de leurs voisins; les assurances qu'il donna aux Hessois de faire respecter leur religion, leurs lois et leurs priviléges, adoucirent, autant qu'il se pouvait, la rigueur de ce changement de domination; l'ordre public fut maintenu, et le dés-

sarmement de l'armée et de la population s'opéra sans murmures.

Pendant cette expédition, l'armée du nord, partie du camp de *Wesel* le 19 octobre, s'avançait en Westphalie, occupait *Munster, Padetborn, Osnabruck;* le roi de Hollande, qui la commandait, avait reçu l'ordre de marcher sur *Cassel*, et de combiner son mouvement avec celui du maréchal Mortier, dans le cas où les Hessois auraient voulu combattre pour la défense de leur pays : après leur soumission, le maréchal porta son corps d'armée à *Hanovre*, et pour la seconde fois prit possession de cet électorat au nom de l'empereur. Le duché de *Brunswick* était déjà occupé par des détachemens du corps du maréchal Soult, et traité en pays conquis, malgré les recommandations que le vieux duc, mourant de ses blessures, adressa à Napoléon. Celui-ci, dans la réponse au maréchal de la cour de *Brunswick* qu'il fit publier dans le bulletin de l'armée, dit ces paroles sévères : «.... Assurez les habitans « du pays de *Brunswick* qu'ils trouveront

« dans les Français des ennemis généreux ;
« dites au général Brunswick qu'il sera traité
« avec tous les égards dus à un officier prus-
« sien, mais que je ne puis reconnaître, dans
« un général prussien, un souverain. S'il
« arrive que la maison de Brunswick perde
« la souveraineté de ses ancêtres, elle ne
« pourra s'en prendre qu'à l'auteur des deux
« guerres, qui, dans l'une, voulut sapper
« jusque dans ses fondemens la grande capi-
« tale; qui, dans l'autre, voulut déshonorer
« deux cent mille braves.... »

Toute la partie de l'Allemagne inférieure, entre le *Rhin* et l'*Elbe*, se trouva tout à coup inondée de troupes françaises : les Prussiens, dont les colonnes, peu de jours auparavant, couvraient et parcouraient ces belles contrées, avaient disparu ; ils n'y conservaient que la forteresse de *Hameln*, qui tomba bientôt entre les mains des Français. Partout où les armes de Napoléon pénétrèrent, et principalement dans les villes anséatiques, le commerce anglais éprouva les mêmes dommages qu'à *Leipsick*; et ces confiscations n'étaient

que les préludes du fameux décret qui, bientôt après, en les généralisant, bouleversa presque toutes les relations commerciales du continent européen, et frappa au cœur l'industrie britannique.

Les derrières des deux corps d'armée, qui formaient l'aile gauche (savoir le 1er corps, maréchal Bernadotte, et le 4e, maréchal Soult), se trouvaient donc aussi parfaitement assurés sur la ligne de l'*Elbe*, nouvelle base d'opération, qu'ils l'étaient sur celle du *Rhin*, avant l'ouverture de la campagne. Napoléon ne mit pas moins de vigilance à couvrir son aile droite ; il l'étendit vers le *Haut-Elbe* en longeant la frontière de Bohême, pour préparer l'invasion de la Silésie, à mesure que le gros de l'armée s'avancerait sur l'*Oder*. Son plus jeune frère, le prince Jérôme, auquel il avait confié le commandement des troupes bavaroises, fut destiné à cette expédition. Il reçut ordre de porter successivement à *Dresde* ses deux divisions qui étaient restées en observation à *Plauen* et *Hoff*.

En attendant la reddition de *Magdebourg*, dont la force des ouvrages, la nombreuse garnison et les immenses approvisionnemens faisaient présumer une longue défense, Napoléon décida que la place de *Wittemberg* deviendrait le centre et le pivot des opérations de son armée : il ordonna au général Songis, commandant en chef l'artillerie, d'y réunir tous les parcs et les différens dépôts, tous les ouvriers laissés dans les places de *Forcheim* et de *Cronach*, et d'y former un arsenal sur lequel on évacuerait tous les objets d'artillerie, les armes de toute espèce, les munitions, les bois de construction dont on pourrait s'emparer, surtout à *Berlin*. Un autre arsenal moins considérable était établi à *Erfurth*, qui, en cas de retraite, deviendrait à son tour le centre des opérations. L'intendant général Daru fut prévenu qu'il devait faire construire des fours, pour fabriquer à *Wittemberg* cinquante mille rations par jour, et y former des magasins de toute espèce suffisans pour nourrir toute l'armée pendant quinze jours. Le général Chas-

seloup, commandant en chef le génie, reçut l'ordre de faire travailler sur-le-champ aux fortifications de *Wittemberg*, « de manière « que cette place eût la propriété d'être à « l'abri d'un coup de main, de pouvoir sou- « tenir quelques jours de tranchée ouverte, « de conserver à l'armée le pont de l'*Elbe*, « ses magasins d'artillerie et de vivres. » L'empereur exigeait que le général Chasse-loup lui fournît, dans le plus bref délai, un plan et un rapport sur les travaux dont la place était susceptible, et sur la durée de sa défense. Enfin, pour faire connaître l'importance qu'il y attachait, il nomma gouverneur le général Lemarrois, l'un de ses aides-de-camp, et porta, le 23 octobre, le quartier impérial à *Wittemberg*, pour en faire lui-même la reconnaissance. Nos lecteurs peuvent en voir le résultat aux *Pièces justificatives*, dans l'instruction dictée par Napoléon à son major-général, sous le titre de *Dispositions relatives à la place de Wittemberg*; et sans doute ils penseront avec nous que ce modèle de prévoyance, dans

l'établissement du dépôt central d'une armée, méritait de leur être textuellement offert : c'est dans de semblables documens, bien mieux que dans de vaines théories, qu'on doit étudier l'art de la guerre.

N'ayant ainsi laissé sur ses flancs et sur ses derrières aucun point dont il ne fût maître, aucune communication qui ne fût libre et protégée, l'empereur Napoléon marcha directement sur la capitale avec le gros de son armée (savoir, le 3e corps, maréchal Davoust; le 5e, maréchal Lannes; le 7e, maréchal Augereau; la réserve de cavalerie, grand-duc de Berg, et la garde impériale, les maréchaux Lefebvre et Bessières.)

Le mouvement s'opéra par les deux routes, celle de *Wittemberg* à *Potsdam* par *Treüenbritzen* et *Bélitz*, et celle de *Wittemberg* à *Berlin*, par *Jüterbock* et *Trebbin*. Le corps d'armée du maréchal Davoust, destiné à entrer le premier à *Berlin*, marcha par *Jüterbock* : cette récompense lui avait été promise; elle fut annoncée à l'armée par un ordre du jour. « L'empereur a également lieu

« d'être satisfait de tous les corps de la « grande armée : ils rivalisent tous de zèle et « de gloire; mais le 3e corps, commandé « par M. le maréchal Davoust, a eu l'avan- « tage d'être appelé par les circonstances à « donner, à la bataille d'*Iéna*, des preuves de « courage toutes particulières. Sa majesté, « voulant lui en témoigner toute sa satisfac- « tion par la plus belle récompense pour des « Français, a ordonné que ce corps entrerait « le premier à *Berlin*, le 25 octobre. »

Nos lecteurs, en se rappelant les relations que nous avons données des deux batailles d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*, ne manqueront pas de remarquer que, même en accordant à son lieutenant les honneurs du triomphe, Napoléon lui faisait une trop inégale part des lauriers cueillis dans cette journée, et qu'il est juste de rendre à la mémoire du vainqueur d'*Auerstaëdt* : l'empereur ne voulait pas qu'il y eût eu deux batailles; et cependant la principale et la plus décisive, livrée à dix lieues d'*Iéna*, et même à son insu, ne pouvait être considérée comme une action épi-

sodique. Qu'il nous soit donc permis de justifier par cet exemple l'expression dont nous nous sommes servis ailleurs, et que l'illustre prisonnier de *Sainte-Hélène* nous a fait l'honneur de relever dans ses commentaires. « *Cet amant jaloux de la gloire n'y souffrait aucun partage.* »

Le 24 octobre, le corps du maréchal Lannes, la cavalerie du grand-duc de Berg et la garde impériale arrivèrent à *Potsdam :* Napoléon s'y rendit le même jour et y établit son quartier-général. Si l'on doit pardonner l'ivresse de la gloire, c'est sans doute à Napoléon au moment où il salua l'ombre du grand Frédéric dans son palais de Sans-Souci, après avoir, aux mêmes champs d'honneur, lavé la honte des armes françaises et renversé la colonne de *Rosbach.* Digne rival du héros du dix-huitième siècle, et digne d'un si beau trophée, il prit lui-même, sur le tombeau de Frédéric, l'épée, le cordon de l'aigle noir, la ceinture de ce grand roi et les drapeaux de sa garde pendant la guerre de sept ans. « J'en fais présent, dit-il, à l'hôtel des

« Invalides de *Paris*. Les vieux soldats de « la guerre de Hanovre accueilleront avec « un respect religieux tout ce qui appartient « à l'un des premiers capitaines dont l'his- « toire conservera le souvenir. »

Le lendemain 25 octobre, le maréchal Davoust entra dans *Berlin*, à la tête de son corps d'armée, dans l'ordre et avec les formalités qui lui furent prescrites par une instruction particulière (*voyez* aux *Pièces justificatives*). Les magistrats, suivis des principaux habitans, vinrent au-devant du maréchal et lui présentèrent les clefs, qu'il leur remit en leur disant qu'ils n'en devaient faire hommage qu'à l'empereur. Le 3e corps, après avoir défilé à travers la ville, alla prendre position à une lieue et demie en avant sur la route de *Custrin;* et, devant prendre quelques jours de repos, il forma un camp baraqué. Le général Hullin, nommé commandant de *Berlin*, fut chargé d'y établir le même ordre de service, la même police qu'à *Vienne*, l'année précédente; d'y employer aussi une partie de la milice

bourgeoise, et de faire désarmer le reste des habitans.

Le même jour, pendant que le maréchal Davoust prenait possession de la capitale, le maréchal Lannes surprenait *Spandaw* : il fit d'abord occuper la ville, et cerner la citadelle par sa cavalerie légère, que suivait de près tout son corps d'armée. Le commandant de *Spandaw* répondit, à la première sommation, qu'il défendrait le poste important que le roi lui avait confié : il avait une garnison de douze cents hommes ; et la forteresse, dont le général Bertrand, aide-de-camp de l'empereur, avait fait la reconnaissance, était mal armée, mais très-bien approvisionnée. Dès que la division Suchet, tête de colonne, fut arrivée, et qu'on eut mis en batterie quelques obusiers, le maréchal Lannes, s'avançant avec son état-major, fit de nouveau sommer le commandant de rendre sur-le-champ cette fameuse citadelle aux armes de l'empereur Napoléon. L'étonnement et l'hésitation de ce commandant découragèrent ses officiers ; la garnison intimidée jeta ses

armes et demanda à capituler : le maréchal accorda seulement aux officiers de se retirer dans leurs foyers avec leurs effets.

Napoléon, informé de la reddition de *Spandaw*, partit de *Potsdam* le 26 octobre, alla visiter la forteresse, ordonner les travaux nécessaires pour la mettre dans le meilleur état de défense, et pour y former un grand dépôt de vivres, de munitions et d'effets de toute espèce. Il se rendit le même jour à *Charlottenbourg*, d'où il fit expédier au maréchal Soult, au prince de Ponte-Corvo, au maréchal Lannes et au grand-duc de Berg, les ordres de mouvement relatifs à la poursuite des colonnes prussiennes qui, ayant passé l'*Elbe* au-dessous de *Magdebourg*, se portaient, à marches forcées, vers le *Bas-Oder*. Les résultats du mouvement combiné de ces quatre corps, et les vains efforts des généraux prussiens pour effectuer leur retraite, feront le sujet du Chapitre suivant. Nous terminons celui-ci par le mémorable événement de l'entrée triomphale de Napoléon à *Berlin*.

Le 27 octobre, précédé de sa garde à cheval, et marchant entre les chasseurs et les grenadiers avec son brillant cortége, l'empereur reçut à la porte de *Charlottenbourg*, sous l'arc de triomphe élevé pour le grand Frédéric, les hommages du corps municipal qui lui fut présenté par le général Hullin : une députation composée de magistrats et des plus notables citoyens lui avait déjà apporté à *Potsdam* les clefs de la ville. L'empereur descendit au vieux palais, où il reçut le chancelier, quelques officiers du roi de Prusse et la députation. Le prince d'Hatzfeld, qui passait pour avoir été l'un des plus ardens instigateurs de la guerre, était à la tête du corps municipal : dans l'effrayante confusion qui avait suivi le départ précipité du roi, de la reine, d'une partie de la famille royale, et l'évacuation de *Berlin*, le prince d'Hatzfeld, à la sollicitation des principaux habitans, s'était chargé de la direction des affaires, du commandement de la garde bourgeoise et du maintien de l'ordre public. Il avait dit, dans sa proclamation, ces paroles remarquables

que démentait sa correspondance secrète avec le prince de Hohenloë, surprise aux avant-postes français. « Il ne nous reste à « présent que de prendre une attitude tran- « quille : nos soins ne doivent pas s'étendre « au-delà de ce qui se passe dans nos murs; « ceci forme notre seul intérêt et est d'une « importance majeure, nous devons nous « en occuper uniquement. . . . » Napoléon ne put supporter la présence du prince d'Hatzfeld. « Ne vous présentez pas devant moi, « lui dit-il; je n'ai pas besoin de vos ser- « vices; retirez-vous dans vos terres. » Cependant il ne se borna point à éloigner du quartier impérial un si dangereux agent; il le fit arrêter, et voulut, en le faisant juger par une commission militaire, frapper de terreur tout son parti, contre lequel il éclata publiquement en reproches amers. La princesse d'Hatzfeld courut se jeter aux pieds de l'empereur, qui, touché de son désespoir et de son état de grossesse, mit sous ses yeux et dans ses mains la lettre interceptée. « Ju- « gez vous-même, lui dit-il; mais puisque

« vous tenez cette pièce de conviction, je-
« tez-la au feu ; je ne pourrai plus faire
« condamner votre époux. » Le prince fut rendu à sa famille et quitta *Berlin*.

Napoléon, dès l'entrée des premières troupes françaises dans la capitale, avait fait complimenter le prince Ferdinand, dernier frère de Frédéric, et père du prince Louis tué à *Sourlfeld*; il alla lui-même lui rendre visite ainsi qu'à la veuve du prince Henri; il eut les mêmes égards et les attentions les plus délicates pour la princesse électorale de Hesse-Cassel, sœur du roi, et qui, alors en couche, habitait le palais : il en usa tout autrement envers cette belle reine de Prusse, qui avait en effet employé toutes les séductions, et son influence à la cour et sa popularité dans la nation, pour attiser le feu de la guerre. Il l'en avait assez punie par ses victoires ; mais les sarcasmes, les conjectures injurieuses qu'il fit répandre dans toute l'Europe par le bulletin officiel, furent une vengeance indigne de lui, aussi peu généreuse que politique.

Napoléon fut un conquérant d'autant plus redoutable, qu'aussi prudent administrateur qu'habile général, il gouvernait les pays conquis avec les formes, avec les fonctionnaires subalternes qu'il y trouvait établis; il leur préposait seulement ses propres agens supérieurs, et leur enjoignait de maintenir soigneusement l'ordre accoutumé dans toutes les parties de l'administration. Cette régularité qui prévenait, autant qu'il fût possible de le faire, les désordres et les ravages, rassurait les populations effrayées; mais c'était aussi le moyen le plus sûr d'épuiser graduellement les ressources du pays conquis, et de ruiner ses finances. On exigeait à la fois les impôts ordinaires et de fortes contributions en argent, pendant qu'on frappait de tous côtés d'immenses réquisitions d'effets et de denrées de toute espèce, pour l'entretien de l'armée française. C'est ainsi qu'avaient été traités les états autrichiens après la bataille d'*Austerlitz*, et l'empereur François ne s'était déterminé à subir les dures conditions du traité de *Presbourg*, que pour dé-

livrer promptement ses plus belles provinces d'un fardeau si accablant. Les états prussiens ne furent pas traités avec moins de rigueur, et la cour d'Autriche à laquelle la neutralité de la Prusse avait été si funeste, aurait pu à son tour s'applaudir de la sienne, si la destruction d'une puissance rivale par les armes d'un ennemi commun pouvait jamais être considérée comme un avantage. Les mêmes passions engagèrent alternativement les deux grandes puissances allemandes dans de fausses mesures politiques; une égale présomption leur fit commettre les mêmes fautes dans leurs plans offensifs, et la fortune de Napoléon voulut que les désastres récens de l'armée autrichienne fussent un vain avertissement pour les généraux prussiens. Le duc de Brunswick ne sut pas attendre l'armée russe sur l'*Elbe*, comme le général Mack n'avait pas voulu l'attendre sur l'*Inn;* et l'armée prussienne, pour empêcher le savant et rapide développement des colonnes françaises, fut tournée et surprise au-delà de la *Saale*, ainsi que celle de

Mack l'avait été au-delà du *Lech*. Les capitulations d'*Erfurth* et de *Magdebourg* équivalaient à celle d'*Ulm*.

Dans cette campagne, comme dans la précédente, la Russie, d'auxiliaire qu'elle devait être, allait devenir la principale partie belligérante; les premiers coups portés à son allié étaient si profonds et si décisifs, que, n'ayant plus qu'à recueillir les débris de l'armée prussienne, elle avait à lutter presque seule contre les forces et les ressources toujours croissantes de l'empereur Napoléon : c'est ce que celui-ci s'empressa d'annoncer à ses soldats, en les félicitant par une proclamation dont nous ne rappelons ici que les expressions les plus remarquables. . . .

« . . . . . Vous êtes les dignes défen-
« seurs de ma couronne et du grand peuple.
« Tant que vous serez animés de cet esprit,
« rien ne pourra vous résister. . . . Vous
« êtes tous de bons soldats; voici les résul-
« tats de nos travaux. . . .

« Une des premières puissances de l'Eu-
« rope, qui osa naguère nous proposer une

« honteuse capitulation, est anéantie. Les « forêts, les défilés de la Franconie, la *Saale*, « l'*Elbe*, que nos pères n'eussent pas tra- « versés en sept ans, nous les avons traver- « sés en sept jours, et livré dans l'intervalle « quatre combats et une grande bataille. « Nous avons précédé à *Potsdam*, à *Ber-* « *lin*, la renommée de nos victoires. Nous « avons fait soixante mille prisonniers, pris « soixante-cinq drapeaux, parmi lesquels « ceux des gardes du roi de Prusse, six « cents pièces de canon, trois forteresses, « plus de vingt généraux. Cependant, près « de la moitié d'entre-vous regrette de « n'avoir pas encore tiré un coup de fu- « sil. Toutes les provinces de la monarchie « prussienne jusqu'à l'*Oder* sont en notre « pouvoir.

« Soldats, les Russes se vantent de venir à « nous; nous marcherons à leur rencontre; « nous leur épargnerons la moitié du che- « min; ils retrouveront *Austerlitz* au mi- « lieu de la Prusse. Une nation qui a aussi- « tôt oublié la générosité dont nous avons

« usé envers elle après cette bataille où son « empereur, sa cour, les débris de son ar- « mée n'ont dû leur salut qu'à la capitula- « tion que nous leur avons accordée, est « une nation qui ne saurait lutter avec suc- « cès contre nous. . . . . »

Le lendemain de son entrée à *Berlin*, l'empereur, passant la revue du corps d'armée du maréchal Davoust, campé dans la plaine de *Biersdorf*, sur la route de *Francfort*, après avoir fait dans les trois divisions de nombreuses promotions et distribué cinq cents décorations de la légion d'honneur, fit appeler près de lui les généraux, officiers et sous-officiers. Le cercle étant formé, il leur dit. . . .

« Généraux, officiers et sous-officiers de « mon 3e corps d'armée, j'ai voulu vous « réunir pour vous témoigner moi-même « toute ma satisfaction de la belle conduite « que vous avez tenue à la bataille du 14 « octobre. J'ai perdu des braves, je les re- « grette comme mes propres enfans ; mais « enfin ils sont morts au champ d'honneur

« en vrais soldats. Vous m'avez rendu un « service signalé dans cette circonstance mar- « quante; c'est particulièrement à la bril- « lante conduite du 3e corps d'armée que « sont dus les résultats que vous voyez. « Dites à vos soldats que j'ai été satisfait de « leur courage : vous avez tous acquis pour « jamais des droits à ma reconnaissance et « à mes bienfaits. . . . . » Sire, répondit le maréchal, le 3e corps d'armée sera pour vous, dans toutes les circonstances, ce que fut pour César la 10e légion.

CHAPITRE X.

Mouvememens des corps prussiens coupés de Magdebourg. — *Ils passent l'*Elbe *au-dessous de* Tangermunde. — *Marche de l'armée du prince de Hohenloë sur* Stettin. — *Le général Blücher le rejoint.* — *Dispositions de Napoléon pour couper leur ligne de retraite.* — *Marche du grand-duc de Berg et du maréchal Lannes.* — *Combat de* Zéhdénick. — *Affaire de* Prenzlow. — *Le prince de Hohenloë capitule.* — *Reddition de* Stettin.

Le général Blücher rallie le corps du duc de Weimar. — *Se retire sur le* Mecklembourg. — *Est poursuivi par le prince de Ponte-Corvo; par le grand-duc de Berg, et par le maréchal Soult.* — *Combat de* Nossentin. — *Combat de* Crewitz. — *Réunion et manœuvres des trois corps français.* — *Le général Blücher s'empare*

de Lubeck *et passe la* Trave. — *Prise de quinze cents Suédois sur la* Trave. — *Combat de* Lubeck. — *La ville est prise de vive force.* — *Blücher se retire sur le territoire danois.* — *Il est poursuivi et capitule.* — *Reddition de* Hameln; *de* Custrin; *de* Magdebourg.

La plus fâcheuse conséquence du faux mouvement qui, en séparant la principale armée prussienne de celle du prince de Hohenloë, causa la perte simultanée des deux batailles d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*, fut l'impossibilité de diriger et de concentrer sur le point de retraite les fractions de deux armées battues dans des positions qui n'avaient entre elles aucun rapport. Si nos lecteurs, après avoir suivi sur la carte générale du pays ce que nous avons déjà exposé à cet égard, veulent bien la reprendre pour un instant, ils reconnaîtront la vérité de nos observations : ils pressentiront les effets inévitables de la plus grande faute que puisse commettre un général d'armée, celle de diviser ses forces

en présence de l'ennemi, et de changer de plan dans l'ignorance absolue du sien.

La véritable position sur la ligne de l'*Elbe*, la seule qui pût arrêter les progrès des Français et couvrir la capitale, était entre *Magdebourg* et *Wittemberg*, à cause de ces excellens appuis, et parce que la communication directe entre ces deux places (qui n'est guère que de quinze ou seize lieues) est la corde de l'arc formé par le cours sinueux du fleuve dans cette partie. Mais pour occuper à temps, et avec des forces suffisantes, cette belle position défensive, il fallait y arriver par les points de *Dessau* et de *Wittemberg*, et c'est ce que l'issue de la bataille d'*Auerstaëdt* avait rendu impossible : les deux armées prussiennes, repoussées des défilés de la vallée de la *Saale*, mal gardés et mal observés, refoulées l'une sur l'autre au pied des montagnes du *Hartz*, n'avaient plus après leur défaite qu'une ligne de retraite oblique sur *Magdebourg*. On a vu que le croisement des colonnes, le mélange des armes, la confusion causée par les voi-

tures d'artillerie et d'équipage avaient retardé la marche du gros de l'armée sur la route de *Nord - Hausen* à *Magdebourg*. Poursuivis chaudement par les généraux Ney et Soult; déjà débordés sur leur droite par les trois corps des maréchaux Bernadotte, Lannes et Davoust; harcelés sur leur gauche par la nombreuse cavalerie du grand-duc de Berg, ces grands débris s'étaient, pour ainsi dire, jetés pêle-mêle dans *Magdebourg*; le prince de Hohenloë qui arriva dans cette place le 20 octobre, le sixième jour depuis les batailles, essaya vainement de réunir toute l'infanterie dans un camp sur le glacis pour retarder l'investissement, et recueillir les détachemens arriérés. Le général Kleist, commandant la forteresse, le supplia de ne point s'y arrêter, et de rallier plus au loin la foule de fuyards qui traversaient la ville : le général Kalkreuth qui, plus ancien de service que le prince, souffrait impatiemment de se trouver sous ses ordres, désobéit formellement, fit passer son infanterie à la rive droite du fleuve au-

dessous de *Magdebourg*, avec des bateaux, et dirigea sa cavalerie par la rive gauche sur *Tangermunde* et *Sandow*, pour passer l'*Elbe*. Le prince de Hohenloë ne put donc organiser l'armée; les cantonnemens qu'il avait fixés pour sa cavalerie furent changés arbitrairement; ses avant-postes sur la rive droite ayant été vivement attaqués, son infanterie se jeta dans les chemins couverts, et servit ses feux de bivouac avec les palissades. Le désordre était au comble lorsque le prince apprit que le maréchal Davoust avait surpris le passage de l'*Elbe* au pont de *Wittemberg*, et que le maréchal Lannes, arrivé à *Dessau*, faisait rétablir les ponts qu'avait détruits le duc de Wurtemberg en se retirant de *Hall* : il ne balança plus à abandonner *Magdebourg*, pour se porter sur le *Bas-Oder* avec tout ce qu'il pourrait rallier. Mais avant de dire quelles furent les dispositions et la marche du nouveau général en chef de toutes les troupes prussiennes en deçà de l'*Oder*, il est nécessaire de faire connaître les mouvemens des deux corps prussiens

(celui du général Blücher et celui du duc de Weimar), qui, se trouvant rejetés à l'ouest, et forcés de s'élever au nord pour éviter de tomber dans les colonnes françaises, avaient été coupés de *Magdebourg* par la marche rapide de celles-ci.

De ces deux corps, celui du duc de Weimar était le plus considérable et le plus éloigné de l'*Elbe* : c'était cette belle avant-garde de l'armée du roi, que, d'après le premier plan d'opération, le duc de Brunswick avait postée au-delà des montagnes de la forêt de *Thuringe* jusqu'à la *Verra* pour tomber sur les derrières des colonnes françaises, et qui, rappelée trop tard de cette inutile excursion, se trouva entièrement séparée. Le duc de Weimar ayant reçu ce contre-ordre le 10 octobre, repassa les défilés de la forêt, erra pendant trois jours, cherchant l'armée du roi dans les positions où elle n'était plus, et ne reçut que le 14 au soir à *Ilmenau* l'avis des nouvelles dispositions du duc de Brunswick, et l'ordre de se rendre à *Weimar* : le lendemain, à la pointe du jour, en arrivant sur

les hauteurs près d'*Erfurth*, il apprit les événemens de la journée du 14 et la perte des deux batailles. Le général Möllendorf, qui, grièvement blessé et transporté à *Erfurth*, voulait se retirer sur *Langen-Salza* avec les corps et la foule de fuyards qui s'étaient jetés dans la ville, ordonna d'abord au duc de Weimar de prendre position en appuyant sa droite au fort de *Pétersberg*, pour faire ensuite son arrière-garde; mais bientôt après, la place investie par la cavalerie du grand-duc de Berg et le corps d'armée du maréchal Ney, ayant capitulé, le duc de Weimar, presque entouré lui-même, manœuvra pour se dégager, et se retira sur *Mulhausen* le 16 octobre.

Le général Winning, qui avait été détaché du corps de Ruchel sur *Eisenach* avec quatre bataillons, dix escadrons et quelques pièces d'artillerie, arriva le même jour à *Mulhausen*, et se rallia au corps du duc de Weimar. Celui-ci, après cette jonction, se trouva fort de quatorze bataillons, trente-six escadrons et vingt-quatre pièces de ca-

non; à peu près quatorze mille hommes, les seules troupes prussiennes qui n'eussent point encore combattu.

Le duc marcha sur deux colonnes par *Dingelstadt* et *Heligenstadt* sur *Lindau*, et voyant qu'il n'était pas suivi, il les subdivisa pour vivre plus facilement, maintenant sa principale direction sur *Brunswick*, par *Seesen*, *Schladen* et *Lutter*, où il arriva le 20 octobre.

Le général Blücher, échappé par l'assurance mensongère de la conclusion d'une armistice, à la cavalerie française qui l'avait atteint, avait pris aussi, pour s'en éloigner le plus possible, la route de *Brunswick* : il n'avait avec lui que six cents chevaux; mais il avait recueilli beaucoup d'artillerie (environ quarante pièces); il se trouvait le 20 octobre à une marche en avant du duc de Weimar, et s'aboucha avec lui le lendemain à *Wolfenbuttel;* ils convinrent de ne point marcher sur *Magdebourg*, où ils ne pouvaient manquer de rencontrer des forces supérieures, et de se diriger sur *Tanger-*

munde pour passer l'*Elbe*, et se réunir ensuite au prince de Hohenloë qui marchait sur l'*Oder*. Blücher continua sa marche, passa l'*Elbe* sans rencontrer aucun obstacle, et fit conserver à *Tangermunde* et à *Sandow*, pour le corps d'armée qui le suivait, tous les moyens de passage qu'il put rassembler.

Le duc de Weimar, dont la marche avait été jusque-là ignorée des Français, n'étant plus qu'à vingt lieues de l'*Elbe*, et craignant que le maréchal Soult, aussitôt qu'il aurait découvert sa marche, ne le prévînt à *Tangermunde*, manœuvra habilement pour échapper à la vigilance et à l'autorité du maréchal; il feignit de marcher en force et directement sur *Magdebourg*, et de vouloir forcer le blocus; il s'avança jusqu'à *Kônigslutter* sur la route de *Brunswick* à *Magdebourg*, poussa un parti à *Helmstadt*, et jeta sur sa droite, sur les hauteurs de *Schoppenstadt*, vingt-cinq escadrons de hussards pour observer le camp du maréchal à *Warsleben*. A la faveur de ce rideau de troupes légères qui se mainte-

naient le plus près possible des postes et des patrouilles françaises, il marcha par sa gauche après avoir fait filer sur *Sandow* ses bagages et sa grosse artillerie, passa par *Obisfelde* et *Gardelegen*, et arriva le 25 octobre à *Stendal* sur l'*Elbe* au-dessous de *Tangermunde*. On a vu dans le chapitre précédent que le maréchal Soult avait pénétré le dessein du duc de Weimar, et que, sur le rapport de ses reconnaissances, il avait pris sur lui de marcher avec tout son corps d'armée sur *Tangermunde*, en faisant suivre et harceler les troupes légères prussiennes sur sa gauche, du côté de *Gardelegen*: nous évitons de répéter ce que nous avons dit du combat d'arrière-garde, qui s'engagea à *Stendal*. Les troupes du duc de Weimar, échelonnées entre *Stendal* et *Arnebourg*, se retirèrent pendant la nuit, et passèrent l'*Elbe* à *Sandow*. Pendant que le passage s'effectuait, le duc reçut un ordre du roi de Prusse, qui lui enjoignait de quitter le commandement, et de se retirer dans ses états; il ne le fit connaître qu'après avoir achevé l'opération

et fait couler bas tous les bateaux. Il remit ensuite le commandement au général Winning, qui fit cantonner les troupes de ce corps entre l'*Elbe* et la *Havel*, le 27 octobre, et le porta le lendemain à *Kyritz*.

Après avoir fixé l'attention de nos lecteurs sur la position de ce corps à la rive droite de l'*Elbe*, et sur celle du maréchal Soult à la rive gauche (du 27 au 28 octobre), nous allons suivre la marche de l'armée de Hohenloë, et en même temps celle des corps d'armée que l'empereur dirigea contre elle, et dont les succès prouvèrent la justesse de sa combinaison.

Le prince de Hohenloë, avant de quitter *Magdebourg*, organisa à la hâte son armée par son ordre de marche. Cette armée, après qu'on en eut distrait le fonds de vingt-sept bataillons, et cinq cents chevaux laissés à la disposition du général Kleist, pour former la garnison, se trouva composée d'environ cent vingt escadrons et de quarante bataillons, à peu près six cents chevaux, seize mille hommes d'infanterie, et quatre-vingts

bouches à feu. (Cette évaluation, dont on ne saurait garantir l'exactitude, résulte de la comparaison des rapports des deux partis.)

Le 21 octobre le prince de Hohenloë partant de *Magdebourg* et des cantonnemens sur la rive droite, mit ses troupes en mouvement dans l'ordre et sur les directions ci-après indiquées.

Le gros de la cavalerie (soixante-cinq escadrons formant trois brigades sous les ordres des généraux Schwerin, Katt et Wobesere) marcha en une seule colonne par *Jerichow* sur *Havelsberg*, et devait poursuivre sa route par *Kyritz* et *Wittolck* sur *Passwalck* et *Stettin*. La colonne d'infanterie, composée des trois divisions Tschammer, Tauenzien et Hirschfeld, prit la route plus directe par *Gentin*, *Rathenau* et *Ruppin* sur *Prenzlow* et *Stettin*. La brigade de cavalerie de Beeren (vingt-cinq escadrons, parmi lesquels se trouvaient les gardes du corps et les gendarmes) suivait la colonne d'infanterie. La brigade de Schimmelpfennig devait flanquer la droite de la

colonne d'infanterie par *Ziezar, Fehrbellin, Plauen* et le long du canal de *Finow*. La brigade de Bila devait flanquer la gauche de la colonne de cavalerie par *Hohenschön-Hausen* et *Mirow*. Enfin le général Natzener, avec les restes du corps de réserve battu à *Hall*, devait faire l'arrière-garde, et suivait, à trois lieues de distance, la même direction que la colonne d'infanterie.

Le général Kalkreuth avait reçu l'ordre de quitter l'armée et d'aller prendre le commandement des troupes dans la Prusse orientale. Le prince de Hohenloë, comptant sur la jonction du duc de Weimar et du général Blücher, espérait réunir aussi derrière le pays difficile et marécageux, appelé les Fondrières du Rhin, tous les petits corps dispersés venans de la Westphalie; et s'il ne pouvait, dans cette position, tenir tête à l'ennemi, il se flattait du moins de sauver et de conduire au-delà de l'*Oder* dix mille chevaux, quarante mille hommes d'infanterie, et plus de cent pièces de canon.

Le plan était bien conçu; mais l'exécu-

tion de ce mouvement d'une armée en retraite, marchant sur quatre colonnes à de grandes distances l'une de l'autre, et devant se maintenir à même hauteur, exigeait une régularité, une précision que ne permettaient ni la nature du pays coupé de bois, de lacs et de canaux, ni l'état de désorganisation de cette armée. Dès les premières marches, des actes d'insubordination et de désobéissance, l'encombrement des bagages, et des obstacles imprévus, forcèrent le général en chef à quitter, avec sa colonne d'infanterie, la route la plus directe. Arrivé le 23 octobre à *Rathenau*, il apprit que le pont, dit le *Rhin-Brücke*, avait été prématurément coupé, ainsi que ceux sur le canal de *Finow*; obligé de se détourner sur la gauche par *Friesack*, *Rhinow* et *Wüsterhausen*, il perdit une journée de marche, et n'arriva à *Ruppin* que le 25. Le général Blücher, qui l'avait rejoint la veille, prit le commandement de l'arrière-garde qui était sous les ordres du général Natzener, et la renforça de son régiment de hussards. Quant

au corps du duc de Weimar, que commandait le général Winning, nos lecteurs se rappelleront qu'il n'avait point encore passé l'*Elbe;* et le prince de Hohenloë, dont le moindre retard rendait la position plus périlleuse, dut renoncer à cette importante jonction. Il sentit la nécessité de se réunir en masse, et voulant cependant accélérer la marche de ses colonnes en les rapprochant, il fixa pour le lendemain 26 octobre le rendez-vous de l'infanterie à *Grandsée;* elle devait ce même jour marcher à *Zehdenick,* et le 27 à *Prenzlow;* la cavalerie devait aller le 26 à *Strelitz,* le 27 à *Woldeck,* et tout le corps d'armée devait être réuni le 28 à *Löcknitz* sur le *Randow-Graben,* à une petite marche de *Stettin.*

Cette place forte, sur la rive gauche de l'*Oder,* ancienne ville anséatique, très-commerçante, était le seul point de retraite où l'armée prussienne pût encore atteindre, et trouver, soit dans la force de sa situation, soit dans les ressources qu'elle offrait, les moyens de se rétablir. Le dessein et les mou-

vemens du prince de Hohenloë n'avaient pu échapper à la vigilance de Napoléon. En arrivant à *Potsdam*, le 24 octobre, il avait envoyé le général Savary, avec un détachement de cent cinquante chevaux, sur *Bernau* et *Eberswalder*, et le général Lasalle, avec sa brigade de cavalerie légère, sur *Oranienburg* et *Falkenthal*, pour reconnaître la marche de l'armée prussienne. De nombreux partis coupant dans toutes les directions les chemins qui conduisent de l'*Elbe* à l'*Oder*, ouvrirent à la cavalerie du grand-duc de Berg la route directe de *Berlin* à *Stettin* par *Zehdenick*, *Templin* et *Prenzlow*. Le 26, le jour même de la reddition de *Spandaw*, le maréchal Lannes, avec ses deux divisions (Suchet et Gazan), suivit le mouvement de la réserve de cavalerie, et s'avança par *Oranienburg* jusqu'à *Löwenberg*.

Pendant que Napoléon portait ces deux corps, à marches forcées, sur le flanc droit des colonnes du prince de Hohenloë, pour en gagner et déborder la tête, et leur barrer

les accès de la place de *Stettin*, il ordonnait; 1°. au prince de Ponte-Corvo, de partir de *Brandenbourg* avec ses trois divisions, de marcher sur *Nauen*, *Cremmen*, et de poursuivre l'arrière-garde de l'ennemi; 2°. au maréchal Soult, de passer l'*Elbe*, et de prendre, pour atteindre le corps du duc de Weimar, la direction qu'il croirait être la plus convenable; 3°. au maréchal Davoust, de détacher sa cavalerie légère pour *couper plus au loin*, disait-il, *vers le Bas-Oder*, pendant que son infanterie marcherait sur *Custrin* et *Francfort*; 4°. au maréchal Augereau, de traverser *Berlin*, et de prendre position, sa gauche à la *Sprée*, et sa droite au chemin de *Bernau*; 5°. enfin au maréchal Ney, de rester devant *Magdebourg*, avec son corps, chargé seul de bloquer et de réduire cette place. Voici quel fut le résultat de ces dispositions.

La colonne prussienne, sous les ordres du général Schimmelpfennig, qui flanquait la droite, se trouvait le 26 à *Zehdenick*, où le prince de Hohenloë devait se rendre avec

son infanterie, et le corps d'arrière-garde du général Blücher, auquel il avait envoyé l'ordre de se trouver au rendez-vous de *Gransée*. Le corps de Schimmelpfennig, renforcé du régiment de dragons de la reine, devait, d'après les nouvelles dispositions du prince, former l'avant-garde de la masse réunie, pour marcher ensuite directement sur *Prenzlow*; mais il fut atteint un peu en avant de *Zehdenick* par la cavalerie légère du général Lasalle, à la tête de laquelle était le grand-duc de Berg. Le combat s'engagea entre cette brigade française (5e et 7e régimens de hussards) et la brigade prussienne, composée des dragons de la reine et des hussards de Schimmelpfennig, soutenus par quelques autres escadrons et par deux bataillons de fusiliers. Le général Lasalle attaqua avec intrépidité, fut repoussé plusieurs fois, et rompit enfin, par des charges réitérées, la ligne de l'ennemi, qui fut poursuivi jusque dans le village de *Zehdenick*, resserré et culbuté dans les défilés qui sont à la sortie du village. Dans ce moment les deux divi-

sions de dragons des généraux Grouchy et Beaumont étant arrivées, elles achevèrent de mettre en fuite tout ce qui résistait encore : les dragons de la reine ayant essayé de se mettre en bataille pour soutenir le choc, furent chargés et presque détruits par les dragons de la division Grouchy; leur étendard fut enlevé; quelques-uns s'échappèrent en se jetant dans les marais; le plus grand nombre fut enveloppé et pris avec le colonel et beaucoup d'officiers. Le général Schimmelpfennig perdit dans ce combat trois cents hommes sur le champ de bataille, et sept cents faits prisonniers avec leurs chevaux : les débris de sa colonne se retirèrent en désordre par *Templin* et *Prenzlow* sur *Stettin*. Le grand-duc de Berg marcha le lendemain 27 octobre, avec sa cavalerie légère, jusqu'à *Herzfeld*, au-delà de *Templin*; le maréchal Lannes, qui forçait de marche pour le joindre, arriva le même jour avec ses deux divisions (Suchet et Gazan) à *Zehdenick*, et s'avança avec son avant-garde jusqu'à *Templin*, six lieues de *Prenzlow*.

L'affaire de *Zehdenick* ôta au prince de Hohenloë la seule chance qui lui restât pour n'être pas débordé par sa droite, et coupé de la ligne de l'*Oder*. Il apprit à *Gransée* la défaite de Schimmelpfennig, au moment où, après avoir vainement attendu pendant trois heures le général Blücher, il allait porter son infanterie à *Zehdenick*. La route directe sur *Stettin* lui étant désormais fermée, et son flanc droit se trouvant découvert, il fut obligé de changer une seconde fois de direction, et de marcher le même jour, 26 octobre, par sa gauche, à *Furstemberg* avec toutes les troupes qu'il avait réunies à *Gransée*. Il donna ordre, 1°. à la brigade de cavalerie de Beeren, de se réunir le même soir avec l'infanterie à *Furstemberg*; 2°. à celle de *Bila*, de se rendre le lendemain de *Myrow* à *Lychen*, pour faire son arrière-garde, et entretenir la communication avec le corps de Blücher; 3°. aux trois brigades de cavalerie, qui flanquaient sa gauche et devaient passer par *Woldeck* et *Passewalk*, de se diriger sur *Prenzlow*; 4° il renouvela au général Blü-

cher l'ordre de se rapprocher de lui autant que possible.

La distance de *Furstemberg* à *Prenzlow* par *Lychen* et *Boitzenbourg* étant la même que celle de *Zehdenick* à *Prenzlow* par *Templin* et *Mittenwalde*, sept milles d'Allemagne (à peu près douze lieues), le général prussien espérait y arriver avant les Français, en une seule marche, y prendre position, et combattre, s'il y était forcé, avec les forces réunies que nous venons d'énumérer, pour assurer sa retraite sur *Stettin*. Il ranima le courage de ses soldats, harassés de fatigue et exténués de faim, par l'espoir de trouver à *Prenzlow* les vivres qu'on y avait rassemblés, et le terme de leurs fatigues. L'infanterie, arrivée à *Lychen* dans la matinée du 27, fit halte pour donner à la cavalerie du général Beeren, qui formait l'arrière-garde, le temps de rejoindre la colonne, et pour attendre le corps du général Blücher, qui, n'ayant pu gagner l'intervalle, resta séparé du gros de l'armée du prince de Hohenloë : celui-ci, ne pouvant plus attendre

cet important renfort, poursuivit sa marche sur *Boitzembourg*. Le général Bila, avec sa brigade de cavalerie légère, avait dû marcher de *Furstemberg* à *Templin*, et remplacer sur le flanc droit le corps de Schimmelpfennig : mais on n'en avait aucunes nouvelles ; et comme le chemin de *Lychen* à *Boitzembourg* passe le long d'une suite de petits lacs presque contigus, le prince de Hohenloë, pour éclairer sa droite au-delà de ces lacs, détacha le régiment des gendarmes et lui ordonna de se réunir à la brigade de Bila : mais déjà tout l'intervalle entre les deux routes qui conduisent à *Prenzlow*, était inondé de troupes de cavalerie française. Le grand-duc de Berg avait dirigé la brigade légère de Lasalle sur *Prenzlow* par *Mittenwalde*, et celle de Milhaud sur *Boitzembourg* : il marchait lui-même avec deux divisions de dragons, par la route directe, et suivait le général Lasalle, en s'éclairant sur sa gauche et se liant avec le général Milhaud. C'est dans cet intervalle et au milieu des divisions françaises que s'engagea inconsidérement le ré-

giment des gendarmes prussiens. Quoique averti par des patrouilles de l'approche d'une forte colonne de cavalerie française, il continuait sa marche vers le point indiqué, lorsqu'il rencontra inopinément près de *Wichmansdorf* la tête de la division Grouchy. Malgré la difficulté du terrain et la supériorité du nombre, les gendarmes engagèrent le combat avec vigueur, mais leur résistance fut aussi courte qu'inutile. Culbutés, aceulés au bord d'un lac, ils furent bientôt enveloppés et forcés de se rendre aux conditions que le grand-duc leur fit offrir. Un pelotton seulement s'échappa et se retira jusqu'à *Anclam*.

Cependant le prince de Hohenloë, n'ayant reçu aucun avis de ce qui se passait à sa droite, approchait de *Boitzembourg* avec d'autant plus de confiance que le seigneur du château, le comte d'Arnim, était venu lui-même annoncer qu'il avait fait préparer des vivres pour l'armée; bientôt les paysans en fuite et les rapports des premières avant-gardes firent connaître que les

hussards français étaient entrés à *Boitzembourg* et avaient pillé le château (c'était une partie de la division du général Milhaud); que le grand-duc de Berg était dans les environs avec une nombreuse cavalerie et qu'il était suivi par un corps d'armée. Le général prussien détacha sur-le-champ quelques bataillons de grenadiers et une batterie d'artillerie pour reprendre le village. A leur approche les hussards français se retirèrent. La nuit arriva.

Le prince de Hohenloë ne pouvait plus douter que la même cavalerie, qui avait battu Schimmelpfennig à *Zehdenick*, ne l'eût coupé de *Templin* et de *Prenzlow*; mais il ignorait encore si ce dernier point était occupé : il ne voulait combattre qu'après avoir rallié ses colonnes; et sa marche précipitée, dans un pays si pauvre qu'on n'y pouvait subsister qu'en se divisant, ne laissait pas à ses arrière-gardes et à ses flanqueurs harcelés le temps de se concentrer et de se rejoindre. Dans cette perplexité, qui causa sa perte, le prince de Hohenloë se décida à

se jeter sur sa gauche une troisième fois, laissant *Boitzembourg* à sa droite, pour se rendre à *Prenzlow* par *Crewitz*, *Ahrensée* et *Schöner-Mark* (distance de quatre lieues). Cette marche de nuit, par de très-mauvais chemins, acheva d'abattre les forces de son infanterie. Trois régimens de dragons, retirés de la colonne de cavalerie, rejoignirent et prirent la place qui leur fut assignée.

Le corps d'armée prussien, arrivé à *Schöner-Mark* le 28 octobre à quatre heures du matin, se trouvait à deux lieues au nord de *Prenzlow*. Des reconnaissances tardives et faites négligemment (comme il arrive presque toujours lorsqu'on y emploie des troupes et des officiers excédés de fatigues), persuadèrent au prince de Hohenloë que les Français n'avaient point encore paru dans ces environs; l'assurance positive que du moins ils n'occupaient point la ville; l'espoir d'y trouver les débris du corps de Schimmelpfennig, que le prince d'Anhalt-Press y avait conduit, et qui aurait dû garder le défilé; enfin la nécessité de soulager la misère

des soldats affamés, déterminèrent le prince de Hohenloë à continuer sans délai la marche sur *Prenzlow* : ce fut aussi l'avis des généraux qu'il assembla pour les consulter.

Le grand-duc de Berg avait de son côté marché toute la nuit avec les divisions de dragons des généraux Grouchy et Beaumont, précédées et éclairées par la cavalerie légère du général Lasalle. Celui-ci, en arrivant devant *Prenzlow*, couronna les hauteurs, et les premiers hussards de son avant-garde entrèrent sans obstacle dans la ville au moment où la tête de la colonne prussienne atteignait le faubourg du côté de la route d'*Anclam*, qui forme un étroit défilé de près d'un quart de lieue : toute la colonne devait traverser la ville et se mettre en bataille de l'autre côté, sur la route de *Stettin*, pour recevoir les vivres : c'était vers huit heures du matin. Le brouillard avait empêché les Prussiens de distinguer la cavalerie française; leurs patrouilles de flanc n'avaient pu pousser leurs reconnaissances jusque sur les hauteurs à cause des fossés et des prairies ma-

récageuses : deux bataillons prussiens étaient déjà dans la ville lorsque le feu s'engagea entre leurs tirailleurs les plus avancés et les hussards français, qui d'abord se replièrent devant les forces supérieures que déploya le prince de Hohenloë.

A neuf heures, au moment où le grand-duc de Berg arrivait et faisait, avec son audace accoutumée, ses dispositions pour attaquer immédiatement et pour entourer l'armée prussienne, le maréchal Lannes marchait avec tout son corps d'armée au soutien de la cavalerie; il était parti de *Templin* pendant la nuit, et n'était point encore en mesure de concourir à cette première attaque; mais, jugeant la position critique du prince de Hohenloë, il essaya de l'intimider et de le contenir en le faisant sommer en son nom. Un officier (le capitaine Hugues) se présenta devant des tirailleurs polonais qui, n'entendant ni le français ni l'allemand, firent feu sur cet officier, blessèrent le trompette et les désarmèrent. Conduit auprès du prince, le capitaine Hugues se plaignit de

cette violation, et remplit sa mission en lui faisant savoir que dans quelques heures une armée française, d'une force de beaucoup supérieure à la sienne, rendrait de tout côté sa retraite impossible; qu'il était déjà entouré par la nombreuse cavalerie du grand-duc de Berg; que les passages du *Randow-Graben*, et le défilé de *Locknitz*, étaient occupés, et que pour éviter une inutile effusion de sang, le maréchal lui faisait offrir une capitulation sous les conditions les plus honorables. Le prince de Hohenloë, qui attendait sa cavalerie et voulait gagner du temps, répondit « qu'il savait très-bien ce « qu'il fallait penser de semblables proposi- « tions; qu'il était toutefois disposé à en- « voyer un parlementaire au grand-duc de « Berg, pour entrer avec lui dans des négo- « ciations convenables aux circonstances, « bien décidé à ne jamais consentir à mettre « bas les armes. » Il renvoya le capitaine Hugues, et le fit accompagner par son chef d'état-major, le colonel Massenbach, espérant obtenir ainsi une sorte de suspension

d'armes et des renseignemens plus exacts sur la force et la position des Français. De telles communications avec l'ennemi en présence, et sur le champ de bataille, sont toujours au désavantage de celui des deux partis qui est sur la défensive, et ne combat que pour se faire jour et couvrir sa retraite.

A peine les parlementaires étaient-ils hors de vue, que le grand-duc ordonna au général Lasalle de pénétrer dans les faubourgs et de charger tout ce qui se trouverait devant lui; il le fit soutenir par les généraux Grouchy et Beaumont, et fit avancer une batterie d'artillerie à cheval. Cette batterie, avantageusement placée, foudroyait l'avant-garde prussienne qui protégeait le mouvement de la colonne d'infanterie; en même temps trois régimens de dragons traversèrent la rivière à *Golnitz*, pour attaquer par le flanc, tandis qu'une autre brigade tournait la ville.

Les Prussiens firent aussi de leur côté avancer une batterie sous la protection de quelques escadrons de dragons, et d'un ba-

taillon de grenadiers, pour répondre au feu des Français, et la canonnade s'engagea vivement pendant que l'infanterie continuait sa marche à travers la ville. Mais l'attaque de flanc, conduite par le général Grouchy, ayant complétement réussi, la batterie prussienne fut enlevée; les trois escadrons du régiment de Prittwitz, après une courte et honorable résistance, furent chargés, rompus, poursuivis dans le faubourg, et jetés pêle-mêle sur un régiment d'infanterie (celui du roi) qui, coupé de la colonne, fut mis en désordre, et forcé de mettre bas les armes. Le général Tschammer fut pris dans cette charge, et le prince de Hohenloë eût eu le même sort, s'il ne se fût hâté de rejoindre le gros de ses troupes qui avaient gagné l'entrée de la ville et s'étaient formées en bataille de l'autre côté. Le régiment des cuirassiers de Quitzow se trouva aussi coupé; il eut le même sort que le régiment du roi. Le prince Auguste de Prusse, avec son bataillon de grenadiers, fermait la marche, et se trouvait encore à deux mille pas de *Prenz-*

low, lorsqu'il vit le défilé du faubourg occupé par la cavalerie française; il tenta de se retirer le long de l'*Ucker*, forma sa troupe en carré, et résista, dans un espace de trois lieues, aux attaques réitérées de la cavalerie du général Beaumont, jusqu'à ce que ses grenadiers et le prince lui-même ne pouvant franchir les bords marécageux, au travers desquels ils cherchaient un passage, furent dispersés, et pris presque isolément, et tous les armes à la main.

Le prince de Hohenloë, forcé de sacrifier tout ce qui n'avait pu traverser la ville, fit fermer la porte du côté des Français; ce poste important fut confié à un bataillon de grenadiers, qui, lorsque la porte fut brisée, se retira et se réunit aux autres troupes; celles-ci étaient en bataille et disposées de la manière suivante : L'infanterie, à cheval sur le chemin qui conduit à *Passwalck*, formait un demi-cercle, dont la partie convexe faisait face à la ville; l'aile droite formée en trois carrés en échiquier; l'aile gauche en ligne, parce qu'elle était moins exposée aux

attaques de la cavalerie ; à cause du terrain marécageux, coupé de fossés et d'étangs; les deux batteries qui restaient encore furent partagées sur le front de l'infanterie; la cavalerie en grande partie dans les intervalles ou derrière les carrés.

Dans cette position, presque entouré, et privé des ressources sur lesquelles il avait compté, le prince de Hohenloë reçut et renvoya avec une réponse négative un second parlementaire. Il se disposait à continuer sa retraite, lorsque son chef d'état-major vint lui rapporter ce qu'il avait vu, et cette laconique explication avec le grand-duc de Berg : — « Enfin votre général veut-il capi-« tuler? — Non, Monseigneur, il n'accep-« tera jamais une si dure condition. — Eh « bien, je le ferai sabrer. » La faute commise par le général prussien était désormais irréparable. S'il eut marché sur *Passwalck* au lieu de venir par un détour à *Prenzlow*, il aurait été au-devant de sa cavalarie qui, le précédant ensuite au défilé de *Löcknitz*, aurait pu peut-être assurer son passage et sa

retraite sur *Stettin;* mais une fois atteint à *Prenzlow*, il n'avait plus aucune chance; car quand même *Löchnitz* n'eut pas été occupé, comme il ne pouvait s'y rendre qu'en traversant une grande plaine de plusieurs lieues, le grand-duc, en le harcelant avec sa nombreuse cavalerie, n'aurait pas manqué de l'y retenir assez long-temps pour que le maréchal Lannes l'atteignît avec sa vigoureuse infanterie. Il n'y avait d'ailleurs aucun espoir de trouver dans le trajet qui restait à faire, ni pain, ni fourrage pour des hommes et des chevaux qui étaient en marche depuis trente-deux heures : il fallait cependant marcher encore et combattre en marchant. Dans une telle extrémité il ne reste plus que la résolution héroïque de périr les armes à la main, ou celle, souvent plus difficile pour les braves, de se soumettre à la loi de la nécessité.

Le général Belliard, à qui, huit jours auparavant, le prince de Hohenloë avait dit à *Magdebourg* « *les officiers prussiens ne capitulent pas* », vint encore de la part du

grand-duc de Berg, lui offrir le choix d'une capitulation convenable ou de l'inévitable sort des armes. Il persista dans ses premiers refus, et le général Belliard allait se retirer, lorsque le général en chef français fit demander un entretien particulier au prince de Hohenloë; celui-ci fut au-devant de lui accompagné de son état-major. Dans cette conférence le grand-duc assura sur son honneur, et démontra facilement que, par les mesures prises de concert avec le maréchal Lannes, la retraite de l'armée prussienne était coupée sur tous les points; que le terme inévitable pouvait être retardé de quelques heures, mais qu'il n'y avait aucun moyen d'y échapper. Le prince de Hohenloë demanda de partir librement avec ses troupes tambour battant. L'empereur Napoléon, disait le grand-duc, ne voulait rien moins qu'anéantir l'armée prussienne; et lui ne pouvait, sans manquer à ses devoirs, favoriser par une telle concession une retraite qu'il était en mesure d'empêcher : il permettait seulement que l'armée prussienne

prisonnière, après avoir remis l'artillerie attelée, et les chevaux de la cavalerie, au lieu de mettre bas les armes, les laissât aux faisceaux; triste et futile adoucissement! Les officiers, conservant leurs épées et tous leurs bagages, seraient, ainsi que les sergens-major et les non combattans, congédiés sur parole. Les gardes royales, en promettant de ne pas servir jusqu'à leur échange, retourneraient à *Potsdam*, sans escorte, mais sans armes sous la surveillance de leurs officiers; les soldats de tous les autres corps seraient transportés en France.

Le prince de Hohenloë, avant d'accepter cette capitulation, se réserva de consulter ses généraux et les officiers supérieurs; le grand-duc de Berg s'étant retiré, il les rassembla dans un cercle resserré et leur dit: « J'ai toujours considéré comme un prin-« cipe invariable, qu'un général en chef ne « doit jamais capituler, et sans doute vous « pensez de même..... Je dois vous faire « connaître notre position, et, dans ce mo-« ment important et décisif, prendre, en

« grande considération votre opinion parti-
« culière. Nos troupes sont harassées par
« les fatigues et les marches de nuit : les
« subsistances et les fourrages qui nous
« étaient destinés, sont tombés entre les
« mains de l'ennemi; il n'y a aucun moyen
« de s'en procurer en-deçà de *Stettin*. Nous
« avons perdu une batterie; l'artillerie n'a
« plus que cinq coups par pièce. Nous sommes
« tournés sur nos deux flancs, et le corps
« du maréchal Lannes est en marche contre
« nous sur plusieurs colonnes. Si quelqu'un
« de vous, messieurs, sait un moyen de sa-
« lut, qu'il parle!.... » Quelques-uns mur-
murèrent; aucun ne parla, et le prince acheva
ainsi sa triste allocution. « Je termine au-
« jourd'hui ma carrière militaire; je rendrai
« au roi un compte fidèle, et je le supplierai
« de faire examiner ma conduite par un
« conseil de guerre, et je pense que ma con-
« duite précédente m'affranchit de la né-
« cessité de fonder ma gloire personnelle
« (d'une manière aussi douteuse) sur l'inutile
« sacrifice de quelques milliers d'hommes. »

Il fit alors connaître les conditions offertes par le grand-duc de Berg, et déclara au général Belliard qu'il acceptait la capitulation qui serait rédigée sur cette base. Le cercle se rompit au milieu des sanglots et des malédictions; les soldats furieux injuriaient leurs officiers et jetaient leurs armes; plusieurs capitaines des gardes et de la cavalerie proposèrent à leurs troupes de se faire jour les armes à la main; mais ces résolutions désespérées n'eurent aucune suite; les armes furent mises en faisceaux, et ces malheureux soldats s'acheminèrent en ordre et lentement vers la ville, tandis que de tous côtés les troupes de cavalerie française, au son des fanfares, au bruit du canon de réjouissance, aux cris de victoire, s'avançaient vers les lignes et les carrés de l'armée prussienne tracés par les faisceaux abandonnés.

Cette capitulation fut ainsi exécutée, même avant qu'elle eût été écrite et signée. C'était à proprement parler se rendre à discrétion: seize mille hommes d'infanterie, l'élite de l'armée prussienne, où se trouvaient les

gardes, et les corps qui depuis la grande défaite avaient montré le plus de constance, six régimens de cavalerie, quarante-cinq drapeaux, et soixante-quatre pièces d'artillerie attelées tombèrent entre les mains des Français.

Après ce coup de foudre, le reste des troupes prussiennes, qui n'avait pu rejoindre le gros de l'armée, ne pouvait espérer un meilleur sort. Le grand-duc de Berg, en marchant sur *Prenzlow*, avait détaché sur *Passwalck* le général Milhaud avec une brigade (le 13e de chaseurs et le 9e de dragons), pour couper la retraite à la colonne qui avait pris cette direction; elle était composée de quatre régimens d'infanterie, six de cavalerie, avec huit pièces de canon, sous les ordres du brigadier de Hagel; cette colonne, entièrement tournée, mit bas les armes et se rendit au général Milhaud. Les officiers obtinrent, comme à *Prenzlow*, la faveur de se retirer sur parole dans leurs foyers, avec leurs chevaux et leurs bagages.

En même temps le général Lasalle, avec sa division d'avant-garde, avait occupé, sur

le *Randow-Graben*, le défilé de *Locknitz* et marché sur *Stettin :* il somma cette place et le fort de *Preussen*, le 29 octobre. Le refus du gouverneur (le lieutenant-général baron de Romberg) fut suivi de la demande d'une capitulation en vertu de laquelle la garnison, qui était forte de six mille hommes, sortirait de la place avec armes et bagages, pour se rendre soit dans la Prusse orientale et septentrionale, soit en Silésie. Le général Lasalle rejeta ces propositions : pendant la conférence le général Belliard, envoyé par le grand-duc, vint annoncer son arrivée et celle du maréchal Lannes; il appuya par la menace d'un bombardement la seconde sommation; il offrit à la garnison les mêmes conditions qu'avait acceptées le prince de Hohenloë, et l'on exigea que tout ce qui se trouvait dans la place, appartenant au roi de Prusse, fût remis aux armes françaises. La capitulation fut signée le soir même, et le lendemain la porte de *Berlin*, le fort de *Preussen* et le pont de l'*Oder* furent occupés par les troupes du général Lasalle.

La reddition d'une place si importante, le honteux abandon d'une forteresse armée de cent cinquante bouches à feu, et le sacrifice d'une forte garnison, ne peuvent s'expliquer, si ce n'est par la terreur dont la défaite totale des armées et l'occupation de la capitale avaient saisi tous les esprits. De tels événemens justifieraient le faux système de l'inutilité des places fortes, s'il était vrai que les officiers auxquels le commandement en est confié, dussent jamais se permettre de considérer ce qui se passe au dehors, pour juger l'utilité ou déterminer la durée de leur résistance. Celui-là est un infidèle dépositaire, qui rend une place avant d'avoir usé ses moyens propres de défense; rien ne peut l'excuser de trahir ses devoirs.

Pendant que le gouverneur de *Stettin* ouvrait ses portes à l'avant-garde du général Lasalle, le maréchal Lannes avait joint à *Prenzlow*, avec ses deux divisions d'infanterie, le corps de réserve du grand-duc; ils avaient ensuite porté leurs forces réunies à

Lôcknitz pour intercepter les divers corps prussiens qui, marchant plus au nord, n'avaient pu rejoindre à *Prenzlow* le gros de l'armée, ou en avaient été détachés pour couvrir son flanc gauche et ses derrières; les officiers qui les commandaient, ne pouvant supposer que *Stettin* fût déjà occupé par les Français, devaient, conformément à l'ordre général qu'ils avaient reçu, continuer de marcher sur cette place. Sans leur donner le temps d'être mieux informés et de changer de direction, le grand-duc de Berg, avec la plus grande partie de sa réserve, et le maréchal Lannes, avec la division Suchet, se portèrent ensemble, le lendemain 30 octobre, à *Passevalck*, où ils prirent un parc et environ douze cents hommes d'artillerie. La division Gazan et l'artillerie du maréchal Lannes entrèrent le même jour à *Stettin*; le maréchal y réunit tout son corps d'armée, dont la coopération devenait superflue, et l'y fit séjourner jusqu'à ce qu'il reçût l'ordre de passer l'*Oder*.

Le grand-duc de Berg, informé que le

corps de Blücher, arrière-garde du prince de Hohenloë, et celui plus considérable du duc de Weimar, passé sous les ordres du général Winning, étaient vivement poursuivis par le prince de Ponte-Corvo et par le maréchal Soult, s'attacha à leur couper, par une marche transversale, la retraite sur *Stralsund* et sur les bords de la Baltique dans le *Mecklembourg*. Il dirigea d'abord par *Ukermunde* la brigade légère de Lasalle, et fit marcher le général Becker avec sa division de dragons sur *Anklam*, pendant qu'il se rendait lui-même à *Friedland*, le 31 octobre, avec deux divisions de cavalerie et de dragons. Le général Becker atteignit dans la plaine, en avant de la petite ville d'*Anklam*, la colonne du général Bila, dont nous avons déjà parlé; il la chargea à la tête de la brigade de dragons du général Broussart, enfonça la cavalerie et l'infanterie prussiennes, les rejeta dans la ville, y entra pêle-mêle avec l'ennemi, et força le général Bila à capituler. Environ quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent les hussards de la

garde du roi, tombèrent entre ses mains. Le grand duc continua sa marche les jours suivans avec une étonnante rapidité; longeant la frontière de la Poméranie suédoise, et remontant la *Peene* par *Demmin* et *Malchin*, il arriva, le 3 octobre, à *Gustrow* dans le duché de Mecklembourg, point central où se réunissent les routes de *Hambourg*, de *Berlin* et de *Rostock*. Le lendemain, 4 novembre, il porta son quartier-général à *Schwerin*.

Ne suivons pas plus loin cette belle marche de la réserve de cavalerie, jusqu'à ce que nous ayons tracé celle des deux corps d'armée avec laquelle elle était concertée : mais, pour faire mieux comprendre cette opération qui termina à *Lubeck* le premier acte de la guerre de Prusse, rappelons d'abord la position et les mouvemens des deux corps prussiens qui, tenant encore la campagne, étaient l'objet des manœuvres combinées des trois généraux français.

Le général Blücher, avec son corps d'arrière-garde (dix mille cinq cents hommes et quarante pièces de canon), continuellement

harcelé par la cavalerie légère du maréchal Lannes sous les ordres du général Merlin, et par l'avant-garde du prince de Ponte-Corvo, n'avait pu rejoindre le prince de Hohenloë à *Grandsée* ni à *Furstenberg :* il fut encore attaqué vivement près de *Lychen* et forcé de faire tête. Le 28 octobre il arriva à *Boitzenburg*, d'où le corps de Hohenloë était parti la veille, et que des détachemens français évacuèrent à son approche : le 29 à quatre heures du matin, comme il allait se mettre en marche, il apprit par des fuyards la catastrophe de *Prenzlow*, et prit sur-le-champ le parti de marcher par sa gauche sur *Strelitz*, n'ayant plus d'autre espoir, d'autres vues que de rejoindre le corps du duc de Weimar, de repasser l'*Elbe*, et d'opérer selon les circonstances sur les derrières de l'armée française entre les places de *Magdebourg* et de *Hameln*, pour arrêter les progrès de l'empereur.

Le général Winning, commandant, depuis son passage de l'*Elbe*, le corps du duc de Weimar, l'avait fait cantonner, les 28 et 29

octobre, entre *Kyritz*, *Wittstock* et *Mirow*. Informé que le maréchal Soult ayant passé l'*Elbe* à *Tangermunde* et la *Havel* à *Rathenau*, marchait à sa poursuite, il fit deux marches de nuit; toutes ses troupes se trouvaient réunies à *Mirow*, le 30 octobre, lorsqu'il apprit, par une dépêche du général Blücher, que le prince de Hohenloë avait capitulé, qu'on ne pouvait plus espérer d'atteindre *Stettin*, et que lui général Blücher, forcé de retrograder, s'était mis en marche par *Strelitz* et se dirigeait sur *Malchin*. Le général Winning, incertain de la jonction des deux corps, marchait aussi sur *Malchin*, feignant de se retirer sur *Stralsund*, et tâchant de gagner *Rostock*, où il espérait trouver des moyens d'embarquement pour *Colberg* ou pour *Dantzick* : il se remit en marche, le 31 octobre, par *Speck* et *Waren*, tournant par la rive droite et laisssant à sa gauche le lac de *Müritz*.

Le général Blücher, qui dans le même temps partait de *Strelitz*, rencontra inopinément à *Kratzemburg*, entre *Speck* et *Waren*,

la cavalerie de Winning : la réunion s'opéra, et Blücher prit le commandement en chef : son corps d'armée se trouva alors composé de trente-six bataillons, soixante-douze escadrons et soixante-dix pièces de canon, dont douze d'artillerie légère. Cette force ne pouvait être évaluée qu'à vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes, parce que le corps du duc de Weimar, avant le passage de l'*Elbe*, avait beaucoup perdu par désertion.

Le général Blücher, atteint par l'avant-garde du prince de Ponte-Corvo, et mieux informé que ne pouvait l'être le général Winning, du mouvement de la cavalerie du grand-duc de Berg, qui déjà presque à sa hauteur lui coupait tous les chemins vers la côte de la Baltique, rejeta le projet d'un embarquement à *Rostock;* il annonça celui de risquer une bataille : il pouvait, en effet, profiter de sa supériorité momentanée sur le prince de Ponte-Corvo, qui n'avait guère plus de douze à quinze mille hommes, et de l'avantage d'une forte cavalerie ; mais l'approche du général Soult sur son flanc

gauche, et du grand-duc de Berg sur son flanc droit, le rendirent peut-être trop circonspect : il se détermina à marcher sur *Lauenbourg*, dans l'intention de passer l'*Elbe*, au-dessous de cette ville, à *Artlenburg*, et d'agir ensuite d'après les circonstances, pour débloquer *Magdebourg*, ou pour se réunir au général Lecoq entre *Hameln* et *Nienburg*. Il organisa son armée en deux corps, et chaque corps en deux divisions, et continua, le même jour 31 octobre, sa marche sur *Waren*.

Le prince de Ponte-Corvo, qui poursuivait le corps d'arrière-garde du prince de Hohenloë, était en marche de *Lichen* à *Boitzenburg*, lorsqu'il apprit en même temps la capitulation de *Prenzlow* et le mouvement de Blücher sur *Strelitz*; présumant qu'il se retirait vers la Poméranie suédoise, et voulant le couper de *Stralsund*, il marcha, le 30, avec tout son corps d'armée, de *Boitzenburg* à *Stargard*, et poussa sa cavalerie jusqu'à *Neu-Brandenburg*; pendant cette marche il détacha, sur sa gauche et sur la

route directe de *Neu-Strelitz*, le colonel Gerard, avec deux escadrons de cavalerie légère, pour harceler l'ennemi : cet officier dépassa la ville, tomba sur l'arrière-garde, fit quatre cents prisonniers et enleva beaucoup de bagages. Le lendemain 31 octobre, le prince de Ponte-Corvo marcha sur *Waren*, où l'on vient de voir que le général Blücher arrivait le même jour avec des forces à peu-près doubles de celles du prince Ponte-Corvo, les seules qui dans ce moment lui fussent opposées, et en mesure de combattre : le prince résolut de l'attaquer, et prit position à *Ankershagen*, à deux lieues seulement de *Waren*; en s'y portant le lendemain, il fut joint et renforcé par une brigade de cavalerie légère du 4e corps sous les ordres du général Margaron.

Le maréchal Soult, en arrivant de *Rathenau* à *Wüster-Hausen*, avait détaché cette brigade sur *Mirow* et *Speck*, en la faisant soutenir par le général Guyot avec trois régimens de cavalerie. Il suivait lui-même cette direction avec son infanterie, et se

trouvait à *Zechlin* près de *Mirow* le 31 octobre, lorsqu'il apprit par ses reconnaissances que l'ennemi se retirait par *Waren*; le maréchal avait jusqu'alors poursuivi le corps du duc de Weimar, et avait, depuis le passage de l'*Elbe*, gagné deux marches sur lui, fait beaucoup de prisonniers, enlevé à *Wittstock* son équipage de pont et une partie de ses bagages : certain maintenant de la jonction de ce corps avec celui de Blücher, et que, pressés par le prince de Ponte-Corvo, ils se retiraient sur *Schwerin*, le maréchal Soult changea de direction à gauche, et porta ses trois divisions par *Wittstock* et *Freienstein* à *Plau*, où il arriva le 2 novembre. Pendant qu'il faisait, à marche forcée, ce détour pour gagner le flanc de la colonne prussienne, sa cavalerie, sous les ordres des généraux Margaron et Guyot, atteignait entre *Speck* et *Waren* l'arrière-garde de l'ennemi, et lui enlevait trois escadrons compromis au passage du défilé.

Le maréchal Soult et le prince de Ponte-Corvo se trouvaient ainsi en mesure d'agir

de concert; ce dernier marcha le 1er novembre sur *Waren*, que l'arrière-garde prussienne venait d'évacuer. Il y eut au-delà de la ville, sur les hauteurs, un engagement de cavalerie, auquel prirent part la cavalerie légère du maréchal Soult et celle du général Savary, l'un des aides-de-camp de l'empereur, qui après avoir, avec deux régimens de hussards, éclairé les communications entre les trois corps d'armée, s'était réuni à celui du prince de Ponte-Corvo.

Le général prussien, Depletz, qui commandait cette arrière-garde, se retira en escarmouchant jusqu'au bois ou bruyère de *Nossentin*, derrière le cours d'un ruisseau marécageux, entre le village de *Jabal* et celui de *Nossentin*: il montra de l'infanterie sur la lisière du bois, et quelques pièces de canon. Le général Dupont, dont la division était tête de colonne, passa rapidement le ruisseau, et attaqua sur deux colonnes: celle de gauche, en suivant le grand chemin à travers le bois, du côté du village de *Jabal*, et celle de la droite, le long du bois. L'in-

fanterie prussienne disputa pied à pied ce terrain difficile; elle fut vivement attaquée par les tirailleurs, et chassée du bois.

Le général Blücher, qui ne voulait que gagner quelques heures pour assurer sa retraite sur *Schwerin*, avait fait prendre à son corps d'arrière-garde, d'environ dix mille hommes, une très-forte position au delà du bois. La droite était appuyée au lac de *Flessen;* le village de *Nossentin*, sur le front, était entouré de jardins et de fossés, où l'infanterie était avantageusement postée; l'artillerie, établie en avant du village, battait la sortie du défilé. Le général Dupont, après qu'il eut enlevé le bois, reçut ordre de déboucher, et d'attaquer *Nossentin*. La cavalerie française était dans le bois, les deux autres divisions du corps d'armée suivaient à égales distances; on ne pouvait plus franchement présenter la bataille à un ennemi supérieur en forces et surtout en cavalerie.

Le général Dupont aborda de front, enleva le village de *Nossentin*, et prit deux pièces de canon; la cavalerie déboucha ra-

pidement du bois, et se forma en avant vis-à-vis le flanc gauche des Prussiens, qui paraissait n'avoir aucun appui; mais le terrain était tellement marécageux et coupé de fossés, qu'il fut impossible d'exécuter une charge. A la faveur de ces divers obstacles, et de la nuit qui survint, le corps prussien se retira précipitamment, mais en bon ordre, sur *Alt-Schwerin*, laissant sur le champ de bataille une centaine d'hommes tués ou blessés, et mille prisonniers au pouvoir des Français.

Le lendemain du combat de *Nossentin* la jonction des deux corps d'armée du prince de Ponte-Corvo et du maréchal Soult s'opéra en avant de *Plau* et à *Lubzt*. Le maréchal dirigea son corps sur *Parchim*, afin de déborder la droite de l'ennemi et de le couper de l'*Elbe*; mais dès qu'il se fut assuré que le général Blücher continuait sa retraite au-delà de la *Stoer*, il prit à *Parchim* la route de *Schwerin*, et se porta le même jour, 3 novembre, à *Crewitz*, au soutien du prince de Ponte-Corvo.

Le général Blücher, de plus en plus resserré, et ne pouvant faire vivre ses troupes qu'en les cantonnant, faisait occuper, par de fortes arrière-gardes et de l'artillerie, les défilés qu'offrent à chaque pas dans le *Mecklembourg* les intervalles entre de nombreux petits lacs, les prairies marécageuses qui les avoisinent, et les villages et bourgs fermés. Il couvrit ainsi, après une forte marche, ses cantonnemens autour de *Schwerin*.

Dans la matinée du 3 novembre, l'avant-garde du prince de Ponte-Corvo arriva devant *Crewitz*, situé dans un fonds, sur un ruisseau qui unit le lac de *Wimmer* à celui de *Crewitz*. La cavalerie prussienne, qui venait d'évacuer cette petite ville, s'était formée en arrière sur les hauteurs; il fallait, pour l'atteindre, passer le défilé de *Crewitz*, tout le front du plateau étant couvert par des lacs et des marais. Aussitôt que l'infanterie de l'avant-garde, conduite par le général Maison, eut occupé la ville, le prince ordonna au général Wattier de passer le défilé avec sa cavalerie légère, et au gé-

néral Pacthod de le soutenir avec un régiment d'infanterie. Le général prussien Winning n'était resté en position avec quinze escadrons de hussards et une batterie d'artillerie légère; que pour couvrir la retraite de son infanterie et lui donner le temps de passer le défilé de *Faehre*, près de *Schwerin*; il se retirait lentement sur deux lignes, lorsqu'il vit la cavalerie du général Wattier qui débouchait de *Crewitz*, se former sur le plateau, et se disposer à charger; il prit le parti de la prévenir, et chargea lui-même, avec l'avantage du nombre et du terrain, et du bon ordre dans lequel étaient ses escadrons. La cavalerie française fut culbutée et ramenée avec perte jusqu'au défilé; le colonel Gérard fut blessé et pris dans la mêlée; une cinquantaine de hussards furent aussi enveloppés et faits prisonniers. Les généraux Maison et Pacthod, qui avaient déjà gravi la hauteur, rallièrent leurs tirailleurs, formèrent le carré, et repoussèrent quelques escadrons. Le prince de Ponte-Corvo, qui dans ce moment sortait de *Cre-*

witz, n'eut que le temps de se mettre à la tête d'une compagnie de voltigeurs, dont la bonne contenance et le feu à bout portant arrêtèrent la cavalerie prussienne. Les généraux Maison et Pacthod, chacun à la tête de leur colonne, firent alors battre la charge, marchèrent sur cette cavalerie, la fusillèrent pendant qu'elle se retirait, et la poursuivirent dans la plaine.

Le prince de Ponte-Corvo rallia lui-même sa cavalerie, et la mena à la poursuite de l'ennemi jusqu'à l'entrée de l'étroit défilé de *Faehre*. Le colonel Bonnemain, avec le 5e régiment de chasseurs, pénétra dans le défilé, et soutint avec fermeté le feu de l'infanterie prussienne qui défendait ce poste important, jusqu'à ce que le général Maison, qui suivait la cavalerie légère avec quelques compagnies de voltigeurs, l'eut rejoint. Il était nuit close; le général Maison attaqua sur-le-champ, culbuta cette infanterie, et la poursuivit au-delà du défilé. Les Prussiens perdirent dans cette journée un grand nombre d'hommes tués ou blessés, sept à huit

cents prisonniers, et sept pièces de canon. Le prince de Ponte-Corvo fit prendre position; il passa le défilé le soir même avec sa cavalerie légère, et porta son quartier-général à *Zipsendorf*: le général Blücher avait le-sien à *Osdorf*, seulement à une demi-lieue de distance. Le lendemain 4 novembre, le prince entra à *Schwerin* avec son état-major, et porta son corps d'armée à *Lankow*, en avant de la ville, sur la route qui conduit à *Gadebusch*, et de là à *Ratzburg* et à *Lubeck*.

La position du général Blücher devenait très-critique, la perte du défilé de *Faehre* avait rapproché tout à coup de lui le corps du prince de Ponte-Corvo; et celui du maréchal Soult, arrivé à *Crewitz*, marchait sur *Plathe* et *Pampow*, pour déborder sa droite. L'arrière-garde de sa gauche, quinze escadrons, qui, sous les ordres des généraux Usedom et Wobeser, étaient en position à *Colpin*, sur la route de *Sternberg*, comme celle du général Winning à *Crewitz*, se trouva coupée, quand les Français se furent em-

parés du défilé de *Faehre*, et dut tourner le lac de *Schwerin* du côté du nord, pour se rallier à l'aile gauche; enfin le grand-duc de Berg, avec sa réserve de cavalerie, arrivait ce même jour 4 novembre à *Schwerin*.

Dans cet état de choses, le général Blücher ne pouvant plus songer à passer l'*Elbe*, résolut de se retirer sur *Gadebusch*, en refusant sa droite. Pendant ce mouvement, l'avant-garde du maréchal Soult atteignit et enleva à *Perlin* un bataillon avec son drapeau et ses canons.

Gadebusch est située à l'embranchement des trois routes de *Hambourg* par *Ratzburg*, de *Lubeck* et de *Weimar*; il y a, en arrière de cette petite ville, une très-belle position, rendue célèbre par la bataille que les Suédois, commandés par Steinbock, gagnèrent sur les Saxons et les Danois, le 20 décembre 1712, et dans laquelle le vaillant comte de Saxe fit ses premières armes; le front et la gauche sont couverts par une vallée marécageuse et par des bois : la position n'est accessible que par la droite, où

le terrain est uni et propre à la cavalerie. Le général Blücher pouvait placer avantageusement son artillerie (il avait environ cent bouches à feu); sa nombreuse cavalerie, encore intacte quoique fatiguée, pouvait décider une action; mais il n'osa, à cause de l'état misérable où étaient ses troupes, hasarder de combattre contre des forces supérieures. Il n'était plus qu'à dix lieues de *Lubeck*, où il était certain de trouver des ressources, et qu'il pouvait mettre promptement en assez bon état de défense pour y donner quelques repos à son armée; il espérait aussi de s'y renforcer de la division suédoise qui s'était retirée de *Lauembourg* sur cette place : il se décida donc à y marcher pour l'occuper de gré ou de force.

Le prince de Ponte-Corvo voyant que le général Blücher n'avait accepté la bataille ni à *Kladrum*, lorsqu'il était au milieu de ses colonnes avec des forces inférieures, ni à *Crewitz*, et qu'en dernier lieu il n'avait pu défendre le défilé de *Faehre*, qui était

la clef de la position derrière les lacs de *Schwerin*, il lui proposa de capituler. Il lui faisait observer qu'entouré par trois corps d'armée, et n'ayant plus de point de retraite, il serait avant trois jours obligé de combattre sans espoir de salut, et qu'il était inutile de prolonger les maux du pays où il avait attiré la guerre. La courte réponse du général Blücher : « *Je ne capitulerai jamais* », annonçait qu'il voulait se maintenir dans la position de *Gadebusch*; cependant il l'abandonna le lendemain 5 novembre, à six heures du matin, et fit continuer la marche jusqu'à *Lubeck*.

Les premières troupes prussiennes se présentèrent au *Mühl-Thor* (porte des Moulins) à l'entrée de la nuit, et s'en emparèrent; douze bataillons d'infanterie avec leurs pièces, et toute l'artillerie de position (vingt pièces de 12 et huit obusiers), furent placés dans la ville : tout le reste de l'armée cantonna en arrière, en-deçà et au-delà de la *Trave*; un détachement fut envoyé à *Trave-Munde*; les arrière-gardes réunies sous les ordres du

général Oswald cantonnèrent en avant de *Lubeck*, entre *Herrenburg* et *Lauen*.

En arrivant à *Lubeck*, le général Blücher se rendit à l'Hôtel-de-Ville, où le sénat assemblé protesta contre la violation de la neutralité. Le général prussien répondit, que dans de telles circonstances la nécessité était l'unique loi. Il exigea le logement pour ses troupes, une contribution à titre d'emprunt, des vivres, des souliers et des munitions. A ce prix, il garantissait la bonne discipline, et la sûreté des habitans et de leurs propriétés. Ces magistrats supplièrent en vain le général d'éloigner ses troupes, et de ne pas exposer la ville de *Lubeck* aux horreurs d'une prise de vive force. Il ne permit pas à la députation, que le sénat voulait envoyer au quartier-général de l'armée française, de sortir de la ville.

Un corps de troupes danoises, commandé par le général Ewald, était arrivé sur la frontière, pour faire respecter la neutralité du Danemarck. Le général Blücher lui écrivit; et d'après les explications qu'il en

reçut, il ordonna à ses troupes, qui étaient au-delà de la *Trave*, de ne point dépasser les limites; il employa le reste de la nuit à faire ses dispositions de défense.

La ville de *Lubeck*, située sur la rive droite de la *Trave*, au milieu d'une plaine marécageuse, a, de ce même côté, trois portes qui s'ouvrent sur la campagne, la *Hoexter-Thor* au nord, du côté de la mer, la *Burg-Thor* à l'est, sur la route de *Schwerin*, et la *Mühl-Thor* au sud, sur la route de *Ratzburg* : une quatrième porte est au pont qui conduit à la rive gauche de la *Trave* et dans le Holstein. Cette place, presque démantelée, avait autrefois une enceinte bastionnée : on en avait conservé, malheureusement pour ses paisibles et industrieux habitans, les terre-pleins des remparts et les fossés profonds dans lesquels coulent la *Trave* et la *Wacknitz*; c'était trop peu pour soutenir un siége, mais c'était assez, comme position retranchée, pour repousser des attaques de vive force. Le front de la *Burg-Thor*, qui devait

être le point d'attaque, était aussi celui qui offrait au général Blücher les meilleurs moyens de défense; cette partie est presque isolée par le confluent des deux rivières; le bastion de gauche est séparé de la courtine par la *Trave;* l'artillerie dont la courtine et les faces des bastions ruinés furent garnies, enfilait la route de *Schwerin,* et prenait d'écharpe celle de *Travemunde.* On avait construit, à la place de la demi-lune détruite, un tambour en palissades espacées, placées sur un mur d'appui, et fermées par une barrière. De semblables dispositions furent faites au *Mühl-Thor* et à l'*Hoexter-Thor;* une partie des troupes fut placée sur les remparts, et distribuée selon l'importance des postes, et l'autre dans l'intérieur de la ville, en réserve. Le duc de Brunswick-Ocls commandait à la *Burg-Thor;* le général Littow à la *Mühl-Thor,* et le général Natzemer était commandant de la ville.

Les trois généraux en chef français, réunis à *Schwerin,* ne laissèrent pas au général Blücher le temps de s'affermir, et de per-

feotionner ses moyens de défense; dès qu'il eut quitté la position de *Gadebusch*, ils se portèrent sur *Lubeck*; le maréchal Soult et le grand-duc de Berg par *Ratzburg*, et le prince de Ponte-Corvo par *Schönberg*, où il prit position le 5 au soir, avec ses trois divisions : ayant appris que le corps suédois, qui se retirait de *Lauembourg*, venait de s'embarquer à *Lubeck*, il détacha dans la nuit du 5 au 6 le général Maison, avec quelques compagnies de voltigeurs, cent chevaux, et quelques pièces de canon, pour aller occuper *Schlukup*, sur la rive droite de la *Trave*, et intercepter la navigation. Ce général, après avoir fait replier les avant-postes, attaqua et chassa de *Schlukup* un bataillon prussien, qui se retira vers la ville.

Le prince de Ponte-Corvo mit ses troupes en mouvement avant le jour, et les dirigea sur *Lubeck* par *Selmsdorf* et *Schlukup*. Pendant la marche, une colonne d'équipages, venant de *Vismar*, escortée par mille hommes d'infanterie et deux escadrons de hussards, se trouva coupée à *Selmsdorf*, à

l'embranchement des chemins, par la division Drouet, et fut prise en entier. Le colonel Gérard, aide-de-camp du prince, détaché avec un bataillon, un escadron de hussards et du canon, pour s'établir à l'embouchure de la *Trave*, prit aussi des bagages, et ramassa beaucoup de prisonniers sur la route de *Dessau*.

Les bâtimens qui transportaient les Suédois parurent vis-à-vis *Schlukup* au moment où la division Drouet, tête de colonne, y arrivait. Les Prussiens qui occupaient la rive gauche de la *Trave*, pour protéger le passage des Suédois, avaient engagé une vive fusillade d'une rive à l'autre. Le prince fit établir dans une anse quelques pièces d'artillerie, dont le feu prolongeant les bâtimens de l'avant à l'arrière, gênait et ne pouvait manquer d'arrêter leur navigation. Il continua sa marche sur *Lubeck*, laissant au général Rougère, avec une demi-brigade, le soin de continuer cette attaque, de ramasser les bateaux sur la *Basse-Trave*, d'entourer, d'aborder les bâtimens, et de

forcer les Suédois à se rendre. Cette opération, bien conduite, eut un plein succès. Le général Rougère prit environ quinze cents hommes dont se composait ce convoi, leur artillerie et leurs équipages. On a dit depuis que le traitement généreux qu'éprouvèrent les Suédois dans cette circonstance, de la part du maréchal Bernadotte, contribua dans la suite à lui concilier la confiance et les suffrages qui l'élevèrent tout à coup des nobles rangs des soldats français au trône des Gustave.

Pendant que le 1er corps, qui devait attaquer le front de la *Burg-Thor*, marchait entre la *Waknitz* et la *Basse-Trave*, celui du maréchal Soult, et la réserve du grand-duc de Berg, qui devaient attaquer le *Mühl-Thor*, marchaient de l'autre côté, entre la *Waknitz* et la *Haute-Trave*.

Le 6 novembre, entre sept et huit heures du matin, les avant-postes prussiens furent attaqués en même temps sur les deux principales directions. Le général Oswald se retira d'abord avec son corps d'arrière-garde

sur la hauteur de la *Justice*. Le général Blücher voyant que les Français étaient déterminés à attaquer de vive force, fit rentrer dans l'intérieur toutes les troupes qui avaient été placées en-dehors des portes : la cavalerie traversa la ville, l'infanterie s'y arrêta.

Le prince de Ponte-Corvo, après avoir reconnu la position, entre les deux routes de *Schönberg* et de *Travemunde*, qui se joignent à la porte, fit établir par le général Éblé un grand feu d'artillerie sur la *Burg-Thor*, à la faveur duquel il fit placer la division Drouet derrière les maisons et les jardins, en colonne par régiment; la division Rivaud et la plus grande partie de celle de Dupont, en masse sur le coteau, à cheval sur la route de *Schönberg*, la cavalerie sur les ailes et en arrière : le prince fit ensuite attaquer la porte par les deux routes. Pendant que le 27e régiment d'infanterie légère, conduit par le général Werlé, longeait le bois qui se trouve entre les deux routes, et traversait les marais pour gagner la route de *Travemunde*, le général Drouet,

avec les 94e et 95e régimens, suivait la route de *Schönberg*.

Le 27e régiment se précipitant sur la *Burg-Thor*, fut accueilli par un si terrible feu de mitraille et de mousqueterie, qu'il fut arrêté et forcé d'aller se reformer en arrière; mais le général Frère, qui marchait à sa hauteur avec le 94e, saisit cet instant pour assaillir le retranchement ou tambour palissadé : malgré le feu et les efforts de l'ennemi, les palissades furent brisées à coups de hache et de crosses de fusil. Il y eut là un carnage horrible des troupes prussiennes qui défendaient cet ouvrage; les barrières furent forcées, les pièces de la courtine et du bastion de droite furent renversées, et les canonniers tués sur leurs pièces. Ce régiment pénétra dans la ville en défilant sous le feu des seize pièces de canon du bastion de *Bellevue*, au-delà de la *Trave*, qui le prenait en flanc. Le reste de la division Drouet le suivit en subissant la même épreuve, ainsi que la division Rivaud, que le prince fit marcher promptement au soutien de la première.

Celle du général Dupont resta en dehors, en réserve.

Deux divisions du 1er corps avaient pénétré dans la ville par la *Burg-Thor*: mais il fallait passer la *Trave* pour arriver au bastion qui foudroyait le défilé; il fallait occuper la porte du *Holstein;* enfin il fallait seconder, par une attaque intérieure au *Mühl-Thor*, l'attaque du maréchal Soult, pour hâter la jonction et terminer cette sanglante affaire. Le désordre des Prussiens était au comble; cependant ils se battaient partout et tenaient ferme dans les postes les plus importans, au bastion de *Bellevue*, et dans une espèce d'île qui couvre la *Mühl-Thor*, et ne communique avec la ville que par une voûte, reste des anciennes fortifications.

Le général Blücher, après avoir fait ses dispositions et vu la canonnade bien soutenue aux deux points d'attaque, était rentré dans son logement, pour donner des ordres et faire cantonner sa cavalerie au-delà de la ville, lorsque le redoublement des feux de canon, la fusillade dans les rues, et les

cris venant du côté de la *Burg-Thor* l'avertirent du danger imminent; les Français s'avançaient si rapidement par la *Burgstrasse*, qu'il eut à peine le temps de sortir avec son fils et un officier; tout le reste de son état-major fut pris dans son propre logement.

Les deux postes dont nous venons de parler furent promptement enlevés : le général Werlé, avec un bataillon du 27e d'infanterie légère, étant arrivé près du pont de la *Trave*, fila le long du rempart et gagna le bastion de *Bellevue*; il s'en empara et fit cesser son feu meurtrier. De l'autre côté, la division Rivaud avait marché par le *Königstrasse* aux *Mühlen-Thor* et *Hoexter-Thor*; le général Pacthod, à la tête du 8e régiment de ligne, fut chargé d'attaquer par l'intérieur la *Mühlen-Thor* que défendaient avec vigueur et avec l'avantage de position le régiment prussien de Tschammer et un bataillon de grenadiers. Postés sur les toits des maisons de l'île et sur les remparts, dont ils avaient retourné les canons sur la ville, ces

braves soutenaient la double attaque du dehors et du dedans. Ils furent honorablement vaincus d'un et d'autre côté, et faits prisonniers au nombre de deux mille. Les troupes du maréchal entraient dans la ville au moment où le général Pacthod débouchait.

Blücher fit encore un effort pour se maintenir dans *Lübeck*. Il se mit lui-même à la tête des troupes qu'il put rallier; il fit venir deux escadrons avec lesquels il chargea dans la *Konigstrasse*, et qui furent repoussés et très-maltraités par le feu de quelques pelotons d'infanterie : enfin il fut forcé de sortir de la ville. Déjà le pont de la *Trave* et la porte du *Holstein*, que défendait le régiment de Kunheim, étaient vivement attaqués par le général Drouet; ses tirailleurs, postés dans les maisons voisines du pont et sur les remparts, fusillaient tout ce qui passait : et comme le seul chemin par lequel le petit nombre de Prussiens qui avaient passé le pont pussent se retirer, longeait le glacis, ils eurent beaucoup à souffrir du feu des Français qui couronnaient le rempart. Des vingt-deux

bataillons prussiens qui, la nuit précédente ou pendant l'action, étaient entrés dans *Lubeck*, il en sortit à peine trois, auxquels se réunirent quelques débris. Le général Drouet, débouchant par le *Holstein-Thor*, se mit à leur poursuite sur la route de *Schwartau;* le prince de Ponte-Corvo le fit soutenir par la division Rivaud et par la cavalerie légère.

Les combats, le carnage dans les rues, dans les maisons, sur les places et dans les temples, ne cessèrent que vers l'entrée de la nuit; nuit affreuse, pendant laquelle la malheureuse ville de *Lubeck* fut livrée à tous les excès inévitables après une prise d'assaut. Plus de trente mille soldats s'y répandirent en désordre, et dans cette confusion les vaincus se mêlèrent aux vainqueurs pour prendre part à ces scènes de désolation. Les efforts des officiers français, trop longtemps inutiles, arrêtèrent peu à peu la fureur du pillage; plusieurs d'entre eux se dévouèrent, au péril de leur vie, à des actes d'humanité, qui ne sont pas les moindres

titres à la gloire des armes. Le prince de Ponte-Corvo, secondé par les autres généraux et par les chefs de corps, rétablit l'ordre, et ne négligea rien pour protéger et consoler ces infortunés habitans.

N'ayant pu conserver pendant une seule journée la place de *Lubeck*, la tête de sa position sur la *Trave*, forcé de l'abandonner après y avoir perdu les deux tiers de son infanterie, et la meilleure partie de son artillerie, le général Blücher rallia le soir même, 6 novembre, ce qui lui restait de troupes à pied, environ quatre à cinq mille hommes. C'étaient tout ce qui avait pu s'échapper avec lui par la porte du *Holstein*, le régiment de Kunheim qui avait fait son arrière-garde, et les détachemens qu'il avait répandus sur la rive gauche de la *Trave*, au-dessus et au-dessous de *Lubeck*. Il laissa à *Schwartau* cette masse confuse d'environ quatre à cinq mille hommes qui manquaient de vivres, et avaient presque épuisé leurs munitions, et alla rejoindre sa cavalerie à *Ratkau*, près de la frontière danoise.

Les trois généraux en chef français, réunis à *Lubeck*, se concertèrent pour envelopper ces débris de la grande armée prussienne, et les forçer à mettre bas les armes, bien décidés à les poursuivre sur le territoire danois, si pour y chercher inutilement un refuge ils donnaient un second exemple de cette violation des droits de la neutralité. Dès la pointe du jour, 7 novembre, les troupes françaises furent rassemblées, et débouchèrent de *Lubeck*; l'infanterie du prince de Ponte-Corvo marcha sur *Schwartau*, et le grand-duc de Berg, avec sa cavalerie légère et une division de cuirassiers, manœuvra à sa hauteur et sur son flanc droit, entre la route de *Holstein* et celle de *Travemunde*.

La position du général Blücher était désespérée; il avait reçu pendant la nuit, par le duc de Brunswick-Oels, venant de *Travemunde* avec un officier parlementaire du prince de Ponte-Corvo, la nouvelle que cette place sur laquelle il voulait se retirer, et le bataillon des grenadiers qu'il y avait

envoyé, étaient tombés entre les mains des Français. Le prince lui faisait offrir une honorable capitulation; il ne pouvait se flatter, avec une si faible infanterie, ni de rentrer dans *Lubeck*, comme il en avait eu la pensée, ni de s'ouvrir la route de *Holstein*, que le général danois était déterminé à défendre; mais il s'obstinait encore à combattre avec sa cavalerie, pour se retirer sur *Travemunde*, lorsque les officiers qu'il avait envoyés en reconnaissance vinrent lui rendre compte que le terrain entre *Ratkau* et *Travemunde* était partout impraticable pour cette armée. Enfin, le 7 au matin, son infanterie ayant été dépostée de *Schwartau*, et poursuivie par la division du général Drouet, il fut de nouveau sommé au nom du grand-duc de Berg. Menacé d'une attaque qu'il était hors d'état de soutenir, le général Blücher se décida enfin à capituler; il envoya un officier parlementaire pour prévenir qu'il entrait en négociation, et qu'il avait donné l'ordre à ses troupes de rester en position sans faire feu. Le parlementaire, reçu par les

généraux Rivaud et Tilly, du corps du prince de Ponte-Corvo, fut conduit auprès des généraux en chef, et les pria de vouloir bien venir conférer à *Ratkau* avec le général Blücher qui était attaqué d'une violente fièvre : ils s'y rendirent; après des explications qui ne laissèrent au général prussien aucun doute sur la nécessité d'accepter les conditions qui lui étaient offertes, la capitulation fut rédigée, et, sur sa demande, elle fut motivée de la manière suivante :

« Son excellence le général Blücher vou-
« lant entendre à une capitulation, et la po-
« sition dans laquelle il se trouve le forçant
« à capituler, il accepte les conditions faites
« au nom des trois corps de l'armée fran-
« çaise, qui se trouvent ci-mentionnés;
« savoir : au nom de S. A. R. le grand-duc
« de Berg, de S. A. le maréchal prince de
« Ponte-Corvo, et de S. Exc. le maréchal
« Soult; laquelle capitulation est signée au
« nom des trois corps d'armée, par MM. les
« généraux de division Tilly et Rivaud, dont
« chacun commandait une division du pre-

« mier corps d'armée sous les ordres de « S. A. le maréchal prince de Ponte-Corvo, « se trouvant le plus près de l'armée qui « capitule.

ART. 1er. « Les troupes sous les ordres de « S. Exc. M. le général Blücher, tant cava- « lerie qu'infanterie et artillerie, ainsi que « tous les détachemens qui appartiennent « à son armée, seront prisonniers de guerre. « Les cinq articles suivans, relatifs à la re- « mise du matériel de toute espèce, au trai- « tement des officiers, etc., étaient les mêmes « que ceux de la capitulation de *Prenzlow.* »

Immédiatement après que la capitulation eut été signée, le corps d'armée prussien défila avec les honneurs de la guerre, en présence de l'armée française, avec ses armes, caissons, drapeaux déployés et étendards, et mit bas les armes après avoir dépassé l'aile gauche.

La capitulation de *Ratkau* comprenait, comme on le voit, les détachemens du corps d'armée prussien qui, jetés sur ses flancs, s'étaient trouvés coupés de *Lubeck* par la

rapidité des marches du prince de Ponte-Corvo et du maréchal Soult. Aucun n'échappa au mauvais sort des armes prussiennes. Du côté de l'*Elbe*, le général Pellet, avec cinq escadrons, une demi-batterie d'artillerie légère, et un bataillon d'infanterie, n'ayant pu joindre le général Blücher entre *Schwerin* et *Gadebusch*, s'était dirigé sur *Lunebourg*; il fut poursuivi, atteint et forcé de se rendre au général Drouet, que le prince de Ponte-Corvo chargea de cette expédition. Du côté de la mer, le général Usedom, avec deux régimens de hussards, deux bataillons de grenadiers et deux pièces de canon, n'ayant pas eu le temps de tourner par le nord le lac de *Schwerin* pour se réunir au corps d'armée sur la position de *Gadebusch*, avait pris le parti de se retirer sur *Wismar*. Le général Savary qui, avec ses deux régimens de cavalerie légère (1er des hussards et 7e de chasseurs), flanquait la droite du prince de Ponte-Corvo, poursuivit cette arrière-garde isolée, et la bloqua dans *Wismar*. Le général Usedom, acculé à la

mer, et ne trouvant dans cette ancienne ville anséatique, démantelée depuis un siècle, aucun moyen d'opérer et de protéger un embarquement, accepta la capitulation que lui offrit le général Savary.

D'après les états de situation remis par les états-major prussiens, il fut reconnu, 1°. que vingt-un bataillons et demi, vingt-trois escadrons et soixante-cinq bouches à feu, avaient été détruits en combattant, ou pris le 6 novembre à *Lubeck* ou aux environs; 2°. que dix bataillons et demi, cinquante-trois escadrons, et trente-neuf bouches à feu, se rendirent à *Ratkau*. En tout, trente-deux bataillons, soixante-dix-huit escadrons, et cent quatre bouches à feu, soixante-trois drapeaux ou étendards. Vingt-un mille deux cents hommes de toutes armes, parmi lesquels se trouvaient quatorze généraux et huit cents officiers, furent faits prisonniers.

L'entière destruction des armées prussiennes qui avaient été battues et dispersées à *Iéna* et à *Auerstaëdt*, fut ainsi consommée, comme Napoléon l'avait prévu, or-

donné, et plus promptement qu'il n'avait pu l'espérer. Un mois s'était à peine écoulé depuis les premières hostilités sur la frontière de Saxe; et d'une masse de cent soixante mille hommes de toutes armes, ce qui n'avait pas succombé dans les batailles et les combats, était tombé au pouvoir des vainqueurs. Pas un seul corps entier n'avait pu atteindre les bords de l'*Oder;* tout le matériel de ces armées, l'artillerie, les chevaux, les bagages, avaient été pris, et avaient considérablement accru les forces et les ressources de la Grande-Armée française.

La monarchie militaire du grand Frédéric était renversée; il restait à peine quelques vestiges de sa puissances et de ses conquêtes.

Les trois corps qui avaient concouru à l'expédition de *Lubeck*, formaient une force totale de cinquante-trois mille hommes (le 1er corps, dix-huit mille; le 4e, vingt-six mille; la réserve, neuf mille). Ils se trouvaient réunis sur le même point, à cent lieues de l'*Oder*. La diversion opérée par le général Blücher, quelques fautes qu'il eût

commises dans sa longue retraite, aurait été très-utile à l'armée prussienne, si le corps de réserve, inutilement engagé et battu à *Hall*, et toutes les troupes qui avaient atteint *Magdebourg*, s'étaient ralliées derrières les plans de l'*Oder*. Blücher, en attirant sur lui ses trois corps d'armée jusque sur le *Bas-Elbe*, se flattait d'arrêter le mouvement général de la Grande-Armée française, et de donner le temps à l'armée russe de se porter sur la Vistule.

Le lendemain de la capitulation de *Ratkau*, le grand-duc de Berg et le maréchal Soult firent rentrer leurs troupes dans le *Mecklembourg*. Le premier mit sur-le-champ en marche sa cavalerie, pour la ramener à *Berlin*, et s'y rendit promptement de sa personne avec le général Belliard. Le 4e corps (celui du maréchal Soult) cantonna dans les environs de *Schwerin* et de *Wismar*, en attendant de nouveaux ordres. Le prince de Ponte-Corvo, après avoir, comme nous l'avons dit plus haut, détaché une de ses divisions et une partie de sa cavalerie légère

au-delà de l'*Elbe*, occupa, avec les deux autres, la ville et le territoire de *Lubeck* jusqu'au 19 novembre, et soulagea, autant qu'il était en son pouvoir de le faire, la misère et les malheurs que la défense obstinée, mais honorable, du général, y avait seule attirée.

Aussitôt que Napoléon fut informé de la défaite de l'armée de Blücher à *Lubeck*, et de la capitulation de *Ratkau*, il se hâta de rappeler et de faire marcher vers l'*Oder* la réserve de cavalerie, le 1er et le 4e corps d'armée; il laissa au 8e, sous les ordres du maréchal Mortier, ainsi qu'une partie de l'armée hollandaise, le soin d'occuper et de faire gouverner en son nom tous les états de la Basse-Allemagne, dont il n'avait pas reconnu la neutralité. Ces riches et faciles conquêtes n'étaient rien moins que la Westphalie, le Hanovre, les villes anséatiques, le duché de Mecklembourg, et la Poméranie suédoise. Comme cette opération appartient à la seconde période de la campagne, et que nous n'avons pu la renfermer dans ce volume, nous n'en rappellerons les

principaux détails que dans le volume suivant, lorsque nous produirons le tableau des mouvemens simultanés des divers corps d'armée au-delà de l'*Oder*. Le maréchal Mortier, jusqu'à l'époque où son corps entra en ligne, forma, pour ainsi dire, l'arrière-garde de la Grande-Armée; sa mission eut pour objet de couvrir ses derrières et son flanc gauche du côté de la mer, et de soumettre à la domination de l'empereur Napoléon les pays que les colonnes françaises avaient si rapidement traversés.

Dès le 10 novembre, non-seulement il n'y avait plus jusqu'aux frontières de Pologne aucune troupe prussienne en campagne, mais le boulevard de la monarchie, la forteresse de *Magdebourg*, venait de se rendre au maréchal Ney. Les seules places de *Hameln* et de *Niewbourg* sur le *Weser* tenaient encore, et ne tardèrent pas à ouvrir leurs portes au vainqueur.

Quoique la garnison de *Magdebourg* fût en grande partie composée des bataillons incomplets, et des débris qu'y avait laissés le prince

de Hohenloë, elle était cependant si nombreuse et si bien pourvue de vivres et de munitions, que la faible défense du gouverneur, le général comte de Kleist, ne pouvait être excusée par la prétendue inutilité de la prolonger. Cette place importante ne soutint pas un siége régulier. Après quinze jours de blocus, le maréchal Ney commença le bombardement, conformément à l'instruction particulière qu'il avait reçue de Napoléon. Le système de celui-ci, pour déterminer la reddition d'une place qui ne pouvait être secourue, était de ne développer que progressivement le feu combiné des mortiers, des obusiers et des pièces de 24 tirant à boulets rouges; on devait chaque jour, et après des intervalles de repos, augmenter le nombre de ces bouches à feu et la vivacité de leur tir. Les accidens devaient aller en croissant, ainsi que la terreur des habitans; et même lorsqu'on aurait atteint le dernier terme, ils pouvaient croire que cette pluie de fer et de feu redoublerait encore comme les jours précédens, et que l'entière destruc-

tion de leur ville était résolue. Une situation si violente devait, au milieu d'une nombreuse population, faire éclater des mouvemens d'insurrection, auxquels se mêleraient les troupes découragées, et forcerait le commandant à accepter une capitulation.

Le gouverneur de *Magdebourg* n'attendit pas d'être réduit à de telles extrémités; on peut croire aussi que le souvenir du désastre qu'éprouva cette ville pendant la guerre de trente ans, contribua à abattre le courage des assiégés. L'audacieux maréchal Ney, pressant le bombardement, et préparant une attaque de vive force, n'était pas moins redoutable pour eux que l'implacable Tilly l'avait été pour leurs ancêtres, lorsque après le furieux assaut du 10 mai 1631, il livra la population au pillage, au massacre et à l'incendie. La ville entière, l'une des plus riches et des plus florissantes de l'Allemagne, fut, à l'exception de deux églises et de quelques masures, réduite en cendres. Le temps n'efface pas les traces de ces épouvantables calamités : leur tradition

écrite sur les ruines se transmet d'âge en âge.

A peine les projectiles lancés par les Français avaient-ils incendié quelques maisons, que les habitans effrayés se plaignirent hautement d'être sacrifiés eux et leurs propriétés, pour prolonger une résistance qui n'avait plus d'autre objet que l'honneur des armes. Le gouverneur Kleist, moins heureux que le brave Falkenberg, qui dans le premier siége périt glorieusement en combattant, se détermina à rendre la place. La capitulation négociée par le général Dutaillis, chef de l'état-major, et par le colonel Liger-Belair, aide-de-camp du maréchal Ney, fut signée le 8 novembre. Elle fut arrêtée sur les mêmes bases que celles d'*Erfurth*, de *Prenzlow* et de *Stettin*. Après la remise mutuelle des otages, la porte d'*Ulrich* et les ouvrages extérieurs furent occupés par les Français. La garnison défila le 11 au matin avec les honneurs de la guerre, et déposa, avec ses armes, cinquante-quatre drapeaux et cinq étendards. Le nombre de prisonniers, en y comprenant les malades et les

blessés, s'élevait à vingt-deux mille, parmi lesquels étaient vingt généraux et huit cents officiers. On trouva dans la place huit cents pièces de canon, un million de poudre, un grand équipage de pont, et un immense matériel d'autres objets d'artillerie.

La reddition des places du *Weser* suivit de près celle de *Magdebourg*. Les détachemens prussiens qui étaient restés dans l'électorat de *Hanovre*, chassés d'un côté par le corps d'armée du roi de Hollande, et de l'autre par celui du maréchal Mortier, s'étaient jetés dans *Hameln* et *Niewbourg*. Une foule de fuyards, après la journée d'*Auerstaëdt* et d'*Iéna*, s'étaient réfugiés dans ces places; enfin le général Lecoq, qui se retirait avec une colonne de cinq à six mille hommes, n'ayant pu rejoindre ni le prince de Hohenloë, ni le général Blücher, s'était enfermé dans *Hameln*.

Cette place, dont les excellentes fortifications étaient en très-bon état, était commandée par le général de Schœler; elle était abondamment pourvue de vivres et de munitions

de guerre; et par diverses réunions, l'effectif de la garnison s'élevait à neuf mille hommes. Il y avait peu d'accord entre les officiers, et beaucoup de désordre parmi les soldats de tant de corps différens. Le roi de Hollande marcha de *Würtzbourg* et de *Paderborn* sur *Hameln;* la division du général Milhaud suivit le cours du *Weser* par *Höxter* et *Pyrmont,* et celle du général Gobert arriva devant *Hameln* le 7 novembre. Il y eut à *Gross-Barchel,* sur la rive gauche du *Weser,* à une lieue de la place, un engagement de cavalerie assez vif entre l'avant-garde du roi de Hollande et quelques escadrons de dragons et de hussards prussiens qui furent ramenés jusque sur les glacis. Le blocus étant formé sur les deux rives du fleuve, il ne resta aux Prussiens d'autre espoir que celui d'honorer leur défaite par une belle défense; ils avaient tout le temps de la préparer avant que les Français eussent pu réunir assez de moyens pour pousser le siége avec vigueur. Napoléon venait de conclure avec le plénipotentiaire du roi de Prusse, le marquis de Lu-

chésini, un traité d'armistice. La base de ce traité, dont nous ferons connaître la substance, était la remise immédiate de toutes les places fortes aux troupes françaises. On l'avait adressé au roi, et Napoléon ignorant encore si ce prince s'humilierait jusqu'à le ratifier, ne fit aucune difficulté de le supposer; il chargea le général Savary d'en essayer l'application à la place de *Hameln*, et dans tous les cas, de presser l'ouverture du siége, et de le pousser avec vigueur. Ce général arrivé devant *Hameln* le 19 novembre, eut, dès le lendemain, une conférence avec le général Lecoq et les autres généraux prussiens. « Vous êtes isolés, sans « espoir d'être secourus, leur dit-il, aban- « donnés à plus de cent lieues sur les der- « rières d'une armée victorieuse; que peu- « vent vos efforts pour arrêter dans sa chute « la monarchie prussienne? » En leur annonçant l'amnistie, et l'abandon des places consenti par le négociateur prussien, il acheva de les déterminer à se rendre aux mêmes conditions que celles accordées à la garnison

de *Magdebourg;* les soldats devaient être conduits en France, et les officiers étaient libres de retourner dans leurs foyers, sur parole de ne pas servir contre les Français.

Dès que cette capitulation fut connue des troupes, elles s'insurgèrent; tous les liens de la subordination et de la discipline furent rompus; les officiers demandaient pour eux qu'on assignât le payement de leur solde sur les caisses des provinces occupées par les troupes françaises, et pour leurs soldats, la permission de retourner dans leurs foyers. Le général Savary répondit au général Schœler, qui avait été forcé d'appuyer près de lui les demandes de sa garnison révoltée, qu'il saurait maintenir la capitulation dans tout son contenu; qu'il occuperait le lendemain les forts et les portes, ordonnerait aux troupes prussiennes de se retirer; que tout ce qui, après cet ordre, serait fait prisonnier, serait puni de mort, et qu'il rendrait chaque officier sur sa fortune, sa liberté et sa vie, responsable du moindre accident. Cette

menace en imposa aux séditieux. Déjà le pillage de magasins d'eau-de-vie avait ajouté au désordre les fureurs de l'ivresse; on se fusillait dans les rues, lorsque, sur l'invitation pressante du gouverneur, le général Savary accourut avec sa cavalerie, pénétra dans la ville, força toutes les troupes de la garnison de sortir par une même porte, les enveloppa dans une prairie, fit mettre bas les armes aux soldats, et fit signer le cartel aux officiers; laissant ensuite au général Dumonceau le soin de faire exécuter la capitulation, il se rendit devant *Niewbourg*. Cette petite place, qui avait trois mille hommes de garnison, et dans laquelle on avait fait de grands préparatifs de défense suivit l'exemple de *Hameln*, et capitula le 25 novembre aux mêmes conditions. Là finit ce que nous avons appelé le premier acte de la guerre de Prusse.

Nota. Les Pièces justificatives de ce volume ayant été imprimées en même temps que le texte, et celui-ci ayant eu plus d'étendue qu'on ne l'avait présumé, la pagination se trouve interrompue. Elle a été rétablie à la Table des Chapitres et des Matières. Il n'y a donc point ici de lacune.

PIÈCES JUSTIFICATIVES
DU SEIZIÈME VOLUME.

Suite de la Correspondance et des Ordres de l'empereur NAPOLÉON, *transmis par le major-général de la Grande-Armée française.*

(Depuis le commencement des hostilités, jusqu'aux batailles d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*.)

Au maréchal BERNADOTTE.

Cronach, le 8 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que M. le maréchal Soult sera demain à *Hoff*. L'intention de l'empereur est que demain, à la pointe du jour, vous soyez en marche pour reconnaître et attaquer *Saalbourg*, s'il y a lieu. L'empereur sera rendu demain à la pointe du jour à *Nordhalben*. Il est nécessaire que vous fassiez préparer à *Nordhalben* et à *Lobenstein* quelque repos pour les ambulances. Je vous envoie des proclamations que vous ferez lire à la tête de vos troupes.

Au maréchal LANNES.

Cronach, le 8 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, est instruit qu'il y avait hier à *Saalfeld* cinq régimens qui ont

pris position à *Henbrunn*, près de *Grafenthal*. Si les forces de l'ennemi se trouvent plus considérables qu'on ne le croit à *Grafenthal*, il est convenable que vous pressiez l'arrivée du maréchal Augereau. S'il n'y avait que dix à douze mille hommes dans une situation qui vous fût avantageuse, vous pouvez les attaquer après les avoir reconnus, et presser l'arrivée de la tête du corps de M. le maréchal Augereau. Comme l'empereur fera attaquer demain *Saalbourg*, il est convenable, si vous n'attaquez pas vous-même l'ennemi, que vous le veilliez et teniez en échec, pour empêcher que par une marche de flanc il ne puisse venir au secours de *Saalbourg*. L'intention de l'empereur est que dans l'ordre de bataille chaque division se forme une aile, et soit rangée sur plusieurs lignes, à quatre-vingts toises de distance. Je joins ici des proclamations de l'empereur, que vous ferez lire à la tête de vos troupes.

Au maréchal LANNES.

Nordhalben, le 9 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que le quartier-général de l'empereur sera ce soir à *Ebersdorf*.

Le maréchal Davoust sera à *Lobenstein*;

Le prince Murat à *Schleitz*;

Le maréchal Bernadotte à *Saalbour;*

Le maréchal Soult vis-à-vis de *Plaueng;*

Le maréchal Ney à *Hoff.*

L'on suppose que l'ennemi veut défendre *Saalfeld,* s'il y est en force supérieure : il ne faut rien engager que le maréchal Augereau ne vous ait rejoint. Dans la journée on aura des nouvelles de l'ennemi ; et s'il avait des forces notables à *Saalfeld,* l'empereur marchera avec vingt ou vingt-cinq mille hommes dans la nuit, pour arriver demain vers midi sur *Saalfeld* par *Saalbourg.*

Dans cette situation de choses, monsieur le maréchal, où l'ennemi réunit toutes ses forces à *Saalfeld,* vous n'avez autre chose à faire qu'à prendre position à *Grafenthal.*

L'ennemi ne peut se hasarder à marcher sur vous, ayant des forces si considérables sur son flanc gauche Si cependant il le faisait en force très-supérieure, il n'y a pas de doute que vous ne deviez battre en retraite, parce qu'alors il serait pris et attaqué en flanc par le corps du centre ; mais si l'ennemi n'a que quinze à dix-huit mille hommes, vous devez, après avoir bien étudié sa position, l'attaquer, bien entendu que le corps du maréchal Augereau sera avec vous. Ce qui est le plus important dans cette circonstance, c'est d'envoyer trois fois par jour de vos nouvelles et de celles de l'ennemi à l'empereur.

Si l'ennemi bat en retraite devant vous, arrivez le plus promptement possible à *Saalfeld;* et là placez-vous très-militairement.

Au maréchal LEFEBVRE.

Nordhalben, le 9 octobre.

Vous vous rendrez aujourd'hui, monsieur le maréchal, avec toutes les troupes que vous commandez à la porte de *Steinwiesen*. L'empereur couche cette nuit à *Ebersdorf;* il sera convenable, monsieur le maréchal, que vous rejoigniez avec vos troupes le plus tôt possible. Partez en conséquence demain à trois heures du matin.

Au maréchal BERNADOTTE.

Nordhalben, le 9 octobre.

PORTEZ votre quartier-général, monsieur le maréchal, à *Saalbourg;* tenez-y vos troupes bien réunies. Je vous préviens que le maréchal Soult arrive à *Hoff;* le maréchal Lannes marche sur *Grafenthal;* le maréchal Davoust porte son quartier-général ce soir à *Lobenstein*.

Le grand-duc de Berg, avec sa cavalerie et une brigade de votre infanterie, prendra position derrière *Schleitz*.

Au maréchal LANNES.

Ebersdorf, le 10 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, approuve les dispositions que vous avez prises. Pressez l'arrivée de M. le maréchal Augereau, et immédiatement après, attaquez *Saalfeld*. Le grand-duc de Berg et le maréchal Bernadotte occupent *Schleitz*; une division de Prussiens et de Saxons y a été attaquée et culbutée hier soir; l'ennemi, qui avait vingt mille hommes de cavalerie, a été écrasé par la nôtre : deux colonels et sept à huit cents prisonniers sont restés dans nos mains. Ce corps était commandé par le général Tauenzien. Nos postes vont sur *Pausneck*; et si les forces de l'ennemi sur *Saalfeld* devenaient très-considérables, on marcherait à eux par derrière; mais rien ne donne à penser à l'empereur qu'il puisse y avoir là plus de douze à quinze mille hommes. Le quartier-général est toujours à *Ebersdorf*.

Au général DUPONT.

Ebersdorf, le 10 octobre.

IL est nécessaire, général, que vous partiez à la pointe du jour pour vous rendre à *Schleitz* : vraisemblablement le maréchal Bernadotte vous en aura déjà envoyé l'ordre; s'il ne l'a pas fait, mettez-vous en marche.

Au maréchal DAVOUST.

Ebersdorf, le 10 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que le général Dupont part à la pointe du jour pour *Schleitz;* envoyez votre 1re division comme avant-garde à *Saalbourg;* faites avancer votre 3e division de manière à ce que la 2e et la 3e soient réunies entre *Lobenstein* et *Ebersdorf;* réunissez toute votre cavalerie légère entre *Ebersdorf* et *Saalbourg,* pour qu'elle puisse, selon les circonstances, se porter où il sera nécessaire. Comme *Hoff,* et toute la droite, nous appartiennent, il n'y a rien à reconnaître de ce côté; mais envoyez des patrouilles et des reconnaissances sur *Saalfeld.*

Au prince JÉRÔME.

Ebersdorf, le 10 octobre.

L'EMPEREUR ordonne au prince Jérôme de se rendre en toute diligence à *Hoff.*

Au maréchal DAVOUST.

ORDRE

Ebersdorf, le 10 octobre.

LE maréchal Davoust se rendra en toute diligence à *Schleitz*, où il portera son quartier-général. Il prendra position en avant de cette ville avec ses trois divisions.

Au maréchal SOULT.

ORDRE.

Ebersdorf, le 10 octobre.

LE maréchal Soult se dirigera sur *Gerau;* il occupera d'abord la ville de *Veyra*, où il se mettra en communication avec l'avant-garde qui sera au-delà d'*Auma*, sur la route de *Saalfeld* à *Gerau;* arrivé à *Hirshbach*, il se mettra également en communication avec *Auma*.

Au maréchal LANNES.

Schleitz, le 10 octobre.

NOUS avons entendu ce matin, monsieur le maréchal, une canonnade assez forte; nous avons supposé que vous attaquiez *Saalfeld*. Je crois devoir vous faire connaître notre position de ce soir; le ma-

réchal Davoust est avec une division à *Pausneck;* nous occupons *Neustadt*, *Triptitz* et *Auma*. L'empereur attend avec impatience que vous vous rendiez à grandes journées sur *Neustadt*. Vous devez former la gauche de l'armée qui va se porter sur *Gerau*. L'empereur compte sur votre activité ordinaire pour faire rapidement votre mouvement.

Au maréchal DAVOUST.

Schleitz, 10 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que tout votre corps d'armée part demain avant le jour pour se rendre à *Auma*, et de là sur *Gerau* : il est nécessaire que vous vous y rendiez. La canonnade n'ayant pas continué, il n'y a pas de doute que le maréchal Lannes ne soit à *Saalfeld;* cela étant, le général Dupont se mettra en marche à la petite pointe du jour pour se rendre sur *Gerau*. Vous ferez prévenir le général Milhaud qu'il fasse retirer tous les postes, et qu'il flanque avec toute sa cavalerie la marche du général Dupont, se tenant toujours entre ce général et le général Lasalle, afin de les prévenir à temps de tous les mouvemens que fera l'ennemi. Le général Dupont se portera sur *Neustadt* et *Triptitz*, pour marcher sur *Gerau*.

Si, ce qui n'est pas probable, c'était l'ennemi qui

eût forcé le maréchal Lannes à *Saalfeld*, cet ordre ne recevrait point son exécution, et vous en préviendriez l'empereur.

A S. A. S. le grand-duc de Berg.

Schleitz, le 10 octobre.

L'EMPEREUR, mon prince, sera demain, à cinq heures du matin, à *Auma*. Les trois divisions du corps du maréchal Davoust se mettront en marche de *Schleitz* pour *Auma*. L'empereur veut décidément arriver sur *Gerau*, afin de savoir ce que fait l'ennemi. Sa majesté vous recommande de tenir votre cavalerie réunie qui se trouve quelquefois trop éparpillée. Si le maréchal Lannes est à *Saalfeld*, la division Dupont recevra ordre de partir à la petite pointe du jour, pour se porter sur *Triptitz*, et prendre la queue du corps d'armée. Il faut qu'avant le jour les deux divisions de M. le maréchal Bernadotte marchent sur *Gerau*, qu'il faut avoir dans la journée de demain, s'il n'y a pas d'obstacles. Donnez l'ordre au maréchal Bernadotte.

L'empereur a vu avec peine que vous ayez donné au général Milhaud le 21e de dragons; sa majesté répète que vous disséminez trop votre cavalerie. Il est inutile de vous recommander de faire éclairer le chemin d'*Iéna*; le corps du maréchal Bernadotte

suivra la grande route par *Mittel-Ebersdorff* et *Gerau*.

Le corps du maréchal Davoust suivra la route par *Weida*.

Au maréchal NEY.

Auma, le 12 octobre.

JE vous envoie, monsieur le maréchal, un officier de mon état-major, pour vous porter un nouvel ordre de l'empereur; en conséquence des nouveaux renseignemens que nous venons d'avoir sur l'ennemi, sa majesté ordonne que vous vous rendiez tout de suite à *Auma*, et que vous regardiez comme nul et non avenu l'ordre dâté de minuit, et qui vous ordonnait de vous rendre à *Neustadt*.

A S. A. S. le grand-duc de Berg.

Auma, le 12 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, mon prince, que vous partiez sur-le-champ de *Gerau* pour vous rendre à *Zeitz*. Vous jetterez des coureurs sur *Leipsick* et sur *Nauembourg*.

De *Zeitz*, si vos renseignemens portent que l'ennemi est toujours du côté d'*Erfurth*, l'intention de l'empereur est que vous vous portiez de *Zeitz* sur

Nauembourg, où sera le maréchal Davoust. Le quartier-général sera aujourd'hui à *Gerau*.

La position de l'armée, aujourd'hui 12, est ainsi qu'il suit :

Le maréchal Soult à *Gerau*, le maréchal Ney à *Mittel*, le maréchal Lannes à *Iéna*, le maréchal Augereau à *Kala*, le maréchal Davoust en route de *Mittel* sur *Nauembourg*.

Au maréchal BERNADOTTE.

Auma, le 12 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que je donne l'ordre au grand-duc de Berg de se porter sur *Zeitz*, et de là sur *Nauembourg*, si les renseignemens qu'il recueillera de l'ennemi le portent toujours à croire que ses principales forces sont du côté d'*Erfurth*. L'intention de l'empereur est que vous appuyez le mouvement du grand-duc de Berg : concertez-vous avec lui pour votre marche. Le quartier-général impérial sera rendu aujourd'hui à midi à *Gerau*.

Au maréchal LANNES.

Auma, le 12 octobre.

IL est ordonné à M. le maréchal Lannes de se porter aujourd'hui avec tout son corps d'armée sur *Iéna*.

Je donne l'ordre à M. le maréchal Augereau de se porter sur *Kala;* M. le maréchal Ney se trouvera ce soir à *Mittel*, et M. le maréchal Soult à *Gerau;* le maréchal Davoust sera sur la route de *Mittel* à *Nauembourg;* le maréchal Bernadotte sera sur la route de *Gerau* à *Nauembourg*, en passant par *Zeitz*. Le quartier impérial sera à midi à *Gerau*.

L'intention de l'empereur est qu'aussitôt votre arrivée à *Iéna*, vous preniez tous les renseignemens possibles pour savoir ce que fait l'ennemi depuis trois jours. Vous ferez ouvrir les lettres de la poste; vous ferez interroger les postillons et les maîtres de poste, afin d'apprendre ce que fait l'ennemi; vous enverrez des coureurs sur *Weimar*.

Je vous préviens que nous avons pris hier sur notre droite, entre *Gerau* et *Zeitz*, plus de trois cents voitures de bagages de l'artillerie, des objets précieux, et fait deux cents prisonniers.

Au maréchal AUGEREAU.

Auma, le 12 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous vous portiez avec votre corps d'armée sur *Kala*. M. le maréchal Lannes reçoit l'ordre de se porter sur *Iéna*. Envoyez des coureurs en avant pour avoir des nouvelles de l'ennemi; adressez-moi toutes les

nouvelles que vous aurez, au quartier impérial à *Gerau*. Mettez-vous en correspondance avec le maréchal Lannes à *Iéna*. La position de l'armée sera le 12 ainsi qu'il suit :

Le grand-duc de Berg se porte sur *Zeitz*, et au-delà sur *Nauembourg*, si l'ennemi est toujours du côté d'*Erfurth*; le maréchal Bernadotte suit ce mouvement; le maréchal Soult à *Gerau*; le maréchal Ney à *Mittel*; le maréchal Davoust en route de *Mittel* sur *Nauembourg*.

Au maréchal Davoust.

Auma, le 12 octobre.

Il est ordonné à M. le maréchal Davoust de partir, avec tout son corps d'armée, de la position qu'il occupe pour se diriger directement sur *Nauembourg*, où il arrivera le plus vite qu'il pourra, en tenant toujours cependant ses troupes en situation de combattre; il se fera précéder par toute sa cavalerie légère, qui enverra des coureurs aussitôt que possible, tant pour avoir des nouvelles de l'ennemi que pour faire des prisonniers, arrêter les bagages, et avoir des renseignemens précis.

La division de dragons du général Sahuc sera sous les ordres du maréchal Davoust. Je le préviens que

je fais dire au général Sahuc de se rendre à *Mittel*, où il prendra les ordres de M. le maréchal Davoust.

Le grand-duc de Berg, et le maréchal Bernadotte, ont également l'ordre de se rendre sur *Nauembourg*, mais de suivre la route de *Zeitz;* le maréchal Lannes, de *Neustadt*, se rend à *Kala*; le maréchal Soult à *Gerau;* le maréchal Ney à *Mittel*. Le quartier-général impérial sera aujourd'hui à midi à *Gerau*.

A M. le quartier-maître général de S. M. le roi de Prusse.

Auma, le 12 octobre.

Sa majesté l'empereur des Français désirant, monsieur, que les maux de la guerre soient diminués autant que possible, m'autorise à vous proposer un cartel d'échange des prisonniers qui peuvent être faits de part et d'autre, sur des bases qui puissent vous convenir. Je vous prie de prendre sur cet objet les ordres de S. M. le roi de Prusse ou du général commandant en chef son armée, et de vouloir bien me faire connaître ses intentions.

Les blessés de votre armée, tombés en notre pouvoir, ont été traités comme les nôtres, autant que la position le permet. Vos prisonniers jouiront en France d'une paye et d'une ration déterminées, pourvu que de votre côté vous promettiez à ceux que vous ferez

sur l'armée française la même paye et le même traitement. Il sera donné à chaque soldat une ration de pain de vingt-quatre onces de farine, dont trois quarts de froment, un quart de seigle; une demi-livre de viande, une once de riz, six sous par jour, et le logement.

Aux sous-officiers le tiers en sus.	
Aux sous-lieutenans.....	50 fr. par mois.
Aux lieutenans.....	80
Aux capitaines.....	100
Aux lieutenans-colonels.....	150
Aux colonels et majors.....	180
Aux généraux de brigade.....	400
Aux généraux de division.....	600

Du moment, monsieur, que je connaîtrai sur cet objet les intentions de votre souverain, je m'empresserai de donner les ordres nécessaires pour l'exécution des dispositions ci-dessus.

Je propose aussi que les femmes, enfans, chirurgiens, et enfin tout individu de l'administration, soient renvoyés, et ne puissent être considérés comme prisonniers de guerre.

L'empereur, monsieur le quartier-maître général, a ordonné que le corps du prince Louis fût déposé dans le château de *Saalfeld*, avec tous les honneurs qui lui sont dus; et si S. M. le roi de Prusse désire

le faire inhumer dans le caveau de ses ancêtres, je suis autorisé à donner les ordres pour qu'il lui soit rendu.

A S. M. le roi de Prusse.

Auma, le 12 octobre.

SIRE,

L'EMPEREUR Napoléon me charge d'avoir l'honneur de témoigner à votre majesté toute la part qu'il prend à la peine qu'a dû lui faire la mort glorieuse du prince Louis.

Au commandant du bataillon de NASSAU-USINGEN.

Auma, le 12 octobre.

IL est ordonné au bataillon de Nassau-Usingen, qui est à *Bamberg*, de se rendre à *Schleitz*, où il est destiné à tenir garnison et à mettre la police dans cette partie des communications de l'armée.

Au général commandant la division des troupes de Bade.

Auma, le 12 octobre.

IL est ordonné au général commandant les troupes du grand-duc de Bade qui doivent être, tant à

Würtzbourg que dans la citadelle, d'en partir pour se rendre à *Schleitz*, où il recevra de nouveaux ordres. Le commandant de la division badoise me fera connaître l'itinéraire de sa marche, et il enverra à l'avance pour faire préparer les subsistances dans chaque couchée.

Au commandant de la division des troupes de Würtemberg.

Auma, le 12 octobre.

Il est ordonné au général commandant les troupes de S. M. le roi de Würtemberg, qui sont à *Elwangen*, d'en partir de suite pour se rendre à *Bayreuth*, où il recevra de nouveaux ordres. Le commandant me fera connaître l'itinéraire de sa marche.

Au général THOUVENOT, *commandant à* Würtzbourg.

Auma, le 12 octobre.

Je donne l'ordre à toutes les troupes badoises de partir de la ville de *Würtzbourg* et de la citadelle pour se rendre à *Schleitz*. Les hommes des dépôts d'infanterie et ceux de cavalerie à pied vous forment une garnison suffisante pour la citadelle; vous devez donc laisser partir toutes les troupes badoises.

A S. A. I. le prince JÉRÔME.

Gera, le 13 octobre.

L'INTENTION de l'empereur n'est point, monseigneur, que la division de troupes bavaroises rétrograde pour se rendre à *Hoff*. Donnez-leur, au contraire, l'ordre de se rendre à *Schleitz*, où ils prendront position ; vous laisserez le général Hédouville, votre chef d'état-major, avec la division bavaroise, et de votre propre personne vous pouvez vous rendre près de l'empereur.

Au général NANSOUTY.

ORDRE.

Gera, le 13 octobre.

IL est ordonné au général Nansouty de ne pas dépasser *Auma*, sans recevoir de nouveaux ordres. Il prendra position dans les environs. Faites-moi connaître le jour et l'heure où vous serez arrivé à *Auma*.

A M. l'intendant-général.

Gera, le 13 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur Villemanzy, est que vous fassiez arriver à *Auma* les farines et pain qui seront en route, et que vous en fas-

siez un magasin dans cette ville qui va devenir un point central pour notre armée. Donnez l'ordre pour qu'on établisse sur-le-champ un hôpital de convalescens. Mettez à *Auma* un bon commissaire des guerres ou un bon ordonnateur.

A S. M. le roi de Bavière.

Gera, le 13 octobre.

SIRE,

L'EMPEREUR désire que M. le lieutenant-général Deroy donne l'ordre à la division de huit mille bavarois qu'il a dû former et réunir à *Ingolstadt*, d'en partir le plus tôt possible pour se rendre à *Bayreuth*, où elle tiendra garnison. Cette division fournira ce qui est nécessaire pour investir le petit fort de *Culmbach* : ce corps tiendra une petite avant-garde à *Hoff*, ainsi qu'aux autres débouchés. Votre majesté sentira l'avantage de faire nourrir huit mille hommes de ses troupes dans le pays de *Bayreuth*, et de façonner le pays qui n'a pas encore un très-bon esprit.

L'empereur continue à manœuvrer sur l'armée prussienne qui est dans la désolation, et dont nous aurons bon compte d'ici à peu de jours.

Au commandant du contingent des troupes du grand-duc de Bade.

Gera, le 13 octobre.

Il est ordonné au commandant du contingent des troupes de S. A. R. le grand-duc de Bade de regarder comme nul et non avenu l'ordre qui lui enjoignait de se rendre à *Schleitz*. Arrivées à *Bamberg*, toutes les troupes de Bade changeront de direction pour se rendre à *Bayreuth*, où elles cantonneront dans le pays, conformément aux instructions qu'elles recevront du général Legrand, qui en a le commandement supérieur.

Au maréchal Ney.

Gera, le 13 octobre.

L'empereur, monsieur le maréchal, ordonne que vous partiez avec votre corps d'armée pour vous rendre à *Roda*, petite ville de quinze cents âmes, à quatre à cinq lieues de la position que vous occupez, et à trois lieues de *Iéna*. Je pense que votre chemin est de passer par *Triptitz*. Au reste, vous passerez par le meilleur chemin; là, vous prendrez position et vous chercherez à vous procurer autant de subsistances que vous pourrez pour remplir vos caissons. M. le maréchal Lannes marche sur *Iéna*, où il doit

séjourner. Comme vous arriverez de bonne heure à *Roda*, employez le reste de la journée à bien préparer vos armes : le reste de l'armée est en repos. Je vous envoie des proclamations que vous pourrez répandre dans le pays.

A S. A. I. le grand-duc de Berg.

Gera, le 13 octobre.

J'AI l'honneur de vous prévenir que l'armée prend repos aujourd'hui. L'intention de sa majesté est que l'on en profite, d'abord pour se procurer du pain, des vivres pour remplir les caissons, rallier les traîneurs et mettre les armes en état. Je vous adresse une série des mots d'ordre, et une proclamation de l'empereur aux Saxons, que vous ferez proclamer à *Leipsick*, et répandre partout. Si vous avez des nouvelles de l'ennemi, ne négligez pas de les envoyer.

MÊME ordre à tous les maréchaux ledit jour.

Au maréchal LEFEBVRE.

Gera, le 13 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous envoyiez de suite à la rencontre du 2e régiment de dragons à pied, afin qu'il ne vienne pas jusqu'ici. Vous donnerez l'ordre à ce régiment de se reposer

à *Auma*, et d'attendre là de nouveaux ordres, ainsi que les douze pièces d'artillerie que ce régiment mène avec lui.

A M. d'Hauwitz.

Gera, le 13 octobre.

Sa majesté l'empereur Napoléon charge le prince de Neufchâtel de réclamer M. de Laforest qui, depuis quinze jours (c'est-à-dire le 20 septembre), a demandé ses passe-ports.

Le prince de Neufchâtel est également chargé d'assurer son excellence que M. de Knobelsdorf, qui était arrivé le 4 octobre à *Mayence*, sera remis aux avant-postes de l'armée de S. M. le roi de Prusse, avec les honneurs et les égards dus à son rang et au souverain qu'il a eu l'honneur de représenter jusqu'ici.

Au maréchal Soult.

Gera, le 13 octobre.

L'intention de l'empereur, monsieur le maréchal, est qu'une division de votre corps d'armée, avec toute votre cavalerie légère, soit rendue le plus tôt possible derrière *Roda*. Vous donnerez l'ordre que toutes les ordonnances, et ce qui serait détaché, soit près des généraux ou autres, soient rappelées, afin que les

trois régimens de cavalerie soient au complet du nombre d'hommes présens à l'armée, et dans les rangs pour combattre.

Vous dirigerez votre parc sur *Roda*, sans le faire passer par *Gera*. Vous serez de votre personne à la tête de votre cavalerie légère, au plus tard à midi à *Roda*. Vos deux autres divisions de cavalerie seront prévenues qu'elles partiront à deux heures après minuit, si les circonstances l'exigeaient.

Au maréchal SOULT.

Kosnitz, le 13 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vos deux dernières divisions viennent coucher ce soir au village de *Kosnitz*, qui est un assez gros endroit sur la route d'*Iéna*, et où se trouve l'embranchement d'une autre route qui va à *Nauembourg*. Une des deux divisions bivouaquera sur l'embranchement de la route d'*Iéna*, et l'autre avec celle de *Nauembourg*. Le village de *Kosnitz* se trouve à trois lieues d'*Iéna*, en passant par *Langenberg*. Cela vous avancera d'autant pour la marche de demain. Je vous observe que sur la carte de Saxe ce village est bien marqué, mais que le nom n'est pas écrit.

Au maréchal LEFEBVRE.

IL paraît, monsieur le maréchal, que l'ennemi attaque *Iéna* ce soir, ou sûrement demain matin. Dans ce moment ses avant-postes fusillent. L'empereur vous ordonne d'avancer le plus tôt possible. Faites passer le même avis au maréchal Soult qui vous suit. Qu'un aide-de-camp crève un cheval s'il le faut.

Au maréchal DAVOUST.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, apprend à une lieue d'*Iéna* que l'ennemi est en présence du maréchal Lannes, avec près de cinquante mille hommes : le maréchal croit qu'il sera attaqué ce soir. Si vous entendez ce soir une attaque sur *Iéna*, vous devez manœuvrer sur l'ennemi et déborder sa gauche.

S'il n'y a pas d'attaque ce soir à *Iéna*, vous recevrez cette nuit les dispositions de l'empereur pour la journée de demain.

MÊME ordre au maréchal Bernadotte.

SUITE

De la Correspondance et des Ordres de l'empereur NAPOLÉON, *transmis par le major-général de la Grande-Armée française.*

(Depuis les batailles d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*, jusqu'à l'occupation de *Berlin*.)

ORDRE DE BATAILLE.

Iéna, le 14 octobre 1806.

LE maréchal Augereau commandera la gauche; il placera sa première division en colonne sur la route de *Weimar*, jusqu'à une hauteur par où le général Gazan a fait monter son artillerie sur le plateau; il tiendra des forces nécessaires sur le plateau de gauche, à la hauteur de la tête de sa colonne; il aura des tirailleurs sur toute la ligne ennemie aux différens débouchés des montagnes. Quand le général Gazan aura marché en avant, il débouchera sur le plateau avec tout son corps d'armée, et marchera ensuite suivant les circonstances pour prendre la gauche de l'armée.

Le maréchal Lannes aura à la pointe du jour toute son artillerie dans les intervalles, dans l'ordre de bataille où il a passé la nuit.

L'artillerie de la garde sera placée sur la hauteur,

et la garde, rangée sur cinq lignes, sera derrière le plateau; la première ligne, composée de chasseurs, la couronnant.

Le village qui est sur notre droite sera couronné avec toute l'artillerie du général Suchet, immédiatement attaqué et enlevé. L'empereur donnera le signal; on doit se tenir prêt à la pointe du jour.

Le maréchal Ney sera placé à la pointe du jour à l'extrémité du plateau pour pouvoir monter et se porter sur la droite du maréchal Lannes du moment que le village sera enlevé et que, par là, on aura la place de déployement.

Le maréchal Soult débouchera par le chemin qui a été reconnu sur la droite; il se liera et se tiendra toujours lié pour tenir la droite de l'armée.

L'ordre de bataille en général sera sur deux lignes, sans compter la ligne d'infanterie légère : chaque ligne éloignée d'au plus cent toises.

La cavalerie légère de chaque corps d'armée sera placée à la disposition de chaque général pour servir suivant les circonstances.

La grosse cavalerie, quand elle arrivera, sera placée sur le plateau, et sera en réserve derrière la garde pour se porter où les circonstances l'exigeront.

Ce qui est important aujourd'hui, c'est de se déployer en plaine. On fera ensuite les dispositions que les manœuvres et les forces que montrera l'en-

nemi indiqueront, afin de chasser l'ennemi des positions qu'il occupe, et qui sont nécessaires pour le déployement.

Au maréchal BERNADOTTE.

Iéna, le 15 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que vous vous portiez sur *Neustadt* et *Reichdorf*, et *Schordorf*, qui est un débouché de la route de *Weimar* à *Nauembourg*, et où il y a un embranchement de chemin qui conduit sur *Magdebourg* par *Nebra* et *Querfurth*.

Si vous avez un bon chemin pour vous rendre à *Neustadt*, et que vous y arriviez de bonne heure, vous ferez sûrement un grand nombre de prisonniers. L'empereur pense que vous êtes assez fort pour donner, tête baissée, sur tout ce qui voudra résister; il n'y a rien de ce côté qui ne doive être battu par votre corps d'armée. Le maréchal Davoust reçoit l'ordre de se rendre à *Nauembourg*, où vous vous mettrez en communication avec lui.

Au maréchal DAVOUST.

Iéna, le 15 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous retourniez, avec tout votre corps d'armée, à

Nauembourg. Le maréchal Bernadotte se porte à *Neustadt*, petit endroit sur la route de *Weimar* à *Nauembourg*, et où se trouve l'embranchement d'une autre route qui conduit à *Magdebourg*. Il a l'ordre de se mettre en communication avec vous.

A S. A. I. le grand-duc de Berg.

Iéna, le 15 octobre.

Je vous préviens, mon prince, que l'empereur donne l'ordre à M. le maréchal Davoust de retourner à *Nauembourg;* au maréchal Bernadotte de couper la route de *Weimar* à *Nauembourg* à mi-chemin. Quant à la direction qu'a prise l'ennemi, tout porte à penser que c'est sur *Erfurth;* car l'ennemi devant vouloir se retirer sur *Magdebourg*, c'est sa route; mais il n'y a que votre cavalerie qui puisse donner des renseignemens précis là-dessus.

Il faut donc que le plus tôt possible vous vous mettiez en marche avec la cavalerie pour vous diriger sur *Erfurth;* vous en dirigerez une petite partie sur *Buttelstedt*. L'empereur pense que l'ennemi, d'*Erfurth*, aura pris la route de *Weissensee;* il est donc de la plus grande importance d'avoir *Erfurth* dans la journée. L'empereur ordonne au maréchal Ney de se porter en hâte sur *Erfurth* pour soutenir votre marche.

Sa majesté vous autorise à donner l'ordre au général qui a ses troupes le plus près sur la route de *Buttelstedt*, de soutenir la cavalerie que vous faites marcher sur cette direction.

Au maréchal NEY.

Iéna, le 15 octobre.

L'EMPEREUR me charge, monsieur le maréchal, de vous donner l'ordre de vous mettre en marche avec tout votre corps d'armée sur *Erfurth*, pour y soutenir le grand-duc de Berg, qui s'y porte avec la plus grande partie de sa cavalerie, et qui a l'ordre de se rendre maître de cette ville le plus tôt possible.

Au maréchal LANNES.

Iéna, le 15 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous réunissiez tout votre corps d'armée, et que vous preniez la position que vous voudrez en avant de *Weimar*.

Votre corps d'armée étant le plus fatigué, ne marchera pas aujourd'hui. Aussitôt que vous pourrez vous procurer l'état des morts et des blessés de la bataille d'hier, vous me l'enverrez.

Au maréchal AUGEREAU.

Iéna, le 15 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous réunissiez tout votre corps d'armée, et que vous vous mettiez en position dans l'endroit où vous vous trouvez, et où vous attendrez de nouveaux ordres.

Au maréchal BERNADOTTE.

Iéna, le 15 octobre.

L'AIDE-DE-CAMP du maréchal Davoust, qui vous porte cette lettre, monsieur le maréchal, vous fera connaître ce qui lui est arrivé hier, et la nécessité de vous mettre à la poursuite du corps ennemi qu'il a combattu.

L'ordre que je vous ai envoyé il y a deux heures, paraît à l'empereur prévenir ce que vous devez faire; cependant, vous êtes le maître de manœuvrer comme les circonstances vous l'indiqueront. Faire le plus de mal possible à l'ennemi, ayant soin cependant d'attaquer le corps qui a été opposé au maréchal Davoust, s'il était possible qu'il fût resté en position, ce qui serait la plus grande folie. Dans ce cas, poursuivez vivement ce corps; si n'ayant été instruit que tard des succès de la bataille d'hier, il avait hésité de

se retirer et mis de l'incertitude dans son mouvement, détruisez-le.

Tenez-vous le plus possible dans une position à être le corps d'armée le plus près de *Nauembourg*, hormis le maréchal Davoust; de sorte que lorsque le mouvement de l'ennemi sera bien connu, vous soyez prêt à vous porter sur l'*Elbe* et *Berlin*, pouvant, de votre position, vous porter en une journée sur *Nauembourg*.

Au maréchal DAVOUST.

Iéna, le 15 octobre.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, la copie de la lettre que j'écris au maréchal Bernadotte qui était ce matin à *Polda*, et qui marche sur *Neustadt* vers *Nebra*. Il doit prendre position à *Neustadt*.

L'intention de l'empereur est que vous couvriez *Nauembourg*; que vous poursuiviez et battiez le corps que vous avez devant vous, si toutefois il n'a pas disparu comme tout porte à le penser. Cependant, vous ne devez pas trop vous acharner à le poursuivre, de manière à ce que vous soyez plus en position de couvrir *Nauembourg*, qui est l'objet important; l'intention de sa majesté étant toujours d'avoir votre corps d'armée dans une position telle qu'il puisse arriver à *Leipsick* et sur l'*Elbe* avant l'ennemi.

A S. A. I. le grand-duc de Berg.

Iéna, le 15 octobre.

N'ENGAGEZ pas, mon prince, toute votre cavalerie sur *Erfurth;* laissez-en la moitié en réserve sur *Weimar*, afin qu'on puisse la diriger sur *Nauembourg* du moment que l'on aura des nouvelles plus positives de l'ennemi, qui paraît s'être retiré sur *Nauembourg*. Le maréchal Davoust a eu hier matin une affaire terrible contre un corps de quarante mille hommes qu'il a culbuté; on lui a pris quarante pièces de canon. Ce corps battait en retraite quand tout à coup il a fait une nouvelle charge vers cinq heures après midi, que le maréchal Davoust a victorieusement repoussée. Il paraît que le roi de Prusse, le duc de Brunswick et le général Blucher se sont trouvés à cette charge. On dit le duc de Brunswick mortellement blessé. Il est à croire que les débris de l'armée prussienne se sont jetés du côté de *Buttelstedt.*

Au maréchal SOULT.

Iéna, le 15 octobre.

NE perdez pas un moment, monsieur le maréchal, pour porter tout votre corps d'armée sur *Buttelstedt*, afin d'intercepter la communication d'*Erfurth* à *Nauembourg*. L'empereur se rend à *Weimar.*

Au maréchal LANNES.

Iéna, le 15 octobre.

RALLIEZ tout votre corps d'armée, et tenez-vous prêt à partir au premier ordre.

Au maréchal SOULT.

Weimar, le 16 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que l'ennemi, dans la journée du 15, est arrivé à *Gross-Sommersee;* la grande quantité de bagages et d'artillerie embarrassent beaucoup sa marche. L'intention de l'empereur est donc que vous vous portiez sur l'ennemi; que vous tombiez sur ses derrières, et que vous lui fassiez le plus de mal possible. Votre corps d'armée réuni, il n'y a plus rien qui puisse vous faire front. Vous devez trouver à *Buttelstedt* une tête de colonne des dragons de la division Sahuc, qui sera sous vos ordres.

Le maréchal Bernadotte et le maréchal Davoust occupent *Nauembourg* et *Freybourg*.

Le maréchal Bernadotte a ordre de poursuivre l'ennemi.

Le maréchal Ney cerne *Erfurth*.

Le grand-duc de Berg marche avec toute sa cavalerie sur *Weissenfeld*, pour ramasser l'ennemi; il

sera nécessaire que dans vos mouvemens, vous vous concertiez avec le grand-duc. Il y a dans *Erfurth* un gros corps de troupes, qui est cerné, et qui se rendra vraisemblablement dans la nuit. L'empereur restera encore toute la journée d'aujourd'hui à *Weimar*. Faites-moi connaître, autant qu'il sera possible, et votre marche et votre position, et surtout les rapports que vous auriez de l'ennemi.

Au maréchal BERNADOTTE.

Weimar, le 16 octobre.

JE ne peux, monsieur le maréchal, vous donner que des instructions générales. L'intention de l'empereur est que vous dirigiez vos opérations dans deux buts; le premier, d'attendre l'ennemi, et lui faire le plus de mal possible, car il est dans une grande confusion; le deuxième, d'intercepter la route d'*Erfurth* à *Hall*, et de *Weissenfeld* à *Hall*; il paraîtrait, pour arriver à ce but, qu'il faudrait se poser à cheval sur les deux rives de l'*Unstruth*, au-dessus de *Nebra*: ceci n'est que comme simple indication; car votre cavalerie légère, qui sera aux trousses de l'ennemi, doit vous envoyer des rapports qui règleront vos mouvemens.

Le maréchal Davoust se trouve à *Nauembourg*, et occupe *Freybourg*.

Cette instruction-ci, je vous le répète, n'est qu'une instruction générale pour la journée d'aujourd'hui et pour celle de demain. Dans l'état prospère de nos affaires, ce serait un échec si l'ennemi pouvait arriver à *Hall* sans être entamé et défait par vous.

Le maréchal Soult et le grand-duc de Berg poursuivent l'ennemi de leur côté.

Le maréchal Ney cerne *Erfurth*, dans lequel il y a un gros corps de troupes qui doit être rendu en ce moment.

Au grand-duc de Berg.

Weimar, le 16 octobre.

J'AI l'honneur de prévenir votre altesse, que l'intention de l'empereur est que la division du général Sahuc soit aux ordres de M. le maréchal Soult, et qu'elle suive tous les mouvemens du corps d'armée de ce maréchal aujourd'hui et demain.

Au grand-duc de Berg.

Weimar, le 16 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, mon cousin, est que vous fassiez poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins, suivant la direction des renseignemens que vous aurez.

Le maréchal Soult part de *Buttelstedt* pour se di-

riger sur *Gross-Sommersee* et sur *Colloda*, avec l'ordre de poursuivre l'ennemi partout où il se trouvera; division de dragons du général Sahuc suivra son mouvement.

Le maréchal Bernadotte se porte sur *Nebra* pour empêcher l'ennemi de se porter sur *Hall*, et a l'ordre de l'attaquer partout où il le rencontrera.

Le maréchal Davoust occupe *Nauembourg* et *Freybourg*.

Sa majesté s'attend que vous lui apprendrez ce matin la prise d'*Erfurth*, et que vous prendrez les mesures nécessaires pour empêcher que les magasins ne soient dilapidés. Une fois que vous aurez pris *Erfurth*, vous laisserez une bonne garnison, composée des troupes du corps du maréchal Ney, qui ont le plus souffert dans la bataille; et ce maréchal, avec son corps, marchera pour vous soutenir dans le mouvement que vous ferez pour aller à la poursuite de l'ennemi. Vous lui donnerez des ordres en conséquence.

Au maréchal NEY.

Weimar, le 16 octobre.

JE vous préviens que le maréchal prince Murat vous fera connaître les intentions de sa majesté sur ce que doit faire votre corps d'armée.

Au grand-duc de Berg.

Weimar, le 16 octobre.

Sa majesté me charge de vous dire, mon prince, qu'elle ne consent pas à laisser sortir les six mille hommes qui sont dans *Erfurth*, sans être prisonniers de guerre. Voici la seule capitulation que sa majesté peut accorder :

« Les troupes sortiront avec les honneurs de la « guerre, défileront au milieu de l'armée française, « poseront leurs armes. Les soldats conserveront leur « butin ; les officiers leurs bagages : ils seront tous « prisonniers de guerre ; les soldats iront en France : « il faudra même y envoyer les généraux. Cependant « l'empereur vous laisse la latitude de permettre aux « officiers de se rendre chez eux, avec l'engagement « de ne pas servir jusqu'à leur échange. »

Nous n'en sommes qu'au début de la campagne, et sa majesté veut profiter de sa victoire. Si les troupes enfermées dans *Erfurth* ne veulent point se rendre, vous ordonnerez au maréchal Ney de faire le blocus de la ville ; vous lui laisserez un gros détachement de cavalerie, et vous suivrez l'ennemi avec le reste.

Comme il y a des chevaux de cavalerie dans la ville, vous aurez soin qu'ils ne soient point gaspillés, et qu'ils servent à monter votre cavalerie.

Au maréchal LANNES.

Weimar, le 16 octobre.

IL est ordonné à M. le maréchal Lannes de partir avec son corps d'armée pour se rendre à moitié chemin de *Weimar* à *Nauembourg*. M. le maréchal Lannes voudra bien me prévenir du lieu où il arrêtera son corps d'armée.

Au maréchal AUGEREAU.

Weimar, le 15 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que l'intention de l'empereur est que votre corps d'armée reste aujourd'hui à *Weimar*. Sa majesté désire que vous ayez soin de faire ramasser tous les prisonniers qui peuvent être cachés dans la ville, de faire faire des visites à cet égard, de former un convoi de ces prisonniers, et de les faire conduire sous escorte à *Cronach*, d'où les détachemens qui les auront escortés rentreront pour rejoindre leurs corps d'armée. L'intention de sa majesté est que vous preniez les mesures nécessaires pour rétablir le bon ordre dans la ville, et faire cesser toute espèce de pillage et vexations. Vous ordonnerez à cet égard de fréquentes patrouilles.

Au maréchal NEY.

Weimar, le 16 octobre.

LORSQUE la garnison d'*Erfurth* aura capitulé, monsieur le maréchal, l'intention de l'empereur est que les six mille prisonniers que l'on doit y faire, ne soient point dirigés, ainsi que le porte l'ordre de l'armée, sur *Cronach*, mais directement sur *Francfort*, en passant par *Fulde*, si la communication est libre comme je n'en doute pas. Vous donnerez l'escorte nécessaire, qui ira jusqu'à *Francfort*, où le commandant prendra un reçu du maréchal Mortier, qui fera conduire les prisonniers en France par une escorte prise dans son corps d'armée. Vous ferez faire un état nominatif des officiers, et un état numérique par corps des sous-officiers et soldats que vous m'adresserez. L'officier supérieur ou général que vous chargerez de conduire ces prisonniers, répondra qu'il ne s'en évade aucun pendant la route.

Comme il y a de la cavalerie, prenez le plus grand soin pour que les chevaux et les harnachemens soient conservés pour la cavalerie de l'empereur. Évitez toute espèce de désordre dans la place, et prenez toutes les mesures pour que les magasins soient conservés intacts.

A S. A. le prince de PONTE-CORVO.

Weimar, le 16 octobre.

JE viens de recevoir, prince, votre lettre du quartier-général de *Biberac*. Je vous répète que l'intention de l'empereur est que les courriers ne soient point porteurs des rapports : c'est exclusivement le métier des officiers d'état-major et aides-de-camp.

Au prince JÉRÔME.

Weimar, le 16 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monseigneur, que la division bavaroise parte, aussitôt la reception du présent ordre, de *Schleitz*, pour se rendre à *Plauen*, où elle attendra de nouveaux ordres.

Au maréchal MORTIER.

ORDRE.

A M. le maréchal Mortier de venir, avec la 1re division de son corps d'armée, placer son quartier-général à *Fulde*, et occuper la principauté de *Fulde* le plus tôt possible.

Au maréchal AUGEREAU.

Weimar, le 17 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que vous partiez avec votre corps d'armée aujourd'hui 17, pour vous rendre à *Nauembourg*. Vous irez coucher aujourd'hui aux deux tiers du chemin, de manière à arriver demain de bonne heure à *Nauembourg*, si cela était nécessaire. Vous me ferez connaître le lieu où vous coucherez. L'empereur ordonne que vous laissiez tout le 14e régiment entier à *Weimar* pendant les journées du 17 et du 18, tant pour maintenir la police dans la ville que pour protéger le passage de l'artillerie et des convois des différens corps de l'armée. Ce régiment fournira des piquets et des sentinelles pour garder les canons et les fusils qu'on a ramassés sur le champ de bataille, et que le général Songis fait prendre.

L'empereur ordonne qu'avant votre départ vous fassiez faire de nouvelles patrouilles pour rechercher dans la ville le restant des prisonniers, et les faire diriger sur *Erfurth*; ensuite le 14e régiment vous rejoindra.

Au maréchal DAVOUST.

Nauembourg, le 17 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous laissiez à *Nauembourg* le 13e régiment d'infan-

terie légère, ou le 12e de ligne à votre choix; vous donnerez le commandement de la place de *Nauembourg* à un bon officier supérieur, que vous désignerez. Le régiment qui y restera en garnison, sera spécialement chargé de la garde de tous les blessés de votre corps d'armée, et de leur donner toute l'assistance possible; il fournira des officiers de service et des plantons à tous les hôpitaux. Ce régiment fournira des gardes pour maintenir l'ordre dans la ville, pour garder les magasins et la manutention; il empêchera que les traîneurs et les détachemens qui passent, ne commettent aucun excès.

Au maréchal LANNES.

Nauembourg, le 17 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous partiez demain, à six heures du matin, de *Nauembourg*, pour vous rendre, avec votre corps d'armée, à *Mersebourg;* vous enverrez de là des reconnaissances sur *Hall*, pour reconnaître la situation de l'ennemi, et des patrouilles sur *Querfurth*, où se trouve le maréchal Bernadotte.

Au maréchal DAVOUST.

Nauembourg, le 17 octobre.

IL est ordonné au maréchal Davoust de partir demain à six heures du matin, pour se rendre à

Leipzig avec son corps d'armée, à l'exception du régiment qu'il laissera à *Nauembourg;* il donnera le commandement de la ville de *Leipzig* au général Macon qui, n'appartenant à aucun corps d'armée, est chargé d'y faire la police; il lui donnera un régiment pour la garnison de cette ville; il lui recommandera d'y maintenir le plus grand ordre. Le maréchal Davoust fera saisir les lettres à la poste, afin de connaître les mouvemens que l'ennemi aurait faits de l'autre côté de l'*Elbe*, et en même temps, ce qui pourrait intéresser sa majesté.

Il fera saisir tous les magasins des ennemis, qu'il fera mettre sous bonne garde; il s'informera s'il y a des fours en suffisance pour faire cuire soixante mille rations par jour; il fera saisir tous les magasins de poudre et d'armes se trouvant à *Leipzig*, même ceux appartenant au commerce, ainsi que les gros magasins de marchandises anglaises, sur lesquels il faut mettre les scellés.

M. le maréchal Davoust fera sur-le-champ éclairer la route de *Dresde* à *Berlin*, et il poussera des partis et des reconnaissances jusqu'à *Torgau* sur l'*Elbe*.

Le maréchal Davoust, à son arrivée à *Leipzig*, enverra des avant-postes à demi-chemin de *Merseebourg*, pour se lier avec M. le maréchal Lannes, qui y sera.

Au maréchal SOULT.

Naumbourg, le 18 octobre.

J'AI soumis à l'empereur, monsieur le maréchal, la lettre que vous m'avez écrite de *Greussen* le 16, à onze heures du soir. Sa majesté approuve tout ce que vous avez fait; bien loin qu'elle ait consenti à un armistice, elle ordonne que l'ennemi soit forcé partout à mettre bas les armes; crainte de ruses, prévenez les troupes, à proximité de vous, qu'il n'y a point d'armistice, et que chacun, dans sa direction, doit poursuivre l'ennemi. Les corps de M. le maréchal Ney, et du grand-duc de Berg, doivent être près de vous. Le maréchal Bernadotte, d'après sa dernière correspondance, paraissait aussi dans l'intention de se diriger sur *Magdebourg*. Depuis deux jours nous n'en avons point de nouvelles. Le maréchal Lannes marche aujourd'hui sur *Hall*; le maréchal Augereau suit la même direction; le maréchal Davoust sera ce soir à *Leipzig*. L'empereur avec sa garde est ici.

Je vous envoie un ordre du jour relatif à l'escorte des prisonniers de guerre; vous les ferez tous diriger sur *Erfurth*. La disposition de l'ordre du jour qui les dirigeait sur *Cronach*, *Forcheim* et *Würtzbourg*, doit être considérée comme nulle et non avenue.

Au maréchal AUGEREAU.

Nauembourg, le 18 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous continuiez votre route de *Nauembourg* sur *Mersebourg* : vous irez coucher le plus loin que vous pourrez.

Je vous préviens que le maréchal Lannes est parti ce matin à sept heures de *Nauembourg*, pour aller coucher au-delà de *Mersebourg*. Faites-moi connaître où vous coucherez ce soir, afin que je puisse vous y envoyer des ordres pour demain.

Au maréchal LEFEBVRE.

Nauembourg, le 18 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que sa garde parte sur-le-champ pour *Mersebourg*.

Au maréchal LANNES.

Nauembourg, le 18 octobre.

L'EMPEREUR désire que vous puissez aller aujourd'hui le plus près possible de *Hall*; sa majesté se rend aujourd'hui à *Mersebourg* que vous ne devez point occuper; le maréchal Augereau suit votre mouvement; la garde impériale se rend à *Mersebourg*, et la ville doit être entièrement libre.

A S. A. I. le prince Eugène NAPOLÉON.

Mersebourg, le 18 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, mon prince, que vous fassiez partir sur-le-champ les trois régimens de cuirassiers français qui sont à votre armée, et que vous les fassiez diriger sur *Augsbourg* où je leur adresserai des ordres pour rejoindre la Grande-Armée.

Je prie votre altesse de faire exécuter de suite ce mouvement, et de m'envoyer le plus tôt possible copie de l'itinéraire que suivront ces trois régimens, afin que je connaisse l'époque précise de leur arrivée à *Augsbourg*, et que je puisse régler leur marche ultérieure.

L'intention de sa majesté est que vous fassiez partir les quatre escadrons de chacun de ces régimens, mais que le major et le 5e escadron qui vient d'être formé en vertu d'un décret impérial, restent en Italie pour le moment, ainsi que le dépôt.

Je prie votre altesse de me faire connaître la composition de ces trois régimens, et d'ordonner à son commissaire ordonnateur d'instruire à l'avance M. Otto, ministre de France à *Munich*, de leur marche, afin qu'il en informe le gouvernement bavarois, et que leurs subsistances soient assurées dans les lieux de logement qu'ils auront à parcourir dans le Tyrol.

Au maréchal LANNES.

Mersebourg, le 19 octobre, quatre heures et demie du matin.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que vous partiez à la pointe du jour pour vous rendre sur *Dessau*. Son intention est que vous tâchiez de surprendre le pont du passage de l'*Elbe*. Le maréchal Davoust sera à *Duben* avec son corps d'armée, et s'il parvenait à surprendre le pont sur l'*Elbe*, ou à exécuter le passage de cette rivière sur un autre point, il vous en préviendrait sur-le-champ. Vous laisserez à *Zorbig* un piquet de cavalerie pour rendre votre correspondance plus rapide. L'essentiel de nos opérations à présent est de surprendre le passage de l'*Elbe*.

Au maréchal DAVOUST.

Mersebourg, le 19 octobre.

Je viens de communiquer à l'empereur, monsieur le maréchal, la lettre que vous m'avez écrite. Sa majesté ordonne que vous vous rendiez aujourd'hui, avec tout votre corps d'armée, à *Duben*. M. le maréchal Lannes se rend à *Dessau;* s'il parvient à s'emparer du pont de l'*Elbe*, et qu'il surprenne ce passage, l'intention de sa majesté est qu'alors vous vous appuyiez à lui. Si au contraire l'ennemi défend l'*Elbe* vis-à-vis

Dessau, il faut que vous tâchiez de surprendre un passage entre cette ville et *Torgau*. Vous sentez que la grande affaire actuellement, pour les opérations ultérieures de l'empereur, c'est de passer l'*Elbe* le plus tôt possible.

Vous laisserez une garnison au général Macon qui commande à *Leipzig*, et vous lui prescrirez de me donner deux fois par jour des nouvelles de tout ce qu'il apprendra, et de tout ce qui se passera à *Leipzig*.

Au maréchal AUGEREAU.

Mersebourg, le 19 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que votre corps d'armée parte à six heures du matin pour se rendre à *Hall*. Vous prendrez position en avant de la ville sur les routes de *Dessau* et de *Magdebourg*.

Au maréchal BERNADOTTE.

Vous partirez, monsieur le maréchal, aujourd'hui à la pointe du jour, pour vous rendre à *Achersleben*. Le maréchal Soult, de qui on n'a pas de nouvelles depuis plusieurs jours, était à la suite de la colonne commandée par le roi, et suivait la route de *Greussen*, *Northausen*, et *Halberstadt*. Vous ferez battre le chemin, pour connaître la marche de l'ennemi,

l'intercepter et le culbuter partout où il serait, en tombant sur quelque colonne, car, indépendamment de la colonne du roi, il y a beaucoup d'autres colonnes égarées, et qui ont pris différens chemins.

Au grand-duc de Berg.

L'EMPEREUR, mon prince, me charge de vous faire connaître que les précautions ont été si mal prises, que déjà cinq mille prisonniers partis d'*Erfurth* pour se rendre à *Francfort*, ont été délivrés par un parti errant de deux cents hussards prussiens, et l'escorte, trop peu nombreuse, sabrée.

La première règle de la prudence voulait cependant que l'on s'assurât que la route que l'on voulait prendre fût libre, et à cet effet, elle aurait dû être éclairée et ouverte par un parti de cinq à six cents chevaux. L'empereur est fâché que vous n'ayez pas laissé de garnison à *Erfurth*; il aurait désiré que vous y eussiez laissé trois mille hommes du corps du maréchal Ney. L'empereur craint que les autres prisonniers partant d'*Erfurth* soient également délivrés par des partis d'hussards ennemis.

Sa majesté vous ordonne de faire partir sur-le-champ trois régimens de dragons formant une brigade, qui sera commandée par un général de brigade, et qui feront des patrouilles sur *Weimar*, *Erfurth*,

Eisenach, *Molshausen*, *Northausen*, etc., afin de ramener tous les hommes ennemis égarés, les détachemens, et afin de balayer tout le pays et faire le plus de prisonniers possible, car toute l'armée prussienne est errante.

Qu'est devenu le corps du duc de Weimar, qui venait du côté d'*Eisenach*, et dont vous parlez?

Au maréchal DAVOUST.

Hall, le 19 octobre.

M. le maréchal Lannes, monsieur le maréchal, écrit de *Dessau* que le pont sur l'*Elbe* a été brûlé; l'équipage de pont est parti hier, et doit être arrivé à *Leipzig*; ainsi vous l'aurez à votre disposition dans la journée de demain. L'empereur vous laisse le maître de jeter un pont où vous pourrez; mais il serait à désirer que ce fût le plus près possible de *Dessau*; cependant tout est bon, pourvu que nous passions l'*Elbe*; on dit que le pont de *Wittemberg* a sept piles de pierre, il serait donc facile de le rétablir; faites ce que vous pourrez pour le passage de l'*Elbe*, car chaque jour de retard offrira de nouvelles difficultés.

Du moment que vous aurez passé l'*Elbe*, n'importe où, emparez-vous de *Wittemberg*; on croit que cette ville serait facile à mettre à l'abri d'un coup de main.

L'empereur pense que votre corps sera demain en entier sur l'*Elbe*. *Kemberg* paraît être un point convenable pour être votre quartier-général; donnez de vos nouvelles à l'empereur.

Au général SONGIS.

Hall, le 20 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, général, est que vous fassiez ramasser sur-le-champ tous les bateaux qui sont à *Hall*, et qu'ils soient partis avant huit heures du matin pour descendre à l'embouchure de l'*Elbe*. Les pontonniers du maréchal Bernadotte sont chargés de la construction d'un troisième pont à l'embouchure de la *Saal*.

Au maréchal BERNADOTTE.

Hall, le 21 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous laissiez une division à *Aschersleben* avec un peu de cavalerie; cette division enverra des partis sur toutes les routes jusqu'à cinq et six lieues pour arrêter tous les Prussiens isolés, et même plusieurs petites colonnes de trois à quatre mille hommes, qui se dirigent sur *Magdebourg*, et qui sont encore loin en arrière; le maréchal Soult a passé le 19 à *Quedlembourg* et *Halberstadt*. Sa ma-

jesté vous ordonne de vous diriger avec le restant de votre corps d'armée sur *Calb* ou à *Bernebourg*, et que vous fassiez jeter un pont sur l'*Elbe* à l'embouchure de la *Saale*, dans le lieu qui sera le plus favorable d'après les reconnaissances que vous aurez faites. Votre division d'*Aschersleben*, et vous-même, devez vous mettre en communication avec le maréchal Soult, qui, dans la journée du 20, doit être en position devant *Magdebourg*.

Au maréchal SOULT.

Hall, le 20 octobre.

D'APRÈS votre lettre du 18, monsieur le maréchal, vous étiez à *Northausen*; il est probable que vous serez, aujourd'hui 20, entre *Halberstadt* et *Magdebourg*. Le grand-duc de Berg et le maréchal Ney doivent vous avoir joint; la colonne que vous avez poursuivie n'était pas la seule; trois ou quatre autres, celle d'*Eisnach*, celle de *Weimar*, et plusieurs colonnes de fuyards sont encore en arrière; vous devez prendre tout cela à leur arrivée sur *Magdebourg*. Approchez de cette place assez près pour observer ce qui s'y passe, sans cependant la bloquer positivement, ce qui éparpillerait trop votre monde. Envoyez des partis sur toutes les routes à la rencontre soit des hommes isolés, soit des partis, soit des petites co-

lonnes qui seront derrière vous, et qui doivent naturellement chercher à rentrer dans *Magdebourg*, et vous les ferez tous prisonniers.

Si vous étiez informé de la marche d'une grosse colonne, vous enverriez une division de sa force à sa rencontre. Le maréchal Bernadotte avec son corps occupe *Aschersleben*, *Bernebourg* et *Calb*. Le quartier-général de l'empereur sera encore aujourd'hui à *Hall*.

Au grand-duc de Berg.

Hall, le 20 octobre.

Je vous ai envoyé, mon prince, l'ordre de disposer de trois régimens de dragons commandés par un général de brigade, pour nettoyer et assurer les communications en arrière de l'armée sur *Erfurth* et tous les pays environnans; cela est très-essentiel.

Vous écrivez à l'empereur que vous serez le 17 à *Nordhausen;* cependant, un officier de correspondance parti le 18 de cette ville n'a point de vos nouvelles, quoiqu'il en ait apporté du maréchal Soult; vous dites dans votre lettre, qu'une colonne de six mille hommes reste sur votre gauche; l'empereur pense que vous aurez manœuvré sur l'ennemi; l'intention de sa majesté est que vous tombiez sur lui, quelque part qu'il se trouve; car, dans la position où

nous nous trouvons, sa majesté ne peut plus faire d'opérations qu'elle n'ait nettoyé toute la rive gauche de l'*Elbe*.

Le maréchal Bernadotte est à *Calb*, *Bernebourg* et *Aschersleben*; le quartier-général sera encore aujourd'hui à *Hall*.

Si vous n'êtes pas dans une position à faire un mal immédiat à l'ennemi, l'empereur désire que vous laissiez une division de dragons au maréchal Ney, pour qu'il se concerte avec le maréchal Soult, tant pour tenir en respect *Magdebourg* que pour former des détachemens qui se porteront en arrière, au devant des différentes colonnes et des partis ennemis qui naturellement cherchent à faire leur retraite sur *Magdebourg*; ils seront tous pris devant cette place par les corps des maréchaux Ney et Bernadotte.

Magdebourg est une souricière où arrivent aujourd'hui tous les hommes perdus depuis la bataille; il faut donc aujourd'hui faire la manœuvre inverse et battre le pays à quinze ou vingt lieues; alors on ramassera beaucoup de monde, et on aura le grand avantage d'avoir des renseignemens sur la retraite de quelques colonnes pour pouvoir marcher dessus et les enlever.

L'intention de l'empereur est qu'avec vos deux divisions de grosse cavalerie, une division de dragons et vos deux divisions de cavalerie légère vous vous

rendiez à *Calb*, près *Bernebourg*, vers l'*Elbe*, au-dessus de *Magdebourg*. Si toutefois cependant, comme je vous l'ai dit au commencement de cette lettre, vous n'avez pas les renseignemens et le pouvoir de suivre et d'enlever à l'ennemi une colonne de cinq à six mille hommes, vous laisserez au maréchal Ney la division de dragons dont vous avez dû envoyer une brigade de trois régimens sur *Erfurth*.

Je vous préviens que le corps du prince de Wittemberg a été complètement battu à *Hall* par le maréchal Bernadotte ; on lui a pris trente-cinq pièces de canon et cinq mille hommes.

Au prince JÉRÔME.

Hall, le 20 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monseigneur, que la 1re division de troupes bavaroises, qui est à *Plauen*, en parte pour se rendre à *Dresde*. Sa majesté ordonne également que la 2e division bavaroise suive ce mouvement le plus près possible de la 1re division pour se rendre aussi à *Dresde*. Je vous prie, monseigneur, de donner l'ordre à votre chef d'état-major de me faire connaître l'itinéraire que suivront ces deux divisions, et l'époque de leur arrivée à *Dresde*.

Il y a ici un officier bavarois qui avait des dépêches ; je l'adresse à votre altesse ; il pourra être chargé de ces ordres.

Au maréchal LANNES.

Hall, le 20 octobre.

L'EMPEREUR vient de recevoir votre lettre, monsieur le maréchal, il me charge de vous donner l'ordre de faire passer l'*Elbe* à tout votre corps d'armée; instruisez le maréchal Davoust, qui doit être aujourd'hui à *Kemberg*, à six lieues de vous, que vous avez passé l'*Elbe*, afin que s'il ne peut passer l'*Elbe* à *Wittemberg*, il appuie sur nous pour le passer à *Dessau*.

L'empereur sera demain dans la matinée à *Dessau*. Que votre cavalerie qui est passée à la rive droite de l'*Elbe*, n'aille pas trop loin dans le pays, jusqu'à ce que vous soyez passé en force. Placez de la manière la plus avantageuse tous les canons que vous n'avez pas encore pu transporter à la rive droite, afin de protéger ce qui est déjà passé; car il est prudent de s'attendre que l'ennemi fera un effort pour jeter dans l'*Elbe* tout ce que vous aurez à la rive droite, avant que le pont ne soit réparé et que nous soyons assez en force pour culbuter tout ce qui viendrait de *Magdebourg*.

Au général SONGIS.

Hall, le 21 octobre.

DONNEZ l'ordre au parc d'artillerie de se rendre du point où il se trouvera, par la route la plus droite, à *Wittemberg* où il restera jusqu'à nouvel ordre.

Comme le général Chasseloup n'est pas ici, faites donner le même ordre au général Cazals qui marche avec le parc du génie. Ainsi tout ce qui sera à *Mersebourg* ou à *Nauembourg* n'aura pas besoin de se rendre à *Hall*, et doit se diriger directement sur *Leipzig*, et de là sur *Wittemberg*.

Au maréchal BERNADOTTE.

Hall, le 21 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, vous ordonne de passer, dans la journée du 21 et dans la nuit, l'*Elbe*. Si cependant l'ennemi défend ce passage, ce que je ne crois pas, vous êtes le maître de vous porter sur *Dessau* pour passer l'*Elbe*, le plus tôt possible, sur le pont qui est entièrement raccommodé.

Envoyez cinquante hommes de cavalerie à *Acken*, qui sera un poste de correspondance entre *Barbt* et *Dessau*, où sera aujourd'hui le quartier-général.

Quant aux chevaux qui proviendront de la cavalerie saxonne, envoyez-les tous à *Acken*, où seront rendus demain tous les dragons à pied.

Au maréchal BERNADOTTE.

Hall, le 21 octobre.

L'EMPEREUR m'ordonne, monsieur le maréchal, de vous écrire qu'il est très-mécontent que vous n'ayez pas exécuté l'ordre que vous avez reçu de vous porter hier à *Calb* pour jeter un pont à l'embouchure de la *Saale* ou à *Baldi*.

Au grand-duc de Berg.

Hall, le 21 octobre.

L'EMPEREUR, mon prince, ordonne que vous vous rendiez en toute diligence à *Dessau* avec votre cavalerie; vous passerez l'*Elbe* sur le pont de *Dessau*, dont nous sommes maîtres.

Au maréchal SOULT.

Hall, le 21 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que le quartier impérial est aujourd'hui à *Dessau*.

Le corps du maréchal Davoust, celui du maréchal Lannes, celui du grand-duc de Berg, passent l'*Elbe* sur le pont de Dessau, dont nous sommes maîtres. L'intention de l'empereur est que vous vous approchiez de *Magdebourg*, et que vous tâchiez d'avoir

un pont à une ou deux lieues de cette ville, afin que, quand l'empereur aura des renseignemens sur ce qui se passe à *Magdebourg*, votre corps, et celui de M. le maréchal Ney, puissent passer à la rive droite. Comme M. le maréchal Ney se trouve avec vous, vous lui donnerez des ordres.

Le maréchal Bernadotte passera l'*Elbe* à *Baldi* ou à *Acken*, ou bien viendra passer à *Dessau*. Donnez de vos nouvelles à l'empereur.

Au général SONGIS.

Dessau, le 21 octobre.

L'EMPEREUR me charge de vous faire connaître, général, que son intention est que vous réunissiez à *Wittemberg* tous les parcs et les différens dépôts d'artillerie, de manière à avoir dans cette place une grande quantité de cartouches de fusils, de cartouches de canon, de bois de construction, etc.

Vous ferez venir à *Wittemberg* tous les ouvriers que vous avez laissés à *Cronach*, *Forcheim* et autres endroits, et vous y formerez un arsenal.

Aussitôt après notre arrivée à *Berlin*, vous prendrez les moyens les plus prompts et les plus expéditifs pour faire évacuer de cette ville, sur la place de *Wittemberg*, tous les objets d'artillerie, comme fusils, canons, munitions, etc.

Vous établirez aussi à *Wittemberg* un atelier pour réparer les fusils, car cette ville, que l'empereur fait fortifier, sera le pivot et le centre de tous les mouvemens de l'armée. Tous les ouvriers qui ont été laissés à *Würtzbourg*, seront rappelés à *Erfurth*, qui deviendrait à son tour le centre des opérations de l'armée en cas de retraite. Enfin, général, vous voyez que *Wittemberg* est le point le plus important de nos opérations actuelles, et secondairement *Erfurth*.

A M. l'intendant-général.

Dessau, le 21 octobre.

Je vous préviens, monsieur l'intendant-général, que la place de *Wittemberg* devient le centre et le pivot des opérations de l'armée. L'intention de l'empereur est que vous y fassiez construire des fours, de manière à fabriquer cinquante mille rations de pain par jour. Sa majesté ordonne que vous y fassiez réunir des farines, de l'avoine et du foin, pour nourrir son armée pendant quinze jours.

Il faut y faire établir des hôpitaux.

A mon arrivée ici, j'ai expédié un officier à *Leipzig*, pour ordonner au général Macon de faire cuire trente mille rations par jour, et de les faire descendre à *Wittemberg*; je lui ai également ordonné de

fairne partir douze mille quintaux de farine pour *Wittemberg*. J'ai envoyé un autre officier auprès de M. le maréchal Davoust à *Wittemberg*, pour lui ordonner de mettre en activité les vingt fours qui y existent, car les maréchaux Lannes et Augereau ont le plus grand besoin de pain.

Au général CHASSELOUP.

Dessau, le 21 octobre.

L'EMPEREUR, général, vous ordonne de faire travailler dès demain aux fortifications de *Wittemberg;* cette place doit avoir la propriété d'être à l'abri d'un coup de main, de pouvoir soutenir quelques jours de tranchée ouverte, de conserver à l'armée le pont sur l'*Elbe*, ses magasins d'artillerie et de vivres; cette place devient le centre et le pivot de toutes les opérations de l'armée, et vous sentez par là toute son importance. Soumettez le plus tôt possible à l'empereur un plan et un rapport sur les travaux dont cette place est susceptible, et sur la durée de sa défense.

Au grand-duc de Berg.

Dessau, le 21 octobre.

SI la cavalerie à vos ordres, mon prince, n'a pas passé l'*Elbe* à *Baldi*, rendez-vous à *Dessau*, où vous

passerez le fleuve sur le pont de cette ville, qui est raccommodé, ce que vous devrez effectuer dans la journée de demain 22.

Même lettre au maréchal Bernadotte.

Au maréchal Soult.

Dessau, le 21 octobre.

L'intention de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous réunissiez tous les bateaux que vous pourrez vous procurer, afin de pouvoir jeter un pont sur l'*Elbe*, à une lieue ou deux au-dessus de *Magdebourg*, afin de trouver une communication avec le reste de l'armée, et pouvoir opérer sur les deux rives.

Au maréchal Lefebvre.

Dessau, le 21 octobre.

Vous voudrez bien, monsieur le maréchal, faire battre le rappel à quatre heures du matin, et faire partir à cinq heures les troupes sous vos ordres.

Vous laisserez à *Dessau* la moitié des dragons à pied, ainsi que le général Oudinot.

Vous vous rendrez à *Wittemberg*.

L'empereur ordonne que votre artillerie, et tous

vos bagages, partent à quatre heures du matin, c'est-à-dire une heure avant les troupes.

Vous ferez connaître au général Oudinot que l'empereur a ordonné au maréchal Bernadotte de prendre plus de deux mille chevaux de la cavalerie saxonne, qui doit être démontée avant de rentrer dans ses foyers. Le général Oudinot enverra quelqu'un au maréchal Bernadotte, qui est à *Acken* ou à *Baldi*, pour lui faire dire qu'il est à *Dessau* avec ses dragons à pied, pour recevoir les chevaux. Vous ferez connaître au général Oudinot, que lorsqu'il aura terminé cette opération importante, l'intention de sa majesté est, aussitôt son arrivée à *Berlin*, de réunir quinze mille hommes de grenadiers et de chasseurs, qui formeront un corps d'élite, dont il aura le commandement.

L'empereur désire que vous me fassiez connaître les régimens de dragons qui ont des sabres ou qui n'en ont pas. Sa majesté voudrait avoir également le nom des colonels et chefs d'escadron qui se trouvent au corps des dragons à pied.

Si les dragons à pied que vous laissez n'ont pas de sabres, le général Oudinot pourrait écrire au maréchal Bernadotte de prendre ceux de la cavalerie saxonne.

Au maréchal NEY.

Dessau, le 21 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous fassiez éclairer les mouvemens du corps du duc de Saxe-Weimar. On croit savoir que son corps doit passer à une journée ou deux de *Magdebourg;* envoyez des espions, afin de pouvoir tomber dessus et de le détruire, si cela est possible.

A M. l'intendant-général.

Dessau, le 21 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur l'intendant-général, que vous frappiez sur la ville de *Leipsick* une réquisition militaire, pour qu'il soit fourni la quantité de drap fin nécessaire pour faire huit mille habits, huit mille redingotes et huit mille pantalons d'officiers, lesquels effets seront donnés en gratification aux officiers de l'armée. Vous frapperez une autre réquisition pour faire fournir l'étoffe nécessaire à la confection de cent cinquante mille capotes de soldats, et pour la confection de cent cinquante mille paires de souliers, qui seront donnés en gratification à l'armée. Il vous est ordonné de prendre toutes les mesures nécessaires pour l'exécution de la présente réquisition.

Au maréchal SOULT.

Le 22 octobre.

J'AI l'honneur de vous prévenir, monsieur le maréchal, que les corps des maréchaux Lannes, Davoust et Augereau, sont aujourd'hui à *Wittemberg*. Le général de division Lemarrois, aide-de-camp de l'empereur, vient d'être nommé gouverneur de cette place. Sa majesté a ordonné qu'on travaille avec la plus grande activité pour fortifier *Wittemberg*, qui va devenir le centre et le pivot de la Grande-Armée, comme *Erfurth* le sera sur nos derrières en cas de retraite. L'empereur vous recommande de ne pas avoir trop de confiance, de tenir votre corps d'armée bien réuni, de vous concerter toujours avec le maréchal Ney, de manière que si l'ennemi vous attaquait par un mouvement brusque et inopiné, le maréchal Ney se trouve en état de vous soutenir.

Il n'est pas certain que l'ennemi n'ait laissé dans *Magdebourg* qu'une garnison. Il paraît y avoir encore un corps d'armée. Sa majesté ordonne que vous fassiez ramasser tous les moyens qui sont sur l'*Elbe*, pour y faire jeter un pont à une lieue et demie ou deux lieues au-dessus de cette place, afin de pouvoir communiquer avec l'armée, et que vous puissiez porter votre cavalerie sur l'une ou l'autre rive à volonté, et que vous puissiez porter de même votre corps

d'armée, aussitôt que l'empereur le jugera convenable, sur *Berlin*, en passant par le pont que vous aurez construit. S'il y a une grande île, il serait à propos de choisir ce point pour la construction de votre pont. Cette île deviendrait une place forte, qui serait le refuge qui observerait *Magdebourg*; et s'il entrait dans le projet de sa majesté d'affaiblir tellement ce corps, qu'il ne fût que la moitié ou le tiers de la garnison ennemie, il ne serait plus question que de fortifier les deux têtes de pont, qu'il serait facile d'arranger de manière à soutenir plusieurs jours de tranchée ouverte. Par ce moyen, l'empereur serait toujours certain d'avoir un pont sur l'*Elbe*, outre celui de *Wittemberg*; et ce pont ne lui emploierait pas plus de troupes, puisqu'il est obligé de faire placer un corps d'observation devant *Magdebourg*, qui sera le corps qui, en même temps, gardera le pont. Cet endroit une fois choisi, on construira dans l'île des fours et des magasins capables de nourrir plusieurs jours l'armée.

Comme la guerre peut être longue, et qu'elle peut se compliquer, vous devez sentir l'importance de toutes ces dispositions. Ayez soin que votre division de dragons, et celle de cavalerie légère, ne diminuent pas. Pour cet effet, procurez-vous deux ou trois cents chevaux dans les pays environnans, pour remplacer les chevaux blessés.

Le maréchal Bernadotte passe l'*Elbe* à *Dessau*, où nous avons passé le pont.

Il tarde à l'empereur de savoir que vous ayez jeté votre pont, et que vous ayez intercepté, avec votre cavalerie, la route de *Magdebourg* à *Berlin*; et si, comme tout porte à le penser, quand l'ennemi verra que notre mouvement est décidé pour marcher sur l'*Oder*, il se décide à évacuer *Magdebourg*, en y laissant une garnison convenable, vous devez vous tenir prêt à marcher avec votre corps d'armée.

Au maréchal NEY.

Dessau, le 22 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, me charge de vous recommander que vous ayez à vous concerter avec M. le maréchal Soult, pour l'appuyer et le soutenir afin de culbuter l'ennemi s'il osait l'attaquer. Le maréchal Soult vous fera part des dispositions que l'empereur lui a ordonnées; incessamment vous recevrez de nouveaux ordres.

Au général LEMARROIS, *aide-de-camp de l'empereur.*

ORDRE.

Sa majesté ordonne à son aide-de-camp, le général de division Lemarrois, de se rendre à *Wittemberg*

pour y prendre le commandement de cette place et du pays, avec le titre de gouverneur général.

La place de *Wittemberg* devient le centre et le pivot de toutes les opérations de la Grande-Armée, et le choix que l'empereur fait de son aide-de-camp, le général Lemarrois, pour être gouverneur de cette place, fait assez connaître l'importance que sa majesté y attache pour ses opérations ultérieures.

M. le général Lemarrois communiquera cet ordre à M. le maréchal Davoust, qui lui fera connaître tous ceux qui ont déjà été donnés relativement à la place de *Wittemberg*.

Au maréchal DAVOUST.

Dessau, le 22 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous dirigiez sur-le-champ votre corps d'armée sur *Zinna*, *Intterbork* et *Luckenwald*. Cette dernière ville est à peu près à moitié chemin de *Wittemberg* à *Berlin*. Arrivé à *Luckenwald* vous vous mettrez en communication avec *Treuenbritzen* où sera le quartier-général; vous ferez vos réquisitions de vivres à droite de la route, et rien sur la gauche; vous ferez, aujourd'hui 22, une très-petite journée; il suffit d'indiquer votre marche, et d'aller à *Zahna*; la division de dragons Becker qui arrive à *Wittem-*

berg sera à vos ordres, et suivra votre direction; laissez-lui des ordres à son arrivée à *Wittemberg*. L'intention de l'empereur est que vous teniez bien ensemble cette division de dragons; que vous ne vous en serviez point comme éclaireurs, mais bien pour qu'elle tombe ensemble sur les bataillons ennemis que vous pouvez rencontrer.

Vous direz au général Becker qu'il ne doit pas moins envoyer au prince Murat sa situation et les rapports qu'il aurait de l'ennemi.

Au maréchal LANNES.

Dessau, le 22 octobre.

Vous traverserez, monsieur le maréchal, *Wittemberg* avec les troupes qui sont à la rive gauche de l'*Elbe;* vous irez bivouaquer à une lieue en avant de *Wittemberg*, et vous continuerez demain votre route pour vous réunir à *Treuenbritzen*. Quant aux troupes qui sont à la rive droite de l'*Elbe*, elles marcheront aujourd'hui autant qu'elles le pourront pour se réunir demain à vous à *Treuenbritzen*. J'expédie des ordres directs au général Victor; néanmoins envoyez un officier d'état-major.

Au général RÉNÉ.

ORDRE.

Wittemberg, le 23 octobre.

Il est ordonné au général René de partir sur-le-champ avec ses aides-de-camp pour se rendre aux avant-postes de M. le maréchal Lannes, sur la route de *Postdam*, afin de prendre le commandement de cette ville aussitôt que le premier homme d'avant-garde y arrivera, et d'y établir la meilleure discipline sur-le-champ.

Au général HULLIN.

Wittemberg, le 23 octobre.

Il est ordonné au général Hullin de se rendre sur-le-champ au corps de M. le maréchal Davoust qui est sur la route de *Berlin;* d'entrer dans cette capitale avec les premiers hommes d'avant-garde; le général Hullin prendra aussitôt le commandement de la ville de *Berlin*, y établira la même police qu'il a établie à Vienne, empêchera toutes sortes de désordres; monsieur l'intendant général a l'ordre d'y envoyer un commissaire des guerres.

Dispositions relatives à la place de Wittemberg.

Wittemberg, le 23 octobre.

Le général Chasseloup désignera dans la journée un emplacement dans l'enceinte de la ville où l'on puisse construire dix fours. Cet emplacement devra être près des magasins de la manutention qui doivent pouvoir contenir un million de rations de farine. L'intendant général fera sur-le-champ construire les fours, et nommera un garde-magasin pour l'organisation de la manutention et de ses voitures.

Le général Chasseloup désignera un magasin pour l'avoine qui devra pouvoir contenir six cent mille boisseaux.

Il désignera un emplacement pour l'arsenal, à portée d'un lieu où l'on puisse mettre les caissons et autres embarras du parc. Le général d'artillerie y fera, sur-le-champ, établir ses forges, disposer ses munitions et parquer ses voitures.

Le général Chasseloup désignera un emplacement pour le magasin à poudre et pour une salle d'artifice. Cet emplacement devra être dans l'intérieur de la ville; le général d'artillerie y fera sur-le-champ conduire toutes les poudres.

Le général d'artillerie fera venir de *Dresde* trente à quarante pièces de siége, avec affûts, platefor-

mes, etc., pour armer la place. Les Bavarois seront après demain à *Dresde*.

L'artillerie fera sur-le-champ confectionner des saucissons, gabions, pour construire des batteries dans l'enceinte de la place.

L'espace compris entre la place et la rivière sera le plus tôt possible fermé par des palissades, indépendamment des fossés, parapets et autres ouvrages que le Génie jugera à propos d'y faire. Le général du génie prenda ses mesures pour se procurer une grande quantité de palissades de sapins, ce qui doit être facile en retenant tous les trains de l'*Elbe*, et en faisant venir les trains qui se trouvent plus haut. Il sera construit, dans le plus court délai, des barrières en avant des portes. Au lieu de ponts levis qui seraient trop longs à faire, on construira des ponts sur chevalet, qu'on pourra, au besoin, culbuter promptement. Une somme de 100,000 fr. sera mise sur-le-champ à la disposition du général du génie; il se procurera au moins cinq à six mille ouvriers pour travailler à ces ouvrages, pour faire passer l'eau dans tous les fossés, rétablir tous les parapets, déchausser toutes les escarpes, etc.

Les ingénieurs géographes lèveront les environs de la place, à douze cents toises, et le terrain sur la rive gauche de l'*Elbe*, à douze cents toises du pont.

Le général Chasseloup désignera un emplacement

pour le parc des voitures de la compagnie Breidt, et un autre pour les bagages de l'armée, de manière que la place d'armes soit libre pour le mouvement des troupes. Ces deux emplacemens pourront être pris dans l'espace entre la ville et la rivière.

Il désignera un emplacement capable de contenir douze à quinze cents prisonniers, de manière qu'on sache où les placer au moment où ils arriveront.

Des mesures seront prises pour mettre quatre réverbères sur le pont, et des réverbères dans la ville, pour qu'elle soit parfaitement éclairée pendant la nuit, surtout la place d'armes; l'éclairage sera fait aux frais de la ville.

Le général Chasseloup désignera deux emplacemens, un pour un hôpital capable de contenir cinq à six cents blessés, un autre pour autant de malades.

Il désignera six maisons pour servir aux dépôts de chacun des six corps d'armée. Chacun des emplacemens devra contenir deux cents hommes.

Le major général fera connaître à *Paris*, *Mayence*, *Würtzbourg*, *Cronach*, *Erfurth*, que tout ce qui sera envoyé à l'armée, n'importe pour quel corps, devra être dirigé sur *Wittemberg*, où les hommes isolés venant des hôpitaux ou des détachemens, se réuniront au dépôt de leur corps d'armée établi dans cette ville. Là ils seront inspectés par le gouverneur, armés s'ils ne le sont pas, pourvus de cartouches et

dirigés sur leurs corps d'après les ordres du major général, et en conséquence des états de situation qui leur seront envoyés.

Les ordres seront donnés sur-le-champ aux six maréchaux commandans des six corps d'armée, et au duc de Berg commandant la réserve, de diriger sur *Wittemberg* les hommes fatigués et qui ont besoin de repos. Chaque corps d'armée nommera un officier d'état-major qui logera avec le dépôt de chaque corps, et s'occupera de l'entretien et de la discipline de son dépôt. Tous les soldats de l'armée, légèrement blessés, seront dirigés sur *Wittemberg*, où ils resteront le nombre de jours nécessaires pour leur parfait rétablissement. Sa majesté s'attend donc qu'à dater de demain, il n'y aura plus de traîneurs, et que tous les hommes boiteux ou fatigués seront envoyés au dépôt de *Wittemberg* pour s'y reposer.

Il y aura à *Wittemberg* une imprimerie, et des protes français y resteront pour imprimer tout ce qui sera nécessaire pour le service de l'armée.

Au maréchal DAVOUST.

ORDRE.

Wittemberg, le 23 octobre.

Si les partis de troupes légères, que vous n'aurez pas manqué d'envoyer sur la route de *Dresde* et sur

la *Sprée*, vous assurent que vous n'avez pas d'ennemis sur vos flancs, vous dirigerez votre marche de manière à pouvoir faire votre entrée à *Berlin* le 25 de ce mois à midi. Vous ferez reconnaître le général Hullin pour commandant de la place de *Berlin;* vous laisserez dans la ville un régiment à votre choix pour faire le service; vous enverrez des partis de cavalerie légère sur les routes de *Custrin*, de *Landsberg* et de *Francfort sur l'Oder*. Vous placerez votre corps d'armée à une lieue ou une lieue et demie de *Berlin*, la droite appuyée à la *Sprée*, et la gauche à la route de *Landsberg*. Vous choisirez un quartier-général dans une maison de campagne, sur la route de *Custrin*, en arrière de votre armée. Comme l'intention de l'empereur est de laisser ses troupes quelques jours en repos, vous ferez faire des baraques avec de la paille et du bois. Généraux, officiers d'état-major, colonels et autres logeront en arrière de leurs divisions dans les villages; personne à *Berlin;* l'artillerie sera placée dans des positions qui protègent le camp; les chevaux d'artillerie aux piquets, le tout dans l'ordre le plus militaire.

Vous ferez couper, c'est-à-dire intercepter le plus tôt possible, la navigation de la *Sprée*, par un fort parti, afin d'arrêter tous les bateaux qui de *Berlin* évacueraient sur l'*Oder*.

Le quartier-général sera demain à *Postdam;* en-

voyez un de vos aides-de-camp qui me fasse connaître où vous serez dans la nuit du 23 au 24, et du 24 au 25.

Si le prince Ferdinand se trouve à *Berlin*, faites-le complimenter, et accordez-lui une garde, avec entière exemption de logement.

Faites publier sur-le-champ l'ordre de désarmement, laissant seulement six cents hommes de milice pour la police de la ville; on fera transporter les armes des bourgeois dans un lieu désigné, pour être à la disposition de l'armée.

Faites connaître à votre corps d'armée, que l'empereur, en le faisant entrer le premier à *Berlin*, lui donne une preuve de sa satisfaction de la belle conduite qu'il a tenue à la bataille d'*Iéna*.

Ayez soin que tous les bagages, et surtout cette queue si vilaine à voir à la suite des divisions, s'arrêtent à deux lieues de *Berlin*, et rejoignent le camp sans traverser la capitale, mais en s'y rendant par un autre chemin sur la droite. Enfin, monsieur le maréchal, faites votre entrée dans le plus grand ordre, et par division, chaque division ayant son artillerie, et marchant à une heure de distance l'une de l'autre.

Les soldats ayant une fois formé leur camp, ayez soin qu'ils n'aillent en ville que par tiers, de manière qu'il y ait toujours deux tiers présens au camp. Comme sa majesté compte faire son entrée à *Berlin*,

vous pouvez provisoirement recevoir les clefs, en faisant connaître aux magistrats qu'ils ne les remettront pas moins à l'empereur quand il fera son entrée; mais vous devez toujours exiger que les magistrats et notables viennent vous recevoir à la porte de la ville avec toutes les formes convenables; que tous vos officiers soient dans la meilleure tenue, autant que les circonstances peuvent le permettre.

L'intention de l'empereur est que votre entrée se fasse par la chaussée de *Dresde*.

L'empereur ira vraisemblablement loger au palais de *Charlottenbourg* : donnez des ordres pour que tout y soit préparé.

Il y a un petit ruisseau qui se jette dans la *Sprée*, à une lieue et demie ou deux lieues de *Berlin*, et qui coupe le chemin au village de *Marsal* et de *Biedorff*; voyez si cela forme une position que l'on puisse occuper.

Si vous aviez au contraire des nouvelles de l'ennemi, vous en instruiriez sur-le-champ l'empereur, et vous rallentiriez vos mouvemens.

A S. A. S. le grand-duc de Berg.

Kropstädt, le 23 octobre.

L'EMPEREUR, mon prince, vous ordonne de porter demain votre quartier-général à *Postdam*. Vous

dirigerez le général Lasalle sur *Charlottenbourg*, qu'il pourra occuper sans s'approcher de *Berlin*. Le 13e régiment de chasseurs à cheval sera dirigé sur la route de *Berlin*, avec défense expresse d'en approcher à plus d'une lieue; les dragons de Beaumont seront cantonnés à une lieue en avant de *Potsdam*, sur la route de *Berlin*.

Les deux divisions de cuirassiers seront placées entre *Belitz* et *Postdam*.

L'empereur voulant donner une preuve de sa satisfaction au 3e corps d'armée, commandé par le maréchal Davoust, entend et veut que ce corps entre le premier à *Berlin*.

Au maréchal LANNES.

Kropstädt, le 23 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous vous rendiez demain 24 à *Postdam* avec votre corps d'armée; toute votre cavalerie légère se dirigera, partie sur *Spaudau*, pour surprendre cette forteresse, si elle n'est pas en état de défense; vous y mettrez un officier du génie pour reconnaître cette place; votre cavalerie légère arrêtera aussi tous les convois qui se dirigeraient de l'*Elbe* sur *Berlin*; elle poussera des partis sur les routes du *Bas-Elbe*, sur toutes les directions. Vous dirigerez

une autre partie de votre cavalerie légère sur *Brandenbourg;* elle aura trois buts; le premier, de faire sa jonction avec le maréchal Bernadotte, qui doit être demain 24, au soir, à *Brandenbourg;* le deuxième, d'arrêter tout ce qui, de *Brandenbourg,* se dirigera sur *Postdam;* le troisième, d'envoyer des partis à *Ketzin* pour intercepter la communication qui, de *Berlin*, va sur l'*Elbe.*

Je donne l'ordre au prince Joachim d'éclairer, avec sa cavalerie légère, la route de *Berlin* et celle de *Charlottenbourg,* sans cependant entrer dans la ville de *Berlin.*

Le petit quartier-général de l'empereur se rend demain à *Postdam;* vous aurez soin de faire garantir le palais et les autres édifices.

Le général Réné, et le commissaire des guerres que M. Daru a nommé, devront arriver à *Postdam* avec les premiers éclaireurs, afin de mettre sur-le-champ l'ordre dans la ville.

Au maréchal AUGEREAU.

Kropstädt, le 23 octobre.

L'EMPEREUR ordonne à M. le maréchal Augereau de se rendre demain 24, avec son corps d'armée, entre *Belitz* et *Sarmund :* il attendra de nouveaux ordres. Le quartier-général de l'empereur sera demain à *Postdam.*

Au maréchal LEFEBVRE.

Kropstädt, le 23 octobre.

IL est ordonné à M. le maréchal Lefebvre de partir demain 24, de manière que son corps soit réuni à six heures du matin à *Marsan*, d'où il continuera sa marche pour aller coucher à *Postdam;* mais comme la route est longue et qu'il y a des hommes fatigués dans la garde à pied, il en formera un détachement qui n'ira coucher qu'à *Belitz*.

Le quartier-général sera demain à *Postdam*.

Au maréchal BESSIÈRES.

Kropstädt, le 23 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que la cavalerie de sa garde parte demain 24; savoir : les chasseurs à cheval à la pointe du jour, et les grenadiers à cheval après le départ de l'empereur, pour se rendre, savoir : les chasseurs à cheval à *Postdam*, et les grenadiers à *Belitz*.

Au général HULLIN.

Kropstädt, le 23 octobre.

DU moment que vous serez entré à *Berlin*, général, vous ferez traduire en allemand, et imprimer à mi-marge, en français d'un côté, et en allemand de

l'autre, la partie politique contenue dans le journal ci-joint; vous y joindrez la proclamation de l'empereur à son armée, et vous ferez afficher cela dans toutes les rues.

Vous ne mettrez point que c'est extrait d'un journal.

Vous ferez également imprimer un grand nombre d'exemplaires de la relation ci-jointe, et vous la ferez répandre dans le public.

Ordre de l'armée.

Le 25 octobre.

L'empereur a également lieu d'être satisfait de tous les corps de la Grande-Armée : ils rivalisent tous de zèle et de gloire; mais le 3e corps, commandé par M. le maréchal Davoust, a eu l'avantage d'être appelé, par les circonstances, à donner à la bataille d'*Iéna* des preuves de courage toutes particulières. Sa majesté voulant lui en témoigner toute sa satisfaction par la plus belle récompense pour des Français, a ordonné que ce corps entrerait le premier à *Berlin* aujourd'hui 25.

Au prince Murat.

Postdam, le 25 octobre.

L'intention de l'empereur, monseigneur, est que vous ordonniez au général Lasalle de partir de suite

de *Charlottenbourg* pour se rendre à *Oranienbourg*, où un piquet de cinquante hommes devra être arrivé à sept heures du matin. Le commandant enverra sur-le-champ des renseignemens sur tout ce qui serait à sa connaissance sur le mouvement d'une colonne prussienne qui a dû passer dans les environs. Quand ce premier piquet aura rafraîchi, le général Lasalle le fera partir d'*Oranienbourg*, et le dirigera sur *Falkenthal*, interception des routes de *Leibenswald* et de *Zehdeniech*. Le général Lasalle arrivé avec son corps à *Oranienbourg*, où il sera rendu à midi, couvrira tout le pays de partis; il enverra à *Cremmen*, *Nauen*, *Linden*, *Grandsee*, *Neurenpen*; tous ces partis seront commandés par des officiers intelligens qui, non-seulement prendront des renseignemens sur une colonne ennemie qu'ils doivent trouver coupée, mais encore prendront dans chaque endroit un homme principal du lieu, qu'ils mèneront au général Lasalle, qui le fera interroger sur tout ce qui peut être à sa connaissance; il gardera ces hommes jusqu'à ce qu'on ait la certitude qu'ils ont dit vrai. Si le grand-duc de Berg juge que le général Lasalle soit hors d'état de suivre cette espèce d'interrogatoire de cabinet, il y enverra le général Beliard, auquel il donnera l'ordre de lui faire parvenir toutes les heures les renseignemens qu'on aura eus sur l'ennemi, et enfin la copie des interrogatoires. S'il n'y a rien de

nouveau, la brigade du général Lasalle rentrera à *Oranienbourg*, où elle attendra de nouveaux ordres.

Le général Milhaud, avec son régiment de cavalerie, enverra cinquante hommes de cavalerie dans *Spandaw;* il se dirigera avec le reste de son corps sur le village d'*Henisdorff*, et enverra des partis sur *Nauen* et *Feehbeleim.*

Le détachement qu'il aura envoyé devant *Spandaw* aura ordre de le rejoindre du moment que les régimens de la rive droite seront dans cette ville.

Le grand-duc de Berg fera partir toute la division de dragons pour *Spandaw;* quatre cents chevaux se mettront en marche avant le jour avec trois pièces de canon de la division; le reste de la division de dragons partira à sept heures du matin; on fera mettre pied à terre aux dragons pour cerner le fort; l'officier du génie et celui d'artillerie en feront la reconnaissance, afin de le canonner et de l'obliger à se rendre si on le juge possible.

Au maréchal LANNES.

Postdam, le 25 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous donniez l'ordre au général Treilhard d'occuper *Spandaw* avant le jour, et de cerner le fort, de manière qu'il ne puisse plus avoir de communica-

tion avec le dehors. Il fera éclairer par de petits partis les routes de *Nauen*, de *Wietinmacht* et de *Newendorff*; ces partis se reploieront sur lui du moment qu'ils auront rencontré d'autres troupes françaises; et, dès que les dragons du prince Murat seront arrivés à *Spandaw*, il harcelera le blocus du fort, et se réunira au pont de *Newendorff*.

L'empereur ordonne également que vous fassiez partir le 17e régiment d'infanterie légère, avant le jour, avec six bouches à feu, obusiers et pièces de 12, si vous en avez; le 17e régiment se rendra à *Spandaw*, pour cerner la citadelle et la forcer à se rendre. Le reste de la division Suchet partira au jour pour se rendre à *Spandaw*; la division Gazan ne partira qu'à huit heures du matin, heure à laquelle on aura reçu le rapport des reconnaissances.

Au maréchal AUGEREAU.

Postdam, le 25 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous laissiez reposer votre corps d'armée. L'empereur attend la rentrée des différentes reconnaissances, qui doivent donner des nouvelles d'une colonne ennemie, qui est en marche de *Magdebourg* sur *Stettin*, et que l'on espère pouvoir entamer : il est possible que vous receviez des ordres

sur les dix ou onze heures. Si vous recevez ceux de vous rendre à *Berlin*, vous pourrez, dans la journée, vous en approcher assez pour faire votre entrée dans cette capitale à midi ; l'empereur restera toute cette journée à *Postdam*.

Au maréchal LANNES.

Postdam, le 25 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que le maréchal Bernadotte est arrivé à *Brandenbourg;* il y a appris que le général Hohenlohe, avec un corps d'environ trente à trente-cinq mille hommes, débris de l'armée prussienne, était passé, en désordre, par *Rathenau*, *Nauen*, *Oranienbourg*, etc., pour se rendre à *Stettin;* il paraît qu'une autre colonne aura flanqué ce corps à droite, et s'est dirigée sur *Magdebourg* par *Bourg*, *Getnhin*, *Britz* et *Nauen*.

Si le grand-duc de Berg, d'après ses reconnaissances, ne vous donne point de renseignemens positifs sur la marche de l'ennemi, l'empereur pense que vous devez continuer à vous diriger sur *Oranienbourg* et *Zending*. Le grand-duc de Berg, avec trois divisions de dragons et toute sa cavalerie légère, ne tardera pas d'arriver sur la trace de l'ennemi, et vous fera prévenir de tout ce qu'il saura.

Le prince de Pontecorvo part de *Brandenbourg*, pour tâcher de joindre l'arrière-garde de l'ennemi.

De son côté, le maréchal Soult passe l'*Elbe*, et poursuit l'ennemi pour tâcher de l'atteindre.

Le maréchal Davoust pousse également de la cavalerie sur *Oranienbourg*. Telle est la situation des choses.

Faites le plus de mal possible à l'ennemi, monsieur le maréchal; telle est l'instruction générale que l'empereur donne.

L'intention de sa majesté est que vous laissiez à *Spandaw* quatre cents hommes des plus fatigués de votre corps d'armée; ce qui aura le double avantage de former la garnison de *Spandaw*, et de faire reposer des hommes qui rejoindront ensuite votre corps d'armée à l'arrivée des troupes alliées.

L'empereur sera demain, jusqu'à trois heures, à *Postdam*, et vraisemblablement à *Charlottenbourg* à six heures.

Son intention est qu'aucun de MM. les maréchaux ne dirige aucun prisonnier, aucun blessé, ni aucun malade sur la ville de *Berlin*; tout sera envoyé à *Spandaw*, de là sur *Wittemberg*, pour suivre la route de l'armée.

Je dois vous faire connaître, et vous devez transmettre à vos chefs d'administration, que l'empereur ne veut conserver, comme place de dépôt, tant pour

les hôpitaux que pour toute espèce de magasins, que *Spandaw*, *Wittemberg* et *Erfurth*; qu'il peut arriver des circonstances où la cavalerie ennemie peut être partout, excepté dans ces trois points fermés et bien défendus. Vous ne devez donc, je vous le répète, rien envoyer à *Berlin*.

A S. A. S. le grand-duc de BERG.

Postdam, le 25 octobre.

J'ENVOIE à votre altesse la copie de la lettre que j'écris au maréchal Lannes. Sa majesté envoie demain tous les cuirassiers à *Berlin*, tant parce qu'ils ont besoin de repos, que parce qu'elle suppose que les deux divisions de dragons et votre cavalerie légère vous suffisent pour ce que vous avez à faire. L'empereur vous recommande de laisser à *Spandaw* les hommes de votre cavalerie qui sont démontés, afin qu'on puisse leur donner des chevaux.

Au maréchal BERNADOTTE.

Postdam, le 25 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, auquel j'ai communiqué votre dernière lettre de *Brandenbourg*, approuve que vous poursuiviez l'ennemi. Le grand-duc de Berg, avec une partie de sa cavalerie, et le maréchal Lannes, sont aussi à ses trousses.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles.

La bonne forteresse de *Spandaw* s'est rendue aujourd'hui, à deux heures : il y avait douze cents hommes de garnison, quatre-vingts pièces de canon, et beaucoup d'approvisionnemens. Sa majesté restera demain, jusqu'à trois heures, à *Postdam*, etc.

Au maréchal Soult.

Postdam, le 25 octobre.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que la forteresse de *Spandaw* s'est rendue aujourd'hui à deux heures. Le grand-duc de Berg part de *Spandaw*, pour poursuivre l'ennemi sur *Oranienbourg;* le maréchal Lannes part du même endroit, pour le poursuivre sur un autre point. Le maréchal Davoust, qui est à *Berlin*, porte sa cavalerie pour le couper plus loin; enfin, le maréchal Bernadotte est parti de *Brandenbourg*, pour se mettre aux trousses du prince Hohenlohë vers *Nauen*. Telle est la situation des choses; d'après cela, l'empereur vous donne carte blanche pour agir comme vous le voudrez, et faire le plus de mal possible à l'ennemi.

Je charge le maréchal Ney du blocus de *Magdebourg*, ainsi que de surveiller la colonne du duc de Weimar.

Au maréchal AUGEREAU.

Postdam, le 25 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que vous traversiez *Berlin* demain à midi, en ordre et en bonne tenue; vous ne ferez point suivre vos bagages; ils éviteront *Berlin*, en passant la *Sprée* entre *Charlottenbourg* et cette capitale; après avoir traversé *Berlin*, vous irez prendre position, en appuyant votre gauche à la *Sprée*, entre *Charlottenbourg* et *Berlin*, et à la droite, sur le chemin de *Bernau*. La forteresse de *Spandaw* s'est rendue ce matin.

L'intention de sa majesté est que votre quartier-général ne soit point en ville, mais dans un château, derrière votre camp; il en sera de même pour les officiers-généraux et autres de votre corps d'armée.

Au maréchal NEY.

Postdam, le 25 octobre.

J'AI donné l'ordre à M. le maréchal Soult, monsieur le maréchal, de passer l'*Elbe*, et de poursuivre l'ennemi; l'intention de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous restiez seul chargé du blocus de *Magdebourg*, et qu'en même temps vous surveilliez le corps du duc de Weimar qui, d'un moment

à l'autre, peut passer à proximité de vous. Je vous envoie extrait d'une instruction que j'avais adressée à M. le maréchal Soult, et vous exécuterez ce qu'il n'aura pu encore faire à cet égard, particulièrement pour jeter un pont sur l'*Elbe*, près de *Magdebourg*.

A M. Daru, intendant-général.

Postdam, le 25 octobre.

L'intention de l'empereur, M. l'intendant-général, est de n'avoir aucun magasin ni dépôt à *Berlin;* sa majesté a défendu aux maréchaux d'y envoyer ni blessés, ni malades, ni prisonniers. Les seules places de dépôt sont *Spandaw*, *Wittemberg* et *Erfurth*. Vous pouvez cependant préparer un hôpital provisoire à *Berlin*, de quatre à cinq cents lits; mais tous vos soins doivent se porter sur *Spandaw*, où vous devez former des hôpitaux pour cinq cents malades chacun, et y envoyer, de *Berlin*, tout ce qui sera nécessaire pour les arranger; faites construire sur-le-champ dix fours à *Spandaw*, et formez-y de grands magasins approvisionnés de manière à nourrir l'armée pendant vingt jours. Les objets d'habillement, d'équipement, doivent également être à *Spandaw*, et en conséquence il faut tout évacuer de *Berlin* sur *Spandaw;* car il peut arriver telle circonstance, où des partis ennemis couvrent le pays, et qu'il n'y ait

sûreté que dans les trois places de *Spandaw*, *Wittemberg* et *Erfurth*.

Au général SONGIS.

Postdam, le 25 octobre.

COMME vous le savez, général, nous avons pris la forteresse de *Spandaw* dans laquelle il y a quatre-vingts pièces d'artillerie; l'intention de l'empereur est de ne conserver aucun dépôt à *Berlin*, etc. L'empereur veut que les choses soient arrangées de manière que, si les circonstances le mettent dans le cas de ne laisser qu'un escadron à *Berlin*, qui se retirerait à *Spandaw*, si des forces supérieures se présentaient, l'ennemi ne pût prendre aucun magasin, ni dépôt, à *Berlin*; car il peut arriver telle circonstance où l'empereur, en manœuvrant, laisse l'ennemi courir le pays, et qu'il n'y ait que *Spandaw*, *Wittemberg* et *Erfurth*, de sûr. Vous connaissez assez la manière de faire la guerre de sa majesté, pour entendre ce que je veux vous dire.

Au maréchal SOULT.

Postdam, le 25 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, approuve tout ce que vous avez fait, et sa majesté espère que cette

colonne du duc de Weimar, d'environ quinze mille hommes, qui sont les seules troupes de l'armée prussienne, qui n'aient point combattu, sera entièrement défaite par votre corps d'armée. Vous aurez donc la gloire de détruire le seul corps qui reste intact aux Prussiens.

On espère avoir coupé les restes du corps d'Hohenlohë; le grand-duc de Berg est aujourd'hui à *Zehdenick;* le maréchal Lannes à *Frankenthal;* le maréchal Bernadotte marche de *Brandenbourg* sur *Ferhelinden;* les maréchaux Davoust et Augereau sont à *Berlin;* le premier pousse des partis sur *Francfort.* Je vous ai déjà écrit dans la nuit, pour vous donner carte blanche; quand vous n'aurez plus d'ennemis à la rive gauche de l'*Elbe*, passez à la rive droite, et dirigez-vous comme vous le croirez le plus convenable, pour faire autant de mal qu'il sera possible à l'ennemi; mais ayez le plus grand soin de me donner de vos nouvelles deux fois par jour, afin que je sache où vous donner des ordres, si les circonstances exigeaient des opérations combinées.

Au maréchal AUGEREAU.

Charlottenbourg, le 27 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous fassiez partir le 20e de chasseurs

avec le général Duhamel, pour marcher à grandes journées, et couper les communications du canal de navigation à *Neustadt-Eberwald*; et, si cela est possible, à *Oderberg*. Après cela, et les postes placés sur ces points, il faut arrêter et faire revenir tous les bateaux sur *Spandaw;* on présume que l'on fera des prises très-considérables en habillement, et peut-être même le trésor de la cour, parti de *Berlin*.

Vous ferez partir aussi le 7e de chasseurs pour garder le pont de *Neubruck;* il laissera vingt-cinq hommes à ce pont, pour être en communication avec vous, et le colonel avec le régiment se dirigera sur *Cremmen* et *Ruppen*, pour ramasser tous les ennemis fuyant isolément, et charger sur leur bagage. Le grand-duc de Berg, avec six mille hommes de cavalerie, soutenu des corps des maréchaux Lannes et Bernadotte, ayant débordé l'ennemi à la hauteur de *Zehdenick*, et le prince Hohenlohë, avec les débris de son armée, se trouvant étendu et éparpillé sur toute la route depuis *Rathenau*, *Fehrbelin*, *Alt-Ruppen* et *Reimberg;* le commandant du 7e régiment de chasseurs enverra à *Fehrbelin*, pour tâcher de rencontrer le général Savary qui erre sur ce point depuis trois jours avec cent cinquante chevaux, pour avoir des renseignemens de l'ennemi. Ce colonel enverra aussi vingt-cinq hommes à *Oranienbourg*.

L'empereur ordonne que vous fassiez partir un

général de brigade, avec le 7e régiment d'infanterie et deux pièces de canon. Il se rendra à *Neubruck* sur la *Havel*, tant pour garder ce pont, que pour avoir des nouvelles, et se tenir en communication avec les partis que le 7e de chasseurs aura envoyés sur les différentes directions, et surtout du côté d'*Oranienbourg*. Le général me rendra compte exactement de tout ce qu'il apprendra à vingt-cinq lieues à la ronde; le reste de votre corps se reposera aujourd'hui.

Faites faire la visite de vos caissons, afin de faire ôter ce que les corps ont pu y mettre, et qu'ils soient entièrement libres pour y placer des subsistances. L'intention de l'empereur est que vous vous procuriez à *Berlin*, par les soins de M. l'intendant-général, trente mille rations de pain biscuité, que vous mettrez dans vos fourgons.

Au maréchal BERNADOTTE.

Charlottenbourg, le 27 octobre.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que le grand-duc de Berg a rencontré hier l'ennemi en force à *Zehdenick;* il n'y a pas de doute que le prince de Hohenlohë n'ait suivi sa marche de *Rathenau* sur *Ruppen*. Envoyez des officiers d'état-major pour suivre la marche du grand-duc de Berg, afin que vous soyez prévenu à temps; soutenez le grand-duc

avec la plus grande activité, car il est probable que l'ennemi ne se laissera pas prendre sans se battre.

L'empereur a l'espérance qu'entre vous, le grand-duc et le maréchal Lannes, vous ferez plus de vingt mille prisonniers, et prendrez le reste de l'artillerie et des bagages des Prussiens. Sa majesté pense que vous devez marcher à grandes journées sur *Grandsee*, en vous faisant éclairer sur *Lindot* et *Ruppen*, et à cinq ou six lieues de là, jusqu'à ce qu'on ait rencontré le grand chemin de *Kyritz* à *Reinsberg*.

Le prince de Hohenlohë a douze à quinze mille hommes réunis et en bon ordre, et douze à quinze mille hommes suivant derrière, en petites parties.

A S. A. S. le grand-duc de Berg.

Charlottenbourg, le 27 octobre.

Je vous préviens, monseigneur, que le maréchal Bernadotte, avec son corps, doit être à *Cremmen*. Il n'y a aucune espèce de doute que vous n'ayez aujourd'hui débordé le prince de Hohenlohë, et avec les corps d'armée des maréchaux Lannes et Bernadotte, vous avez plus qu'il ne vous en faut pour en faire bonne raison. Il est fâcheux que le maréchal Lannes n'ait point couché à *Friedrichstadt* comme il le pouvait.

L'empereur se fie sur votre activité ordinaire pour

poursuivre vivement l'ennemi, comme il compte sur votre prudence pour ne l'attaquer qu'en règle, s'il se trouvait en force.

L'ennemi se voyant débordé, il est à croire qu'il cédera pour vous échapper; ayez donc soin de lui tenir toujours l'épée dans les reins. Le maréchal Bernadotte marche sur *Grandsee*, le maréchal Lannes sur *Zehdenick;* ainsi vous aurez deux corps d'armée à même hauteur.

L'empereur espère que vous lui amènerez le prince de Hohenlohë, et que dans quelques jours vous aurez tout son corps et le reste de l'artillerie et des bagages des Prussiens.

Au maréchal LANNES.

Charlottenbourg, le 17 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, pense que vous avez eu tort d'envoyer votre cavalerie sur votre gauche, puisqu'il y a vingt-quatre heures que ces pays ont été fouillés par d'autres corps de cavalerie. Le maréchal Bernadotte est à *Crommen;* ainsi vous vous trouverez soutenu, et il est à votre hauteur, quoiqu'il ne soit parti qu'hier de *Brandenbourg* et vous de *Spandaw*. L'empereur est bien fâché que vous ayez marché si peu. Sa majesté vous avait mandé que le prince Hohenlohë, avec les débris de son corps, avait passé par *Rathenau*, *Neustadt*, et vrai-

semblablement se portait sur *Reinsberg* pour gagner *Stettin*. Si vous aviez couché hier à *Friederihstadt*, ou enfin, si vous marchiez aujourd'hui avec toute l'activité possible, avec votre cavalerie légère, afin de l'avoir disponible pour la jeter aux trousses de l'ennemi, il n'y a aucune espèce de doute que rien n'échappera du corps de l'ennemi.

Quant aux vivres, votre corps d'armée a pris hier douze mille rations de pain; avec de la viande et des pommes de terre, on peut vivre quelques jours, quand il s'agit d'arriver à un si grand résultat. Tombez donc sur l'ennemi; que vos troupes mangent le pain qu'il a fait faire; ce pain sera plus savoureux pour vos braves, que ne le serait de la brioche. Dites d'ailleurs à vos soldats que, quand ils auront pris le prince de Hohenlohë, l'empereur les fera relever aux avant-postes, et les fera venir quelques jours à *Berlin*, pour se refaire et se reposer.

A S. A. I. le grand-duc de Berg.

Berlin, le 28 octobre.

Sa majesté, mon prince, a vu avec le plus grand plaisir la manière brillante avec laquelle vous avez écrasé les quinze escadrons de cavalerie ennemie; mais elle aurait désiré que vous eussiez eu le reste en les poursuivant directement.

Il n'y a, à la suite du corps du prince de Hohenlohe, que V. A. les maréchaux Lannes et Bernadotte. Il faut, d'après les renseignemens que vous aurez, donner un débouché particulier au maréchal Bernadotte ; ce serait une force perdue, s'il suivait le maréchal Lannes : le corps de ce maréchal et le vôtre sont assez imposans sur une même direction.

Quant au maréchal Soult, il n'est point à la poursuite du prince de Hohenlohe ; il pourchasse le corps du duc de Weimar : Dieu sait où il pourra l'atteindre. Dans tous les cas, si le corps du duc de Weimar passait l'*Elbe*, il tomberait dans vos mains. Du reste, l'intention de l'empereur est que vous poursuiviez l'ennemi partout, jusqu'à ce que vous l'atteigniez, même jusqu'à *Stralsund*, si cela est nécessaire ; mais, dans ce cas, l'empereur demande que vous lui renvoyiez la division de cuirassiers du général d'Hautpoul.

Si, dans vos prises, vous avez des chevaux de reste, dirigez-les sur *Postdam*, où il y a des dragons à pied.

Au maréchal DAVOUST.

Berlin, le 28 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, voulant donner une preuve de sa satisfaction au 3e corps de la grande-armée, a décrété qu'elle lui accordait deux

cent cinquante décorations de la légion d'honneur, en faveur des officiers, et deux cent cinquante décorations pour les sous-officiers et soldats. L'intention de l'empereur est que vous fassiez la répartition de ces décorations entre les différens corps, d'après les services plus ou moins essentiels que les circonstances ont mis les uns et les autres dans le cas de rendre à la journée du 14.

Lorsque vous aurez fait la répartition entre chaque corps, il sera dressé un procès-verbal qui constatera les individus auxquels les corps et les généraux auront proposé de répartir ces décorations. Ce procès-verbal sera signé du colonel de chaque corps, du général de brigade et du général de division. Les états seront faits de manière que je puisse les recevoir le 31, afin que l'empereur soit dans le cas de prononcer définitivement, le 1er novembre, sur les cinq cents propositions qui lui seront faites.

A M. de THIARS, *à* Dresde.

Berlin, le 28 octobre.

J'AI mis sous les yeux de l'empereur, monsieur de Thiars, la lettre que vous m'avez écrite. Sa majesté n'a pas été satisfaite de la comparaison que vous faites des alliés avec nos ennemis; elle a vu avec peine qu'on faisait sentir aux alliés qu'ils n'avaient pas combattu

ni à *Austerlitz*, ni dans cette campagne; son intention est tout-à-fait opposée; sa majesté cherche, au contraire, à les allier à tous ses succès, et à leur en faire partager la gloire; c'est par là qu'elle acquiert leur amitié et surtout leur confiance. Autrefois on n'avait point d'alliés, parce qu'on suivait un système opposé. Sa majesté est très-fâchée que vous n'ayiez point donné de souliers aux Bavarois; faites-leur-en distribuer en gratification. En général, l'empereur veut que les Bavarois et les autres alliés soient traités comme les Français, et qu'on procure aux officiers et aux soldats toutes les douceurs possibles, et la Saxe et la Prusse en fournissent les moyens.

Vous ne pouvez point avoir de gendarmes français; faites faire la police par des Saxons; je vous envoie deux officiers d'état-major; je vous adresse six mille francs pour vos dépenses. Je vous réitère que l'intention de l'empereur est que les Bavarois et les Wurtembergeois, quand ils arriveront à Dresde, y soient parfaitement bien traités, et qu'il n'y ait, entre eux et les Français, aucune différence.

Au général de WRÈDE.

ORDRE.

Berlin, le 29 octobre.

Il est ordonné au général de Wrède, commandant la division des troupes bavaroises, de partir,

demain 30, de *Dresde*, pour se diriger sur *Cottbus*, et de là se rendre à *Peitz*, où elle tâchera d'arriver le 1er ou le 2 novembre au plus tard, et où elle cantonnera jusqu'à nouvel ordre. La cavalerie, attachée à cette division, continuera sa marche sur *Francfort*, pour se lier à celle du corps du maréchal Davoust, qui y sera.

Aussitôt que la division du général Deroy sera arrivée à *Dresde*, elle suivra, sans y séjourner, la route de la division de Wrède, pour se rendre également à *Peitz*, où le corps bavarois réuni attendra de nouveaux ordres. Le commandant des troupes bavaroises se mettra en correspondance avec le corps du maréchal Davoust, qui sera à *Francfort*.

Au général SAVARY.

Berlin, le 29 octobre.

L'EMPEREUR ordonne, général, que vous vous rendiez tout de suite à *Charlottenbourg*, pour y prendre le commandement du 1er régiment de hussards; le maréchal Bessières a l'ordre de le mettre à votre disposition. Vous vous rendrez de là, sans délai, avec ce régiment, à *Oraniembourg*, de là à *Neurepitz*; le 7e régiment de chasseurs a vingt-cinq hommes au pont de *Neubrouck*, et le régiment doit être à *Fehrbeling*: il est parti, il y a deux jours, avec l'ordre de prendre votre direction; vous rangerez ce régi-

ment sous vos ordres, et avec lui ainsi que le 1er de hussards, vous éclairerez tout le pays depuis *Tangermunde*, *Wursterhausen*, *Wittelock* et *Wittemberg*. L'objet de votre mission est de pouvoir donner des nouvelles au grand-duc de Berg, aux maréchaux Lannes et Bernadotte, sur tout ce qui se passera.

Le maréchal Soult doit être encore sur la gauche de l'*Elbe*, où il côtoie le corps du duc de Weimar, pour l'empêcher de passer, et même pour le prendre. Mais, si le duc de Weimar avec son corps était parvenu à surprendre le passage de l'*Elbe*, et que vous en soyez instruit à temps, vous préviendrez le grand-duc de Berg et les maréchaux Lannes et Bernadotte, afin qu'ils puissent manœuvrer pour le prendre; vous aurez grand soin, général, de m'instruire de tout ce qui viendra à votre connaissance. Je dois vous prévenir qu'indépendamment du corps de Hohenlohë, de celui du duc de Weimar, de celui de Blücher, il y a une infinité de petites colonnes ennemies, que vous devez ramasser; vous devez aussi faire le plus de prisonniers possible.

Au général FÉRY.

ORDRE

Berlin, le 29 octobre.

Il est ordonné au général Féry, commandant à *Spandau*, de donner l'ordre aux deux bataillons ve-

nant de *Strasbourg*, de partir pour se rendre ce soir à *Berlin*, où ils seront aux ordres du maréchal Lefebvre.

Au maréchal DAVOUST.

ORDRE.

Berlin, le 29 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous partiez demain, à la pointe du jour, avec tout votre corps d'armée, pour vous rendre à *Francfort sur l'Oder*.

Le 24e régiment de ligne du corps du maréchal Augereau a ordre de se rendre à *Berlin*, demain à la pointe du jour, pour y faire le service et remplacer le 108e : il marchera avec vous. Arrivé à *Francfort*, vous passerez l'*Oder*, et vous jetterez des partis vers la Pologne et sur *Kœnigsberg*. Le 20e régiment de chasseurs, appartenant au maréchal Augereau, a eu l'ordre de se diriger du côté d'*Oderberg*; vous vous mettrez en communication avec lui. Je vous préviens que le corps bavarois a l'ordre de se rendre à *Peitz*, et que sa cavalerie doit se lier avec la vôtre. L'intention de l'empereur n'est pas que vous emportiez du pain biscuité, comme vous en avez eu précédemment l'ordre.

Au général NANSOUTY.

Berlin, le 29 octobre.

JE vous préviens, général, que l'empereur passera demain en revue votre division de cavalerie, sur la place du palais à *Berlin*, où vous devez vous trouver en bataille à midi. Aussitôt après la revue de sa majesté vous vous mettrez en marche, pour prendre de nouveaux cantonnemens sur les routes de *Francfort*, *Custrein* et *Oderberg*, sans cependant que la tête de vos cantonnemens puisse s'étendre à plus de deux ou trois lieues de *Berlin*.

Au maréchal LEFEBVRE.

ORDRE.

Berlin, le 29 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, passera, demain à midi, sur la place devant son palais, la revue de toute la garde à pied, du 28e régiment d'infanterie légère, des deux bataillons venant de *Strasbourg*, qui sont à *Berlin*, et enfin de deux autres de ces mêmes bataillons qui sont à *Spandaw*, et qui ont l'ordre de venir ce soir à *Berlin*, où ils seront à vos ordres, et où ces troupes doivent vivre, comme la garde, par les fours de son administration.

A S. A. le prince MURAT.

Berlin, le 29 octobre.

INDÉPENDAMMENT des petites colonnes égarées, il y en a trois principales; celle du prince d'Hohenlohë, que vous avez prise à *Prentzlau;* celle de Blücher qui, le 25 à la pointe du jour, a quitté *Weisenberg,* et que vous aurez sûrement rencontrée aujourd'hui à *Passwald;* enfin une troisième, celle du duc de Weimar, qui a surpris le passage de l'*Elbe* au maréchal Soult, et qui l'a passé, à ce qu'il paraît, du côté de *Saudon* et d'*Havelberg* le 26, doit s'être dirigée par *Wusterhausen*, *Neuruppin*, *Grandsw*, ou par *Furstenberg :* or, d'*Havelberg* à *Furstenberg* il y a vingt-cinq lieues; le duc de Weimar ne peut donc pas être à *Furstenberg* le 26; mais, de *Furstenberg* à *Pazewalek*, il y a vingt lieues, et si la colonne ennemie prend cette route, vous la rencontrerez sûrement à *Passwald*, dans la journée du 30 ou du 31. Ainsi il est à présumer que rien n'échappera entre vous et les maréchaux Lannes et Bernadotte. Tels sont les renseignemens que je puis vous donner d'après les rapports parvenus à l'empereur.

Au général SAVARY.

Berlin, le 29 octobre.

Vous trouverez ci-joint copie de la lettre que j'écris au grand-duc de Berg; vous verrez que, dans tout ceci, nous chassons plusieurs lièvres; mais ce sera pour les prendre tous. L'empereur pense que vous devez vous porter à *Neuruppin*, en vous faisant appuyer du 7e régiment. Il faut vous tenir sur vos gardes; et, si vous rencontrez l'ennemi, tâcher de faire quelques prisonniers pour connaître quelle est celle des trois colonnes que l'on rencontrerait; observez qu'indépendamment des corps de Blücher et du duc de Weimar (car je ne parle plus de la colonne de Hohenlohë qui est prise), il y a plusieurs petites colonnes, des bataillons et même des escadrons qui errent çà et là, sans savoir quelle direction suivre. Il faut donc que, de *Neuruppin*, vous poussiez des partis. Sa majesté pense qu'avec de la prudence vous n'avez que de bonnes rencontres à faire; tout ce que vous prendrez en chevaux, bagages, etc., doit être dirigé sur *Spandaw*.

Au maréchal NEY.

Berlin, le 29 octobre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous donniez l'ordre à la division de

dragons, qui est restée attachée à votre corps d'armée, de partir de suite de l'endroit où elle se trouve pour se rendre *Neuruppin*, en passant *Rathenau*, *Freisach*, *Fehrbeling*, ayant attention de s'éclairer de tous côtés, et de tomber partout où il y a des ennemis. Vous préviendrez le commandant de la division de dragons, qu'il y a des bataillons, des escadrons, des convois ennemis perdus et égarés, qui se dirigent sur *Stettin*, et qui, sachant que vous en occupiez les avenues, courent dans tous les sens; le général, commandant la division, me fera connaître le jour de son arrivée à *Neuruppin*, et me donnera, tous les jours, de ses nouvelles au quartier-général impérial. Vous le préviendrez qu'il y a beaucoup de partis de notre cavalerie légère qui éclairent le pays, comme il le verra par l'ordre du jour de ce soir; il est donc bien nécessaire qu'avant d'attaquer, il fasse bien reconnaître si ce sont des Français ou des ennemis; tous les prisonniers, tous les chevaux et les convois qu'il prendra, il les adressera directement à *Spandaw*, qui est le dépôt général.

Au maréchal SOULT.

Berlin, le 29 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, continue à vous laisser carte blanche sur vos mouvemens; mais,

si vous n'avez aucune espérance de faire grand mal à l'ennemi, portez-vous à *Fehrbeling;* le général Savary doit y être : il pourra vous donner des renseignemens. Ce général, qui a avec lui le 1er de hussards et le 7e de chasseurs, a eu l'ordre de pousser des partis et des reconnaissances très-loin sur toutes les directions. Suivant les nouvelles que vous recevrez, vous êtes le maître de vous porter sur l'ennemi, ainsi que vous le jugerez convenable. Comme vous le verrez dans l'ordre du jour, le prince Murat a déjà pris le prince de Hohenlohë et son corps d'armée. On doit croire que le grand-duc de Berg prendra aujourd'hui Blücher; nous sommes devant *Stettin*, et le corps du maréchal Davoust à *Francfort* dont le pont n'a pas été détruit.

Au maréchal AUGEREAU.

Berlin, le 30 octobre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, voulant donner une preuve de sa satisfaction au 7e corps de la grande armée, que vous commandez, lui accorde cent cinquante décorations de la légion d'honneur pour les officiers, et soixante-quinze pour les soldats. Dans les cent cinquante accordées pour les officiers, sont compris les officiers d'artillerie, du génie et d'état-major, etc.

Au maréchal SOULT.

Berlin, le 30 octobre.

JE m'empresse, monsieur le maréchal, de vous donner les nouvelles précises que le général Savary donne du duc de Weimar, en date de *Kremen*, où il se trouve avec le 1er de hussards et le 7e de chasseurs.

Le duc de Weimar était à *Havelberg* le mardi 28; il était à *Rhinsberg* le mercredi 29, et il se trouvait alors sur les derrières du maréchal Bernadotte, qui était le 25 à *Furstenberg*, et du prince Murat qui se trouvait le 26 à *Prentzlaw*.

Le général Murat avait déjà débordé la tête du général Blücher, et avait pris et fait mettre pied à terre à cinq régimens de cavalerie; il est vraisemblable que, dans la journée, il se sera emparé de tout ce corps.

Le maréchal Bernadotte suivait en queue le général Blücher, et avait lui-même, sur ses derrières, le duc de Weimar. Soit que vous soyez à *Rathenau*, soit que vous soyez à *Ferhbelin*, l'intention de l'empereur est que vous suiviez le duc de Weimar, qui n'a plus que trois partis à prendre, se jeter sur *Stettin*; et quand il sera instruit que le chemin est occupé, il voudra rétrograder; se rendre dans le Mec-

klembourg, ou enfin se tourner sur l'*Elbe* pour se jeter en Hanovre. Dans chacun de ces trois cas vous devez le poursuivre.

Si, après avoir voulu aller à *Stettin*, il rétrograde, il tombe dans vos mains. S'il veut repasser l'*Elbe*, il en est de même; enfin, s'il va dans le Mecklembourg, poursuivez-le jusqu'à *Stralsund*. Je vous envoie cette dépêche en duplicata, sur *Rathenau* et sur *Ferhbeling*.

A S. A. I. le prince JÉRÔME.

Berlin, le 1er novembre.

L'EMPEREUR ordonne à S. A. I. le prince Jérôme, commandant le corps auxiliaire des troupes bavaroises et de Wurtemberg, de partir demain pour se rendre à *Francfort sur l'Oder*. Son altesse est prévenue que je donne l'ordre à la 1re division bavaroise de partir de *Cottbutz* pour se rendre à *Crossen*, et au corps bavarois de continuer également sa route pour *Crossen*, où ces corps de Bavière et de Wurtemberg réunis formeront le corps de troupes auxiliaires à vos ordres.

L'empereur ordonne, monseigneur, que de *Francfort* vous vous rendiez à *Crossen*, de manière à y arriver immédiatement après que la 1re division bavaroise y sera entrée.

La cavalerie bavaroise s'y réunira également à votre arrivée à *Crossen*. Vous ferez réunir des moyens de subsistances soit en pain ou en pain biscuité, de manière à pouvoir distribuer pour quatre jours de vivres à tout votre corps d'armée, du moment où il recevra l'ordre de se mettre en marche. Quoique votre commandement du corps de troupes alliées soit direct, la position dans laquelle il se trouve avec celle de M. le maréchal Davoust vous met sous ses ordres.

L'intention de sa majesté est que vous vous teniez constamment en communication avec ce maréchal, et que, si l'ennemi était en présence et menaçait de l'attaquer, vous preniez les ordres du maréchal Davoust pour le soutenir de tous vos moyens. Votre altesse n'en recevra pas moins les ordres directs de l'empereur par son major-général.

Votre cavalerie vous servira pour faire réunir les moyens de subsistance dont vous aurez besoin.

Votre altesse aura soin de faire éclairer, par des piquets de cavalerie, les routes de *Posen* et de *Breslau*.

Au maréchal NEY.

Berlin, le 1er novembre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, me charge de vous réitérer l'ordre de faire construire un pont à une lieue ou deux plus bas que *Magdebourg*, et de

faire en sorte de rencontrer une île, afin de pouvoir y former des établissemens, des magasins de vivres, ainsi que je vous l'ai déjà marqué précédemment. L'empereur ordonne aussi que vous renvoyiez, sans délai, toute votre division de dragons à *Berlin*, où elle serait très-néccessaire.

Faites-moi connaître si la division du général Vandamme pourrait suffire pour observer *Magdebourg*. J'attends votre réponse, pour vous donner l'ordre de venir, avec votre corps d'armée, à *Berlin*.

Au maréchal DAVOUST.

Berlin, le 1er novembre.

J'AI communiqué, monsieur le maréchal, à l'empereur votre lettre de *Francfort*, en date du 1er novembre. Vous avez bien fait de ne pas vous porter sur *Landsberg* pour passer la *Wartha*. L'empereur approuve votre reconnaissance sur *Sonnenbourg*. Tenez votre corps d'armée en avant de *Francfort*, et poussez des partis de cavalerie en avant, pour avoir des nouvelles.

Vous trouverez ci-joint l'ordre que je donne au prince Jérôme.

Sa majesté n'a pas jugé à propos de vous envoyer des obusiers.

A l'officier commandant les deux mille cinq cents hommes de Darmstadt, *qui sont à* Spandaw.

Berlin, le 1er novembre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur, que vous laissiez mille hommes à votre choix, de ceux le moins en état de marcher, à *Spandaw*, qui serviront à escorter les prisonniers de guerre. Le surplus de votre corps, qui doit être de quinze à seize cents hommes, partira demain avec vous pour se rendre directement à *Stettin*, où vous tiendrez garnison jusqu'à nouvel ordre; vous pouvez même n'en laisser que neuf cents à *Spandaw*, afin d'en pouvoir faire partir quinze à seize cents avec vous.

Vous me ferez connaître l'itinéraire de votre marche jusqu'à *Stettin;* vous devez faire environ sept lieues par jour : ayez soin d'envoyer à l'avance pour faire préparer les subsistances.

Adressez-moi également, avant votre départ, un état de situation des troupes que vous laissez à *Spandaw*, et de celles qui partent avec vous.

Au général SONGIS.

Berlin, le 2 novembre.

CUSTRIN s'est rendu au maréchal Davoust. L'empereur ordonne, en conséquence, que vous y en-

voyiez un officier d'artillerie pour s'emparer de toute l'artillerie de cette place, et y mettre tout en ordre. Faites sur-le-champ partir une compagnie d'artillerie à pied pour se rendre à *Custrin;* vous me ferez connaître le plus tôt possible l'état de l'artillerie et des munitions qui s'y trouvent.

Je viens d'expédier des ordres à *Wesel,* à *Mayence,* pour faire partir de chacun de ces endroits deux compagnies d'artillerie à pied, qui se rendront à *Spandaw;* sa majesté trouve qu'il suffit qu'il y ait une seule compagnie d'artillerie à pied dans ces places.

Donnez l'ordre qu'il ne reste qu'une escouade d'artillerie à *Erfurth;* faites revenir tout le reste à *Spandaw;* faites revenir aussi tout le personnel de l'artillerie française qui peut se trouver à *Cronach, Forcheim* et *Würtzbourg.*

Les nouvelles places que nous avons sur l'*Oder* exigent que le personnel de l'artillerie vienne à *Spandaw,* et se rapproche de nous.

L'intention de l'empereur est également qu'on retire une compagnie d'artillerie à pied de *Braunau :* j'en donne l'ordre.

Au commandant des troupes de Bade.

Berlin, le 2 novembre.

Il est ordonné au commandant des troupes de *Bade* de partir de *Dresde,* aussitôt après la réception

du présent ordre, pour se rendre à *Custrin*, où il tiendra garnison jusqu'à nouvel ordre. Le commandant de ces troupes aura soin de m'envoyer l'itinéraire de sa marche, afin que je sache où il sera, si on avait de nouveaux ordres à lui donner.

A S. M. le roi de Bavière.

Berlin, le 3 novembre.

SIRE,

L'EMPEREUR me charge de faire connaître à votre majesté que, par suite des mouvemens de la Grande-Armée, ainsi que par ceux ultérieurs qui auront lieu, il est utile à l'ensemble des opérations que votre majesté veuille bien donner ses ordres pour faire porter un petit corps d'observation du côté de *Forcheim*. L'empereur ayant retiré ses troupes de cette partie de vos états, sire, il est nécessaire qu'il y ait de ce côté un millier d'hommes, et cinq cents du côté de *Cronach*; il faut que votre majesté mette dans cette petite place une garnison capable de se défendre envers et contre tous, et qu'elle soit bien approvisionnée. Rien ne donne à penser que les Autrichiens soient dans l'intention de remuer; mais l'empereur, au milieu de ses plus grands succès, a pour principe de prévoir tout, et il faut que, quelque chose qui puisse arriver, l'ennemi ne puisse jamais s'emparer

de ces petites places, importantes par leur position. Les commandans doivent être sur leurs gardes, et faire le service comme si l'ennemi pouvait y arriver d'un moment à l'autre. Telles sont les instructions que j'ai données avant la campagne au général Merle, commandant à *Braunau*, telles sont celles qu'il est utile que votre majesté veuille bien donner aux commandans de toutes les places sur ses frontières. Votre majesté sait que nous avons pris *Stettin* et *Custrin;* les garnisons de ces deux places, fortes ensemble d'environ douze mille hommes, trois cents pièces de canon, et des approvisionnemens immenses, sont tombés en notre pouvoir; la moitié de la colonne de Blücher est prise, le reste de cette colonne, ainsi que le corps de dix à douze mille hommes du duc de Weimar, sont cernés, et dans ce moment ils doivent avoir mis bas les armes. Pas un homme de l'armée prussienne n'a passé l'*Oder;* le roi se trouve donc seul derrière la *Vistule*. Reste à savoir ce que feront les Russes: nous désirons fort qu'ils fassent la moitié du chemin pour nous mettre à même de leur donner une seconde représentation d'*Austerlitz;* alors la paix pourra se faire d'une manière aussi solide que durable. M. le lieutenant-colonel Pocci, dont le service à la Grande-Armée est aussi utile qu'agréable à l'empereur, vous portera cette dépêche, sire, il vous dira verbalement tout ce qui a rapport à notre belle

position. Je supplie votre majesté de me le renvoyer le plus tôt possible.

Au général SANSON.

ORDRE.

Berlin, le 3 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, général, est que vous fassiez reconnaître l'*Oder* depuis *Francfort* jusqu'à la mer Baltique, en comprenant le terrain à la distance de trois lieues sur l'une et l'autre rive. On fera connaître le nombre de places et villages, leur population, la nature du terrain; s'il y a des marais, des débouchés; les digues par où on peut les passer; enfin, les monticules et les accidens de terrain qui peuvent être favorables à une armée. L'empereur ordonne que vous chargiez quatre ingénieurs géographes de cette reconnaissance; vous leur donnerez à chacun le même programme : cette reconnaissance sera faite dans le but qu'on voulût défendre le passage de l'*Oder*, en s'appuyant à *Custrin* et à *Stettin*. L'empereur voudrait, s'il est possible, avoir cette reconnaissance dans huit jours.

Au maréchal D'AVOUST.

Berlin, le 2 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que je vous recommande de ne pas tant disséminer

votre cavalerie, et de la porter toute sur la direction de *Posen*, qui est celle que va bientôt prendre tout votre corps d'armée. Je vous préviens que le général Durosnel, qui est à *Oderberg*, a eu l'ordre de passer l'*Oder*, et de pousser des partis sur sa gauche. En cas que le besoin de cette cavalerie devienne pressant, vous êtes autorisé à lui donner l'ordre de venir vous joindre.

Au général DEJEAN, *à* Paris.

Berlin, le 3 novembre.

L'INTENTION de l'empereur est que S. Ex. le ministre directeur de l'administration de la guerre ordonne les dispositions suivantes :

Faire partir de *Paris*, le 12 novembre, le 15e régiment d'infanterie légère, et le 58e de ligne, pour se rendre à *Wesel*.

Les deux 1ers bataillons de guerre de ces deux régimens seront complétés chacun à cent quarante hommes par compagnie, les officiers compris à l'effectif, de manière qu'il y ait plus de onze cents hommes présens par bataillon au moment du départ; ces deux régimens formeront donc un total de deux mille quatre cents hommes chacun. Les majors et les 3es bataillons resteront à *Paris*.

Ces bataillons se rendront à *Wesel*, en poste, par la même méthode établie pour la garde, lorsqu'elle

s'est rendue à *Mayence*, de manière à y être arrivés le 18 ou le 20 novembre.

Les 3es bataillons des 2e, 4e, 12e et 15e régimens d'infanterie légère, et du 58e de ligne, seront formés et complétés sans délai par les conscrits, de manière à composer une réserve de cinq mille hommes, prête à se porter partout où les besoins l'exigeraient.

On soignera particulièrement les compagnies de grenadiers et celles de voltigeurs de ces bataillons; on veillera à ce que les deux régimens qui partent soient munis de leurs capotes et de deux paires de souliers dans le sac, indépendamment de la paire qu'ils ont aux pieds.

Les 2e, 4e et 12e régimens d'infanterie légère sont très-faibles : on enverra sans délai aux 3es bataillons ce qui sera nécessaire pour les compléter à cent quarante hommes par compagnie à l'effectif, officiers compris.

Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs des 3es bataillons, qui sont au camp de *Boulogne*, doivent être complétées.

En cas d'événement, M. le maréchal Brune pourrait les réunir, et cela ferait une belle réserve de deux mille hommes qui serait d'un grand secours.

Donner l'ordre aux 3es bataillons du 65e et du 72e, qui sont en Hollande, de faire passer en Hanovre ce qui est nécessaire pour compléter les deux 1ers à

cent quarante hommes, par compagnie, officiers compris.

Ordre de faire partir le 1er escadron des dragons de la garde, commandé par un chef d'escadron; il partira le 12 novembre, et sera complété à deux cents hommes à cheval.

Donner l'ordre au général Junot de passer en revue tous les dépôts de la garde, et de faire partir tout ce qui est disponible tant à cheval qu'à pied. Le régiment de fusiliers restera à *Paris*.

Au vice-roi d'Italie.

Berlin, le 4 novembre.

L'EMPEREUR, monseigneur, me charge d'expédier à votre altesse un officier d'état-major, pour lui porter les ordres suivans :

Sa majesté ordonne que vous fassiez partir sans délai trois escadrons des 19e et 24e de chasseurs à cheval, avec les colonels; ces trois escadrons seront complétés à six cents hommes; il ne restera en Italie que les dépôts pour recevoir les conscrits et les remontes. Vous ferez faire à ces dépôts un mouvement en arrière, et leur donnerez l'ordre de se rendre à *Plaisance. J'envoie au gouverneur de* Parme *l'ordre de faire partir le* 15e *régiment de chasseurs*, c'est-à-dire trois escadrons commandés par le colonel, et complétés à six cents hommes. Je lui prescris de

laisser le major au dépôt pour recevoir les conscrits, les deux chefs d'escadron marcheront avec le régiment.

L'empereur ordonne que vous nommiez un général de brigade pour commander ces trois régimens qui, par *Brescia*, se rendront à la Grande-Armée, en se dirigeant sur *Ulm*.

Je vous prierai de m'envoyer l'itinéraire de leur marche, afin que je sache où leur donner des ordres.

L'intention de l'empereur est que vous ordonniez au 106e régiment d'infanterie, qui est à *Venise*, de se rendre dans le Frioul, où il sera attaché à une des deux divisions du corps dans le Frioul.

L'intention de sa majesté est que votre altesse forme deux divisions, l'une à *Brescia* et l'autre à *Vérone*. La division de *Vérone* sera formée de deux bataillons du 3e régiment d'infanterie légère, complétés à cent quarante hommes par compagnie à l'effectif; de trois bataillons du 93e régiment, et de trois bataillons du 56e : ces bataillons complétés de même à cent quarante hommes par compagnie à l'effectif. Si ce complément ne peut se faire de suite, il se fera insensiblement à mesure que les conscrits seront armés et habillés. *La division de Brescia* sera composée du 16e régiment de ligne, du 67e, du 2e, et enfin du 37e régiment de ligne. Au fur et à mesure que les trois bataillons pourront le permettre,

les deux 1ers bataillons de chacun de ces régimens seront complétés à cent quarante hommes par compagnie.

Je donne des ordres à *Génes* et à *Turin* pour que ces régimens passent en Italie.

Je préviens votre altesse que je donne l'ordre pour qu'une 3e division de réserve soit organisée et réunie à *Alexandrie;* cette 3e division de réserve sera formée de deux bataillons du 7e régiment de ligne, de deux bataillons du 112e de ligne, et enfin d'un bataillon de réserve d'élite qui sera composé des deux compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 4e bataillon du 56e régiment, des grenadiers et voltigeurs du 4e bataillon du 93e, des grenadiers et voltigeurs du 3e bataillon du 2e de ligne, et des grenadiers et voltigeurs du 3e bataillon du 37e de ligne; total, 8 compagnies, qui, complétées à 100 hommes, feront 800 hommes. Je donne en conséquence l'ordre aux deux bataillons du 16e, qui est à *Génes*, de se rendre à *Brescia*; aux deux bataillons du 67e, qui est à *Alexandrie*, de se rendre à *Brescia*. Je donne le même ordre aux deux bataillons du 2e de ligne, et aux deux bataillons du 37e.

Je donne l'ordre aux deux bataillons du 3e d'infanterie légère, qui est à *Parme*, de se rendre à *Vérone*. Je donne le même ordre aux trois bataillons du 93e, qui sont à *Alexandrie*, et aux deux batail-

lons du 56e ; je donne aussi des ordres aux deux bataillons du 7e de ligne, qui est à *Turin*, et aux deux bataillons du 112e, qui est à *Grenoble*, de se rendre à *Alexandrie*.

Je donne l'ordre au général Menou d'organiser dans le Piémont douze pièces d'artillerie attelées, avec matériel, personnel, attelage, etc., et de les réunir à *Alexandrie*, pour servir à la division de réserve d'*Alexandrie*.

Sa majesté me charge, monseigneur, de vous donner l'ordre d'organiser deux divisions d'artillerie de douze pièces chacune, attelées et approvisionnées, pour être attachées aux deux divisions de *Vérone* et de *Brescia*. Vous compléterez aussi douze pièces d'artillerie à chacune des deux divisions du Frioul, si déjà elles ne les ont. Vous ferez atteler, en outre, les pièces d'artillerie légère pour la division de dragons, et six autres pièces pour servir à l'avant-garde; total, soixante pièces d'artillerie.

Les quatre régimens de dragons que renvoie le roi de Naples, seront réunis entre *Padoue* et *Trévise*, et vous ordonnerez que leurs dépôts y soient joints. On tâchera d'avoir ainsi deux mille quatre cents chevaux. Vous ordonnerez que ces dragons manœuvrent tous les jours à pied et à cheval; ils formeront la division de réserve de votre armée.

La division de cavalerie légère sera composée du

3e et du 23e de chasseurs. On attachera à chacune des divisions de *Vérone* et de *Brescia* deux escadrons tirés des dépôts des régimens de cavalerie légère qui sont à *Naples*. Vous désignerez un major pour commander deux escadrons. L'escadron du 5e dépôt sera attaché à la division de réserve d'*Alexandrie*. Les deux escadrons des dépôts de dragons de l'armée de Naples formeront également un régiment, ce qui portera le nombre des régimens de la réserve de dragons à cinq.

Votre altesse verra par toutes ces dispositions que l'armée d'Italie aura donc trois mille dragons, douze cents hommes de cavalerie légère attachés aux corps du Frioul, douze cents hommes de la brigade de réserve, et mille hommes attachés aux trois divisions de *Brescia*, de *Vérone* et d'*Alexandrie;* total, six mille quatre cents hommes à cheval. A cela il faut joindre la cavalerie de la garde italienne de l'empereur et roi, et celle des dépôts italiens, ce qui fera sept mille chevaux. Sa majesté pense que c'est beaucoup plus qu'il n'est nécessaire en Italie.

Chacune des deux divisions de *Vérone* et de *Brescia* sera sous les ordres d'un général de division et de deux généraux de brigade. Le général de division Pully commandera la réserve de dragons, et aura sous lui deux généraux de brigade. Le général de brigade Bessières commandera la brigade de ré-

serve de cavalerie légère. Je donne l'ordre pour que le général de division Chabeau commande la division d'*Alexandrie*, et qu'il ait sous lui deux généraux de brigade.

Dispositions à l'égard des places.

L'INTENTION de l'empereur, monseigneur, est que les quatorze dépôts d'infanterie de l'armée de *Naples* forment, avant le mois de décembre, au moins dix mille hommes, ce qu'on a lieu de présumer. Deux de ces dépôts entiers seront placés dans *Porto-Legnano*, deux dans *Peschiera*, dix seront placés dans *Mantoue*, et formeront la garnison de cette place. Les huit bataillons de dépôt de l'armée de Dalmatie entreront dans *Venise* : on pense qu'ils doivent former au moins huit mille hommes. Le général Miollis est gouverneur de cette ville ; vous lui donnerez deux généraux de brigade, et un adjudant-commandant sous ses ordres.

Les dépôts des sept régimens du Frioul seront placés savoir : cinq dans *Palma-Nova*, et deux dans *Osopo*. Ces dispositions sont en supposant que la guerre ait lieu avant qu'on puisse retirer un service de ces dépôts ; car, passé le mois de janvier, l'intention de l'empereur est que chaque dépôt soit organisé de manière à pouvoir fournir chacun trois compagnies de cent vingt hommes, ce qui formerait des bataillons

de dépôt de sept cent vingt hommes chacun. Les dépôts de *Naples* fourniroient donc sept bataillons, ou plus de cinq mille hommes : cela formerait une 6e division, et le reste tiendrait garnison. Les autres dépôts pourraient fournir une 7e division; mais pour cela il faut que les conscrits aient été habillés, armés et disciplinés; car votre altesse sentira que mettre en ligne des recrues, c'est les perdre, et s'exposer à de mauvais événemens : il vaut mieux alors les mettre dans une place.

Votre altesse doit activer les mesures pour approvisionner les places de *Mantoue*, *Venise*, *Palma-Nova*, *Osopo*, *Peschiera*, *Porto-Legnano*, et la *Rocca d'Anfo*. Tous ces approvisionnemens se feront au compte du royaume d'Italie, ce qui est d'autant plus juste que c'est pour sa défense, et que ces approvisionnemens lui appartiendront.

L'intention de l'empereur est que dès ce moment votre altesse destine un officier supérieur d'artillerie et trois officiers en résidence pour chacune des places de *Palma-Nova* et de *Mantoue*, et en mette dans les autres places, proportionnellement à leurs besoins. La place de *Venise* est en bonne main, mais il faut que votre altesse confie celles de *Palma-Nova* et d'*Osopo* à des officiers vigoureux. *Mantoue* aurait besoin d'un gouverneur ferme et intelligent; mais surtout il faut un second ; et si ces places étaient dans

le cas d'être assiégées, il faudrait, monseigneur, que vous y fissiez jeter les meilleurs généraux et les meilleurs officiers que vous auriez. Quant à la citadelle d'*Ancône*, on redoublerait d'activité dour la mettre en bon état. Les mille hommes du 4e régiment italien seraient suffisans pour *Civita-Vecchia*.

Il faut qu'au 1er décembre au plus tard, les divisions de *Vérone*, de *Brescia* et d'*Alexandrie* soient prêtes à se porter où il serait nécessaire. Il sera inutile toutefois de diriger sur *Alexandrie* l'escadron de cavalerie du dépôt de l'armée de *Naples* qui doit marcher avec cette division : on la lui donnerait lorsque cette division passerait l'*Adige*. Ainsi l'armée de l'empereur en Italie, sans avoir le secours de celle de Naples, serait forte de plus de cinquante mille hommes ; le général Marmont combinerait ses mouvemens avec ceux de cette armée. L'empereur et roi aurait ainsi une armée de plus de soixante mille hommes, contre laquelle cent mille Autrichiens ne seraient pas suffisans ; et sa majesté leur donnerait de son côté tant d'occupation, qu'elle n'aurait pas de troupes de reste.

Votre altesse sentira que la grande affaire est l'approvisionnement des places, et la prompte organisation de l'artillerie.

Il faut, monseigneur, que toutes ces mesures s'exécutent sans précipitation, sans menaces contre l'Au-

triche, et sans alarmer personne. Vous êtes autorisé à retenir les généraux de l'armée de Naples avec ceux que vous avez, et à les placer convenablement. Je donne l'ordre au général Molitor de revenir de l'armée de Dalmatie; vous pourrez lui confier une de vos divisions : quant aux divisions actuelles du Frioul, il faut, en général, que les corps qui ont quatre bataillons en fournissent trois de guerre, et laissent le 4e au dépôt, ce qui permettra d'augmenter le corps du Frioul d'un bataillon du 35e et d'un bataillon du 92e; on pourrait aussi l'augmenter de tous les 3es bataillons des corps de l'armée de Dalmatie, qui ont quatre bataillons.

Je suis chargé spécialement de recommander à votre altesse de porter la plus grande attention à l'armement, à l'habillement et à l'instruction des conscrits. Du moment qu'ils seront à l'école de peloton, il faut les faire tirer à la cible. Je donne des ordres pour que le roi de Naples envoie en Italie trois autres régimens de cavalerie, dragons et chasseurs, de manière qu'il ne reste dans le royaume de Naples, en cavalerie française, que quatre régimens qui, avec les trois de cavalerie italienne que sa majesté a, lui feront sept régimens, et, avec le régiment polonais, huit. C'est encore plus de chevaux qu'il n'en faut pour cette armée.

Je dois vous prévenir que le dépôt du 3e bataillon

du 3e régiment d'infanterie légère tiendrait, en cas d'événement, garnison dans la citadelle de *Plaisance;* les 4es bataillons du 56e et du 93e, et les 3es bataillons du 2e et du 37e, tiendraient garnison à *Alexandrie;* le 3e bataillon du 7e de ligne tiendrait garnison dans la citadelle de *Turin;* le 3e bataillon du 67e, à *Génes*, et le 3e bataillon du 10e de ligne resterait à *Toulon*. Comme ces 3es bataillons ne peuvent avoir quelque importance que par les conscrits, je donne l'ordre au général Menou de porter toute son attention à ce que ces conscrits soient promptement armés, habillés et instruits, et que du moment où ils seront à l'école de bataillon, c'est-à-dire un mois après leur arrivée au dépôt, on commence à les faire tirer à la cible. J'ai cru devoir donner à votre altesse l'ensemble de tous les ordres subséquens que j'aurai à donner d'après les dispositions ci-dessus. L'empereur et roi s'en rapporte au talent et à l'attachement que votre altesse lui porte.

Au maréchal LANNES.

Berlin, le 4 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est qu'aussitôt la réception du présent ordre, votre corps d'armée soit partagé en trois divisions : la 3e sera sous les ordres du général de division Victor,

et sera composée du 28e régiment d'infanterie légère, et des 88e et 64e régimens.

Vous donnerez des ordres pour que ces deux régimens soient ôtés de la division Suchet. L'empereur trouve qu'une division de cinq régimens est trop considérable pour être maniée, comme il le désire, sur un champ de bataille.

La division du général Victor aura douze pièces de canon. L'empereur donne à cet effet l'ordre qu'une division de six pièces, actuellement attachée à la garde, et servie par l'artillerie à pied, passe à votre corps d'armée. Je donne au général Songis l'ordre d'y joindre deux pièces de 12, du parc, ce qui fera huit pièces : je lui ordonne également de faire passer le plus tôt possible quatre pièces de 3, ce qui composera une division d'artillerie de douze pièces.

Je donne l'ordre au 28e régiment de partir demain à cinq heures du matin pour *Stettin;* on réunira au commandement du colonel l'artillerie qui est destinée à la division du général Victor.

Ordres donnés relativement à cette mesure au maréchal Lefebvre, au général Songis, et au colonel du 28e régiment d'infanterie légère.

Au maréchal NEY.

Berlin, le 5 novembre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, approuve fort vos idées relativement au bombardement que vous proposez de faire de la place de *Magdebourg*. J'écris au général Lemarrois, à *Wittemberg*, j'écris à M. de Thiars, à *Dresde*, pour que l'on vous fasse passer encore huit à dix mortiers, et les munitions nécessaires; j'écris également que l'on vous fasse passer six pièces de 24. L'empereur trouve qu'il serait nécessaire que vous envoyassiez un de vos officiers d'artillerie à *Wittemberg*, près le général Lemarrois, et de là à *Dresde*, pour faire hâter l'arrivée des objets dont vous avez besoin pour votre bombardement: même cet officier pourrait vous procurer de *Dresde* un équipage de siége, si cela devenait nécessaire.

Les pièces de 24 vous serviraient à tirer à boulets rouges. J'écris au général Lemarrois et au général Songis qu'ils vous fassent passer un grand nombre d'obus, de manière que vous puissiez en jeter, avec les obusiers que vous avez, une très-grande quantité. L'empereur pense que la manière la plus avantageuse de bombarder serait de commencer le feu avec deux mortiers, une pièce de canon et un obusier; deux heures après, quatre mortiers, deux obusiers

et deux pièces de canon; quatre heures après, six mortiers, trois pièces à boulets rouges, et trois obusiers; au bout de quarante-huit heures, huit mortiers, ce que vous avez d'obusiers, et quatre grosses pièces à boulets rouges; enfin, au bout de soixante heures, douze mortiers, vos six pièces de 24, à boulets rouges, et tous les obusiers que vous pouvez avoir : les habitans et la garnison ne pourront tenir à ce feu progressif. L'empereur porte une grande confiance dans cette manière de tirer, et par-là il est impossible qu'en trois jours le commandant, quelque tenace qu'il soit, ne vous demande à capituler. Vous pouvez accorder que les officiers seront prisonniers sur parole, que leurs chevaux et leurs effets leur seront conservés; que la garnison défilera avec les honneurs de la guerre, pour de là se rendre prisonnière de guerre en France; que l'artillerie, les munitions, les caisses, etc., appartiendront à l'empereur.

Vous savez que l'empereur s'est emparé de *Hesse-Cassel*. Communiquez fréquemment avec le roi de Hollande, qui est en Hanovre, et faites-moi souvent passer de ses nouvelles.

Au prince JÉRÔME.

Berlin, le 5 novembre.

L'EMPEREUR, monseigneur, ordonne que vous portiez la division wurtembergeoise à *Zullichau*; elle

sera couverte par la reconnaissance de cavalerie que vous avez eu ordre d'envoyer à dix lieues sur *Posen*, et qui éclairera à dix lieues en avant.

La division wurtembergeoise se liera par des patrouilles sur sa gauche avec le maréchal Davoust, qui occupera *Meseritz*.

Le corps de Wurtembergeois sera donc couvert à droite par les partis que vous avez envoyés sur *Glogau*; par la rive droite et sur la gauche, par le maréchal Davoust, avec lequel vous vous tiendrez en communication par des patrouilles. Vous donnerez l'ordre au général commandant la division wurtembergeoise de se tenir à *Zullichau*, en position militaire, et bataquant sur deux lignes. Les canons seront placés dans une position avantageuse qui sera reconnue : vous placerez votre quartier-général à *Grunberg*; vous ferez établir sur l'*Oder*, où traverse la route de *Grunberg* à *Zullichau*, des barques, de manière que le passage puisse s'exécuter le plus promptement possible, et que vous puissiez faire passer vos ordres facilement à *Zullichau*. L'empereur ordonne que votre altesse envoie le général Deroy pour investir la place de *Glogau* avec six mille hommes : ce général devra sommer la place, et y jeter quelques obus pour l'obliger à se rendre. *Glogau* pris, vous vous y porteriez avec le reste de votre corps d'armée. Votre altesse prescrira au général

Deroy de se faire éclairer, et d'envoyer des partis de cavalerie sur *Breslaw* pour intercepter les courriers, et par là connaître la situation de cette place.

Si cela était nécessaire, mon prince, vous feriez venir de *Zullichau* de l'infanterie légère pour soutenir les partis de cavalerie que vous aurez poussés sur la rive droite. Si le général Deroy avait besoin d'être soutenu, vous le soutiendriez avec tout votre corps.

Si la place de *Glogau* était dans une situation telle que le commandant persistât à refuser de se rendre, et qu'on ne puisse l'avoir sans faire un siége en règle, ce qui ne paraît pas probable, puisqu'on n'a pas eu le temps de l'approvisionner ni de l'armer; dans ce cas, dis-je, monseigneur, l'intention de l'empereur est que vous jetiez un pont entre *Zullichau* et *Grunberg*, pour, aussitôt que vous en recevrez l'ordre, passer l'*Oder* et appuyer le maréchal Davoust qui va recevoir l'ordre de se rendre à *Posen*.

Il est donc nécessaire que les gros bagages, le parc de réserve, les hommes inutiles qui suivent toujours les corps, restent tous à *Granberg*, jusqu'à ce que l'on sache ce que deviendra *Glogau*.

L'intention de l'empereur est que le général Deroy, avec son corps, soit le 7 ou le 8 au plus tard devant *Glogau*; que les Würtembergeois soient le 7 dans leur position à *Zullichau*, et qu'enfin votre

quartier-général et le reste de votre corps d'armée soient le 6 au soir à *Grunberg*.

Je dois prévenir votre altesse que cet ordre est dans la supposition, comme le pense l'empereur, que l'ennemi n'a pas de forces en Silésie. S'il en était autrement, vous agiriez suivant les circonstances, et vous renforceriez d'autant le corps du général Deroy. Les rapports du pays, ceux des prisonniers et des déserteurs que ramassera votre cavalerie, vous feront connaître ce qui se passe.

Je dois dire à votre altesse qu'il est bien important que l'empereur sache si la place de *Breslaw* est en état de défense, approvisionnée de munitions et de vivres pour soutenir un long siége.

Au maréchal DAVOUST.

Berlin, le 5 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous portiez votre avant-garde jusqu'à *Meserttz*, de manière qu'en deux jours de marche, quand vous en recevrez l'ordre, vous puissiez arriver à *Posen*, et en trois jours y avoir réuni votre corps d'armée.

Vous trouverez ci-joint la copie de l'ordre que j'envoie au prince Jérôme.

Au maréchal AUGEREAU.

Berlin, le 5 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous donniez l'ordre à la division Desjardins de partir demain à la pointe du jour pour se rendre à une journée sur la route de *Berlin* à *Custrin*. Le général Desjardins prendra du pain pour quatre jours, et il portera du pain biscuité autant que ses fourgons pourront en contenir. Ce pain biscuité se conserve un mois, et il ne sera pas distribué sans ordre.

A S. M. le roi de Hollande.

Berlin, le 6 novembre.

SIRE,

L'EMPEREUR me commande de faire connaître à votre majesté qu'elle ne doit se mêler en rien de l'administration des pays conquis où elle a nommé des gouverneurs et des intendans.

L'intention de l'empereur, sire, est que vous vous borniez au commandement et à l'organisation du Hanovre, où toutes les prises de possession doivent être faites au nom de l'empereur et roi. Sa majesté me charge de vous faire observer que ce n'est point comme roi de Hollande que vous commandez dans

le Hanovre, mais comme commandant de l'armée française. L'intention de l'empereur est que vous donniez vos ordres pour qu'on renvoie sur-le-champ tous les gendarmes qu'on a enlevés du département de la Roër; sa majesté trouve que cela a tellement désorganisé la légion de gendarmerie du département, que le service ne peut pas s'y faire.

A S. M. le roi de Hollande.

Berlin, le 6 novembre.

SIRE,

L'EMPEREUR m'ordonne de faire connaître officiellement à votre majesté les intentions qu'elle lui a manifestées elle-même dans une de ses lettres : en conséquence, les intentions de l'empereur sont que S. M. le roi de Hollande se rende en Hanovre avec tout son corps d'armée, et prenne au nom de l'empereur possession de toute cette province. S. M. le roi de Hollande trouvera ci-inclus le double de l'ordre que j'expédie au maréchal Mortier.

Au maréchal MORTIER.

Berlin, le 6 novembre.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous vous rendiez en Hanovre pour y être sous les ordres du roi de Hollande. Dans le cas où sa majesté

retournerait en Hollande, vous resterez pendant son absence commandant en chef de l'avant-garde de l'armée du Nord, ainsi que du 8e corps de la Grande-Armée.

Il est indispensable que vous vous rendiez le plus tôt possible à *Hambourg*, suivant les ordres que vous recevrez du roi de Hollande.

Au maréchal AUGEREAU.

Berlin, le 6 novembre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que vous vous mettiez en marche demain pour porter votre quartier-général à *Custrin*. Donnez l'ordre à la division Desjardins de continuer sa marche pour *Custrin*; donnez l'ordre au général Durosnel, avec le 20e de chasseurs, de se rendre à *Driesen*, sur la route de *Custrin* à *Schneidemühl*. Vous voudrez bien donner également l'ordre à la division du général Heudelet de prendre dans la journée de demain du pain pour quatre jours, de charger ses caissons de vivres et de pain biscuité, et de se tenir prêt à partir deux heures après l'ordre que le général Heudelet pourrait recevoir. Ordonnez que tout soit en état, et que chaque homme complète ses cinquante cartouches.

Au maréchal DAVOUST.

Berlin, le 6 novembre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que vous vous rendiez à *Posen* avec tout votre corps d'armée.

Je vous préviens que M. le maréchal Augereau a l'ordre de partir demain pour porter son quartier-général à *Custrin*, où la division Desjardins arrivera demain ou après.

Au maréchal LANNES.

Berlin, le 6 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous laissiez à *Stettin* la valeur de douze cents hommes pour garder cette ville, jusqu'à ce que M. le général Bernadotte y soit arrivé. Quant à vous, monsieur le maréchal, sa majesté ordonne qu'avec le reste de votre corps d'armée vous partiez pour vous rendre à *Schneidemühl*, ayant soin de vous faire éclairer par votre cavalerie sur *Neustettin*, à mi-chemin de *Stettin* à *Graudentz*. Je vous préviens, monsieur le maréchal, que le maréchal Davoust, avec son corps d'armée, sera arrivé à *Posen*, et dès-lors ne se trouvera qu'à dix-huit lieues au plus de *Schneidemühl*.

Le corps du maréchal Augereau sera à *Driesen* : il est probable que le grand quartier impérial sera à *Custrin*.

Quant au corps du prince Jérôme, composé des troupes bavaroises et wurtembergeoises, il sera devant *Glogau*.

Au général NANSOUTY.

Berlin, le 6 novembre.

IL est ordonné au général Nansouty de partir demain matin pour se rendre en deux jours à *Franofort sur l'Oder*, où il sera rendu le 8 au soir. Le général Nansouty, s'il le peut, prendra du pain pour quatre jours. Sa majesté pense qu'il ne manque rien à sa division.

A M. DARU.

Berlin, le 6 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur, étant qu'il soit confectionné deux mille selles de dragons et mille de hussards, et qu'on utilise les objets dépareillés de sellerie qui existent dans les magasins de *Berlin*, je vous ai annoncé que M. le général Bourcier recevait l'ordre de faire diriger cette confection, et de passer des marchés, tant pour la fourniture des objets qui n'existent pas que pour la main-d'œuvre.

L'empereur désire que les ateliers soient établis de préférence à *Postdam* ou à *Spandaw* : des ouvriers de *Berlin* peuvent se rendre à cet effet à *Postdam*. Le général Bourcier nommera un officier, et vous choisirez un commissaire des guerres, qui feront dans le magasin le triage de tout ce qui peut être employé à la confection de ces trois mille selles, et en dresseront l'inventaire. Des modèles de selles de dragons et de hussards seront fournis par les soins du général Bourcier. Le commissaire des guerres et l'officier chargés de cette opération recevront les offres des ouvriers que vous requerrez la municipalité de faire appeler, et feront un marché pour la confection de trois mille selles, en faisant entrer en compensation du prix du pays la valeur des objets fournis du magasin.

Vous soumettrez ce marché à mon approbation, et je vous ouvrirai en conséquence un crédit sur lequel vous ferez acquitter la valeur des selles au fur et à mesure de leur livraison.

Vous donnerez la plus grande activité à ces ateliers, et le général Bourcier enverra des officiers pour les surveiller et pour assister à la réception des selles qui seront envoyées immédiatement à *Postdam*.

Vous ferez de même un marché pour la confection des bottes, et pour la façon et les menues fournitures des deux mille manteaux et des deux mille porte-

manteaux de dragons, dont les étoffes seront fournies du magasin, et prises sur celles qui sont destinées à faire des capotes.

A S. M. le roi de Hollande.

Berlin, le 7 octobre.

SIRE,

L'EMPEREUR me charge de faire connaître à votre majesté que le général Blücher, avec un corps d'environ quinze mille hommes, s'est retiré sur *Lubeck;* que le grand-duc de *Berg* et le prince de *Ponte-Corvo* le suivaient à trois lieues de distance. Il est donc difficile de connaître ce qui arrivera; mais il est indispensable que votre majesté marche à grandes journées sur l'*Elbe* et sur *Hambourg*, où vous ne sauriez être trop tôt pour appuyer la marche du maréchal Mortier. Si l'ennemi n'a pas passé l'*Elbe*, vous devez l'empêcher de passer ce fleuve, et le suivre en quelque endroit qu'il soit rendu. Il est possible que l'ennemi veuille retourner en Hanovre; l'intention de l'empereur est que, dans ce cas, votre majesté marche à sa rencontre avec cinq à six régimens français et hollandais, et poursuive le corps du général Blücher qui voulait passer l'*Oder*, et qui a été coupé, et qui enfin, depuis deux jours, est poursuivi l'épée dans les reins, en perdant chaque jour quatre à cinq cents hommes. Votre majesté doit se méfier de sa cavalerie:

ce corps paraît en avoir environ trois mille; mais cette cavalerie ne saurait faire aucun tort à notre infanterie.

L'intention de l'empereur est que vous envoyiez des partis de votre cavalerie sur tous les points du *Bas-Elbe*, afin de connaître où est l'ennemi, et que vous puissiez vous diriger en conséquence en formant deux corps. L'empereur pense que le principal est de marcher toujours bien réunis, en vous faisant éclairer à dix ou onze lieues. Il est nécessaire que votre majesté envoie en toute diligence des officiers en poste, d'état-major ou autres, à *Schwern*, à *Hambourg*, à *Boitzenbourg*, à *Lunebourg*, avec ordre de tâcher de communiquer avec les troupes des maréchaux Soult et Bernadotte, et avec celles du grand-duc de Berg, qui doivent marcher de concert à la poursuite du corps de Blücher.

Ordre du jour.

Berlin, le 9 novembre.

L'empereur témoigne sa satisfaction au grand-duc de Berg, au prince de Ponte-Corvo, au maréchal Soult, aux corps de troupes d'infanterie, cavalerie, artillerie et génie à leurs ordres, pour leur conduite brillante à *Lubeck*, et pour l'activité qu'ils ont mise dans leurs marches pour atteindre l'ennemi, le déborder constamment, lui couper toute retraite, l'ac-

cabler de toutes parts, et le forcer à capituler, et à se rendre prisonnier de guerre, pour être conduit en France, au nombre de plus de seize mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux, quatre-vingts pièces de canon, tous ses bagages et ses approvisionnemens. Ainsi il ne reste plus aucune troupe ennemie en campagne en deçà de la *Vistule*.

Au maréchal AUGEREAU.

Berlin, le 9 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous portiez le plus tôt possible votre quartier-général à *Driesen*, où vous réunirez tout votre corps d'armée. M. le maréchal Lannes se trouvera le 11 à *Schneidemühl;* M. le maréchal Davoust sera à *Posen*.

Au maréchal NEY.

Berlin, le 11 novembre.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, attend la nouvelle de l'exécution des dispositions de la capitulation de *Magdebourg*. Aussitôt que vous serez maître de la place, et que les prisonniers seront partis, vous vous mettrez en marche pour vous rendre à *Berlin;* vous désignerez deux régimens de votre corps d'armée pour tenir garnison dans cette place : un autre

régiment sera chargé de l'escorte des prisonniers de guerre; mais arrangez-vous pour venir à *Berlin* avec une division entière, ainsi qu'avec votre cavalerie et votre artillerie.

Au maréchal BERNADOTTE.

Berlin, le 11 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que votre corps d'armée prenne ses cantonnemens dans l'endroit où vous recevrez cet ordre. Faites-moi connaître les positions que vous occuperez; envoyez-moi l'état de situation de votre corps d'armée : je vous ferai passer incessamment les dispositions de l'empereur sur ce que vous aurez à faire. J'ai envoyé des ordres au grand-duc de Berg et au maréchal Soult en ce qui les concerne. Sa majesté a suivi avec intérêt les mouvemens de votre corps d'armée, et a éprouvé une grande satisfaction de leur résultat.

Au maréchal KELLERMANN.

INDÉPENDAMMENT des détachemens que le maréchal Kellermann a reçu ordre de faire partir dans la première quinzaine de novembre, pour venir renforcer les corps, il sera formé huit bataillons provisoires. Chaque bataillon sera composé d'une compagnie fournie par chacun des 3es bataillons des corps

qui sont maintenant à la Grande-Armée : chaque compagnie sera complétée à cent quarante hommes; ces bataillons seront formés conformément à l'état ci-joint :

Le maréchal Kellermann nommera un chef de bataillon et un adjudant-major pour chaque bataillon, et un major pour commander deux bataillons.

Il aura soin de ne pas prendre les majors dans les mêmes corps où il prendra les chefs de bataillon ou adjudans-majors.

Il ne sera pas nécessaire que les conscrits soient instruits; il suffira qu'ils aient huit ou dix jours d'instruction, qu'ils soient armés, et qu'il aient la veste, la culotte, les guêtres, le chapeau d'uniforme et une capote : il ne faudra pas attendre qu'ils aient l'habit.

Ces bataillons seront placés dans les places suivantes, où ils achèveront leur instruction.

Le 5e et le 6e bataillon se réuniront à *Cassel* le plus tôt possible, pour maintenir la tranquillité de l'électorat de Hesse-Cassel. L'ordre est donné à cet effet au commandant de la 1re division militaire, pour la compagnie du 14e régiment; au commandant de la 2e division, pour la compagnie du 12e de ligne; et au commandant de *Verdun*, pour la compagnie du 25e d'infanterie légère. Ordre aux commandans de ces trois divisions d'organiser sur-

le champ ces compagnies, et de les diriger sur *Mayence*.

Les autres bataillons se dirigeront sans délai sur *Magdebourg*, où ils resteront le temps nécessaire pour compléter leur instruction. Le maréchal Kellermann ne perdra pas un moment pour former ces bataillons : pourvu qu'ils soient armés, tout est bon; l'empereur les fournira de tout à *Magdebourg*. Il obtiendra par là deux avantages, puisqu'ils ne lui coûteront rien en France, et qu'ils lui garderont *Magdebourg*, ce qui lui rendra d'autres troupes disponibles. Sa majesté espère que ces troupes seront réunies à *Mayence*, et partiront le 25 pour être rendues le plus tôt possible à leur destination.

Le commandant de la 25e division militaire fera partir au 20 novembre tous les dragons à pied, chasseurs et hussards, qui s'y trouveront au-dessus du nombre de chevaux qu'ils ont. Même ordre pour les 5e et 26e divisions militaires; et à Paris, pour les corps de dragons. Les ordres sont donnés aux corps de cavalerie qui se trouvent dans les 6e, 24e, 16e, 1re et 18e divisions. Tout doit donc venir à la Grande-Armée; il ne doit donc plus y avoir aux dépôts d'hommes à pied, hormis les invalides, auxquels il faut donner leur retraite, et les hommes qui ont des chevaux non encore dressés; et encore faut-il que ces chevaux partent à mesure qu'il y en a dix

d'équipés et d'arrangés pour venir rejoindre leur régiment.

Le major-général fera remarquer au général Dejean l'avantage qu'il y aura pour l'économie des finances de sa majesté, et le bien de son armée, dans l'envoi de ces hommes; ils tiendront garnison dans les places de *Magdebourg*, *Postdam*, *Spandaw*, *Custrin*, *Stettin*; ils garderont les derrières de l'armée, s'instruiront plus vite, parce qu'ils en sentiront le besoin, et ne coûteront rien aux finances de l'empereur.

Il y a à *Juliers* deux compagnies de sapeurs qui y sont inutiles: une d'elles en partira pour *Magdebourg*; il n'en restera qu'une à *Mayence* et à *Wesel*. Que le reste parte, il n'y en a pas besoin à *Strasbourg*.

Ces bataillons seront formés de la manière suivante:

1er BATAILLON.	hom.	3e BATAILLON.	hom.
1 compe du 3e de ligne.	980	1 compe du 24e de ligne.	840
1 *idem* du 4e *idem*.		1 *idem* du 44e *idem*.	
1 *idem* du 18e *idem*.		1 *idem* du 63e *idem*.	
1 *idem* du 57e *idem*.		1 *idem* du 105e *idem*.	
1 *idem* du 10e léger.		1 *idem* du 7e *idem*.	
1 *idem* du 24e *idem*.		1 *idem* du 16e léger.	
1 *idem* du 26e *idem*.			

2e BATAILLON.		4e BATAILLON.	
1 compe du 34e de ligne.	840	1 compe du 39e de ligne.	720
1 *idem* du 40e *idem*.		1 *idem* du 76e *idem*.	
1 *idem* du 88e *idem*.		1 *idem* du 96e *idem*.	
1 *idem* du 100e *idem*.		1 *idem* du 6e *idem*.	
1 *idem* du 103e *idem*.		1 *idem* du 9e léger.	
1 *idem* du 17e léger.			

5e BATAILLON.	hom.	7e BATAILLON.	hom.
1 compe du 27e de ligne.	720	1 compe du 21e léger.	840
1 *idem* du 30e *idem*.		1 *idem* du 22e de ligne.	
1 *idem* du 33e *idem*.		1 *idem* du 27e léger.	
1 *idem* du 51e *idem*.		1 *idem* du 8e de ligne.	
1 *idem* du 61e *idem*.		1 *idem* du 65e *idem*.	
		1 *idem* du 72e *idem*.	

6e BATAILLON.		8e BATAILLON.	
1 compe du 11e de ligne.	720	1 compe du 21e de ligne.	720
1 *idem* du 28e léger.		1 *idem* du 45e *idem*.	
1 *idem* du 12e de ligne.		1 *idem* du 54e *idem*.	
1 *idem* du 25e léger.		1 *idem* du 94e *idem*.	
1 *idem* du 14e de ligne.		1 *idem* du 95e *idem*.	

A S. A. R. le prince de la Paix.

Berlin, le 13 novembre.

MONSEIGNEUR,

Votre altesse royale est informée des succès de l'empereur Napoléon en Prusse, où nous avons fait cent mille prisonniers. L'empereur m'autorise à faire connaître à votre altesse qu'il se fera un plaisir d'accorder vingt-cinq mille de ces prisonniers au roi d'Espagne, sous la condition que ces vingt-cinq mille prisonniers seront employés comme soldats dans ses armées, mais non aux mines ou autres travaux de ce genre. Si cette proposition est agréable à S. M. le roi d'Espagne, votre altesse voudra bien en faire prévenir, par l'ambassadeur à *Paris*, le ministre de l'administration de la guerre, le général Dejean, auquel j'ai donné des ordres pour mettre ces vingt-cinq mille prisonniers à la disposition du roi d'Espagne.

Circulaire aux gouverneurs des provinces prussiennes conquises par les armées françaises.

Berlin, le 13 novembre.

L'EMPEREUR, monsieur le gouverneur, ordonne que vous preniez sur-le-champ les mesures nécessaires pour le désarmement de tous les habitans, et qu'au fur et à mesure vous fassiez passer toutes les armes en France. Vous ferez enlever toutes les pièces d'artillerie qui pourraient se trouver dans ce pays, même celles en fer; vous les enverrez aussi en France. Est exceptée de cette mesure l'artillerie des places de guerre conservées dans lesquelles il y a des commandans français et des garnisons françaises, et dans lesquelles le commandant d'artillerie a l'ordre de ne laisser que ce qui est nécessaire à leur défense. Vous veillerez cependant à ce que le surplus, qui doit être évacué, le soit en effet.

L'empereur ordonne que vous ayez à m'écrire chaque jour, en numérotant vos lettres, et que vous me rendiez compte de tout ce qui se passe dans votre gouvernement.

L'empereur me charge de vous recommander de prescrire à tout ce qui vous est subordonné, le plus grand ordre dans toutes les parties de l'administration. Sa majesté ne veut aucune espèce d'abus; elle

ordonne que tous les fonds entrent dans la caisse du receveur-général des contributions; enfin que tout soit employé au service de l'armée.

Au général LAGRANGE, *à* Cassel.

Berlin, le 13 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, général, est de donner du service aux troupes de Hesse-Cassel, s'il leur convient d'en accepter. Sa majesté porte un grand intérêt à cette mesure qu'elle confie à vos soins. La première disposition serait donc de faire connaître aux officiers, depuis le colonel jusqu'au sous-lieutenant, ainsi qu'aux sous-officiers et soldats, qu'ils continueront à porter le même uniforme, mais que les nouveaux régimens seront organisés comme un régiment d'infanterie légère français à trois bataillons; qu'officiers, sous-officiers et soldats jouiront des mêmes appointemens, de la même solde, des mêmes masses, indemnités, et enfin seront, en tous points, traités comme le sont les troupes françaises. Vous aurez soin de faire connaître tous ces avantages. Quant aux officiers généraux, il leur sera accordé, sur votre rapport, des retraites proportionnées à leurs services et aux appointemens dont ils jouissaient.

L'empereur voudrait donc lever cinq régimens

formés des troupes de Hesse-Cassel, savoir : deux régimens au service de France, dont le premier se rendrait à *Caen* et le deuxième à *Bordeaux*; un au service de Hollande, qui se rendrait à *Nimègue;* un au service du roi d'Italie, qui se rendrait à *Milan;* enfin un au service du roi de Naples, qui se rendrait à *Naples.* Les deux régimens au service de France et celui au service de Hollande se formeraient à *Mayence*, et ceux au service des rois d'Italie et de Naples se formeraient à *Haguenau.*

L'empereur vous donne, général, pleins pouvoirs et toute autorité suffisante pour organiser ces régimens, nommer des colonels, chefs de bataillon, majors et autres officiers, en vous conformant à l'organisation française pour un régiment d'infanterie française à trois bataillons. Aussitôt que vous aurez fait l'organisation de l'état-major et des compagnies de chaque régiment, vous les ferez bien habiller et équiper avec les habits et effets d'équipement de Hesse-Cassel; il en sera de même pour la coiffure; de sorte qu'il faut qu'ils aient de tout ce qui existe dans les magasins hessois; vous donnerez à chaque officier une lettre qui lui servira de nomination provisoire pour le grade qu'il devra occuper dans le régiment dont il fera partie; vous ferez faire un contrôle de chaque compagnie, en désignant le bataillon et le régiment auquel elle appartiendra.

Vous observerez d'employer chacun dans le grade qu'il a aujourd'hui ; vous n'êtes pas autorisé à donner de grade supérieur à celui dont un officier est pourvu. Vous commencerez par organiser les deux régimens au service de France, et à mesure que les officiers seront désignés et pourvus de vos lettres, et que les compagnies seront formées, les contrôles dressés, et que vous les aurez fait bien habiller et bien équiper, vous leur ferez expédier des feuilles de route pour se rendre à *Mayence*, où là seulement ils seront armés de fusils. Aussitôt qu'ils seront armés et que le maréchal Kellermann aura passé un régiment en revue, il fera partir le premier pour *Caen* et le deuxième pour *Bordeaux ;* il en fera de même pour le régiment au service du roi de Hollande, qui sera envoyé à *Nimègue ;* vous suivrez la même marche à l'égard des deux régimens levés pour les rois d'Italie et de Naples, qui seront armés à leur arrivée à *Haguenau*, passés en revue par le général qui y commande, et qui recevront ensuite une feuille de route pour se rendre l'un à *Milan*, et l'autre à *Naples*.

Vous sentez, général, l'importance de l'opération dont sa majesté vous charge ; elle demande soin et adresse ; le succès n'en paraît pas douteux, puisque les officiers et soldats hessois jouiront d'appointemens et de traitemens équivalens à près de trois quarts de plus que ceux dont ils jouissaient au service de Hesse.

Ces nouveaux régimens pouvant être commandés par leurs mêmes officiers, s'habiller, s'équiper et se coiffer comme ils l'étaient, cela donne l'avantage de ne faire aucune dépense et d'employer ce qui est dans les magasins de Hesse-Cassel.

Ne perdez pas un moment pour remplir les vues de l'empereur, et donnez-moi tous les jours de vos nouvelles.

A S. A. le prince régnant d'Isenbourg.

Berlin, le 13 novembre.

L'EMPEREUR me charge d'avoir l'honneur de prévenir votre altesse qu'il désirerait qu'il s'occupât sur-le-champ des moyens de former à *Leipsick* un régiment de quatre bataillons, composé d'officiers, sous-officiers et soldats prussiens, qui seraient habillés, équipés et armés à la manière prussienne; les officiers seraient pris parmi ceux prisonniers par capitulation, qui voudraient prendre du service; les sous-officiers et soldats, parmi ceux qui ne sont pas prisonniers de guerre, mais qui ont déserté ou se sont retirés dans les campagnes depuis le commencement des hostilités. M. le prince d'Isenbourg ferait connaître aux officiers, sous-officiers et soldats qu'ils jouiraient des mêmes appointemens, solde et indemnités que les troupes françaises; en fai-

sant sentir ce grand avantage, on pense que ce régiment sera bientôt formé.

M. le prince d'Isenbourg a de pleins pouvoirs pour nommer le colonel et tous les officiers de ce régiment, pourvu qu'il les emploie dans le même grade qu'ils avaient au service de Prusse. Si la formation de ce premier régiment réussit, sa majesté désire qu'il en soit formé un second qu'elle se propose donner au prince de Hohenzollern.

Le prince d'Isenbourg est autorisé à faire imprimer un prospectus pour faire connaître les avantages d'entrer dans ce régiment, et pour accélérer sa formation.

Au général FÉRY, *commandant à* Spandaw.

Berlin, le 13 novembre.

L'INTENTION de l'empereur, général, est que l'on porte le plus grand soin à ce que tous les prisonniers prussiens de la colonne du général Blücher et du duc de Weimar se rendent comme prisonniers en France. Sa majesté veut que tous MM. les généraux et officiers se rendent également en France. M. le général Blücher sera conduit par un officier à *Dijon*. Le jeune prince de Brunswick sera conduit aussi par un officier à *Château-sur-Marne*; tous les autres officiers seront dirigés sur les diffé-

rens points de la France désignés par le ministre Dejean pour les prisonniers de guerre. Vous communiquerez cet ordre au commandant de l'escorte des prisonniers de guerre.

AVERTISSEMENT.

Nous avions espéré de pouvoir resserrer assez le texte de ces xve et xvie volumes, pour que les Notes qui s'y rapportent, et que nous avons annoncées, trouvassent leur place après le recueil des Pièces justificatives; mais la quantité de faits mémorables qui remplissent cette période nous a forcés, même en négligeant des détails sur lesquels nous aurions voulu nous arrêter, de dépasser les limites dans lesquelles nous nous étions proposé de renfermer la narration. La collection des ordres dictés par Napoléon dans le cours de la campagne devait suivre et justifier cette narration; nous n'avions garde de priver nos judicieux lecteurs de ces documens précieux, où ils peuvent suivre pas à pas la conception et l'exécution de ses plans; ils sont les vrais élémens de l'histoire, non telle qu'elle fut quelquefois officiellement écrite, mais telle en effet qu'il l'a fit.

Nous avons donc préféré d'insérer sans aucun retranchement, sans la moindre altération, ces pièces authentiques, sources fécondes d'instruction, et nous différons de présenter à nos lecteurs

les Notes où nous avons jusqu'ici déposé nos propres observations. Nous nous réservons cette fois de réunir toutes celles relatives aux événemens de cette campagne, et d'en placer la série à la fin du volume qui la complétera, et que nous espérons publier incessamment.

Comme il était indispensable de conserver l'ordre de dates dans la correspondance du major-général avec les généraux en chef, et que cet ordre ne s'accorde pas toujours avec celui des événemens de guerre, tel qu'il doit être pour la plus grande lucidité de la narration, nos lecteurs trouveront quelquefois dans le recueil des Pièces justificatives des dispositions simultanées, qui se rapportent à des faits postérieurs; on a cependant évité cet inconvénient autant qu'il fût possible de le faire.

TABLE RAISONNÉE

DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES

DU TOME XVI. — CAMPAGNE DE 1806 ET 1807.

CHAPITRE VI.

Déclarations de guerre. — Proclamations du roi de Prusse et de l'empereur Napoléon. — Plan de campagne du duc de Brunswick. — Mouvement de concentration de l'armée prussienne. — Marches et contre-marches. — Développement du plan d'attaque de Napoléon. — Premières hostilités. — Combat de Schleitz. *— Combat de* Saalfeld. *— Dernières dispositions des Prussiens avant les batailles d'*Iéna *et d'*Auerstaëdt. *— Marches. — Manœuvres des divers corps de l'armée française.*

Pages 1re à 12.

De la situation politique de la France et de la Prusse au commencement du mois d'août 1806. — Prétentions respectives des deux puissances. — Impossibilité d'un rapprochement. — Proclamation de Napoléon à son armée. — Motif et but de la guerre. — Proclamation du roi de Prusse pour l'ouverture de la campagne. —Récapitulation de ses griefs contre la France. —

Publication d'un manifeste tendant à former une quatrième coalition.

Pages 12 à 31.

Manque d'unité et de vigueur dans la direction des opérations militaires de la Prusse. — Combinaisons erronées du duc de Brunswick. — Pénétration du prince de Hohenloë. — Avantages du système qu'il propose. — Inconvéniens de celui qu'adopte le roi. — Lenteurs dans les conseils. — Les mouvemens de l'armée française dévoilent le plan de Napoléon. — Changement tardif de direction de l'armée prussienne.

Pages 31 à 40.

Conséquences de l'imprévoyance du duc de Brunswick. — Mouvemens simultanés de trois colonnes de l'armée française. — Marches des maréchaux Soult, Ney, Lannes, Bernadotte, Davoust et Augereau. — Premières opérations hostiles. — Évacuation de *Saalburg* par les Prussiens. — Ils sont poursuivis, attaqués et mis en fuite. — Prise de *Schleitz*. — Position de l'armée française entre la *Saale* et l'*Elster*. — Développement de la grande manœuvre ordonnée par Napoléon.

Pages 40 à 57.

Marche de la colonne de gauche sous les ordres du

maréchal Lannes. — Marche des troupes prussiennes sous les ordres du prince Louis. — Il néglige les avis qu'il reçoit, et prend l'offensive. — Combat de *Saalfeld*. — Le prince Louis ramène trois fois ses troupes à l'attaque. — Elles sont successivement repoussées. — Déroute complète des Prussiens. — Mort du prince Louis. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Mésintelligence entre les Prussiens et les Saxons.

Pages 57 à 72.

Fâcheuse influence du combat de *Saalfeld* sur les opérations du corps d'armée du prince de Hohenloë. — Terreur panique parmi ses troupes. — Confusion des Prussiens et des Saxons. — Difficulté de rallier les fuyards. — Concentration des forces françaises dans la direction de *Leipsick*. — Ordres de Napoléon. — Audacieuse reconnaissance du maréchal Lannes. — Position des armées française et prussienne.

CHAPITRE VII.

BATAILLE D'*IÉNA*.

Pages 72 à 83.

Des causes qui déterminèrent la déclaration de guerre du cabinet prussien. — Opinion générale à Berlin *sur la supériorité de la tactique prus-*

sienne. — Combinaisons de Napoléon. — L'armée prussienne partagée en deux parties inégales. — Fausse sécurité du duc de Brunswick sur les mouvemens des Français. — Ses manœuvres rentrent dans le système de guerre de Napoléon. — Le roi de Prusse, avec les deux tiers de son armée, marche sur Freyberg *par* Auerstaëdt.

Pages 83 à 94.

Rapidité des mouvemens des Français. — Les Prussiens chassés des bords de la *Saale*. — Marche de deux divisions françaises. — Le maréchal Lannes s'empare du *Landgrafenberg*. — Importance de ce poste. — Napoléon s'y affermit. — Position des troupes et de l'artillerie sur le plateau. — Inaction de l'armée prussienne. — Méprise de ses généraux sur les dispositions de Napoléon. — Exposé de son ordre de bataille. — Position des deux armées le 13 octobre, à dix heures du soir.

Pages 94 à 105.

Napoléon parcourt ses bivouacs. — Harangue les troupes. — Donne le signal du combat. — Mouvemens simultanés de divers corps. — Fusillade dans l'obscurité. — Trois bataillons de grenadiers prussiens mis en fuite. — Prise de leurs canons. — Succès au centre et à la droite des Français. — Déployement

des troupes. — Marche des maréchaux Ney et Augereau. — Célérité dans l'exécution des ordres. — Les Prussiens et les Saxons chassés de leurs positions.

Pages 103 à 112.

Coup d'œil sur les dispositions militaires des généraux prussiens avant ces premières hostilités. — Fausses mesures ordonnées par le prince de Hohenloë. — Il s'aperçoit de son erreur. — Il ordonne la formation des lignes et le placement des troupes. — Sa méprise sur l'attaque des Français. — Il porte ses forces disponibles sur son centre. — Le maréchal Ney fait attaquer et enlever une forte position. — Repousse la cavalerie prussienne. — Le maréchal Lannes se porte sur la gauche de la ligne ennemie. — Le maréchal Ney sur le centre.

Pages 112 à 125.

L'action devient générale. — Combats sanglans. — Vaine résistance des Prussiens. — Destruction de plusieurs de leurs régimens. — Isolément des troupes saxonnes. — Impétuosité des Français. — Ils culbutent l'ennemi de tous côtés. — Sont maîtres du champ de bataille. — Poursuivent les Prussiens. — Désordre dans leur retraite. — Arrivée du corps du général prussien Rüchel. — Il est attaqué. — Anéanti. — Retraite précipitée du prince de Hohenloë.

Pages 125 à 134.

Erreur de quelques régimens saxons sur les événemens de la journée. — Ils se présentent. — Napoléon les fait attaquer. — Ils prennent la fuite. — Déroute complète de toute l'armée alliée. — Vains efforts du prince de Hohenloë. — Napoléon continue son mouvement sur *Weimar*. — Fait poursuivre les fuyards. — Camper ses troupes sur le champ de bataille. — Établit son quartier-général à *Iéna*.

CHAPITRE VIII.

Bataille d'*Auerstaëdt*.

Pages 134 à 144.

Simultanéité de deux grandes batailles, le 14 *octobre. — Position de la principale armée prussienne, sous les ordres du roi. — Mouvemens des généraux. — Quartier-général à* Auerstaëdt. *— Erreur du duc de Brunswick sur les progrès de l'armée française. — Sa négligence à s'emparer du défilé de* Koësen. *— Le maréchal Davoust s'assure du passage du défilé. — Interprétation différente d'un ordre de l'empereur Napoléon, de la part des maréchaux Davoust et Bernadotte. — Le maréchal Davoust réduit à ses propres forces. — Fait passer la* Saale *à ses troupes. — Direction de ses divisions.*

Pages 144 à 150.

Premier engagement entre un détachement français et la cavalerie du général Blücher. — Elle est repoussée. — Prise de son artillerie. — Attaque vigoureuse du 25e régiment de ligne. — Il enlève une batterie. — Résolution du roi de Prusse de tourner la droite des Français. — Dispositions du maréchal Davoust pour s'opposer aux mouvemens des Prussiens. — Position des deux armées. — Le général Blücher fait charger l'infanterie française du général Gudin. — Attaques successives sans succès. — La cavalerie prussienne mise en déroute. — Retraite du général Blücher.

Pages 150 à 169.

Ordres du roi de Prusse pour renforcer la gauche de sa ligne. — Tentatives infructueuses pour tourner l'aile droite des Français. — Réunion de trois divisions prussiennes. — Vive attaque du duc de Brunswick pour s'emparer du village d'*Hassen-Hausen*. — Il est blessé mortellement. — Trois des principaux généraux prussiens mis hors de combat. — Danger de la division Gudin. — Secours qu'elle reçoit. — Charge de toute la cavalerie prussienne. — Intrépidité des Français. — Le général Friant tourne et foudroie la gauche des Prussiens. — Vains efforts

pour arrêter la marche des Français. — Divers combats. — Le maréchal Davoust s'empare des hauteurs de *Rehausen* et de *Sonnendorf*. — Détail des mouvemens des Français et des Prussiens. — Dernière et belle position des Prussiens, enlevée à la baïonnette. — Battus de tous côtés, les Prussiens sont mis en déroute. — Leur arrière-garde taillée en pièces. — Fuite des Prussiens.

Pages 169 à 178.

Le maréchal Davoust fait poursuivre l'ennemi. — Causes du retard de la marche du premier corps, commandé par le maréchal Bernadotte. — Retraite du roi de Prusse. — Il apprend la défaite de ses troupes à *Iéna*. — Il envoie un de ses aides-de-camp à Napoléon. — Terreur et confusion dans l'armée prussienne. — Elle fuit au hasard. — Résultats de la bataille d'*Auerstaëdt*. — Son influence sur les événemens subséquens.

CHAPITRE XI.

*Résultats des victoires d'*Iéna *et d'*Auerstaëdt. — *Désorganisation et retraite des corps prussiens dans différentes directions. — Dispositions générales de l'empereur Napoléon. — L'armée saxonne rendue à son souverain. — Neutralité de la Saxe. — Combat de* Greussen. — *Capitulation d'*Erfurth. — *Bataille de* Hall. — *Investissement de* Magde-

bourg. — *Passage de l'*Elbe. — *Napoléon à* Postdam. — *Entrée des Français à* Berlin. — *Capitulation de la forteresse de* Spandaw.

Pages 178 à 191.

Réflexions sur les principales causes de la défaite des armées prussiennes. — Manque d'harmonie entre les différens corps. — Imprévoyance des généraux. — Défaut d'ensemble dans les opérations. — Source de la confusion et du désordre qui régnèrent après les deux batailles. — Impossibilité d'un ralliement. — Vains efforts du prince de Hohenloë pour arrêter les fuyards. — Son entrevue avec le roi. — Particularités de la bataille d'*Iéna*. — Le prince de Hohenloë reçoit le commandement en chef de toutes les troupes prussiennes. — Le roi quitte l'armée. — Point de réunion sous *Magdebourg*.

Pages 191 à 200.

Dispositions de Napoléon pour poursuivre les Prussiens. — Ordres aux maréchaux. — Il établit son quartier-général à *Weimar*. — Marche des 1er, 3e et 4e corps. — Prise de canons, équipages et magasins. — Le maréchal Soult rencontre l'arrière-garde de l'armée prussienne. — Le général Kalkreuth annonce l'existence d'une armistice. — But du maréchal pour entrer en conférence. — Rupture. — Il fait attaquer l'infanterie prussienne. — Elle est culbutée. — Elle

se rallie sur des hauteurs. — Nouvelle attaque des Français. — Déroute des Prussiens. — Le maréchal les fait poursuivre. — Réunit son corps d'armée. — Forme l'investissement de *Magdebourg*.

Pages 200 à 223.

Opérations de l'aile gauche de l'armée française. — Blocus et capitulation d'*Erfurth*. — La garnison prisonnière de guerre. — Le général français Klein trompé par le général Blücher. — Proclamation de Napoléon aux Saxons. — Il rend la liberté aux prisonniers. — L'électeur de Saxe rappelle ses troupes. — Proclame sa neutralité. — Marche des corps de la grande armée. — Le duc Eugène de Wurtemberg prend position à *Hall*. — Approche du 1er corps, commandé par le maréchal Bernadotte. — Dispositions défensives du duc Eugène. — Attaque impétueuse des tirailleurs français. — Résistance des Prussiens. — Prise de leur artillerie. — Ils sont chassés de *Hall*. — Mesures du duc de Wurtemberg pour empêcher les Français de sortir de la ville. — Beau fait d'armes du général Dupont. — Double attaque des Français. — Fuite des Prussiens. — Résultat de ce combat.

Pages 223 à 240.

Marche du corps d'armée du maréchal Davoust. — Il prend possession de *Leipsick*. — Rigueur des

ordres pour la saisie des marchandises anglaises. — Vaines tentatives des Prussiens pour brûler le pont de *Vittemberg*. — Les corps d'armée des maréchaux Lannes et Davoust passent l'*Elbe*. — Manœuvres de Napoléon pour empêcher les Prussiens de se rallier. — Retard involontaire du maréchal Bernadotte. — Mécontentement de Napoléon. — Continuation de l'investissement de *Magdebourg*. — Refus du gouverneur de rendre la place. — Le maréchal Soult poursuit le duc de Weimar. — Le maréchal Ney reste devant *Magdebourg*.

Pages 240 à 262.

L'électeur de *Cassel* abandonne ses états. — Le maréchal Mortier en prend possession au nom de Napoléon. — Occupation du Hanovre et du duché de Brunswick. — Jonction de l'armée du nord, commandée par le roi de Hollande, avec le 8e corps. — Projets de Napoléon sur la Silésie. — Son frère Jérôme chargé de cette expédition. — Prévoyance de Napoléon pour assurer la subsistance de son armée. — Il marche sur *Berlin*. — Arrive à *Postdam*. — Visite le tombeau de Frédéric. — Il fait présent à l'hôtel des Invalides des insignes de ce grand roi. — Le maréchal Davoust entre à *Berlin*. — Capitulation de la forteresse de *Spandaw*. — Napoléon visite cette place. — Entrée triomphale de Napoléon à *Berlin*. — Sa con-

duite envers le prince Ferdinand et la famille royale. — Sa générosité envers le prince d'Hatzfeld. — Système de son administration en Prusse. — Il passe la revue des troupes. — Proclamation de Napoléon à son armée.

CHAPITRE X.

Mouvemens des corps prussiens coupés de Magdebourg. — *Ils passent l'*Elbe *au-dessous de* Tangermunde. — *Marche de l'armée du prince de Hohenloë sur* Stettin. — *Le général Blücher le rejoint.* — *Dispositions de Napoléon pour couper leur ligne de retraite.* — *Marche du grand-duc de Berg et du maréchal Lannes.* — *Combat de* Zehdenich. — *Affaire de* Prenzlow. — *Le prince de Hohenloë capitule.* — *Reddition de* Stettin.

Le général Blücher rallie le corps du duc de Weimar. — *Se retire sur le Mecklembourg.* — *Est poursuivi par le prince de Ponte-Corvo; par le grand-duc de Berg, et par le maréchal Soult.* — — *Combat de* Nossentin. — *Combat de* Crewitz. — *Réunion et manœuvres des trois corps français.* — *Le général Blücher s'empare de* Lubeck *et passe la* Trave. — *Combat de* Lubeck. — *La ville est prise de vive force.* — *Blücher se retire sur le territoire danois.* — *Il est poursuivi et capitule.* — *Reddition de* Hameln; *de* Custrin; *de* Magdebourg.

Pages 262 à 267.

Fâcheuses conséquences des faux mouvemens de l'armée prussienne. — Effets inévitables du changement du plan d'opérations. — Le prince de Hohenloë ne peut rallier les débris de l'armée. — Son autorité est méconnue à *Magdebourg*. — Il se porte sur le *Bas-Oder*.

Pages 267 à 283.

De la position du corps d'armée du duc de Weimar, avant et après la journée du 14 octobre. — Marche du général Blücher. — Il rejoint le duc de Weimar. — Précautions de ces deux généraux pour assurer leur retraite. — Ils passent l'*Elbe*. — Le prince de Hohenloë organise l'armée. — Veut se réunir au duc de Weimar et à Blücher. — Marche du corps d'armée de Hohenloë. — Mouvement de retraite sur *Stettin*. — Ordres de Napoléon pour la poursuite de ces divers corps. — Le général français Lassalle atteint une colonne prussienne à *Zehdenick*. — Le grand-duc de Berg attaque le général Schimmelpfennig, et le bat. — Suite du combat de *Zehdenick*.

Pages 283 à 303.

Position embarrassante du prince de Hohenloë. — Motifs qui le déterminent à se porter sur *Prenzlow*.

— Destruction du régiment des gendarmes prussiens. — Manœuvres du grand-duc de Berg. — Les Français et les Prussiens entrent en même temps dans *Prenzlow*. — Arrivée du corps du maréchal Lannes. — Proposition de capitulation. — Refus du prince de Hohenloë. — Attaque des Français. — Prise de l'artillerie prussienne. — Position respective après l'affaire. — Entrevue du grand-duc et du prince de Hohenloë. — Capitulation. — Nouveaux succès des Français. — Reddition de *Stettin*. — Importance de cette place.

Pages 303 à 317.

Le grand-duc de Berg poursuit ses avantages. — Mouvemens combinés de trois corps français. — Marche du corps d'armée du général Blücher. — Détail de ses dispositions pour échapper aux Français. — Il se réunit à la cavalerie du général Winning. — Le prince de Ponte-Corvo se met à sa poursuite. — Direction du corps du maréchal Soult. — Combat de *Nossentin*. — Attaque du général Dupont. — Retraite du général Blücher. — Combat de *Crewitz*. — Avantages de la cavalerie prussienne. — Repoussée par le prince de Ponte-Corvo. — Perte et retraite des Prussiens.

Pages 317 à 341.

Le général Blücher abandonne la position de

Schwerin. — Prend celle de *Gadebusch.* — Il connaît le danger de sa position. — La quitte. — Se décide d'occuper *Lubeck.* — Protestation du sénat. — Il prend possession de la ville et s'y retranche. — Description de cette place. — Marche rapide des corps de l'armée française. — Prise de quinze cents Suédois. — Les trois corps français devant *Lubeck.* — Dispositions d'attaque. — La *Burg-Thor* est emportée. — Intrépidité du 27e régiment de ligne. — Il pénètre dans la ville. — Désordre des Prussiens. — Prise de l'état-major prussien. — Acharnement des combats partiels. — Concert des opérations des généraux français. — Vains efforts du général Blücher. — Prise d'assaut de la ville. — Perte des Prussiens. — Blücher se retire à *Ratkau.* — Dernière attaque des Français. — Capitulation. — Plusieurs détachemens prussiens forcés de se rendre. — Réflexions sur la destruction des armées prussiennes.

Pages 341 à 351.

Cantonnemens des trois corps de l'armée française après la capitulation du général Blücher. — Gouvernement des états de la Basse-Allemagne. — Bombardement de *Magdebourg.* — Effroi des citoyens. — Le gouverneur rend la place. — Capitulation. — Blocus des places sur le *Weser.* — Apprêts du siége de *Hameln.* — La place est sommée par le général

Savary. — Sa conférence avec les généraux prussiens réunis à *Hameln*. — Capitulation. — Insurrection de la garnison réprimée par le général Savary. — Reddition de *Niewbourg*.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME XVI.

Suite de la Correspondance et des ordres de l'empereur Napoléon, transmis par le major-général de la Grande-Armée française.

(Depuis le commencement des hostilités, jusqu'aux batailles d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*.)

Au maréchal Bernadotte..... *Page* 273
Au maréchal Lannes..... *Ib.*
Au maréchal Lannes..... 274
Au maréchal Lefebvre..... 276
Au maréchal Bernadotte..... *Ib.*
Au maréchal Lannes..... 277
Au général Dupont..... *Ib.*
Au maréchal Davoust..... 278
Au prince Jérôme..... *Ib.*
Au maréchal Davoust. — Ordre..... 279
Au maréchal Soult. — Ordre..... *Ib.*
Au maréchal Lannes..... *Ib.*
Au maréchal Davoust..... 280
A S. A. S. le grand-duc de Berg..... 281
Au maréchal Ney..... 282

A S. A. S. le grand-duc de Berg..... *Page* 282
Au maréchal Bernadotte..... 283
Au maréchal Lannes..... *Ib.*
Au maréchal Augereau..... 284
Au maréchal Davoust..... 285
A M. le quartier-maître général de S. M. le roi de Prusse..... 286
A S. M. le roi de Prusse..... 288
Au commandant du bataillon de Nassau-Usingen. *Ib.*
Au général commandant la division des troupes de Bade..... *Ib.*
Au commandant de la division des troupes de Würtemberg..... 289
Au général Thouvenot, commandant à *Würtzbourg*..... *Ib.*
A S. A. I. le prince Jérôme..... 290
Au général Nansouty. — Ordre..... *Ib.*
A M. l'intendant-général..... *Ib.*
A S. M. le roi de Bavière..... 291
Au commandant du contingent des troupes du grand-duc de Bade..... 292
Au maréchal Ney..... *Ib.*
A S. A. I. le grand-duc de Berg..... 293
Au maréchal Lefebvre..... *Ib.*
A M. d'Haugwitz..... 294
Au maréchal Soult..... *Ib.*
Au maréchal Soult..... 295

Au maréchal Lefebvre..... *Page* 296
Au maréchal Davoust..... *Ib.*
Suite de la Correspondance et des Ordres de l'empereur Napoléon, transmis par le major-général de la Grande-Armée française, depuis les batailles d'*Iéna* et d'*Auerstaëdt*, jusqu'à l'occupation de *Berlin*..... 297
Ordre de bataille..... *Ib.*
Au maréchal Bernadotte..... 299
Au maréchal Davoust..... *Ib.*
A S. A. I. le grand-duc de Berg..... 300
Au maréchal Ney..... 301
Au maréchal Lannes..... *Ib.*
Au maréchal Augereau..... 302
Au maréchal Bernadotte..... *Ib.*
Au maréchal Davoust..... 303
A S. A. I. le grand-duc de Berg..... 304
Au maréchal Soult..... *Ib.*
Au maréchal Lannes..... 305
Au maréchal Soult..... *Ib.*
Au maréchal Bernadotte..... 306
Au grand-duc de Berg..... 307
Au grand-duc de Berg..... *Ib.*
Au maréchal Ney..... 308
Au grand-duc de Berg..... 309
Au maréchal Lannes..... 310
Au maréchal Augereau..... *Ib.*

Au maréchal Ney..... *Page* 311
A S. A. le prince de Ponte-Corvo..... 312
Au prince Jérôme..... *Ib.*
Au maréchal Mortier. — Ordre..... *Ib.*
Au maréchal Augereau..... 313
Au maréchal Davoust..... *Ib.*
Au maréchal Lannes..... 314
Au maréchal Davoust..... *Ib.*
Au maréchal Soult..... 316
Au maréchal Augereau..... 317
Au maréchal Lefebvre..... *Ib.*
Au maréchal Lannes..... *Ib.*
A S. A. I. le prince Eugène Napoléon..... 318
Au maréchal Lannes..... 319
Au maréchal Davoust..... *Ib.*
Au maréchal Augereau..... 320
Au maréchal Bernadotte..... *Ib.*
Au grand-duc de Berg..... 321
Au maréchal Davoust..... 322
Au général Songis..... 323
Au maréchal Bernadotte..... *Ib.*
Au maréchal Soult..... 324
Au grand-duc de Berg..... 325
Au prince Jérôme..... 327
Au maréchal Lannes..... 328
Au général Songis..... 329
Au maréchal Bernadotte..... *Ib.*

Au maréchal Bernadotte..... *Page* 330
Au grand-duc de Berg..... *Ib.*
Au maréchal Soult..... *Ib.*
Au général Songis..... 331
A M. l'intendant-général..... 332
Au général Chasseloup..... 333
Au grand-duc de Berg..... *Ib.*
Au maréchal Soult..... 334
Au maréchal Lefebvre..... *Ib.*
Au maréchal Ney..... 336
A M. l'intendant-général..... 336
Au maréchal Soult..... 337
Au maréchal Ney..... 339
Au général Lemarrois, aide-de-camp de l'empereur. — Ordre..... *Ib.*
Au maréchal Davoust..... 340
Au maréchal Lannes..... 341
Au général Réné. — Ordre..... 342
Au général Hullin..... *Ib.*
Dispositions relatives à la place de *Wittemberg*. 343
Au maréchal Davoust. — Ordre..... 346
A S. A. S. le grand-duc de Berg..... 349
Au maréchal Lannes..... 350
Au maréchal Augereau..... 351
Au maréchal Lefebvre..... 352
Au maréchal Bessières..... *Ib.*
Au général Hullin..... *Ib.*

Ordre de l'armée..... *Page* 353
Au prince Murat..... *Ib.*
Au maréchal Lannes..... 355
Au maréchal Augereau..... 356
Au maréchal Lannes..... 357
A S. A. S. le grand-duc de Berg..... 359
Au maréchal Bernadotte..... *Ib.*
Au maréchal Soult..... 360
Au maréchal Augereau..... 361
Au maréchal Ney..... *Ib.*
A M. Daru, intendant-général..... 362
Au général Songis..... 363
Au maréchal Soult..... *Ib.*
Au maréchal Augereau..... 364
Au maréchal Bernadotte..... 366
A S. A. S. le grand-duc de Berg..... 367
Au maréchal Lannes..... 368
A S. A. I. le grand-duc de Berg..... 369
Au maréchal Davoust..... 370
A M. de Thiars, à *Dresde*..... 371
Au général de Wrède. — Ordre..... 372
Au général Savary..... 373
Au général Féry. — Ordre..... 374
Au maréchal Davoust. — Ordre..... 375
Au général Nansouty..... 376
Au maréchal Lefebvre. — Ordre..... *Ib.*
A S. A. le prince Murat..... 377

Au général Savary..... *Page* 378
Au maréchal Ney..... *Ib.*
Au maréchal Soult..... 379
Au maréchal Augereau..... 380
Au maréchal Soult..... 381
A S. A. I. le prince Jérôme..... 382
Au maréchal Ney..... 383
Au maréchal Davoust..... 384
A l'officier commandant les deux mille cinq cents hommes de *Darmstadt*, qui sont à *Spandaw*..... 385
Au général Songis..... *Ib.*
Au commandant des troupes de Bade..... 386
A S. M. le roi de Bavière..... 387
Au général Sanson. — Ordre..... 389
Au maréchal Davoust..... *Ib.*
Au général Dejean, à *Paris*..... 390
Au vice-roi d'Italie..... 392
Dispositions à l'égard des places..... 397
Au maréchal Lannes..... 401
Au maréchal Ney..... 403
Au prince Jérôme..... 404
Au maréchal Davoust..... 407
Au maréchal Augereau..... 408
A S. M. le roi de Hollande..... *Ib.*
A S. M. le roi de Hollande..... 409
Au maréchal Mortier..... *Ib.*

Au maréchal Augereau..... *Page* 410
Au maréchal Davoust..... 411
Au maréchal Lannes..... *Ib.*
Au général Nansouty..... 412
A M. Daru..... *Ib.*
A S. M. le roi de Hollande..... 414
Ordre du jour..... 415
Au maréchal Augereau..... 416
Au maréchal Ney..... *Ib.*
Au maréchal Bernadotte..... 417
Au maréchal Kellermann..... *Ib.*
A S. A. R. le prince de la paix..... 421
Circulaire aux gouverneurs des provinces prussiennes conquises par les armées françaises... 422
Au général Lagrange, à *Cassel*..... 423
A S. A. le prince régnant d'Issembourg..... 426
Au général Féry, commandant à *Spandaw*.... 427

FIN DU XVIe VOLUME.

ERRATA.

TOME XV.

Page 8, ligne 13, *Hamel;* lisez *Hameln.*
Page 18, ligne 9, *Boulogne;* lisez *Bologne.*
Page 114, ligne dernière, *Sentimelle;* lisez *Pentimele.*
Page 115, ligne 7, *Crotone;* lisez *Cotrone.*
Page 119, lignes 9 et 10, par *Loria-Castelluci* et la *Rotunda;* lisez par *Lauria*, *Castellucio* et *Rotonda.*
——— ligne 14, *Morans;* lisez *Morano.*
Page 126, ligne 8, l'*Amato;* lisez le *Lamato.*
Page 127, ligne 19, *Cratis;* lisez *Crati.*
Page 130, ligne 19, *Stoggia;* lisez *Foggia.*
Page 178, lignes 1 et 5, *Cacigliano;* lisez *Garigliano.*
Page 189, ligne 22, *Porterose;* lisez *Port-Rose.*
Page 291, ligne 17, *Hall;* lisez *Halle.*
Page 303, ligne 22, *Lichstadt;* lisez *Eichstadt.*
Page 317, ligne 4, *Mumerstadt;* lisez *Münnerstadt.*
——— ligne 10, d'*Hessfurth;* lisez *Hassfurth.*
——— ligne 18, *Greifenthal;* lisez *Grafenthal.*
Page 322, ligne 8, *Lichtenfeld;* lisez, *Lichtenfels.*
——— ligne 20, *Redlitz;* lisez *Zettlitz.*
——— ligne 21, *Culembach;* lisez *Culmbach.*
Page 323, ligne avant-dernière, *Halstadt* et *Obersdorf;* lisez *Hallstadt* et *Ebersdorf.*

TOME XVI.

Page 21, ligne 2, *Meimengen;* lisez *Meinungen.*
Page 28, ligne 21, même changement.
Page 29, ligne 13, *Hall;* lisez *Halle.*
Page 56, ligne 2, *Ilm;* lisez *Stadt-Ilm.*
Page 66, ligne 7, *Comburg*, *Dernborg*, *Iéna*, *Burgaus;* lisez *Camburg*, *Dornburg*, *Iéna*, *Burgau.*
——— ligne 14, de la *Schecke;* lisez de la *Schnecke.*
Page 76, ligne 3, l'*Unstrulh;* lisez, l'*Unstrutt.*
——— ligne 7, *Conmburg;* lisez, *Camburg.*
Page 77, ligne 10, *Schecke;* lisez *Schnecke.*
——— ligne 13, *Efferstadt;* lisez *Isserstadt.*
Page 78, ligne 6, l'*Inn;* lisez l'*Ilm.*

Page 79, ligne 16, l'*Inn;* lisez l'*Ilm.*
Page 98, ligne 17, *Zwutzen;* lisez *Zwetzen.*
Page 115, ligne 12, *Zerckwitz,* lisez *Nerckwitz.*
Page 126, ligne 10, *Schwabendorf;* lisez *Schwabsdorf.*
Page 150, ligne 15, d'*Enns;* lisez d'*Ems.*
Page 158, ligne dernière, *Neu-Salza;* lisez *Neu-Sulza.*
Page 176, ligne 3, *Sundershaussen;* lisez *Sondershausen.*
Page 219, ligne 7, *Dienitz;* lisez *Diemnitz.*
Page 221, ligne 4, *Croellbitz;* lisez *Krollwitz.*
——— ligne 21, *Nieder-Leben;* lisez *Niedleben.*
Page 229, ligne 5, *Arleben;* lisez *Alsleben.*
Page 230, ligne 3, *Ziegeser;* lisez *Ziesar.*
Page 255, ligne 9, *Sourlfeld;* lisez *Saalfeld.*
Page 260, ligne 10, *Biersdorf;* lisez *Biesdorf.*
Page 262, ligne 17, *Crewitz;* lisez *Crivitz.*
Page 269, ligne 9, *Schladen* et *Lutter;* lisez *Lutter* et *Schladen.*
Page 270, ligne avant-dernière, *Warsleben;* lisez *Wanzleben.*
Page 271, ligne 6, *Stendal* sur l'*Elbe;* lisez *Stendal* près de l'*Elbe.*
Page 273, ligne 14, *Wittolck;* lisez *Wittstock.*
Page 277, ligne 6, *Eberswalder;* lisez *Eberswalde.*
Page 310, ligne 1, *Zechlin;* lisez *Rechlin.*
Page 311, ligne 16, *Jabal;* lisez *Jabel.*
Page 313, ligne 16, *Lubzt;* lisez *Lubz.*
Page 318, ligne 15, *Weimar;* lisez *Wismar.*
Page 322, ligne 8, sur la campagne de la; *lisez* sur la campagne : le *Burg-Thor* au nord sur la route de *Schwerin*, le *Hüxter-Thor* à l'est, le *Mühlen-Thor* au sud sur la route de *Ratzeburg.*
Page 324, ligne 13, 16 à 20, *Schlukup;* lisez *Schlutup.*
Page 326, ligne 14, la *Burg-Trave;* lisez le *Burg-Thor.*
Page 343, ligne 19, *Niewbourg;* lisez *Nienburg.*

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

R'D FEB 5 1915